

EMMA LANDAS

chirurgicalement
VÔ[^]RE



Chirurgicalement vôtre

Emma Landas

Black Ink Editions

Copyright

L'auteur est représenté par Black Ink Editions. Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit sous n'importe quelle forme.

Nom de l'ouvrage : Chirurgicalement vôtre

Auteur : Emma Landas

Suivi éditorial : Sarah BERZIOU

© Black Ink Editions 2017

Couverture : © Black Ink Editions – Réalisation Sweet Contours – Elisia Blade

ISBN 979-10-97125-16-5

Black Ink Editions

23 chemin de Ronflac

17440 Aytré

Numéro SIRET 441 568 177 0002

Contact : editions.blackink@gmail.com

Site internet : www.blackinkeditions.com

*À ma mère, qui a laissé ces quelques mots :
« Pour écrire, il faut avoir aimé à la folie, ou bien être très malheureux. »
Maman, je t'ai aimée et continuerai de t'aimer à la folie,
et ta perte me rendra indéfiniment malheureuse.
Alors pour toi, j'écris...*

*J'ai aimé jusqu'à atteindre la folie, ce que certains appellent la folie,
mais pour moi c'est la seule façon d'aimer
Françoise Sagan*

Prologue

Lorsque l'on est adolescente et que l'on imagine notre vie de future adulte, on n'y voit que le meilleur : un boulot de rêve, peut-être un ou deux gosses, mais alors, dans un avenir très lointain ; une vie sans encombre, pleine de rebondissements et dans laquelle on conserve du temps pour soi, pour les copines, et les sorties. Et bien sûr, « Le Grand Amour ». Celui qui vous retourne, vous fait renaître, vous fait passer de un à deux, puis de nouveau à un, tant vous ne formez qu'une seule et même âme ... Bref, l'opposé de nos parents. Plutôt mourir que de leur ressembler !

Et moi, j'étais bien sûr persuadée que j'aurais la vie parfaite, celle où se réaliseraient toutes ces rêveries que j'avais mis tant de nuits à élaborer depuis mon enfance.

Comme toutes les petites filles, mon Ken avait succombé aux courbes parfaites et aux fringues de malade de cette pétasse de Barbie.

Sissi avait continué de se marier à Frantz à chaque Noël.

Scarlett O'Hara à obtenir ce qu'elle voulait avec son « Taratata ».

Jane Austen, Emily Brontë, William Shakespeare, m'avaient convaincue à coups de milliers de pages que l'amour, même dans la mort, est triomphant !

Et pourtant, je suis là, à me demander si la vraie fin de toute histoire n'est pas celle d'Emma Bovary...

Jane, Emily, William, ils n'ont pas rencontré Terence Cesare.

Peut-être que s'ils l'avaient connu, s'ils avaient raconté qui il était dans leurs bouquins, ce qu'il allait me faire vivre...

Peut-être alors que j'aurais arraché la tête de Ken, éteint ma télé à Noël, et lu... je ne sais pas, tiens, des bouquins sur la guerre ou sur l'effet de serre...

Sûrement que j'aurais envisagé d'autres études, loin des hôpitaux, loin des blouses blanches, loin de lui...

Partie I
Selena

1- Working girl

Et si j'étais la poissarde de l'année ?

Et si je laissais le pire réveil que j'aie eu à affronter depuis un bail donner le sens à ma journée ? En gros, une journée de merde.

D'abord, j'ai rêvé que ma prof, la vieille Mogliani, chantait du Zara Larson pendant mon examen, micro en main sur l'estrade. Rêve qui m'a valu de me réveiller en retard - très en retard. Cela dit, ça m'apprendra à mettre mes musiques comme réveil et à me laisser bercer par elles.

Après, vous savez ce que ce genre de réveil est susceptible d'engendrer ! J'ai enchaîné le bon vieux et bien douloureux coup du petit orteil sur le pied de chaise, j'ai renversé mon café bien chaud sur mes vêtements, et pour couronner le tout, j'ai une tête abominablement abominable.

Sérieux ! Je pourrais presque me servir des valises que j'ai sous les yeux pour partir en vacances. Mouais, sauf que cet été, il n'y aura pas de vacances. Cette année, je dois travailler pour aider mon père à payer mes frais de scolarité. J'ai d'ailleurs rendez-vous aujourd'hui même pour un boulot d'aide-soignante dans une clinique privée.

Mais avant ça, je dois passer ce matin mon dernier examen pour le passage en troisième et dernière année d'école d'infirmière.

Examen. Entretien. Wahoo ! Une vraie vie de *working girl* ! Mais quand je vois comment ma journée a commencé, je redoute le pire...

Bon sang, je vais crever de chaud dans ce jean aussi épais qu'éléphant, et tant pis pour le maquillage, je n'ai pas le temps. Ma vieille paire de Converse enfilée, mon sac sur l'épaule, une brioche à la bouche, et me voilà enfin en voiture.

Dans trente-cinq minutes, ils ferment les portes, et si je n'accélère pas, je ne pourrai pas passer mon examen. Heureusement, à cette période de l'année, les vacances ont déjà commencé pour les plus chanceux, et je parviens sans

encombre et surtout à l'heure en salle d'examen.

Cette école je l'ai voulue, vraiment. Mais après deux ans passés à bosser comme une malade, à étudier l'humain dans toutes ses dimensions, c'est ma propre humanité que j'ai l'impression de perdre. Je sais, je m'apprête à exercer un des plus beaux métiers du monde, mais il n'empêche que pour y arriver, cela demande beaucoup d'endurance et de remise en question. Et à ce stade, je ne suis plus certaine d'avoir fait le bon choix.

Lorsque je pénètre dans la salle d'examen, l'amphithéâtre est blindé. Je ris toute seule quand j'aperçois la vieille Mogliani sur l'estrade, et je me mets à espérer avoir le don de faire des rêves prémonitoires.

Quoi ! Ce serait drôle non, si elle se mettait à se taper un petit concert ?

Imaginez deux secondes : une toute petite femme qui, si on la passait au carbone 14, afficherait probablement 175 ans ; vêtue de son éternelle jupe plissée verte et de son épouvantable chemisier blanc col Claudine, le tout surmonté d'une tête qui laisse penser qu'elle a plus un passé de religieuse que d'auteure de Lemon. Et maintenant, visualisez-la en train de chanter en bon vieux rap des ghettos. Mouais, chacun ses délires face au stress...

Mais bien sûr, après quelques minutes passées dans l'immense salle d'examen, je me rends à l'évidence, il n'y aura pas de concert. On y est. Il est temps de passer aux choses sérieuses.

Je prends une grande bouffée d'air, malheureusement déjà bien emplie des émanations de l'hypersudation liée au stress de mes camarades, et je plonge dans les affres de mon examen...

Après avoir passé quatre heures à disserter sur les dégénérescences cognitives et fonctionnelles post AVC, et sur tout un tas de pathologies neurologiques, mon propre cerveau est en compote, mais je suis contente d'en avoir terminé avec tout ça.

Pour l'instant, même si elles sont de courte durée, je suis en vacances. Et je compte bien en profiter pendant les cinq jours à venir.

— Hé, Selena ! Alors, ça a été ? On va se boire un verre pour fêter tout ça ?

L'excitée du bocal, c'est mon amie Lena. Avec elle, tous les moyens sont bons pour aller boire un verre.

Je n'ai pas des tonnes d'amies, mais Lena est de loin celle que je préfère, celle qui remporte le titre si convoité de « meilleure amie ». On est toutes les deux diamétralement opposées. Elle est petite et je suis grande, elle est blonde et moi brune, elle vient d'une famille riche et moi sans le sou. Même son arrogance et sa désinvolture sont aux antipodes de ma personnalité. Mais personne ne me fait rire comme elle le fait depuis deux ans, depuis que nous avons commencé cette fichue école.

— OK, juste un verre. J'ai rendez-vous dans deux heures pour du boulot, je lui répons vaincue, mais heureuse à la fois.

J'ai envie de lui dire qu'il y en a qui ont besoin de travailler parce que tout le monde n'est pas comme elle, fille de médecins. Mais je trouve cela franchement déplacé, et Lena n'y est pour rien si ses parents sont friqués - d'autant qu'elle n'est pas du genre à afficher quoi que ce soit.

Oui, Lena, elle est simple et rigolote, et amoureuse aussi. Un an qu'elle est avec « Henry avec un Y à la fin », ce petit con d'étudiant en médecine qui me fait grandement apprécier mon statut de célibataire.

— Deux heures ? Oh, mais c'est large, tu y seras, ma belle. Allez viens, les autres nous rejoignent, s'égosille-t-elle, en me tirant vigoureusement par le bras.

Vraiment, c'est la fille la plus pétillante que j'aie jamais connue, et je ne sais jamais lui dire non. Lorsque je pense qu'il ne nous reste plus qu'un an d'école, mon cœur se pince parfois à l'idée que nous ne nous verrons plus après, enfin, pas autant que maintenant.

Lena a envie de partir quelques mois à l'étranger après la fin de nos études, et moi... Eh bien moi, je n'en sais fichtrement rien. Il faudra que je me trouve une place dans un hôpital ou dans une clinique privée du coin, parce que j'aimerais vraiment rester à Bordeaux, même si mes sœurs et papa me manquent.

En attendant, pas de larmoiement et profitons de cette belle journée de juin.

Après avoir bu le fameux verre, il faudra que je repasse chez moi me changer,

car même si c'est quasi certain que la directrice de la clinique me prend, je ne peux décemment pas me présenter à mon entretien d'embauche dans cette tenue.

Passer une heure avec les filles à ce troquet, qui nous sert de QG, a été bien plus sympa et relaxant que je ne l'aurais cru. Le verre s'est finalement transformé en déjeuner, et nous avons ri comme nous le faisons chaque fois que nous sommes ensemble.

Marie, Alice, et bien sûr Lena, sont pour moi ce qui se rapproche le plus d'une famille, depuis que j'ai aménagé ici il y a deux ans.

Nous alternons cours, séances de révisions, et sorties, dans une atmosphère quasi familiale, sans prise de tête. Bien sûr, il y a toujours un garçon pour se glisser entre nous, mais pas suffisamment pour rompre ce lien qui nous unit toutes les quatre depuis deux ans.

Lorsque je quitte les filles, il est déjà treize heures, et il ne me reste plus beaucoup de temps pour rentrer chez moi, me changer, et aller à la clinique.

Arrivée à la porte d'entrée de mon immeuble, je grimpe les marches deux par deux pour atteindre les trois étages qui me séparent de mon petit nid.

Petit, c'est bien le terme. Un deux pièces de vingt-cinq mètres carrés qui sent le mélange de moisi et de javel, mon produit préféré depuis que j'ai aménagé ici. Une fragrance peu glamour, mais certainement plus que celle de ce vieil appart. Cela dit, au vu de mes ressources financières, il n'est pas si mal, et je l'ai décoré à mon goût, à coups de toiles de villes où je n'ai jamais mis les pieds, et de vieilles affiches de cinéma.

Je m'empresse de chercher mes clés dans mon sac et j'ai beau fouiller, le retourner, je ne les trouve pas.

Oh ! Pas ça...

Je passe un coup de fil à Lena pour savoir si je ne les ai pas oubliées au bar où nous avons déjeuné, mais elle ne les a pas vues. *Ça continue !* Je n'ai pas le

temps de repartir les chercher. C'est donc avec cet aspect misérable que je vais me rendre à mon entretien.

Superstitieuse comme je suis, je ne peux m'empêcher de me demander si je dois y voir un signe. Vous savez, le genre qui dit : « Tu vas tout foirer, passe ton chemin » ...

Tandis que je remonte les boulevards qui me mènent à la clinique, je sens l'anxiété monter en moi, aussi lente que pernicieuse. Et la chaleur étouffante de l'air à laquelle se mélangent les vapeurs brûlantes des voitures ne fait qu'accentuer la tension qui m'habite.

Alors après vingt minutes de conduite, éprouvantes, je profite de ma demi-heure d'avance pour me rafraîchir, autant qu'il est possible de le faire, à l'ombre des arbres de la clinique. bercée par la brise légère, je tente une nouvelle fois de me recentrer en récitant tous les mantras que je connais, et j'invente ceux qui n'existent pas. Je prie pour que les mésaventures qui se sont immiscées dans ce début de journée prennent fin, et je me mets à imaginer ce que les deux mois à venir vont être : une nouvelle aventure, riche en rencontres et en expériences. Enfin... j'espère !

2- La clinique

Quand sonne enfin l'heure de mon rendez-vous, je pénètre dans l'établissement que je trouve fascinant. Les murs et les portes du rez-de-chaussée sont de grandes vitres qui laissent entrer la lumière, rendant l'accueil bien plus chaleureux que les autres structures. Le hall d'entrée est un mélange de bois et de pierres apparentes, donnant plus l'impression d'arriver dans un hôtel chic que dans une structure médicale. Et les hôtesse d'accueil aux allures de mannequins renforcent ce sentiment.

— Bonjour, Mademoiselle. En quoi puis-je vous aider ? me demande la Gigi Hadid du jour.

Le sourire *Email Diamant* de l'hôtesse d'accueil me déstabilise un peu, et je ne manque pas de lui rétorquer une réponse on ne peut plus littéraire.

— Euh...

La grande blonde me fixe avec des yeux interrogateurs et un sourire figé d'employée du mois.

— Bonjour, j'ai rendez-vous avec Madame Darcebot, à quatorze heures, finis-je enfin par lui répondre.

— Et vous êtes ?

— Oh ! Euh... Selly, je veux dire Selena, Selena Paris.

Elle prend le téléphone de ses longs doigts manucurés, pendant que je tente de raccrocher mon cerveau à ma bouche.

— Madame Darcebot, Selena Paris est à l'accueil. Bien, Madame.

Elle raccroche et reprend sa tête de Miss météo.

— Elle vous attend. C'est au premier étage, couloir de droite, troisième porte sur votre droite.

— Ok. Euh... Merci.

Il faut vraiment que je me détende si je veux arriver à aligner quelques phrases

avec de vrais mots, durant mon tête-à-tête avec la directrice. Mon entretien téléphonique s'était bien passé, et le fait que Charline, la mère de Lena, soit une amie de squash de Madame Darcebot, avait largement contribué à obtenir cet ultime rendez-vous.

« Couloir de droite, troisième porte à droite ». J'y suis.

Allez, Selena... Ce n'est pas possible d'être aussi timide ! Un « toc-toc » de mauviette et quelques secondes plus tard, la porte du bureau s'ouvre.

La femme qui se tient devant moi est une superbe brune quinquagénaire, aux allures de femme d'affaires. Sa jupe cigarette et son chemisier de satin lilas me font vraiment bouillir de me présenter en jean/baskets.

— Mademoiselle Paris. Entrez, me dit-elle en me serrant fermement la main.

Je réponds à son sourire, plutôt rassurant, et sur son invitation, je prends place dans un confortable fauteuil de velours bleu roi. Le bureau de la directrice allie le bois chic des salons anglais et l'acier noir des lounges new-yorkais. De nombreux et somptueux tableaux, dont je ne connais sûrement pas les peintres, ornent les murs. Si bien que pour la énième fois, je me demande si je suis vraiment dans une clinique. Mais Madame Darcebot me tire de ma rêverie, endossant avec prestance son rôle de chef d'équipe.

— Bien. Comme nous l'avons vu ensemble au téléphone, vous occuperez un poste d'aide-soignante remplaçante pour les congés d'été du personnel. Vous serez amenée à intervenir dans nos différents services de chirurgie et de médecine oncologique. Je vous ai d'ores et déjà préparé un planning pour le mois de juillet, pour le reste nous verrons par la suite. Prête pour lundi ? Des questions ?

— Je... Non... Oui.

Punaise, Selena, ressaisis-toi !

— Ne vous inquiétez pas, Selena, tente-t-elle de me rassurer, d'une voix adoucie. Tout va bien se passer. Charline m'a fait votre éloge, tant en termes scolaire qu'humain. Je suis certaine que vous allez vous intégrer rapidement à mes équipes. Et qui sait, peut-être que vous prendrez un poste d'infirmière chez

nous, une fois votre diplôme obtenu ?

Et pourquoi pas ? J'aime déjà cet endroit ! ne puis-je m'abstenir de penser.

— Merci, Madame, pour ce travail et pour la confiance que vous m'accordez, parviens-je enfin à dire sans bafouiller.

Seigneur ! Il faudra vraiment que je remercie encore la mère de Lena pour ce qu'elle a fait. Charline est le genre de femme qui inspire affection et respect. Dynamique épouse au foyer, elle a interrompu son activité de médecin pour prendre soin de ses quatre rejetons, pour lesquels l'avenir est tout tracé dans la médecine. Lena sera infirmière, le plus âgé de ses frères est déjà chirurgien, le second est en fac de médecine, et le dernier, Tom, qui n'est encore qu'en première, compte bien emprunter la même voie. Et voilà comment depuis plusieurs générations, la famille Auguste fait sa place dans la société à coups de serment d'Hippocrate.

Je n'ai encore jamais rencontré le frère aîné de Lena, qui selon elle, est bien trop occupé à chasser les filles et les os. Il est orthopédiste – *comme papa Auguste !*

— Tenez, voici votre planning avec vos affectations et vos horaires. Venez, je vais vous faire visiter l'établissement, interrompt mes divagations Madame Darcebot.

C'est ainsi que je suis la directrice et m'engouffre innocemment dans la clinique...

Oui, « innocemment ». Car comment pourrais-je envisager un seul instant ce qui m'attend ? Comment pourrais-je imaginer qu'en y pénétrant, ce lieu va donner un tournant irréversible à mon existence ? Ce lieu sur le point de m'offrir « une aventure riche en rencontres et en expériences ». Ce lieu qui s'apprête à mettre sur mon chemin le plus beau de mes rêves, mais aussi mon pire cauchemar...

3- La rencontre

Madame Darcebot me fait visiter les trois premiers étages et me présente à chaque équipe présente ce jour-là. Je ne retiens bien sûr aucun des prénoms, sauf peut-être celui de Noah, l'infirmier du second. Il est plutôt mignon... Mais je suis bien trop réservée et anxieuse, et offre pour chaque présentation faite, un sourire timide en guise de bonjour. Je pense que je n'ai jamais autant reluqué ma vieille paire de Converse. J'y ai trouvé des taches dont je ne soupçonnais pas l'existence, et j'ai également découvert qu'il y avait douze œillets pour passer les lacets. *Quelqu'un le savait ?*

Lorsque nous arrivons au quatrième étage, la directrice des soins me précise que c'est dans ce service que je commencerai la semaine prochaine. Le service de chirurgie vasculaire.

Il ressemble en tous points aux autres services : un grand couloir arrondi pour lequel on a tenté d'amoindrir l'obscurité avec des couleurs claires ; la salle de soins est à la même place, et l'odeur stagnante est identique à celle flottant aux étages inférieurs : un mélange d'antiseptiques et de matières organiques.

Le personnel présent a l'air tout aussi sympathique que celui des autres services. Pas de mignon-Noah, mais des futures collègues souriantes et attentionnées.

Après avoir fait les ultimes présentations, Madame Darcebot et moi regagnons tranquillement les ascenseurs au bout du couloir. Mais à peine cinq mètres avant d'atteindre ces derniers, le triste sort de cette journée décide de revenir au galop me faire un gentil coucou. Là, maintenant, tandis que je commence enfin à me détendre. Et il choisit de mettre sur ma route le brancardier le plus pressé de, j'en suis certaine, la planète entière. Le Usain Bolt des cliniques met au service de son travail ses capacités de course rapide, et vient violemment encastrier un lit et son occupant dans mes mollets, me projetant directement contre quelqu'un. Tout

ce que j'ai le temps de voir alors, c'est une blouse blanche et un mur d'au moins...
Pfiou ! Un très grand mur !

Ne prononçant aucun mot, ce que je pense être un médecin me repousse tout aussi brutalement, manquant par ce geste de me mettre à terre.

Dieu du ciel ! Son regard est aussi noir que ses cheveux. Un regard colérique, mais qu'il prend tout de même le temps de balader lentement sur mon corps. J'ai l'impression de me faire scanner, mais je ne suis pas certaine que ce soit ce qui me tétanise le plus en cet instant. Je me sens rougir du premier œillet de mes chaussures au dernier de mes imbéciles et figés neurones. Je découvre une nouvelle émotion, une dont je ne connais pas encore le nom, une qui flotte entre le « WOW » et le « OH. MY. GOD ».

Car si le visage de Docteur Aimable n'avait pas les traits aussi sévères, il serait probablement le plus bel homme que j'aie jamais vu. Le physique de Nick Bateman dans la blouse de Docteur Mamour ! *Bye-bye Noah...*

Madame Darcebot, après avoir admonesté le brancardier, vient comme à mon secours en me sortant de ma paralysie, et surtout en mettant une trêve au regard le plus haineux que j'aie jamais eu à soutenir.

— Docteur Cesare, s'adresse-t-elle à lui avec une condescendance des plus équitables. Je vous présente Selena, une étudiante infirmière qui va travailler chez nous cet été en tant qu'aide-soignante.

— Si ses compétences sont à la hauteur de sa maladresse, mes patients devront être mis à l'écart, marmonne-t-il hargneusement avant de se diriger vers la salle de soin, depuis laquelle nous pouvons l'entendre maugréer après mes futures collègues de l'été.

Quel con ! Ok. Là, ça me calme direct. *Noah, tu peux revenir !*

— Ne vous inquiétez pas, Selena, tente de me rassurer Madame Darcebot. Le Docteur Cesare est un affreux bougon avec tout le monde. Ne vous laissez pas intimider par lui.

Bien. Je tente d'enregistrer ses paroles, mais les miennes résonnent dans ma tête : *Quel con ! Quel con !*

Nous finissons toutes les deux par atteindre les ascenseurs, et après être passées par son bureau pour me faire signer tous les documents nécessaires à mon embauche, Madame Darcebot me raccompagne jusqu'à la sortie, me souhaitant une bonne fin de semaine. Croyez-moi, une fin de journée passable serait déjà une très, très, bonne chose...

Finalement, ce rendez-vous s'est merveilleusement bien passé. Enfin, si on met de côté ma présentation débraillée et mon éloquence légendaire, ainsi que ma merveilleuse rencontre avec Docteur Imperator...

La clinique me plaît, et les quelques équipes que j'ai rencontrées m'ont réservé un accueil plutôt chaleureux, rien à voir avec celui que je peux recevoir lors de mes premiers jours de stage. Je ne suis pas mécontente de laisser au placard mon statut d'étudiante pour quelques semaines.

Bon, j'imagine qu'il me faudra tout de même prouver « mes compétences et ma non maladresse », et j'espère m'adapter rapidement.

Toutes ces interrogations me donnent la nausée et mon estomac se contracte douloureusement. Je décide rapidement de ne pas y penser pour le reste de la semaine. J'aurai probablement tout le temps de m'imaginer les pires scénarios durant la longue nuit d'insomnie qui précédera mon premier jour à la clinique. Et puis de toute façon, j'ai un autre problème de taille, j'ai perdu les clés de mon appart.

Je décide donc de repasser par l'école en espérant sincèrement qu'elles ont été trouvées et remises à l'accueil.

Si seulement je n'étais pas si tête en l'air, parfois ! Je suis la reine de l'organisation en ce qui concerne mes études, mais dès qu'il s'agit de ma vie perso, c'est une vraie pagaille. Quand j'étais ado, ma mère pestait toujours après l'état de ma chambre, se demandant si elle n'avait pas été construite sur une faille sismique, ou si elle ne subissait pas régulièrement des micro climats cataclysmiques. Une fois, j'ai tout de même oublié ma petite sœur au supermarché. J'en étais simplement repartie en omettant qu'elle m'y avait accompagnée. Je me demande souvent comment je parviens à réussir si

brillamment mes études. Les enseignants avaient donné à mes parents comme probable explication, l'intérêt que je pouvais porter à certains domaines et pas à d'autres. J'ai toujours trouvé cette supposition peu flatteuse pour ma petite sœur...

C'est avec un grand soulagement que je constate que mes clés sont là où je souhaitais qu'elles soient. La vieille acariâtre de l'accueil me les tend avec un « Hum » accusateur, accompagné d'une bouche en cul de poule, auxquels je réponds par un sourire des plus faux et des plus insolents.

Les clés en poche, je regagne enfin mon appartement. Avec tout ça, il est déjà dix-sept heures, et il faut encore que je fasse mon sac pour rejoindre mes amies à la maison de bord de mer de Lena. Nous allons y fêter pendant les deux prochains jours la fin de la deuxième année. Après quoi, je vais chez mon père pour les quelques jours restants. Et voilà, il en sera fini de mes vacances pour cet été. Wa...hoo.

Un autre avantage en cette saison, c'est que les valises sont vite faites et ne pèsent pas lourd. Quoique pour une fille - comme moi - ça reste toujours complexe. Finalement, je la finis plus rapidement que je ne l'aurais cru, fais un brin de ménage de mon antre, et pars prendre une douche.

Les voix enjouées des One Direction m'accompagnent à la radio et je me surprends à danser dessus, tout en laissant l'eau me rincer de cette journée stressante. J'adore le groupe anglais, et de toute façon, je crois qu'en cet instant, je danserais même sur *La danse des canards* !

Ce soir je suis gaie, je suis heureuse. Plus les heures passent, plus les épisodes « poisse de l'année » s'éloignent. Au final, je pense avoir réussi mes examens, je pars faire la fête avec mes merveilleuses amies, et j'ai trouvé un job pour l'été, dans un endroit charmant, où ont l'air de bosser des personnes charm... Enfin, à la réflexion, pas toutes charmantes !

En moins de deux, fin de ma danse et apparition violente dans ma petite tête du « Docteur Cesare avec un É à la fin, comme dans taré », le chirurgien Dictator que j'ai croisé cet après-midi. Enfin croisé... Percuté serait plus juste. Je revois ses yeux sombres et ses lèvres si serrées quand il m'injurait. *Ses lèvres...*

Les vapeurs de la douche me font presque tourner la tête, et je ressens au creux de mon ventre comme un petit pincement sans équivoque en me remémorant son visage et la silhouette imposante cachée derrière la blouse blanche.

Ma pauvre Selena, t'es complètement allumée d'avoir des palpitations pour ce connard prétentieux ! Ou affamée...

En même temps, il était vraiment très beau et moi... Moi, pour mémoire, je ne ressemblais pas à grand-chose en jean/baskets, les cheveux collés au visage par la transpiration.

Stop ! Je mets fin à mes divagations grotesques en quittant la douche.

La soirée s'annonce encore chaude en ce début d'été, je décide donc d'enfiler une robe noire légère et fluide qui, je dois l'avouer, met en valeur les formes que je tente d'entretenir à grand renfort de course à pied.

Après avoir vérifié que tout est en ordre dans l'appartement, je monte en voiture et prends la route en direction de ce qui, je pense, vont être deux jours de fête incroyable.

Je ne suis jamais allée à la maison de plage des Auguste. Je crois qu'ils lui ont donné un nom du style « Le Cap » ou un truc du genre. Ils l'ont acquise cet hiver et Lena m'a dit qu'elle était : « pas mal ». Alors un « pas mal » dans la bouche de ma copine, ça veut dire un « grandiose, magnifique » dans la mienne, car il suffit de voir la maison dans laquelle ils vivent en ville pour comprendre que nous n'attribuons pas tous la même valeur aux adjectifs.

Les filles sont parties en début d'après-midi, préférant se baigner par cette chaleur, plutôt que d'affronter les bouchons de débauche avec moi. Elle est belle l'amitié... Je suis un peu déçue de faire la route seule, mais j'ai pris mes meilleurs amis GPS et Mp3 pour me tenir compagnie.

M'en moque de toute façon, parce que ce qui est génial dans le fait d'être seule en voiture, c'est de pouvoir chanter à tue-tête. Et c'est ce que je fais sans retenue - bon, sans talent non plus. Mais au diable les complexes, ce soir je lâche tout !

4- La culotte

— Selly !

Lena m'accueille sur le perron, comme si on ne s'était pas vues depuis des lustres. Un perron qui, comme je l'avais supposé, en dit long sur la maison. Cette dernière, tout en bois, se fond parfaitement aux éléments naturels qui font du Cap Ferret un endroit si dépaysant et si magique. Tout ici sent les vacances : les hectares de forêt verte, l'odeur des pins et du sable chaud, et celle des produits de la mer chargés en iode. À ça se rajoute le chant si significatif des pommes de pin craquantes, ainsi que celui des grillons et autres orthoptères.

— La route a été bonne ? articule ma meilleure amie, non sans difficulté.

— Je rêve. Il est vingt heures et tu es déjà ivre, Lena ? lui dis-je avec les gros yeux, mais luttant contre un sourire.

— Ivre ? Nooon ! Bourrée ? Un peu, se marre-t-elle sans complexe.

— Oui, la route a été bonne, mais je ne suis pas mécontente d'être arrivée. Vite, file-moi un truc à boire, je meurs de soif.

Alors que nous entrons dans cette époustouflante maison et que nous traversons le salon, je me rends compte que nous sommes bien plus de festifs que je ne l'avais prévu. Cependant, je n'ai pas le temps d'analyser davantage la situation, car Lena me tire avec empressement par le bras. Quand elle lâche ce dernier, une fois sur la terrasse de l'immense jardin des Auguste, je suis encore plus saisie par le nombre de têtes que j'y vois. Je n'en connais pas la moitié. Certains se prélassent ou s'enlacent sur les transats, pendant que d'autres pataugent joyeusement dans la piscine et tout ça, au son d'une musique quasi assourdissante.

— Lena, qui sont tous ces gens ?

— Oh ! Ben, mes frères font aussi leur beuverie, et Henry a invité ses potes de la fac. Alors, c'est cool ! Plus y a de monde, plus y a... Yahoooooo !

Je n'ai pas de fin à sa phrase, car une musique de David Guetta la fait littéralement sauter en l'air, et elle part comme une folle danser au milieu des autres.

Henry et ses potes de la fac... Je ne les aime pas vraiment. Déjà, Henry a un Y à la fin de son prénom ; une touche pedigree britannique qui n'existe aucunement. Je crois que ses parents sont originaires du Lot et Garonne. Alors, pour le côté british... vous pouvez repasser ! Ensuite, Henry fait partie de ces « fils à papa » snobs qui ont cette fichue manie de prendre les autres de haut, et de se moquer sans complexe de tout ce qui ne leur ressemble pas. Coupés sport, fringues de marque, écoles catholiques et résidences secondaires, composent les parfaits petits bourgeois que sont Henry et ses potes. À cela s'ajoute des attitudes plus que douteuses envers les filles. J'ai souvent trouvé sa façon de se comporter avec moi ambiguë, et de savoir que ma copine s'est amourachée de ce mec me débecte. Je ne comprendrai jamais ce que Lena fait avec un gars pareil, mais je crois saisir qu'ils appartiennent au même monde social. La vie semble créer des dynasties. On ne mélange pas les castes.

Tout ceci me laisse songeuse quant à mon propre avenir amoureux, car si je me fie à mon analyse plus que réductrice, je devrais épouser un instit comme mon père. Mon dieu, NON ! Mon père et ses collègues me tapent sur le système avec leur bienséance intellectuelle et leur côté bobo écolo. À moins que je me calque sur le côté bohème et artiste de ma mère... Mouais, *Carpe diem*, ma grande. Promis, je vais essayer d'arrêter tous mes préjugés à la noix et de me concentrer sur le « ici et maintenant ». Et « ici et maintenant », c'est la fête.

Je rejoins Lena et les filles qui dansent et chantent à tue-tête le *Hangover*¹ de Taio Cruz et Flo Rida, et je ne peux m'empêcher de voir ça comme un présage de ce que nous subirons demain.

— Allez, Selena, lâche-toi. Prends un verre, me supplie presque Marie, en m'en tendant un, dont le contenu hume bon le rhum.

Je regarde mes trois amies, dont les yeux pétillants annoncent un état d'ébriété

déjà bien avancé. Mais je les regarde surtout avec tout l'amusement et tout l'amour que je sais éprouver pour elles. Je les trouve rayonnantes de légèreté, et belles à en faire jalouser n'importe quelle autre fille, même et surtout moi...

— Ok, vous avez gagné. Mais je vous préviens, je décline toute responsabilité de ce que je pourrais dire ou faire !

Après tout, c'est la fin de l'année, je n'ai pas à conduire, et j'ai vraiment envie de lâcher la pression. Alors je laisse l'alcool s'infiltrer insidieusement dans mes veines et progresser vers mon cerveau, jusqu'à ce que je ressente ce fameux lâcher prise qui me permet de danser sans retenue.

La soirée bat son plein, les corps se déchaînent sur des musiques endiablées ou s'immobilisent sur les canapés, et même à terre, sous les dégâts d'un trop plein d'alcool.

Sérieusement éméchée, je quitte le salon où se joue une partie de *streap-billard*. Mes amies ont déjà perdu le haut de leurs vêtements, et Dieu soit loué, je ne suis pas suffisamment ivre pour m'être adonnée à ce jeu exhibitionniste.

Je me dirige vers la terrasse pour échapper à la chaleur étouffante de l'intérieur. L'air frais que j'y trouve parvient un peu à apaiser les étourdissements dus à l'alcool.

Tandis que je tente de calmer les torsions de mon estomac, une voix dans mon dos me fait sursauter.

— Selena, c'est ça ?

Je me retourne et scrute le visage inconnu du type que j'ai maintenant en face de moi.

— Euh... Oui. On se connaît ?

Mais après un examen rapide dudit visage, je devine sans difficulté qu'il appartient à un membre de la famille de Lena. C'est fou comme ils se ressemblent tous ! Même les cousins de Lena, que j'ai rencontrés lors d'une sortie, sont une sorte de copie conforme de mon amie. À croire que dans la lignée Auguste, un moule a été fabriqué et que chaque membre a été équipé de ces yeux bleus plus grands que la norme et de ces fossettes si distinctives.

— Je suis William, le frère aîné de Lena. Elle nous a tellement parlé de toi que ça n'a pas été difficile de t'identifier.

— Oh ! William, le grand frère orthopédiste ! Cool...

C'est tout ce que je parviens à formuler devant ce beau blond aux allures d'Apollon.

Pour toute réponse, il m'octroie un sourire plein d'assurance et me tend un verre. *Si je bois encore un maudit verre d'alcool, je vais déverser tripes et boyaux sur ses pieds !*

— Je ne crois pas que je vais pouvoir tolérer un verre de plus, mais merci.

— C'est un coca, m'assure-t-il alors, en me faisant sentir le verre.

— Dans ce cas, merci. C'est...euh...gentil.

J'accepte poliment le verre et garde le silence, ne parvenant pas à comprendre ce qu'il me veut. Je ne suis jamais à l'aise avec les gens que je ne connais pas, et encore moins avec la gent masculine, surtout quand la gent en question a bien dix ans de plus que moi et un physique à la Brad Pitt.

Lena ne m'a que très peu parlé de son frère aîné. Je sais que, comme son père, il est chirurgien, et qu'il traîne une réputation de séducteur invétéré durant ses études. Je présume que c'est pour cette raison que mon amie sort avec un naze comme Henry, comme pour défier les mises en garde de son grand frère contre les sales types dans son genre.

— Alors, tu t'amuses ? me demande William l'œil on ne peut plus malicieux.

— Oui, plutôt. Je dois avouer que ça fait du bien de se lâcher. Et puis, votre maison est à tomber.

— Tu es allée jusqu'à la plage ?

— Non, pas encore, je réponds aussi timidement que lui semble à l'aise dans cet échange impromptu.

— Viens, on a un accès direct par le jardin. Suis-moi.

Sans que j'aie le temps d'accepter ou de décliner ce qui ressemble davantage à un ordre, il me saisit par la main et me mène au fond du jardin, afin d'accéder au portail ouvrant sur la plage.

Malgré son évidente gentillesse, et même courtoisie, je ne peux m'empêcher d'éprouver de la peur. Quand on y réfléchit, je ne le connais pas, et je suis saoule. Mais au moment où nous arrivons sur la plage, je suis saisie face à tant de beauté, et mes craintes se dissipent comme par enchantement.

La marée est haute, et la mer est encore plus proche que le son des vagues ne me l'avait laissé entendre. Le soleil couchant ne laisse entrevoir qu'un mince rayon mourant, donnant à l'eau des reflets rouges et orangés. Les cabanes des pêcheurs et les bateaux abandonnés pour la nuit confèrent à ce paysage une expression de toile peinte. Tout est si calme comparé au vacarme de la fête.

— Saisissant, non ?

— Ouah ! Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau. Hé, Docteur Will, j'espère que ce n'est pas une de vos techniques de prédateur séducteur pour abuser de moi !

Mon dieu ! Je l'ai dit à voix haute ! J'ouvre de grands yeux ronds et couvre ma bouche de mes mains, comme pour dissimuler la honte que je ressens à cet instant.

— Je suis désolée, j'ai trop bu et je...

— OK, tout va bien, dit-il en riant de mon inconfort. Cela dit, je ne serais pas contre. Enfin pas pour l'abus, mais pour qu'on se la joue séduction.

Il affiche ouvertement un côté sûr de lui que je trouve habituellement écœurant, mais mon taux d'alcool fait taire mes amies Conscience et Raison, et laisse apparemment la parole à Hormones et Sentiments. S'il n'était pas le frère de Lena et si je n'étais pas si peu sûre de moi, je me laisserais volontiers prendre au piège.

— Je plaisante, finit-il par dire. J'aime venir ici le soir. C'est calme et reposant. Enfin, d'ordinaire.

Des cris et des rires se rapprochent de ce lieu paradisiaque. Et en moins d'une minute, une horde de personnes accourt dans notre direction, hurlant « bain de minuit » et jetant sur le sable vêtements et chaussures. William suit du regard le mouvement avec amusement, et me crie d'en faire autant.

— Oh là ! Je ne crois pas, non, je réponds aussitôt, bien décidée à ne pas me laisser aller à une telle activité.

— Mais si, tu vas voir, c'est sympa.

— De toute façon, je n'ai pas mon maillot sur moi, je rajoute avec fermeté, certaine d'avoir trouvé l'échappatoire imparable.

— Mais c'est le but, me rétorque-t-il alors au creux de l'oreille, une bonne dose de lascivité en supplément.

Sans rien ajouter, William se détourne et retire ses vêtements, dévoilant un corps sculptural qui me laisse bouche bée. Il court dans le plus simple appareil, et plonge dans l'eau rejoindre les nageurs nocturnes. Mes amies, qui avaient déjà perdu leurs hauts au *strep-billard*, passent à ma hauteur et finissent d'enlever leurs vêtements. Marie, la pourtant moins dévergondée de toutes, me tire de mon film *Hot*.

— Allez, Selena, ne te fais pas prier, viens avec nous. Tu vas voir, c'est super.

— Marie, je le sens pas trop, là. On ne va quand même pas se baigner à poil !

— Mais si, relax. On est entre nous. Tranquille !

— Entre nous ? Punaise, je ne connais personne !

— Eh bien, raison de plus, conclue-t-elle avec un large sourire, démoniaquement sexy.

Je reste sidérée par son intrépidité, quand je sais que Marie est la fille la plus pudique que je connaisse. Elle ne retire même pas ses vestes en cours pour ne pas montrer ses bras dénudés qu'elle trouve trop gros. Alors, aller se baigner nue !

Avec un grand soulagement, je me rends compte qu'il fait maintenant totalement nuit. Seule la lune donne à la mer un reflet argenté. On se croirait presque dans la scène de *Twilight*, celle de la nuit de noces de Bella et Edward. Presque, parce qu'en observant l'agitation de tout ce monde dans l'eau, j'ai plutôt l'impression que se rejoue devant moi la scène de *Titanic*, celle où le bateau finit de sombrer.

Oh et puis zut. Je n'ai qu'une seule vie, j'ai chaud, et l'alcool me fait

apparemment oublier toutes mes censures, enfin en partie, parce que je décide tout de même de garder mes sous-vêtements.

— Yes, Selly ! Voilà comment me rendre heureuse.

Alice, qui, *elle*, a la palme des dévergondées, me prend le poignet et nous fait courir pour nous jeter à l'eau.

La mer est glacée. Mais après quelques brasses en solo dans cette eau si calme, je commence à me sentir rudement bien. Je suis maintenant sur le dos et me délecte du plafond d'étoiles au-dessus de mes yeux.

— Alors, on a vaincu sa timidité ?

William me sort d'un trait de ma plénitude, et je cache à la hâte les parties de mon corps exposées, en me remettant debout dans l'obscurité de l'océan.

— Je ne suis pas timide, je lui réponds avec hauteur et affront.

Mais en vérité, je me sens me liquéfier et ne faire qu'un avec l'océan. Car mon dieu, qu'il est canon comme ça ! Ses cheveux sont plaqués par l'eau, et cette dernière laisse perler des gouttes sur chacune des parties de son visage : sur son large front hâlé, sur son nez si étrangement petit pour un homme, sur chacune de ses fossettes, et sur sa bouche qui me sourit diaboliquement. Vu la profondeur de l'eau, je n'aperçois que la largeur et la rondeur de ses épaules nues qui sont tout aussi humides. Puis, je me rappelle soudainement qu'il n'y a pas que les épaules qui sont nues. Et d'un coup, je suis bien heureuse qu'il fasse nuit, parce que pour quelqu'un qui n'est pas timide, il m'aurait fallu justifier la rougeur que je sens pigmenter mes joues.

— OK. On va nager un peu plus loin ? brise-t-il avec grand soulagement ma séance de relouage.

— Je ne suis pas sûre que cela soit une bonne idée, j'ai pas mal bu et...

Mais je ne finis pas ma phrase, happée violemment sous l'eau. Quand je remonte à la surface, à la recherche de ma respiration, ce naze d'Henry, tout fier de lui, agite en l'air quelque chose.

Punaise ! Mais, c'est ma... Ma culotte !!!

— Henry, tu fais chier, rends-moi ça ! je lui hurle dessus, sans succès.

— Viens la chercher.

Ce gros con part aussi sec en crawl au milieu des autres, et finit par envoyer son trophée à ses potes qui prennent maintenant ma culotte pour un ballon.

Je savais que je n'aurais pas dû me baigner avec ces demeurés. Et me voilà à tourner autour de ces sales requins pour récupérer ma dignité.

Finalement, et pour mon plus grand bonheur, le jeu semble prendre fin, et le lancer de culotte finit sa course dans une main. Je m'en approche au comble de l'agacement, afin de récupérer l'objet du délit.

— C'est à vous ?

Le type qui a dit ça tient ma culotte dans la main, à hauteur de visage. Dans la pénombre, je ne parviens pas à en voir les traits, mais sa voix me dit quelque chose... Ce timbre, cette dureté...

Non, c'est pas vrai ! ... DOCTEUR CESARE !!!!

— Maladroite, exhibitionniste, ça promet, me jette-t-il aussi froidement que lors de notre première rencontre.

— Terence, fous-lui la paix, intervient William en lui arrachant ma culotte de la main.

Je la saisis à mon tour, la remets à sa place et sors de l'eau au comble de la honte et de l'humiliation. *Merde, pourquoi a-t-il fallu que je tombe sur lui, ici ?*

William remonte à ma hauteur en courant. Dieu soit loué, il a pris le temps de remettre au moins son boxer.

— Hé, Selena, ne t'enfuis pas comme ça, c'est qu'un jeu.

Je suis furieuse et accélère le pas.

— Un jeu ? Ils sont super débiles vos jeux, et en plus, il faut que je tombe sur lui.

— Lui qui ? Terence ? Tu le connais ?

— Oui, non. Je... je travaille dans son service à partir de lundi prochain et... je l'ai rencontré aujourd'hui, mais il... Laisse tomber. Merde, c'est vraiment la honte ! Pour qui je passe, moi ?

— Je te le répète, ce n'est qu'un jeu, et puis Terence n'est pas si méchant que

ça. Sous ses grands airs froids, je t'assure qu'il y a un sacré déconneur. Il aime juste mettre la pression aux gens.

— « Il aime juste mettre la pression aux gens » ? je répète à William, en arrêtant net ma remontée vers la villa. Sérieusement ? Je ne sais pas, moi, les gens aiment en général sortir, ils aiment les petits chiens, les fleurs... Mais mettre la pression aux gens !? Et puis d'abord, je n'ai pas besoin qu'on me mette la pression. Crois-moi, je me la mets suffisamment toute seule. Ce matin, je lui suis rentrée dedans, ce soir il a ma culotte dans la main, et dans les deux cas il me jette. Excuse-moi, mais ton copain, c'est un con !

William me regarde avec des yeux étonnés, puis éclate de rire, tout en ajoutant :

— Surtout, ne dis plus rien, et respire.

Et il lève le menton comme pour me désigner quelque chose, ou...

Quelqu'un ?

Précipitamment, je tourne la tête pour découvrir avec effroi que le Docteur Cesare se tient à quelques pas derrière moi. Pire que s'il m'avait fait les yeux noirs de cet après-midi, son regard est en l'instant vide de toute expression. Et sans dire mot, il prend le chemin de la villa.

Six pieds sous terre. Voilà exactement où je voudrais être en ce moment. Au bord d'éclater en sanglots, je finis pourtant par lever les bras en signe de défaite et rejoins William dans un éclat de rire salvateur.

Après nous être rhabillés, William et moi restons quelque temps assis sur la plage, à converser de tout et de rien. L'avantage avec lui, c'est qu'il parle beaucoup, et je me sens rapidement à l'aise. Il me parle de ses études qu'il a terminées depuis six mois, de son poste à l'hôpital qui le passionne, de son déclic de faire orthopédiste quand il s'est fracturé le tibia pendant un match de rugby. Je ris à pleins poumons quand il me raconte la fois où lui et son « super pote » Terence Cesare ont appelé depuis le couloir de l'hôpital un curé hospitalisé, pour lui faire croire qu'il allait être nommé cardinal par le pape, ce qui avait rendu le pauvre vieux complètement euphorique.

Je passe vraiment un bon moment, mais la fatigue de cette journée commence à avoir raison de moi, et l'air marin frais me fait grelotter.

— Tu trembles. Tu as froid ? me demande William, tout en me caressant délicatement le bras.

— Oui, assez.

— Je vais te chercher une veste ou même une couverture si tu veux, dit-il en arquant les sourcils à plusieurs reprises, sans quitter son sourire plein d'audace.

— Non, écoute, je vais rentrer. Je suis épuisée. Je vais plutôt aller me doucher et me coucher. Merci pour cette charmante escapade, William.

— Si tu as besoin d'aide pour la douche ou le coucher, je suis ton homme.

— Pervers !

— Quoi pervers ? Je te rappelle que je suis médecin et qu'il est de mon devoir de venir en aide à toute personne, surtout si la personne est aussi craquante que toi.

Je ne sais pas si je suis craquante, mais son numéro de play-boy commence littéralement à me faire fondre. Je le regarde dubitative et amusée, et je suis quelque part rassurée quand il n'insiste pas.

— Allez, viens, je te raccompagne, sourit-il en me tendant la main pour m'aider à me relever.

À l'intérieur, la fête bat son plein et je pense qu'elle durera toute la nuit. Je ne sais même où sont passées les filles, mais pour ma part, je m'avoue vaincue et monte dans la chambre qui m'a été attribuée. La maison en compte six, et chacune d'entre elles a sa propre salle d'eau. Je suis ravie de ne pas avoir à partager la mienne avec qui que ce soit. Je ne sais même pas où tout ce monde va dormir, mais à vrai dire, je m'en contrefous. La douche que je prends me rince de l'eau de mer iodée et emporte avec elle le peu d'énergie qu'il me restait. Je passe rapidement un short, un haut à fines bretelles, et je suis contente d'avoir eu à me laver les cheveux, car mouillés, ils apaisent un peu la chaleur qui règne dans cette chambre.

Alors que je me dirige vers le lit pour m'y glisser, on frappe à ma porte.

Persuadée qu'il s'agit de Lena, j'ouvre rapidement.

— Wahoo ! lâche William.

Il se tient dans l'embrasure de la porte, la main dans les cheveux et l'air gêné. Il affiche un air un peu timide que je ne lui connaissais pas encore, et qui ma foi, le rend encore plus séduisant.

— Je voulais savoir si tu avais tout ce qu'il te faut, me dit-il de façon peu convaincante. Non, en fait, j'avais une putain d'envie de te voir.

Et il entre dans la chambre sans y être invité, et ferme la porte derrière lui, me laissant complètement abasourdie. Il me saisit par la taille et plaque direct une main sur ma nuque.

— William, je ne crois pas qu'on devrait... Tu es le frère de Lena, et...

Il ne me laisse pas terminer, et colle avidement ses lèvres sur les miennes. La vache, elles sont super tendres et si salées... Lorsque sa langue rencontre la mienne, je suis saisie par la vigueur de son baiser. Puis, je sens ses doigts qui cherchent un chemin sous mon top et qui remontent le long de ma colonne vertébrale pour devenir plus pressants, jusqu'à ce que nos poitrines s'écrasent l'une contre l'autre. Dieu que ses mains sont douces aussi...

Mais j'interromps William lorsqu'il commence à vouloir retirer mon haut. Ce ne serait pas mon premier amant, mais je suis loin d'être du genre « premier soir », et il est le frère de ma meilleure amie. Et puis surtout, je ne pense pas être encore guérie...

— Je suis désolé, Selena, mais tu me rends fou, là, dans ton petit short. Tu es vraiment super sexy et j'ai l'impression que ça passe bien entre nous.

— Oui, mais j'ai aussi l'impression que tu es sérieusement éméché et que tu vas regretter tout ça demain. En tout cas moi, je vais le regretter. Je suis vraiment fatiguée et... tout ça, là, ce n'est pas moi, tenté-je de me défendre d'un rapide geste du doigt.

— OK, dit-il en se jetant sur le lit. Pas de problème. On a qu'à rester là, tranquille, à se tripoter comme des ados, et je t'écouterai me parler de vernis et de romans à l'eau de rose.

Je suis plantée devant le lit, à le regarder se marrer, et je ne peux m'empêcher de rire à mon tour, tout en le rejoignant sur le lit.

— D'abord, je ne mets pas de vernis, et si tu veux tout savoir, je n'ai pas ouvert un roman depuis que je suis à l'école d'infirmière.

Nous restons étendus sur ce lit, à discuter de nos goûts en matière de littérature, de cinématographie. La tension charnelle de départ, pourtant si forte, laisse doucement place à un échange plus sage, et je finis par m'endormir auprès de lui.

5- La proposition

À mon réveil, William n'est plus là, et je dois avouer que j'en suis soulagée, enfin... je crois. J'ai mal à la tête, et il me faut quelques minutes pour me remémorer la nuit, m'assurer que je n'ai rien fait de stupide. Je reste un temps infini sur mes draps blancs, et je me surprends à sourire aux souvenirs des dernières heures, parvenant même à oublier les violents coups de marteau qui cognent dans mon encéphale.

Oui, j'ai adoré ma soirée. Elle était à la hauteur de mes attentes et même au-delà de mes espoirs. Et je n'avais absolument pas imaginé qu'un garçon serait, entre autres, responsable de ce sourire niais, dont je n'arrive plus à me débarrasser depuis dix minutes. Mais rapidement, le souvenir d'un autre garçon, *l'Abominable homme des Mers*, me ramène à un faciès de circonstance et rend sa place à ma migraine d'arsouille.

Je me traîne, sans plus de grâce qu'un « Rôdeur » de *Walking dead*, jusqu'à la douche, en espérant qu'elle aura pour effet d'estomper le *Hangover* tant redouté et malheureusement déjà bien incrusté.

Je laisse le jet d'eau effacer les dernières traces de mon côté *Charlotte aux fraises* et revois maintenant mon analyse de cette soirée avec plus de discernement.

Le bilan de cette dernière reste toujours aussi positif. On peut dire que j'ai passé du bon temps, mais ma rencontre avec William me plonge dans un dilemme cornélien. D'un côté, je ne peux m'empêcher de ressentir un petit quelque chose pour ce garçon, mais de l'autre, il s'agit du frère de Lena, et je n'ai pas oublié la réputation peu reluisante qui le précède en matière de conquêtes féminines. Et en mon âme et conscience, je ne peux m'abstenir de penser que William est un grand séducteur qui a choisi de jeter son dévolu sur moi hier soir, et qui le jettera sûrement sur une autre ce soir.

Lorsque je descends pour prendre mon petit déjeuner, je dois enjamber les corps endormis à même le sol pour accéder à la cuisine. Je suis contente d'y voir Lena qui prépare tout un tas de victuailles.

— Salut, bien dormi ? Tu tombes à point pour m'aider à transporter tout ça sur la terrasse, me dit-elle un peu trop fort à mon goût, ou à celui de mon lobe frontal.

— Oui, j'ai bien dormi, merci, je lui réponds le sourire nerveux à souhait.

Je ne m'étends guère sur le sujet, n'ayant bien évidemment pas du tout envie de lui dire que j'ai partagé mon lit avec son frère. Je me saisis d'un plateau de jus de fruits, de confitures, et de tout un tas de viennoiseries, et suis mon amie jusqu'à la terrasse.

Il doit y avoir une dizaine de personnes, et je suis de nouveau soulagée de ne pas y voir William. Mais mon apaisement est de courte durée, lorsque je le vois passer le portail de la plage, où il a dû se baigner, si j'en juge son corps mouillé. Une fois de plus, je perds à peu près trente à quarante pour cent de neurones en l'apercevant, et je sens les battements de mon cœur cogner à tous les rythmes, faisant de leurs enchaînements une mélodie cacophonique. Je reste médusée par la perfection de son torse, seule partie que je vois, parce que cette fois, il a mis un short de bain. Et pour arriver à penser à autre chose, je me jette goulûment sur un croissant, mais avec une telle férocité, que plusieurs paires d'yeux me regardent circonspects.

— Quoi ? J'avais faim, me défends-je la bouche pleine.

Personne ne relève, et tous passent à autre chose.

Au moins, dans mon combat hormono-cérébral du matin, je remporte une toute petite victoire, car je suis sûre que Docteur Machin Cesare n'est pas là. J'entends, avec délectation, les lamentations d'une blonde pulpeuse qui regrette théâtralement le départ matinal de *Moby Dick* en raison d'un gros programme chirurgical.

Tentant de me convaincre que tout va bien maintenant, puisque mon cœur a repris un rythme progressivement normal, je prends place autour de la table au

côté de Lena. William s'approche de nous et secoue sa chevelure humide au-dessus de sa sœur, ce qui la fait hurler. Pour ma part, c'est retour de la fanfare de l'école maternelle, qui rejoue la « Mélodie du bordel » !

— Alors les filles, enfin réveillées ?

— Oh, ça va ! On n'est pas des tarées comme toi pour aller courir et se baigner au petit matin, après la nuit qu'on a passée, lui assène Lena. Moi j'ai dormi comme un bébé, ou presque, ajoute-t-elle en adressant un clin d'œil à « ce naze d'Henry avec un Y ».

— J'en connais d'autres qui dorment comme des bébés, enchaîne alors William en adressant un sourire ravageur dans ma direction.

Bordel ! Il ne m'en faut pas plus pour manquer de m'étouffer avec mon troisième ou quatrième croissant, et je m'enfonce davantage dans mon fauteuil, cachée derrière mes lunettes noires. Dieu soit loué, Lena est trop absorbée par la conversation du groupe qui tourne autour de l'activité jet-ski prévue cet après-midi, et ne semble pas avoir entendu son frère.

Encline à un certain malaise, je termine mon petit déjeuner et mon vingt-deuxième croissant, ou presque, dans le silence, et décide que je parlerai à Lena de ce qui s'est passé avec son frère. En même temps, je ne suis pas certaine qu'il se soit passé grand-chose. On a parlé, beaucoup parlé, il ne m'a embrassée qu'une fois, et on s'est endormis, certes dans le même lit, mais il a été un véritable gentleman et ne m'a pas touchée.

À cette idée, je commence enfin à me détendre. Mais la tension reprend aussi vite sa place, quand William se lève pour s'approcher de moi. Il s'agenouille à ma hauteur.

— Écoute, Selena, je dois partir parce que j'ai des blocs cet après-midi. Je m'étais dit qu'on pourrait se voir un de ces quatre. Appelle-moi rapidement.

Cerise – méga empoisonnée - sur le gâteau, il glisse dans ma main ce que je suppose être son numéro de téléphone, avant de déposer un baiser sur ma joue, puis il salue tout le monde et part.

Je n'ai pas la même chance que tout à l'heure et Lena n'a pas loupé une miette

de ce tête-à-tête. Elle me regarde l'air interrogateur et esquisse un petit sourire plein de suffisance. Cependant, je la remercie intérieurement de ne dire mot, et nous nous replongeons dans la conversation jet-ski.

Nous nous prélassons ainsi sur cette terrasse, tandis que le soleil commence à marquer chaudement sa présence.

Progressivement, la maisonnée se réveille et se vide de la plupart de ses occupants. Il ne reste plus qu'une dizaine de personnes, ce qui n'est pas pour me déplaire. Bien sûr, il faudra faire encore avec Henry et sa troupe, mais au moins, je n'ai plus ni William ni le Docteur Cesare pour me torturer l'esprit. Mais tandis que je chasse de mes pensées ces deux-là, Lena vient à ma rencontre.

— Tout va bien, Selly ?

— Oui, ça va. C'est juste que... je ne sais pas comment te dire...

— Quoi ? Tu veux me parler de William peut-être ?

Et elle arbore le même sourire que tout à l'heure, pendant que je danse d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

— À vrai dire, il n'y a pas grand-chose à dire. Nous avons pas mal discuté cette nuit et... C'est vrai que je... je ne suis pas insensible à son charme, mais...

— Mais quoi ?

— Ben, c'est ton frère, Lena. Je sais quel genre de type tu m'as dit qu'il était, et puis, il est un peu vieux, non ?

Sous ma grimace, nous rions toutes les deux.

— Selena, oui c'est mon frère, oui tu es mon amie, mais tu es aussi une grande fille, et je te jure que s'il te faisait quoi que ce soit, je lui ferais bouffer ses prothèses de hanche en titane ! Si tu veux, je peux l'empêcher de te tourner autour, mais si tu as envie de le voir, alors vas-y, fonce. Tu as mon consentement, conclue-t-elle en faisant une révérence obséquieuse.

J'aime Lena, profondément, mais je sais de quel sujet elle veut m'amener à parler, et je n'en ai aucune envie. Pas aujourd'hui. Ni même demain.

— Sans rire, Selena, dit-elle d'un ton plus grave. Tu devrais te remettre dans la course, ça fait presque un an et...

— Je sais tout ça, commencé-je à m'emporter. Mais justement, je n'ai pas envie de foncer tête baissée et le cœur en avant sur le premier qui me file son numéro, quand je commence à refaire surface. Et d'autant plus quand je connais la réputation de ton frère.

— Le premier ? Selena, chaque fois qu'on sort, ils sont tous à te baver dessus, et puis pour William, je sais ce que je t'ai raconté, mais là, il s'agit de toi. Il ne se permettrait pas. Il sait que tu es *ma* Selena, j'en suis certaine.

— Mouais, on verra, coupé-je court à la conversation.

Je ne suis pas très à l'aise pour parler de tout ça avec Lena, et je ne peux m'empêcher de penser que la situation est un peu bête. Après tout, il n'y a pas de raison d'en faire toute une histoire. Elle a raison, je suis adulte et William a juste envie que l'on se revoie. Nous verrons bien où cela nous mène. Je dois vraiment repartir d'un nouveau pied et reprendre confiance en moi. Facile à dire après ce que j'ai vécu...

L'après-midi, nous sortons comme prévu en mer, faire du jet-ski.

J'aime la vitesse, et la conduite de cet engin m'enivre au plus haut point. L'étendue de la mer s'interrompt quand nous passons d'un banc de sable à un autre, et je me délecte du paysage. Les courses poursuivies en jet-ski alternent avec les dégustations d'huîtres et de vin blanc. Et tandis que nous nous abreuvons d'iode et de soleil, je laisse pour quelques temps derrière moi les stigmates d'une vie pleine de tumultes, bien décidée à aller de l'avant.

Oui, je vais l'appeler, laissant tous mes doutes et mes inquiétudes de côté.

Après une chute ou un coup reçu, mon oncle disait toujours : « J'ai pas mal, t'as pas mal », parvenant ainsi à me faire douter de la douleur ressentie. Eh bien là, face à cette soudaine pugnacité, j'ai envie de dire : « J'y crois, t'y crois ».

La deuxième nuit est plus calme. Il y a moins de monde à la villa, et nous nous contentons de jouer aux cartes sagement, tout en dégustant des grillades, et en écoutant de la musique. Je parviens même à rire devant la danse grotesque faite par « ce naze d'Henry avec un Y » et ses acolytes. Faut dire que je vous donne en mille ce qu'ils ont choisi comme chanson... *YMCA* des Village People,

et devinez qui fait le Y ? ...

La balade en mer de l'après-midi m'a épuisée, et je dois partir tôt demain matin pour rentrer chez mon père. À la fin de la plus triste, mais finalement la plus comique des chorégraphies que j'aie jamais vue, je monte me coucher. Et je sombre rapidement dans un sommeil sans rêve.

Les trois heures qui me séparent de la villa à chez mon père me paraissent interminables.

Quand j'aperçois au loin la forêt de chênes de notre jardin, je suis soulagée et retrouve ce sentiment de sécurité infantile. La maison dans laquelle j'ai grandi est sans prétention, mais elle est suffisamment grande pour avoir contenu mes trois sœurs et moi. De nombreuses fêtes familiales s'y sont déroulées et mes parents ont toujours été enchantés d'accueillir nos amies respectives, parfois en même temps.

C'est une maison chaleureuse et conviviale, et le jardin aux allures de parc anglais contraste avec l'agitation et le désordre qui ont pu régner à l'intérieur de la maison, offrant le calme bien connu des zones de campagne.

Je ne peux cependant m'empêcher de ressentir une pointe de tristesse, parce que depuis que maman est morte, l'agitation de la maison a progressivement laissé place à une ambiance plus pondérée. Mon père a bien tenté de maintenir pour ses filles les invitations et les fêtes, mais la famille, les amis, ont lentement cessé de venir, comme si le fantôme de ma mère leur était devenu trop douloureux. Je crois que j'aurai toujours du mal à pardonner l'égoïsme des gens au moment où on a le plus besoin d'eux. « La sagesse et la bonté semblent viles à ceux qui ont l'âme vile. » aimait à citer ma mère. Elle ne croyait pas si bien dire.

Nous avons alors appris à nous suffire à nous-mêmes, et nous en contentons, sans en avoir eu vraiment le choix.

Le drame familial a comme fusionné le lien entre mes sœurs et moi, mais je culpabilise d'être loin d'elles depuis deux ans, bien que je n'aie pas le choix. Alors chaque fois que je rentre chez nous, nous tentons de redonner à la maison les rires et les jeux d'antan.

Mon père, quant à lui, s'en sort bien. Je le soupçonne même d'avoir rencontré quelqu'un, car il arbore depuis peu un style plus soigné, et je le surprends à siffloter des airs enjoués. Mes sœurs m'ont fait part de ses absences répétées et j'ai bien senti leur étonnement. Mais par décence envers lui, j'ai décidé de ne pas lui en parler, bien que j'oscille entre joie et tristesse. Parce que s'il refait sa vie, j'ai le déraisonnable sentiment que cela tue un peu plus ma mère, et je prends alors conscience qu'elle ne reviendra pas. Mais je sais aussi que mon père est encore jeune et que la solitude lui pèse un peu plus chaque jour.

C'est ainsi que je profite autant que faire se peut de ma famille durant ces trois jours. Nous alternons les baignades en piscine, les sorties pour dénicher les meilleures soldes, et les repas pris à l'ombre des chênes. Et comme à chaque fois que je viens ici, je vais faire un tour au cimetière, pleurer sur les tombes.

La veille de mon départ, quand je suis au calme dans ma chambre, je me décide non sans peur à envoyer un texto à William. Après avoir pianoté quinze fois sur mon téléphone des messages aussitôt effacés, je parviens enfin à composer quelques phrases :

« Salut, je rentre demain. On pourrait se voir un de ces quatre. Selena ».

Quand j'appuie sur envoi, je le regrette aussitôt. Avoir repris la phrase qu'il m'a dite à la villa est complètement idiot, et j'ai maintenant la trouille d'une adolescente. Je me trouve mièvre, et la nausée que j'éprouve s'intensifie quand mon téléphone m'annonce que j'ai reçu un message.

« Heureux d'avoir enfin de tes nouvelles. Je t'appelle demain alors... »

Grrr !!! Les trois petits points, je ne les aime pas. Je suis une fille, et trois

petits points laissent la place à trop de sous-entendus qui m'effraient.

Pour autant, parallèlement à mon angoisse, je ressens comme de l'excitation à l'idée que William va m'appeler. Je jette ma tête dans mon coussin et martèle mon matelas de violents coups de pieds. Je retrouve en quelques secondes les sensations frénétiques des débuts de liaison, ce qui ne m'aide pas, mais alors pas du tout, à trouver le sommeil.

Cette nuit-là, je fais de nombreux rêves, et aucun d'entre eux ne soulage les tensions qui se jouent au fond de moi. Des tableaux flottent dans une eau boueuse où ma mère se tient debout et prononce des mots que je n'entends pas, William me prend avec vigueur sur la plage me faisant ressentir une jouissance que je pensais avoir oubliée, et la voiture de Max s'encastre contre le platane...

6- Toujours aussi aimable

L'air frais de la campagne me manque déjà.

La chaleur de la ville mêlée aux odeurs de bitume et de pots d'échappement me ramène rapidement à la réalité des jours qui m'attendent. Ce sera travail et vie citadine, pendant que pour d'autres, ce sera vacances et bord de mer. J'aurai tout de même quelques week-ends de libres et même des jours en semaine, puisque je vais travailler douze heures par jour.

Les filles partent en Grèce ensemble, puis rejoignent leurs moitiés respectives, ou leurs parents, dans les villas secondaires. Alors je n'ai pas vraiment de plans pour mes journées libres, mais je pourrai toujours aller à la plage toute seule, ou flâner dans les parcs de la ville désertée avec un bon livre, un livre « à l'eau de rose », tiens. J'en ai des tonnes dans ma PAL².

Pour l'heure, je lance une machine de linge et sors me chercher du chinois en bas de l'appart, parce qu'une fois de plus, je n'ai pas rempli mon frigo avant de partir en week-end prolongé. Et ce n'est pas pendant les deux prochains jours que je vais pouvoir faire les courses, vus les horaires merdiques qui m'attendent.

Jacky, le propriétaire du restaurant à emporter, est une figure locale. C'est un petit bonhomme excentrique qui fait toujours les mêmes blagues douteuses au sujet de « son nem » et de « sa crevette », mais les étudiants du coin l'apprécient et son resto ne désemplit pas. Comme toutes les filles qui passent chez lui, il m'accueille à coups de « princesse » et de « ma chérie » et rit tout seul des surnoms qu'il nous donne. Pour moi, ce soir, ce sera « Xéna la guerrière ». Mouais, avec Jacky, il ne faut pas chercher...

Tandis que j'attends ma commande, subissant les effluves de friture et les calembours facétieux de Jacky, mon téléphone sonne et affiche sur l'écran le prénom tant redouté. Mon cœur se contracte presque aussi sec, et je ne sais plus si ma transpiration soudaine est liée à cet appel ou à la chaleur qui règne ici.

Dans trois secondes ma sonnerie s'arrêtera, et j'aurai loupé l'appel de William si je ne décroche pas maintenant.

— Allô ?

— Bonsoir, Selena. Comment vas-tu ?

La voix de William est posée et calme, et je prie pour que la mienne en fasse autant.

— Bien, je vais bien.

Malheureusement, je n'ai pas été exaucée et ma voix tressaute.

— OK. Tu es rentrée ? enchaîne-t-il sans remarque désobligeante.

— Oui. Depuis peu, mais je suis rentrée.

Seigneur ! Je n'ai jamais aimé les conversations téléphoniques, mais là, c'est encore pire. Je réponds à ses questions bêtement et ne suis pas fichue d'engager quoi que ce soit.

— Et voilà, Xéna la Guerrière, le gros rouleau de printemps de Jacky, et la salade avec la sauce blanche de Jacky. Hihhi !!!

— Euh... Merci, Jacky.

Je paye et quitte le restaurant, espérant, sans trop y croire, que William ne relèvera pas l'allusion très classe de ce fendard de Jacky.

— C'était quoi, ça !?

Evidemment...

William rit, pendant que moi je maudis intérieurement Jacky et son humour salace.

— Xéna la guerrière ? Humm... C'est ton petit nom de scène ? Très intéressant ... continue-t-il.

— Pff, c'est Jacky le chinois du coin. Il est un peu lourd, mais sa cuisine est excellente. Alors, que veux-tu, c'est le prix à payer.

— Et tu as prévu de manger le « gros rouleau de printemps de Jacky » avec qui ?

— Seule, Monsieur. Je vous trouve bien indiscret, Docteur Auguste.

— C'est bien dommage de s'enfiler dans la bouche un tel engin, toute seule !

Je rêve ! Est-ce que je vais devoir subir tous les pervers de la ville, ce soir ? Jacky passe encore, j’y suis habituée, mais William ! J’en suis interloquée et manque de répartie. Mais lui, bien sûr, ne se démonte pas et enchaîne aussi vite.

— Je peux peut-être te rejoindre. Où est-ce que tu habites ?

— Écoute, pas ce soir, je dois me lever tôt demain. Je commence mon job et je travaille les deux prochains jours.

Après un court silence, je prends mon courage à deux mains et je poursuis.

— Mais, mercredi, si tu veux. Le soir. On pourrait, je ne sais pas, aller boire un verre ?

Je suis estomaquée par ma verve et par ma prise de confiance soudainement ressuscitée.

— C’est parfait tout ça. Ça marche, on se voit mercredi soir. On dit vingt heures au Plana ?

— OK. Vingt heures, le Plana.

Je raccroche, et retrouve aussi vite ce même sourire idiot qui ne cesse de se coller sur mon visage depuis ces derniers jours. Je me sens d’un coup, légère, et j’ai presque envie de crier à qui veut l’entendre – ou pas – que je vais sortir avec un super canon mercredi soir. OK, je choisis pour l’instant de mettre de côté le fait que le « super canon » en question est le frère de ma meilleure amie, et qu’il a dû recevoir le prix de « Queutard de l’année ». Et sans même avoir besoin de Mp3, j’entends toute ma *playlist* de chansons *Happy* défiler dans ma tête.

Oui, je rentre chez moi toute guillerette, et je conserve un bon moment cet état euphorique, en tout cas, jusqu’à ce que je porte à ma bouche le « gros rouleau de printemps de Jacky ». L’image dégoûtante du petit bonhomme me saute au visage, et celle de William se léchant les babines également. Merde ! Ça y est, je flippe de nouveau.

Les deux pervers du soir parviennent d’un coup à me couper l’appétit.

De toute façon, je ne suis plus aussi certaine d’avoir faim, et le stress de mon premier jour à la clinique demain commence à titiller chaque partie de mon anatomie, à commencer par mon estomac. Je balance à la poubelle le nem

élaboré, et me contente de quelques bouts de salade. Après quelques heures de lutte acharnée contre l'insomnie, je parviens finalement à m'endormir.

Lorsque le réveil sonne à six heures, je suis terrassée de fatigue, mais heureuse que cette nuit ait pris fin.

Je me doutais bien que mon stress m'empêcherait de dormir à la veille de mon premier jour à la clinique. Mes cauchemars ont fait de moi la vedette de divers scénarios dans lesquels j'arrivais pour mon premier jour de travail en retard et entièrement nue, avec de surcroît le « gentil » Docteur Cesare tenant ma culotte.

J'ai devant moi une bonne heure avant de partir à la clinique. Je reste bien plus longtemps que d'ordinaire sous la douche, et mon café avalé, je parviens enfin à émerger. Une tenue quelconque enfilée, un brin de maquillage *nude*, me voilà prête à partir.

J'aime ces matinées d'été où la ville à peine éveillée offre encore un silence éphémère, que seuls les piailllements des oiseaux rompent. Le soleil naissant donne au ciel des teintes rouges incendiaires, et la légère brise qui ne va pas durer annonce déjà la chaleur estivale. À cet instant, rien ne laisse présager le capharnaüm quotidien que la ville va subir.

Il ne me faut que vingt minutes pour regagner la clinique, mais prise dans ma poésie matinale, j'ai le sentiment que le temps s'est arrêté, et je suis surprise d'être déjà arrivée lorsque je gare ma voiture sur le parking.

À la vue du bâtiment, mon estomac se noue de nouveau, et toutes les craintes du premier jour refont surface. Cependant, je suis ravie que la directrice m'ait fait visiter la clinique ; au moins, je sais où me rendre.

J'ai une demi-heure d'avance lorsque je me rends dans la salle de soins du quatrième étage où j'espère trouver mes futurs collègues. C'est l'équipe de nuit qui m'accueille gentiment, et l'aide-soignant en place m'accompagne jusqu'au vestiaire. Une fois ma tenue passée et le chignon de rigueur savamment structuré

sur le dessus de ma tête, me voilà fin prête à travailler.

Progressivement, mes collègues de jour arrivent et je suis agréablement surprise par leur gentillesse à mon égard. Alors que je pensais être larguée dans le service comme de la main d'œuvre facile et livrée à moi-même, mon binôme du jour me guide toute la matinée et m'explique que c'est mieux de travailler ensemble. Je n'irai certainement pas la contrarier, et reprenant progressivement confiance en moi, je mène à bien mes soins du matin.

Quand l'heure du déjeuner arrive, mes collègues descendent chercher leur plateau à la cafétéria de la clinique. Pour ma part, je n'ai pas encore acheté les tickets nécessaires, et j'ai de toute façon prévu mon repas : une poche de céréales et un yaourt. Mouais, il faut vraiment que j'aille faire les courses.

Seule dans la salle de soins, j'entends au loin une voix monter en puissance.

Elle semble contrariée que ses appels aux infirmières n'aboutissent pas. Il ne me faut que quelques secondes à peine pour reconnaître la « douce voix » du Docteur Cesare. Et tandis que j'hésite entre me cacher dans les placards et sauter par la fenêtre, il fait une entrée fracassante dans l'infirmierie.

— Où sont les infirmières ? gueule-t-il le plus naturellement du monde.

— Euh... Bonjour. Elles sont descendues chercher leur plateau. Je peux faire quelque chose ?

Ma voix tremble et la chaleur sur mes joues contraste probablement avec mon teint laiteux.

Il me regarde de la façon la plus hautaine possible, et tourne les talons en direction du couloir, laissant en suspens ma question.

Bon sang, je me demande s'il arrive à ce type de sourire, d'être un tant soit peu aimable !

Je vous assure que tout beau gosse qu'il m'est apparu l'autre jour, il vient de perdre en quelques rencontres tout le bénéfice de sa belle gueule. Je le trouve maintenant laid, moche-moche-moche et affreux ! Et je réitère, mais « Quel con ! »

« Sous ses grands airs froids, il y a un sacré déconneur ». La phrase de

William me revient en mémoire, mais pour l'heure, je ne suis pas convaincue par sa véracité.

Encline à un certain malaise face à cette apparition théâtrale, je saisis avec soulagement l'appel d'un malade via la sonnette de sa chambre. Me replonger dans les soins me donne l'assurance de chasser mon aversion pour le Docteur Cesare.

Une fois les infirmières remontées, je me presse de leur raconter le coup de sang du chirurgien en question. Elles ne semblent pas surprises et rient même de la situation. Kate la grande blonde qui travaille à la clinique depuis plusieurs années tente de me rassurer.

— Oh ! Qu'il est pénible celui-là. Ne t'inquiète pas, Cesare fait ça avec tout le monde. Il ne supporte pas les nouvelles, les intérimaires, les stagiaires, les grosses, les vilaines, les trop jeunes et les trop vieilles. En fait, il ne supporte pas grand monde. Il a mis au moins six mois pour me dire

« Bonjour » ! C'est un ronchon, mais je t'assure que ça lui arrive d'être sympa. Surtout, n'aies pas peur de lui, ça lui ferait trop plaisir.

Tenant d'intégrer la plaidoirie et la mise en garde de Kate, je rajoute intérieurement à sa liste : oui ben, il n'aime pas non plus : les filles qui le bousculent, les filles qui se baignent à poil, et celles qui le traitent de con.

Le reste de la journée se poursuit tranquillement, bien que je peine à suivre mes collègues, dont le rythme de travail démontre une certaine ancienneté. Je suis contente de mes rencontres avec les autres chirurgiens du service, qui contrairement à l'autre Dictator, se montrent civilisés avec moi. Par chance, je n'ai pas revu le Docteur Cesare ce jour-là ni le lendemain.

7- Dans la course

Harassée par ces deux jours de travail, je m'octroie le mercredi une grasse matinée, sans en éprouver la moindre culpabilité. Mais quand mon cerveau reprend sa place au centre de ma boîte crânienne, je prends conscience que nous sommes Le Mercredi, celui où je dois sortir avec William. Il ne m'en faut pas plus pour ressentir de nouvelles torsions d'estomac, et je me cache sous l'oreiller réfléchissant à une sortie de secours :

« J'ai la migraine ». Bof.

« J'ai la gastro ». Top classe.

« Je me suis tordu la cheville ». Merde, il est ortho.

À court d'excuses pour le moment, je me fais violence et me prépare, car je dois absolument sortir faire des courses.

J'hésite à envoyer à Lena un texto pour lui faire part de mes projets de la soirée et des angoisses qui en découlent. Mais je sais ce qu'elle va me dire : « Vas-y, éclate-toi, profite, blablabla », et puis si je lui dis que je sors ce soir, elle va me harceler avec ses questions dès demain, ou pire, pendant toute la soirée.

Non, je ne vais pas lui envoyer de message, et oui, je vais sortir avec William. Oh, Seigneur...

Alors, sortir avec un garçon. Comment fait-on déjà ?

Grand 1 : On évite de sentir la transpiration, donc : douche obligatoire.

Grand 2 : Le problème pileux : là, y a du boulot.

Oui, mais si je me rase, ça veut dire que je veux amener la soirée à se terminer à l'horizontal. Donc, pas de rasage. Euh, en même temps, qui dit : pas de rasage, dit : pas de prochain rendez-vous, à moins que je me camoufle sous une burqa.

Donc : rasage.

Grand 3 : La tenue : exit robe et jupe. Message trop explicite : « regarde ce que j'ai à t'offrir, saute-moi ». Bon, je vais peut-être un peu loin là, et puis il fait une chaleur à crever, je vais vivre un enfer en jean. Donc : robe, donc : rasage !!!

Grand 4 et 5 : Maquillage savamment confectionné : on joue sur le regard, on hausse le teint, mais on conserve un côté naturel. Coiffure : lissage de cheveux et *curls* aux pointes ; on affiche un petit côté sauvage.

Je ris toute seule de mon cinéma, mais il faut dire que cela fait longtemps pour moi. Quatre ans que je n'ai pas eu de premier rendez-vous !

À cette idée, mon cœur se serre douloureusement et je pense inévitablement à Max. J'essuie d'un geste - trop souvent répété - mes larmes, redresse la tête, et entame la métamorphose sous le talent incontesté de Stevie Wonder qui chante *For once in my life*, depuis mon IPod.

Il me reste tout juste trente minutes avant « le bal ». J'enfile mes motardes noires, prends une veste et regarde mon reflet dans le miroir.

Je suis assez satisfaite du résultat ! La forme ample de ma robe bleu lapis lazuli, qui m'arrive au-dessus des genoux, met en valeur mes longues jambes, et j'ai plutôt réussi la phase Grand 4 et 5. Je me souris et quitte l'appartement.

Un peu avant vingt heures, j'arrive au Plana. Comme toujours, il y a déjà beaucoup de monde. Ce café, situé sur une des places centrales de la ville, accueille depuis plusieurs générations les étudiants des facs environnantes et les travailleurs en *after-work*, nostalgiques de leur passé universitaire. Je suis soulagée d'apercevoir William qui m'attend au comptoir.

— Bonsoir. Tu es magnifique, me complimente-t-il en embrassant ma joue. Tu n'as pas mangé, j'espère !

William me dévisage avec un large sourire, et moi, il me faut quelques secondes pour répondre, tant je suis médusée par son physique. Il porte un bermuda beige et un polo noir Ralph Lauren qui met en exergue la musculature saillante de son torse et de ses bras. Ses yeux bleus et ses dents blanches contrastent avec son teint mat et ses cheveux dorés. *Une chaleur à crever je*

disais, hein...

— Je... non, je n'ai pas mangé.

— Bien. Pete ! On s'installe en terrasse, ordonne-il presque au serveur, tout en me conduisant à notre table.

Installés face à face, il commande avec mon accord deux Mojitos. Le verre glacé du cocktail suffit à peine à calmer la vague de chaleur qui me traverse, et je sirote de manière un peu rapide le breuvage, espérant que l'alcool apaisera le trouble qui m'habite.

— Eh bien, je ne veux pas jouer les toubibs, mais tu devrais ralentir le débit ou tu vas encore perdre tes sous-vêtements, et je vais devoir me battre contre tous ces mecs. Sauf que tu comprends, mes mains, c'est toute ma richesse, dit-il en agitant ses doigts devant lui comme une danseuse orientale.

L'entendre me remémorer l'histoire du bain de minuit me contrarie. Mais je ne sais pas, c'est étrange, William a cette faculté de me taquiner et de me mettre mal à l'aise, pour ensuite désamorcer le tout en étant marrant et réconfortant.

— OK, je ralentis. Je ne voudrais pas être responsable de ta mise en retraite anticipée.

— Sale gamine. En plus elle me traite de vieux !

Nous dînons en toute simplicité, et je me détends progressivement. William est drôle et a une facilité de communication qui met un grand coup de pied au cul à la timidité que je ressentais en arrivant.

Tout serait parfait s'il n'y avait pas toutes ces nanas qui viennent lui coller la bise toutes les deux minutes. Elles ravivent à chaque fois mon horrible impression d'être le prochain nom sur son tableau de chasse. Alors je prends le parti de noyer cette idée dans les nombreux verres de vin rouge que j'absorbe. Tant pis pour les recommandations du Docteur Auguste. Me promettant de garder ma culotte, je me laisse aller à profiter de cette charmante soirée, en si charmante compagnie.

Le repas terminé, nous regagnons à pied les quais du fleuve qui borde la ville. L'air y est frais et j'en suis ravie, car les verres d'alcool ont sérieusement fait

augmenter la température de mon corps. Et le regard de braise que William me lance n'est pas près de réguler mon thermostat interne. Mais contre toute attente, c'est moi qui me jette sur lui, ce qui semble le surprendre autant que moi. Je ne lui laisse pas le temps d'émettre quoi que ce soit et me saisis goulûment de sa bouche. Apparemment habité par la même avidité, il finit par agripper mes cheveux et renforce notre étreinte.

— Putain, tu me rends fou.

Au comble de l'excitation, il halète dans mon cou et balade sauvagement ses mains sur mon dos et mes hanches. À cet instant, je me déleste de toute raison et culpabilité, et pour la première fois depuis un an, je me sens en vie.

Son appartement est également un deux pièces, mais bien plus grand que le mien. De style bourgeois, il offre de hauts plafonds délimités par des moulures magnifiquement sculptées. Les murs blancs, ornés de photos en noir et blanc, contrastent avec le parquet en chêne qui craque sous le moindre de nos pas. Une grande table haute de type industriel s'érige dans un coin, et en dessous, des tabourets en cuir y sont méticuleusement rangés. Mais c'est l'immense canapé d'angle en cuir qui attire le plus mon attention. On doit pouvoir y rentrer à douze là-dessus ! Très vite je ne peux chasser l'idée que je vais peut-être – sûrement – finir moi aussi dessus, comme des dizaines – des centaines !? – d'autres filles avant moi.

Et comme s'il avait lu en moi, William se rapproche langoureusement de la proie que je suis. Mais une fois de plus, sous la pression de ses baisers et de ses caresses, je perds tout contrôle et m'abandonne aux bras de mon prédateur.

— C'est bon pour toi ? me demande-t-il avec douceur, sans se défaire de ce timbre de voix sexy qui est en train de me rendre dingue.

J'acquiesce timidement et je le laisse remonter ses mains sous ma robe, jusqu'à ce qu'il atteigne mes fesses, dont il dessine la courbure du bout des doigts.

Délicatement, il se saisit de l'élastique de ma culotte et commence une lente descente du bout des pouces, en me susurrant :

— Je t'avais bien dit que tu allais perdre encore tes sous-vêtements.

À ce moment précis, la situation est probablement des plus excitantes, mais faute de papillons dans le ventre, je rouvre aussi sec les yeux et interromps manu militari William. Prise de honte, de gêne, ou de je ne sais quel sentiment anti-sexe, je me dégage de son étreinte.

— Excuse-moi, William, mais je... je ne peux pas.

— Hé ! Il y a un problème ? Je croyais que tu étais OK ?

Je ne sais pas s'il est agacé ou même en colère, mais moi je me sens stupide et je ne peux m'empêcher de me dire que je dois lui paraître bien gamine.

— Écoute, William, j'ai probablement commis une erreur en venant chez toi. Je suis désolée. Je ne suis pas prête.

Je ramasse à la hâte mon blouson et me précipite vers la sortie. Je dévale les marches rapidement pour retrouver au plus vite l'air frais de la nuit.

Il fait froid maintenant et les larmes qui ruissellent sur mes joues me paraissent brûlantes.

Je ne sais même pas pourquoi je pleure. La honte ? La gêne ? La colère ? Sûrement. Oui, ça doit être ça, parce qu'à cet instant, je suis en colère après moi-même. J'ai l'impression d'être une allumeuse prude. William me plaît, il est sympa, beau, me fait rire... Mais finalement, je comprends, avec une soudaine rapidité, que ce que je ressens n'est rien d'autre que de la culpabilité.

Coupable de ressentir, coupable d'éprouver, coupable d'être touchée par un autre homme...

Oh, Max, je suis désolée...

Vue l'heure tardive, me voilà contrainte de prendre un taxi, et alors que je m'apprête à en héler un, j'aperçois William qui court en ma direction.

— Selena ! Je suis désolé si j'ai dit quoi que ce soit ou fait quelque chose qui t'ait blessée.

Il paraît réellement sincère, et je m'en veux qu'il puisse croire qu'il a quelque

chose à voir avec ma fuite de chochette.

— Non, tu n'y es pour rien, William. C'est juste que je croyais pouvoir et en fait non, et...

— Attends, je n'arrive pas à te suivre, là. Remonte avec moi, il fait froid. Je vais te faire un bon café et tu vas tout me raconter. Je te promets que je serai sage.

Dieu qu'il peut-être adorable ! Il me regarde avec douceur et caresse ma joue, tandis que de son autre bras, il encercle ma taille.

— D'accord.

Alors que je remonte avec lui dans son appartement, je me demande ce que je vais bien pouvoir lui dire. J'ai vraiment l'impression de passer pour une pleurnicharde, et au fond, je ne suis pas sûre d'avoir envie de lui raconter mon histoire.

La cuisine de William est très urbaine. Les meubles noirs contrastent avec le grand plan de travail en chêne, et les briques rouges du mur rendent l'ensemble très bistrot parisien.

Tandis que William prépare du café avec son percolateur mural, je me dandine d'un pied sur l'autre, encline à une certaine gêne.

— Viens, on va s'asseoir sur le canapé, me sourit-il de façon réconfortante.

Arghhh ! Le canapé partouze...

— J'aime autant rester ici, réponds-je timidement, mais fermement.

— Comme tu voudras, Selena.

Nous nous installons autour du plan de travail, et le silence s'impose.

William se penche vers moi et me relève le menton, alors que je touille mon café pour la trentième fois.

— Raconte-moi. Que se passe-t-il ?

À cet instant je me demande s'il est ortho ou psy, et ma petite réflexion me fait sourire.

— Quoi ? Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Rien. Je me disais juste que l'orthopédiste était en train de se transformer

en psychiatre.

— Ah, mais ma petite, tu apprendras que je suis hyper polyvalent : ortho, psy, je soigne également les cœurs, et alors comme gynéco... Je suis épatant !

J'éclate de rire. Voilà ce que j'aime chez ce garçon, cette manière qu'il a de désamorcer les situations et de me faire rire.

— Pardon pour le gynéco, me dit-il le ton plein de culpabilité.

— Non ! Tu n'as pas à t'excuser, c'est plutôt à moi de le faire. Je suis là à jouer les Mimi Geignarde depuis qu'on est ens... enfin, je veux dire depuis qu'on se connaît, et toi, tu fais tout ton possible pour être sympa avec moi. Tu me plais beaucoup et...

Je sens le pourpre envahir mes joues, tandis que lui semble se délecter de mes derniers mots.

— Ah oui ? Et ?

— Et je n'arrive pas à aller plus loin. J'ai... j'ai fait des conneries, William, et elles ont eu des conséquences que je ne me pardonnerai jamais. J'ai besoin de temps, et je sais que toi tu es... tu es qui tu es. Et moi, je ne suis qu'une gamine avec ses problèmes, et...

— « Tu es qui tu es » ! Et je suis qui pour toi ?

— Un homme plus âgé avec une réputation qui le précède, réponds-je aussitôt d'un ton qui se veut ferme et catégorique.

Je ne sais pas s'il est vexé ou perplexe, mais il fait un mouvement de tête en arrière, et me regarde maintenant, l'air interrogateur.

— Quelle réputation ?

— William, je connais ta sœur, et elle m'a raconté comment tu étais avec les filles.

— Oh ! Ça...

Oui, ça...

— Selena, c'est vrai que j'ai joué au con, j'ai pas mal papillonné, je n'ai pas toujours été correct avec les filles. Mais crois-moi, il y a des minettes qui aiment ça aussi.

Des minettes !? À cet instant, il me donne la nausée.

— Mais c'était il y a longtemps tout ça ! Sans déconner, pour qui elle se prend Lena pour te sortir toutes ces conneries ?

— Ne lui en veux pas. Elle essaie juste d'être protectrice avec moi. D'ailleurs, elle m'a donné son consentement pour nous deux.

Je me sens rougir en prononçant les mots « nous deux », et je baisse la tête.

— Son consentement ? Parce que tu lui as parlé de nous ? Vous vous faites des confidences dans votre chambre rose bonbon, rit-il ouvertement, renforçant mon sentiment de honte.

— Ben oui. Tu vois, c'est exactement ce que j'essaie de t'expliquer. Je ne suis qu'une gamine pour toi, mais en même temps, je n'ai pas envie de m'en excuser. De toute façon, c'est à prendre ou à laisser.

Et je me lève furieuse, regagnant la porte d'entrée.

— Ah, non ! Ça ne va pas recommencer ! Tu ne vas pas partir aussi facilement. Alors puisque tu es une sale gamine, tu es punie.

Il me hisse alors sur son épaule droite, tête en bas, tout en me donnant la fessée.

— Arrête ! Pose-moi, William.

Mais une nouvelle fois, je suis hilare face à tant de déconvenue. Et il me jette sur *Le canapé*.

— Sérieusement. Qu'as-tu bien pu faire pour te sentir si mal ?

C'est l'air triste que j'entame mon histoire...

8- Les confidences

William est assis à côté de moi, les avant-bras sur les cuisses. Sa tête penchée dans ma direction, il m'invite à me confier, un tendre sourire sur le visage, qui se veut probablement rassurant.

Pour ma part, je suis une boule de nerfs, et le fait de triturer mes doigts n'arrange en rien leur moiteur. Mais je finis par me lancer.

— J'ai vécu une histoire, une belle histoire. Il s'appelait Max. Nous nous connaissions depuis le collège, et nous sommes sortis ensemble au lycée.

Entendre mon histoire me glace le sang, et je commence à trembler. Mais je ne m'arrête pas.

— Je suis restée trois ans avec lui. Il était mon meilleur ami, mon âme sœur et...

Je m'interromps pourtant, réalisant que je suis en train de raconter mon histoire à un type que je connais à peine. Je décide alors de garder les détails pour moi, et offre à William une version brute et dénuée de nuances. Une version qui ne laisse paraître aucune émotion dans la voix qui la raconte. Une version aussi laide que ce que je suis m'inspire.

— J'ai déconné « moi aussi ». C'était il y a un an. J'aimais Max, du genre d'amour où on ne se pose plus de questions, un amour presque routinier, naturel. Je l'aimais, c'était tout. Mais pour la faire rapide, un soir où j'avais pas mal bu, j'ai légèrement dérapé avec un ami à lui. Rien de trop grave, juste un flirt qui aurait dû rester sans conséquence. Mais Max l'a su. Mon dieu, il était furieux, mais surtout si malheureux... Sous la colère, il est parti faire un tour en voiture pour réfléchir.

Je marque une pause qui me paraît durer une éternité, sentant ma gorge se nouer douloureusement. Et l'immense culpabilité qui a découlé de cette tragédie refait surface. Non. Bien évidemment, la culpabilité est, et sera toujours

présente. Pour être exacte, ce qui fait clairement surface en avouant l'horreur dont je plaide toute ma responsabilité, c'est une honte innommable. Une honte et une punition qui se ravivent à l'énoncé à voix haute de cet aveu.

— Il est parti pour réfléchir, je continue alors, comme pour m'infliger la torture émotionnelle que je sais mériter. Mais il n'est pas revenu vers moi cette nuit-là, ni aucune autre. Au petit matin, un type en camion a trouvé sa voiture encastrée contre un platane. Ils disent qu'il est mort sur le coup.

Bien que je lutte de toutes mes forces, les larmes se déversent silencieusement sur mes joues, et à la vue de celles-ci, William serre tendrement mes mains.

— Finalement, moi aussi « je suis qui je suis », j'avoue froidement, les yeux figés sur les murs blancs. Je dois maintenant vivre avec la culpabilité de sa mort et de ce que j'ai fait. J'ai beau jeu, hein, de te juger ? je ris avec condescendance, affrontant enfin le regard de William.

— Arrête de t'excuser à tout va, me répond-il uniquement et sur un ton presque autoritaire. Je comprends ce que tu ressens, Selena, vraiment ! Mais tu ne vas pas t'empêcher de vivre toute ta vie ! Que tu puisses culpabiliser pour ce qui est arrivé, c'est normal en soit et on ne peut plus légitime. Mais c'est arrivé, et tu ne pourras rien y changer. Tu es si jeune ! Accorde-toi de profiter de la vie et des rencontres fortuites. Et je ne dis pas ça parce que j'ai terriblement envie de toi ou que tu me plais.

Touchée...

— Et je suppose que tu fais partie des rencontres fortuites ? le taquiné-je, retrouvant un semblant de sourire. Je sais tout ça, William, enfin la partie « s'empêcher de vivre », mais pour dire vrai, je commence juste à sortir de mon état d'ermite, et le fait de me retrouver dans les bras d'un autre me perturbe un peu. Je suis désol...

— Qu'est-ce que j'ai dit ? Je ne veux plus entendre cette phrase. Allez viens, câlin.

Il m'attire dans ses bras, passe mes jambes par-dessus les siennes, et pose sa tête sur la mienne. Le confort de ses bras, la chaleur de son étreinte ont raison de

ma fatigue et je finis par m'assoupir.

Lorsque j'ouvre les yeux, je suis toujours sur l'immense canapé, un plaid sur le corps. Il me faut quelques secondes pour me souvenir où je suis.

La lumière qui traverse les persiennes m'indique qu'il fait jour, mais je n'ai aucune idée de l'heure qu'il peut-être. J'attrape mon portable. *Quoi ? Dix heures !?* J'ai dormi plus qu'il n'en faut, et après la douleur ressentie suite à mes confidences, ce fut un sommeil paradoxalement paisible.

Je ne vois ni n'entends William. Un tour rapide et discret de l'appartement me laisse entendre qu'il n'est pas là. Le mot que je trouve sur le plan de travail me le confirme.

« Bonjour, la Belle au bois dormant.

J'ai dû partir bosser. Tu dormais si bien que je n'ai pas pu me résigner à te réveiller.

Le café est prêt, il n'y a plus qu'à...

J'ai un gros programme aujourd'hui, mais si tu veux rester à la maison, fais comme chez toi.

Je t'embrasse, Princesse.

William. »

« Princesse » Si c'est pas mignon !

OK. Je suis toute seule dans ce grand appartement...

Le café « il n'y a plus qu'à ». Je reste dubitative quelques minutes devant le percolateur, mais parviens finalement à en obtenir un savoureux café.

Le silence règne dans cet appart et me met mal à l'aise. Je décide donc d'allumer la télé. L'écran incurvé est immense, et de longues enceintes se postent fièrement de chaque côté. Sur la table basse sont posées pas moins de trois télécommandes... OK, là encore, j'ai l'impression qu'il faut avoir fait math-sup

pour brancher cette fichue télé. Tant pis, pas de télé. De toute façon, je ne vais pas m'attarder indéfiniment ici. Je vais prendre une douche et rentrer chez moi.

Lorsque je pénètre dans la salle de bain et allume l'interrupteur, la musique se met en marche en même temps que la lumière, ce qui ne manque pas de me faire sursauter. Je reconnais un morceau des Deftones, et suis surprise des goûts rocks de William.

La salle de bain fait honneur au reste de l'appartement et affiche un style masculin et raffiné, où le noir domine une nouvelle fois.

En découvrant la grande douche et ses jets massant, je trépigne d'impatience d'y rentrer. J'espère juste qu'elle ne sera pas aussi compliquée à allumer que la télé. Et je suis exaucée. Elle a été conçue pour les calamités dans mon genre. Juste une tige, ou je ne sais même pas comment ça s'appelle, à relever. L'eau quasi brûlante est parfaite, les jets sont à la hauteur de mes attentes, et la musique que diffusent les hauts parleurs est elle-même enivrante.

Après quelques minutes d'extase, je mets pourtant fin à ce moment de bonheur.

Tandis que je coupe l'eau, il me semble entendre un bruit de porte. Je m'enveloppe pudiquement dans un immense drap de bain blanc et ouvre timidement la porte de la salle de bain.

Oh, c'est pas vrai !!!

L'homme qui est devant moi n'est pas William comme je le supposais.

Terence Cesare se tient face à moi, aussi surpris que je peux l'être. Il me fixe, le regard s'assombrissant rapidement et les sourcils se fronçant à l'extrême. Pourtant, lorsqu'il baisse les yeux et m'aperçoit humide dans ma serviette, je jurerais l'avoir vu rougir...

— Eh bien, je vois que vous ne perdez pas de temps ! brise-t-il d'un coup le silence au bout d'un court moment, alors qu'il aurait mieux valu qu'il dure pour toujours.

— Pardon ? Je vous demande pardon ? lui rétorqué-je aussitôt, sidérée par le sous-entendu que je trouve monstrueusement déplacé.

— Désolé, je pensais trouver William.

Et il se dirige vers la sortie, me plantant là, pantoise, m'agrippant à ma serviette comme à une bouée au milieu de la tempête.

Je rêve ou il s'est excusé ?

Mais alors que je commence, un tout petit, petit, petit, peu, à détecter une once de civilité dans la personne du Docteur Cesare, il m'assène un dernier coup de maître. Et sans me regarder, tout en ouvrant la porte, il me demande :

— Est-ce qu'il vous arrive de porter des vêtements ?

Et il quitte l'appartement...

Dieu qu'il est odieux ! Mais pour qui se prend-il ? Est-ce qu'il m'arrive de porter des vêtements ??? Il me semble qu'à la clinique j'en porte, « Gros » connard !

Et puisqu'on parle de vêtements, je m'empresse de m'enfermer dans la salle de bain et de passer les miens, afin de pouvoir partir au plus vite d'ici.

Je vérifie rapidement que tout est bien rangé et je claque la porte de l'appartement.

Dans le bus qui me ramène chez moi, je revis ma nouvelle scène d'humiliation.

« Vous n'avez pas perdu de temps » Ça veut dire quoi ? Me prendrait-il pour une garce ou quelque chose dans ce style ? Non mais je rêve ! Il ne me connaît pas, me parle comme si j'étais une débile dévergondée. Je me demande bien comment William peut-être ami avec ce sale type. Une sonnerie me tire de ma rêverie. Un message de William.

William : Salut, tout va bien ? Toujours chez moi ?

Moi : Non, j'ai mis les voiles. Au fait, ton super pote, Dr Terence Grognon est passé...

Plusieurs secondes s'écoulent.

William : Ah ! Il a été cool ?

Moi : Oh oui ! On a bu un thé, mangé des cookies et regardé Friends ensemble !!! Est-il réellement possible de trouver les mots COOL et TERENCE CESARE dans une même phrase ???

William : Aïe... Je t'appelle quand j'ai fini mes blocs. Bise.

Moi : OK, bise.

Arrivée chez moi, je me jette sans vergogne sur mon lit et repense à ces dernières vingt-quatre heures. Bilan : début de soirée plutôt sympa, voire excellent, puis des pleurs, mais aussi de la tendresse, des confessions, du rire ; et Monsieur Bougon, Grognon, Balai dans le cul, Connard...

Quand je pense avoir fait le tour des surnoms que j'attribue à Terence Cesare, je me lève et attrape un livre. Enfin je vais lire !

J'ai tellement de bouquins empilés que je ne sais par lequel je vais commencer. Marie m'a fait l'éloge de celui-ci. Je commencerai donc par... *After*.

9- Sur le ring

Je dévore littéralement le livre et ne vois pas l'après-midi passer.

Mon téléphone sonne et sans même regarder qui m'appelle, tant je suis absorbée par ma lecture, je décroche.

— Mmoui... Allô ?

— Salut, je te réveille ?

La voix enjouée de William me ramène rapidement à la réalité.

— Oh, salut ! Non, c'est juste que je lis depuis des heures et oui, on peut dire que j'ai sombré dans une vie parallèle en quelque sorte.

— Un livre à l'eau de rose ? commente-t-il ironiquement.

— Non, Monsieur, un livre d'Amour.

— Et où est la différence ?

— Et bien déjà, il y a des scènes très éro...

Je m'interromps, bien décidée à ne pas m'aventurer sur cette piste avec lui.

— Sinon, tu m'appelles pour parler littérature ? me rattrapé-je comme je le peux.

— Non, pas vraiment. Je dois m'absenter pour quelques jours, et je voulais te proposer de me rejoindre jeudi prochain, au café Drop. On y va avec mes copains après l'entraînement de rugby.

Je sourcille, amusée, quant à son choix du mot « copains ». Seuls les gamins parlent de leurs « copains » ou les mecs des années 90. Dans les deux cas, William est à une génération d'écart de la mienne, et ça me fait rire.

— Allô ? T'es toujours là ? me ramène-t-il sur Terre.

— Oui, excuse-moi. Tu y seras à quelle heure ?

— Autour de vingt-deux heures.

— OK, je viendrai.

— Super. Bon... je vais te laisser lire. Tu n'as pas l'air très réceptive à mon

appel.

— Je suis désolée. Je suis juste fatiguée après cette soirée, disons...

émotionnellement intense et éprouvante.

— Éprouvante ? Aïe. Va falloir que je me rattrape alors ! Je vais te laisser te reposer. Fais de beaux rêves, Princesse, et à jeudi.

— À jeudi.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Je ne suis vraiment pas douée pour la conversation téléphonique, c'est toujours aussi déplorable, et le fait d'avoir lu tout l'après-midi m'a vidée de toute énergie.

Je suis soulagée que William n'ait pas abordé le sujet « Terence Cesare », et je réalise soudain qu'il y a de grandes chances que je croise « Ducon la joie » demain à la clinique. À cette idée mes yeux se révulsent et je feins la nausée. Je chasse cette vision déplaisante et pars en direction de mon frigo pour me remplir l'estomac, ce dernier me rappelant avec fracas que je n'ai rien avalé depuis ce matin.

Plus tard dans la soirée, je prends conscience que les deux jours de travail à venir vont être durs, et comme à chaque fois que je m'en inquiète, je ne parviens pas à trouver le sommeil. M'avouant vaincue face à l'insomnie, je me mets en quête des pires programmes télé, espérant fortement que l'un d'entre eux aura une vertu soporifique.

Lorsque j'ouvre les yeux, réveillée par mon alarme de téléphone, je constate que j'ai été exaucée. Je réalise soudain que cela fait deux nuits que je dors sur un canapé. Je suis à peine éveillée que je jure que ce soir, c'est dans mon lit que je dormirai ! Car autant le divan de William est très confortable, autant le mien est une vraie torture.

Mon rituel du matin accompli, je regagne la clinique prête à affronter ma journée.

Dans les couloirs de l'établissement tout est calme. Les patients dorment encore, et les soignants sont soit en salle de transmissions, soit au vestiaire. Seuls les agents de service hospitalier s'appliquent à préparer les petits déjeuners sur leurs chariots, desquels s'échappe un tintement de vaisselle. Lorsque je pénètre dans la salle de soins, je suis contente de retrouver mes collègues de la dernière fois. Seule une aide-soignante m'est inconnue. Je me présente à elle, et cette dernière répond en guise d'identification par un :

— OK.

Note pour plus tard : essayer de deviner son prénom...

Ce matin-là, nous avons beaucoup de travail. La plupart des chirurgiens part en congé au mois d'août et d'ici là, il leur faut réaliser leur chiffre. Eh oui, la santé est une entreprise comme les autres...

Nous enchaînons les toilettes à un rythme effréné, entrecoupées par les nombreuses préparations pour les blocs. Quand vient dix heures et demie, ma nouvelle collègue « OK » me stoppe dans mes activités.

— Hé, Selena, c'est ça ?

— Euh, oui, c'est ça.

— On va faire une pause. Viens, on va boire un truc. Tu sais faire le café ?

— Oui, comme tout le monde, je présume.

— Bien, alors vas-y. Je vais aux WC et je te rejoins.

Trop sympa cette fille ! Là, je pense que je me suis fait une amie pour la vie...

LOL !!!

Pour autant, je m'exécute et prépare le café du mieux que je peux.

Je suis tellement concentrée dans le dosage de mon excitant préféré que je n'entends pas que l'on entre dans la tisanerie. Jusqu'à ce que j'entende hurler dans mon dos :

— Comment ça, le café n'est pas prêt ?!

Alors qu'il ne me faut maintenant qu'un millième de seconde pour reconnaître la tonalité si particulière de cette voix, je fais tomber le paquet de café, effrayée

par cette entrée soudaine.

Et tandis que je me précipite pour ramasser mes bêtises, je me cogne violemment contre les jambes du Docteur Cesare, et termine mon initiative sur les fesses. Bien évidemment, lui ne bronche pas. Il est statique devant moi, l'air aussi détaché qu'à son habitude. Miss « OK », quant à elle, fait une entrée fracassante.

— Mais qu'est-ce qu'elle fait par terre, celle-là ?

Lorsque je relève la tête, Cesare a un truc bizarre sur le visage... Merde ! Je crois qu'il sourit ou en tout cas qu'il essaie. Un léger rictus relève sa bouche sur la gauche. Oui, il sourit, enfin, il se moque de moi, plus probablement.

— Rhoo ! Excusez-la, Docteur. Ce qu'elles peuvent être godiches ces gamines !

Miss OK s'affaire à épousseter la blouse du médecin, tandis que je me relève non sans difficulté.

« Ces gamines » ? Sans rire, elle doit avoir cinq ans à peine de plus que moi !

— Ce n'est rien, Laura. Je crois que Mademoiselle Paris a décidé de me divertir par sa maladresse, aligne avec plein de mots le Docteur « Tronche en biais ».

Ah, tiens ! Elle s'appelle donc Laura ! Et... Il connaît mon nom !?!?

Mais évidemment, ça ne s'arrête pas là... Alors que Laura finit de préparer le café, Cesare attaque son deuxième round et me demande :

— Et sinon, vous comptez me percuter souvent comme ça ?

En cet instant, je comprends qu'il est vraiment pervers, car il affiche maintenant un sourire des plus suffisants. Il semble se délecter de mon humiliation, et l'autre quiche de Laura, à présent bras croisés sur le torse, affiche une grimace de pimbêche tout aussi gerbante. *Je les déteste !* Me voilà chargée à bloc pour lui répondre.

— Chaque fois que vous serez sur mon chemin. Sans déconner, c'est quoi votre problème ?

Cela dit, je lui réponds avant même que les phrases n'aient eu le temps de se

construire dans mon cerveau. Lorsque je réalise toute l'insolence de mon intervention, je tourne aussi sec les talons et pars me réfugier aux toilettes, les joues une nouvelle fois cramoisies par la honte.

De prime abord en colère après ce con, je suis surtout furieuse après moi pour m'être emportée de la sorte. Cesare est certes imbuvable et grossier, mais il reste un médecin de la clinique, et donc, mon supérieur en quelque sorte. Et je n'ai vraiment pas les moyens de me faire virer.

Face au miroir, je m'arme de courage pour sortir de ma cachette et affronter les probables réprimandes de la « délicate » Laura. Et à peine ai-je regagné la salle de soins que cette dernière me saute dessus.

— Non mais ça ne va pas de parler comme ça à un chirurgien ? Va falloir apprendre à te contrôler, ma pauvre !

— Je sais, lui accordé-je toutefois. Je suis désolée.

Kate l'infirmière, sûrement alertée par les hurlements de ma névrosée de « collègue-amie pour la vie », arrive à notre hauteur.

— Eh bien, que se passe-t-il ici ? s'inquiète-t-elle.

— La nouvelle, elle vient d'envoyer bouler le Docteur Cesare, en mode totale hystérique !

C'est décidé, je déteste vraiment cette pétasse !

— Oh ! C'est qu'il devait sûrement le mériter, répond à ma grande surprise Kate, tout en m'adressant un clin d'œil. C'est bien, Selena, ça lui fait les pieds, et au moins, tu n'as pas attendu des mois comme nous toutes, pour le remettre à sa place.

Laura est maintenant hors d'elle et quitte la pièce en nous assénant un : « C'est n'importe quoi ! » Je ne parviens pas à saisir pourquoi elle s'énerve comme ça. J'ai bien compris qu'elle ne semble pas m'apprécier, mais je me demande pourquoi tout ceci prend une telle proportion et ce qui justifie qu'elle s'emporte de la sorte. Kate paraît saisir mes interrogations et me glisse à l'oreille :

— Laisse tomber. Je crois qu'elle est raide dingue de Cesare et qu'elle est en train de marquer son territoire.

Sa confiance légèrement moqueuse fait sourire Kate, et nous partons toutes les deux dans un éclat de rire salvateur. Je suis contente de trouver quelqu'un de gentil en ce moment. Kate est douce et paraît frêle, mais elle renferme en elle une assurance et un aplomb que je lui envie.

Je poursuis ma matinée en essayant de rester le plus loin possible de Laura, et je me dis que ça ne va pas être des plus confortables.

Quand sonne l'heure de la pause repas, je suis affamée. Cette fois, j'ai pris toutes mes précautions et me suis acquittée des tickets repas. Je suis ravie que nous déjeunions en deux services, en binôme infirmière-aide-soignante, ce qui m'évite de passer quarante-cinq minutes avec l'autre morue. C'est donc avec Kate que je descends chercher mon plateau repas au self.

La salle de restaurant est petite. Seuls les médecins et les employés administratifs y déjeunent. Vu le peu de temps dont nous, les soignants, disposons, il nous est préférable de manger dans la tisanerie, car rien que le temps de se changer puis de se remettre en tenue, de faire la queue, il ne nous reste plus que quelques dizaines de minutes.

Le buffet est on ne peut plus sommaire, mais je suppose qu'il en va ainsi pour toutes les cuisines industrielles. Ce jour-là, j'ai le choix entre des frites et des haricots verts au beurre, ou plutôt l'inverse : du beurre aux haricots verts ; de la raie, *beurk*, ou du steak haché de cinq millimètres d'épaisseur noircie, *re-beurk*. Les entrées ne sont guère plus appétissantes : des tomates qui n'ont pas l'air très mûres, et du céleri noyé sous la mayonnaise. Kate qui voit mon air dégoûté me conseille prudemment :

— Demande du jambon et fais un mixte frites-haricots verts. Prends un fromage emballé avec du pain et un fruit. Avec ça, tu ne risques rien, me dit-elle en affichant un sourire complice.

Je la remercie à mon tour par un franc sourire.

À treize heures, il y a beaucoup de monde et la queue est longue. Je profite de cet instant de pause pour observer les convives installés autour des tables.

Il règne dans cet espace un brouhaha épouvantable, où se mélangent les

conversations à peine audibles et les cliquetis des couverts.

Au détour de mon observation indiscrète, mon regard s'arrête net – avec horreur – sur celui insistant de mon cauchemar du jour – voire de l'année. Le Docteur Cesare est assis à quelques mètres de moi, partageant la table avec plusieurs de ses confrères. L'homme en face de lui est un chirurgien esthétique, un peu allumé, mais sympa. Ce dernier semble être parti dans une tirade sans fin et à laquelle Cesare ne paraît prêter aucune attention. Il picore ses frites, avachi sur sa chaise comme sur un trône, et ne détache pas son regard de ma personne. Lorsque je me rends compte de son insistance, je détourne les yeux à la recherche d'un nouveau point de mire.

Mais chaque fois que je regarde dans sa direction, je vois qu'il continue de me dévisager.

Cette fois, ce type me fait vraiment flipper. Je ne m'attarde pas suffisamment sur son regard pour en interpréter l'expression, mais j'ai tout de même le temps d'y percevoir toute la noirceur de son âme. Oui, ça c'est sûr !

Je suis soulagée quand enfin mon tour arrive, et je m'empresse de commander ce que Kate m'a suggéré.

J'ai maintenant hâte de quitter cet endroit, et lorsque je regarde une dernière fois dans la direction du Docteur Cesare, il a les mains croisées sur la table et continue de me fixer.

Prise de panique, comme à chaque fois que je le vois, tout ce que je trouve à faire en passant à sa hauteur, c'est... de lui sourire bêtement... Je suis vraiment une super tarée ! Je souris stupidement au type qui passe son temps à m'humilier. Tout à l'heure, je l'ai presque – non pardon – je l'ai – tout court – engueulé, et maintenant, je lui souris. Je dois vraiment être bipolaire.

La vérité est qu'il me met très mal à l'aise et qu'en sa présence, je perds tous mes moyens.

À ce rythme, je me demande si la prochaine fois, je ne vais pas finir par lui planter un couteau dans sa face de *serial-killer*, ou, dans ma folie réactionnelle, par lui proposer de lui laver les pieds...

— Hé, ça va ?

Kate m'arrache à mes bouffées délirantes.

— Tu es toute blanche ! s'inquiète-t-elle réellement.

— Oui, c'est juste...

Je ne suis pas vraiment certaine de pouvoir lui parler de mes idées psychotiques...

— C'est juste, que je suis en hypo. Je meurs de faim.

Je choisis de lui offrir un mensonge plus rationnel, et mon explication semble lui suffire. Nous quittons enfin le self et regagnons notre service.

Je termine finalement ma journée, calmement. Miss « OK » ne me parle pas, ce qui ma foi n'est pas pour me déplaire, et je ne recroise pas Cesare. Et cerise sur le gâteau – pas empoisonnée –, jour de fête, alléluia, j'apprends que je n'aurai pas à le souffrir demain, car il part à un congrès pour quelques jours. Cette pauvre Laura semble avoir perdu toute raison de vivre en annonçant la « triste nouvelle » ...

Mais comme le dit l'adage le plus débile au monde : « Les malheurs des uns font le bonheur des autres. » En tous cas, le mien. Ça, vous pouvez me croire !

10- A n'y rien comprendre

Le jeudi suivant, il est vingt heures trente lorsque je quitte enfin la clinique. Il fait encore très chaud dehors, et je prie pour que ma voiture, restée sur le parking durant douze heures, ne soit pas une étuve.

Lorsque je rallume mon téléphone, j'ai un appel manqué de mon père et deux SMS. L'un d'eux est de Lena, qui vient aux nouvelles, et l'autre est de William :

« J'espère que c'est toujours OK pour ce soir. J'y serai vers 22h30. »

Vingt-deux heures trente... Je ne sais même pas si je vais tenir jusque-là, tant je suis épuisée par les jours de travail enchaînés.

En lisant son message, je me rends compte que je n'ai que brièvement pensé à William ces derniers temps. Il est vrai que je ne saisis toujours pas pourquoi il veut encore me voir. Il m'a dit que je lui plaisais, certes, mais je ne peux m'enlever de la tête que je suis une étudiante de vingt ans, sans grand intérêt, quand lui est plus âgé, chirurgien et beau gosse.

Je lui ai fait part de mes angoisses et tourments, et pourtant il est toujours là, prévenant et gentil. Je ne sais pas si cela va nous mener quelque part, probablement pas. Mais je prends le parti de me laisser emporter par cette vague de renouveau. Quitte à me brûler les ailes, je suis maintenant convaincue que j'ai envie d'aller de l'avant et de tourner la page – Ma page. Arrivera ce qui arrivera.

Plus l'heure approche plus je panique. J'avais beau jeu tout à l'heure avec ma philosophie à deux balles du *Mektoub* !

William m'a dit qu'il y serait avec ses « copains ». Je ne les connais pas et je regrette d'un coup de ne pas venir moi-même accompagnée. Cependant, aucune de mes amies n'est en ville actuellement. *Allez Selena, courage !*

Cette fois, j'ai choisi une tenue moins tape à l'œil, pas de robe. Je vote pour un slim noir et un tee-shirt prune à l'encolure large, qui permet de dénuder les

épaules ; une paire de talons compensés d'été, et ma veste en cuir, bien que je ne pense pas en avoir besoin.

Le café Drop est un pub populaire, dans lequel il y a toujours foule. Une clientèle plutôt 30-40 s'y retrouve pour boire un verre et danser sur des musiques un peu *has-been*, mais festives. La chaleur peut y être étouffante, mais j'ai peur d'avoir froid en sortant.

Lorsque je pénètre dans le pub, je regrette à nouveau d'y arriver seule. Il y a déjà beaucoup de monde, et comme pour chaque personne qui passe la porte, j'ai droit à un reluquage en bonne et due forme. Hommes, femmes, personne n'échappe à l'examen minutieux de la tête aux pieds. « Pieds », voilà, c'est ça, me concentrer sur les miens, et ne pas soutenir les regards. C'est la méthode dans laquelle j'excelle pour ne pas me faire draguer.

Traversant la foule, je peine à me diriger vers le comptoir, quand une main m'agrippe par l'épaule. William. Il est à un gars de moi, une bière à la main.

Malgré le monde, je ne vois que lui. Il porte un jean et un tee-shirt noir. Il se présente dans un style décontracté qui met en valeur la perfection de ses traits. Comme à l'accoutumé, William affiche un sourire généreux, et comme à mon habitude, mon bas ventre se contracte significativement.

— Tu es venue, super ! Viens, on a une table là-haut.

Il me prend la main et entame le difficile parcours pour gagner le carré réservé.

Étonnamment, je me sens fière et confiante en marchant dans ses pas. Je suis amusée par les changements de regards des nanas sur notre passage. Elles zyeuvent langoureusement William, et quand elles me voient, je perçois en elles toute l'envie de m'accabler des pires insultes.

Il n'y a que cinq carrés réservés au café Drop. Ils sont tous réunis sur une sorte de plate-forme qui domine le reste du pub. Chacun se compose d'une table basse et d'une dizaine de fauteuils.

Lorsque nous arrivons à la table, les amis de William sont engagés autour d'une discussion que je ne suis pas en mesure d'entendre, tant la musique est

forte.

Terrassée par ma timidité, je me plaque contre le dos de William. Mais ce dernier me saisit par les bras et me met à la vue de ses acolytes.

— Voici Selena, les gars.

Tous lèvent la tête en ma direction et me saluent. William enchaîne rapidement, et sans plus de détails, les présentations.

— Alors, voici Simon, Vincent, David, Hugo et Charles, une partie de mes potes de rugby.

Ah ! Potes ! On progresse...

Ils m'ont l'air bien sympa et tentent de me mettre à l'aise, en m'offrant de francs sourires. Très rapidement, ils s'écartent pour me laisser une place entre eux, et d'un coup, je me sens toute minuscule au milieu de ces gaillards.

Simon est la caricature parfaite du première-ligne : petit, massif et les oreilles en choux fleurs. Il déborde de vivacité et son accent du sud est à lui seul une invitation à la rigolade.

— Alors, la belette de Will, qu'est-ce qu'elle veut boire ? Tiens, on a de la bière. Tu as un verre ?

— Non, mais je vais m'en chercher un.

— Laisse, je vais y aller, tente William.

— Non, c'est bon. Merci, j'suis une grande fille, je lui réponds avec taquinerie. Je me relève non sans difficulté, tant les fauteuils sont bas, et me dirige alors vers le bar à la recherche d'un verre.

Le trajet est tout aussi endurant qu'à l'aller et je commence à regretter de ne pas avoir laissé faire William. Mais pour dire vrai, je ne voulais pas me retrouver seule au milieu des All Blacks !

Sur mon passage, mes fesses subissent moult effleurages par des mains baladeuses, et j'ai la charge de relever de nombreux regards, on ne peut plus équivoques. Sérieux, trois minutes à traverser cette foule en rut et je me sens presque Miss Monde !

Ma foi, je trouve ça drôle, et saisis ces quelques minutes de confiance en moi,

en finissant par renvoyer des sourires aux plus insistants.

Mais alors que je m'amuse de la situation, je perds vite mon sourire d'allumeuse quand je me retrouve nez à nez avec Terence Cesare, encore...

Putain ! Qu'est-ce qu'il fout ici ce con !?! Je le croyais en séminaire ou je ne sais quoi !

On reste planté là quelques secondes. J'ai l'impression que mon cerveau bloque toute connexion, tandis que lui affiche ce sourire narquois qu'il maîtrise tant.

Mais il brise d'un geste mon *locked-in-syndrom*, en m'invitant de la main à lui passer devant, sans me faire bénéficier de la moindre sonorité de sa voix d'outre-tombe.

Le chemin jusqu'au carré – sans mon verre – n'est pas aussi amusant qu'il y a une minute. Je bouillonne de le savoir ici, et en veux à William de ne pas m'en avoir informée.

Cette fois, je ne vois pas les regards aguicheurs et ne suis pas en mesure de ressentir les mains baladeuses. Je ne perçois que la présence de *l'Autre* dans mon dos. Je subis une montée de chaleur corporelle, mêlée à une nausée implicite. Dingue ce que ce type peut me remuer les hormones !

Et alors que je pense être au summum du malaise, je sens sa main se poser à hauteur de ma taille, comme pour me presser d'avancer. Il ne m'en faut pas plus pour ressentir une torsion constrictive dans la poitrine.

Quand je parviens enfin à la table, je m'empresse de m'asseoir auprès de William, sans même le regarder, et me jette sur le pichet de bière, en empruntant un verre à je ne sais qui.

— Hé, ça va ? me demande ce dernier. Je vois que tu as rencontré Terence. Terence, tu connais Selena, je crois ?

Non, mais il se fout de moi là !!!

Il sait bien qu'on se connaît, qu'il est imbuvable avec moi et surtout, je ne sais pour quelle raison, qu'il ne peut pas me piffrer !

Terence Cesare est à ma droite, à côté de Vincent, lequel semble bien imbibé

et ne cesse de faire des allers retours de la tête entre le Dictator et moi. Mais Terence interrompt la danse de son équipier en prenant la parole.

— Oui, bien sûr qu'on se connaît. Comment allez-vous ?

Je rêve ! Il me demande comment je vais, tout sourire, et je ne détecte même pas une once de raillerie. Pervers, *bipolaire* ?

Je lui réponds à demi-mots, les yeux plongés dans mon verre.

— On ne peut mieux.

Et je m'empresse de prendre une longue gorgée.

Les conversations s'enchaînent entre les gars. Ils parlent boulot, puis rugby, immobilier, et vident bon nombre de verres. Les amis de William sont sympas et drôles, mais je ne parviens pas à me détendre complètement, quand à un mètre de moi, se trouve l'homme le plus désagréable qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Malgré tout, je me surprends à le regarder à la dérobée. Il rit à gorge déployée et ne semble pas le moins du monde gêné par ma présence, lui. Je dois avouer que le rire lui va bien. Je n'avais jamais pris ou eu le temps de le regarder autant que je peux me le permettre à cet instant.

Terence Cesare est vraiment un très bel homme. Bruns, ses cheveux tombent par mèches sur son front. Mèches qu'il ramène en arrière dans un geste répétitif. Le visage plutôt carré, son menton se fend en une discrète fossette – ou peut-être une cicatrice - que les poils naissant de sa barbe recouvrent à peine. Ses yeux sont aussi noirs que son âme, mais sont pourtant adoucis par de longs cils. À chaque sourire, il affiche des dents parfaitement alignées et d'une blancheur immaculée, ourlées par des lèvres qui me semblent être une invitation aux baisers. La chemise blanche qu'il porte dévoile à l'encolure un cou massif, et le reste laisse deviner une musculature sculpturale qui me...

Et merde !

Cesare me regarde le sourcil relevé, en mode « Je peux t'aider ? ». Il ne m'en faut pas plus pour piquer un nouveau fard et baisser promptement les yeux. Lorsque je relève la tête, il affiche un sourire cette fois... triomphant.

Là, tout de suite, je n'entends plus que mon cœur qui bat la chamade, et je me

rends compte que je ne sais même pas quelles musiques sont passées ces dix dernières minutes, tant j'ai été absorbée par le physique de Terence Cesare.

Au moment où j'ai le plus besoin de me cacher, Vincent se lève, excité par la chanson qui enfin parvient à mes oreilles, et nous invite à aller danser avec lui. Les autres acceptent l'invitation et William me supplie :

— Allez, viens avec nous.

— Oh non merci, décliné-je avec vivacité. Vraiment. Tout à l'heure, sûrement, peut-être...

— OK, mais je te jure que tu ne partiras pas tant que tu n'auras pas dansé avec moi, ne lâche pas l'affaire William.

— Promis, finis-je par mentir – encore.

Alors que je les crois tous descendus sur la piste, je vois avec horreur que Terence Cesare est toujours là. Il me regarde, se lève, et s'approche pour finalement s'asseoir près de moi.

Seigneur, mais qu'est-ce qu'il me veut ?

— Selena, c'est ça ?

J'opine bêtement du chef.

— Et vous, vous me connaissez déjà, reprend-il.

Euh ?! C'est une question ou une affirmation ? Quel prétentieux !

— Alors comme ça, vous sortez avec William.

Il a perdu d'un coup son pseudo-sourire, et son visage revêt à présent une expression bien plus grave. Et je n'imagine même pas la mienne de tête ! « Alors comme ça vous sortez avec William » ... Je ne vois pas ce que ça peut bien lui faire et ne manque pas de le lui faire remarquer.

— Si c'est une question, je ne vois pas en quoi ça vous regarde, et si c'est une affirmation, pourquoi me le demandez-vous ?

J'en ai plus qu'assez de son comportement. Ce type est hautain avec moi, et quand il daigne me parler, il se permet toujours des réflexions et des questions déplacées. En cet instant, je ne suis pas sous ses ordres comme à la clinique, et je décide de ne pas le laisser m'effrayer.

Je me lève, agacée, pour rejoindre William sur la piste. Je suis en colère parce que Terence Cesare est un gros con, mais je suis surtout en colère parce qu'il me met dans cet état. D'ordinaire, je parviens plus ou moins à faire fi de l'opinion des autres, mais lui, je ne sais par quelle magie noire, il balaie en moi tout bon sens.

Au moment où j'atteins William, la musique change de mélodie et les lumières se tamisent. Le groupe Scorpions entame son *Still loving you*, et William me saisit presque violemment par la taille.

— Ha Ha ! Cette fois, tu n'y échapperas pas, finit-il de dire, en m'enlaçant au plus près de lui, et en nous berçant aussitôt au rythme du slow.

Ouf ! Je suis soulagée d'être arrivée à ce moment-là, et de m'exécuter sur cette chanson, plutôt que sur je ne sais quelle musique *New Wave*.

William ne respecte aucune distance décente et j'en suis fort aise, car sa chaleur et les caresses dans mon dos me font progressivement oublier ma colère.

— Tu passes une bonne soirée ? me demande-t-il avec cette voix, qui à elle seule est déjà un préliminaire.

— Oui, super. Tes amis sont sympas, enfin presque tous et...

— Presque ? Tu parles de Terence, je suppose, rajoute-t-il sur un ton plus grave.

— Quelle perspicacité ! Je crois, enfin non, je suis certaine qu'il ne peut pas me sentir et il me le fait bien comprendre. Et franchement, j'aimerais bien savoir pourquoi !

— T'inquiète, il paraît souvent un peu froid, mais je t'assure qu'il est cool. Je lui parlerai.

Un peu froid ???

— Non, non, laisse tomber, ça va aller. Je te jure, laisse tomber.

— Comme tu veux.

Je n'ai aucune envie que William parle de moi à l'autre Imperator.

Tout ce que je veux, c'est me faire discrète. Je suis à la clinique pour tout l'été et je voudrais que ça se passe sans heurt. Je devrais pouvoir rester à distance de

Terence Cesare. Ça doit être de l'ordre du possible, non ?

Instinctivement, je regarde dans la direction du carré où se trouve Cesare. Les amis de William s'y sont de nouveau installés et lui est là, assis au milieu des autres, regardant dans notre direction. Même à distance, je sens l'insistance de son regard et je ne parviens pas à en détacher le mien. William quant à lui, inspiré par la chanson, presse nos corps et baise sensuellement mon cou.

Je ne sais pas si je suis en train de succomber aux baisers de William ou au regard explicite de Terence, mais je ferme les yeux et laisse tomber ma tête en arrière, dégageant un peu plus ma chair aux lèvres goulues. Il n'en faut pas plus à William qui se saisit de ma bouche et y projette toute son excitation. Et de nouveau, je ne sais pas si je dois mon état à l'alcool, à la chaleur, à William, ou au Docteur Cesare, mais je suis moi-même envahie par une décharge bestiale et m'abandonne avidement à l'étreinte de mon cavalier...

La chanson se termine et nos corps se désunissent. Je suis comme vidée par ce duel hormonal, et tente de reprendre mon souffle.

— Il faut que j'aille aux toilettes, parviens-je à dire à William avec difficulté.

— Vas-y, je t'attends.

Je peine à me glisser dans la foule qui s'excite sur la musique à nouveau festive, quand je sens tout à coup que l'on me tire douloureusement par le bras pour me précipiter dans les toilettes. Mis à part la brève peur réactionnelle, je n'ai pas le temps d'apercevoir l'auteur du geste. Jusqu'à ce que...

À ma grande « surprise », un mot que je parviens à inventer face à la surprise et à l'horreur d'un tel moment, Terence Cesare me plaque contre le mur et ferme la porte d'un violent coup de pied. Il plaque aussitôt ses mains de chaque côté de ma tête, et un feu puissant embrase son regard déjà si flamboyant et si sombre à la fois. Haletant comme un animal en rage, il semble contenir une pulsion que j'espère non meurtrière. Il me domine tant par sa hauteur que par la largeur de ses épaules. Jamais il ne m'avait paru aussi grand qu'à cet instant. Il n'est plus qu'à quelques centimètres de mon visage, si bien que je peux sentir le souffle chaud émaner de sa bouche entrouverte. Ses yeux se baladent des miens à ma

bouche, sans se défaire de ce que je perçois comme étant de la colère, voire, de la haine.

Je suis paralysée par l'intensité de cet instant, et comme hypnotisée par l'avidité qui s'échappe à présent de ses yeux. Mais mon corps reprend vie avec effroi, quand il se met à agripper sauvagement mes cheveux. Et sans me demander mon avis, il m'embrasse férocement, forçant le passage de mes lèvres de sa langue dure et vigoureuse. L'instant est bref, et à aucun moment je ne ferme les yeux. Bien au contraire, je ne cesse de les ouvrir toujours plus grand, tant je suis hallucinée par ce que je suis en train de subir.

À bout de souffle, Terence Cesare finit par me relâcher et par quitter la pièce. Il me laisse là, collée contre mon mur, le cerveau à l'envers.

Qu'est-ce que c'était que ça ???

Je mets, je crois, quelques minutes pour sortir de ma léthargie et me dirige vers le miroir. On dirait une folle. Mes cheveux sont hirsutes, mes joues sont rouges, et mes yeux exorbités. Je regarde encore sous le choc mon reflet, et caresse machinalement mes lèvres gonflées par l'étreinte forcée.

Deux filles hilares entrent soudainement dans les toilettes, et je m'empresse de reprendre forme humaine en lissant mes cheveux et en aspergeant mon visage d'eau fraîche.

— Hé, ça va ? Tu es bien longue.

William entre à son tour dans les toilettes, ce qui calme tout net les deux excitées qui le matent comme deux lionnes affamées.

— Excuse-moi, j'avais chaud, je mens aussitôt, ou presque.

— On va finir la soirée chez Simon. Tu es des nôtres, n'est-ce pas ?

Ah, non merci ! Je crois que j'ai suffisamment donné pour ce soir, dans le style « Tordu-party, attrape-moi la langue ».

— Non, je vais m'arrêter ici pour ce soir, je suis claquée, mais j'ai passé une super soirée. Merci, Will, préféré-je lui répondre.

— Viens, sortons d'ici, m'invite-t-il tout en donnant un coup de tête en direction des deux félines.

Elles matent sans équivoque William en se tortillant la chevelure, et je suis estomaquée par leur désinvolture alors que je suis dans la même pièce qu'elles. William s'amuse de la situation et prend ma main dans la sienne. Il les soulève et les expose à la vue des deux nanas, auxquelles il lance un regard désolé, accompagné d'un sourire moqueur. Puis il nous fait quitter les toilettes. *Quel salaud !*

Nous rejoignons les autres qui attendent dehors. Je m'empresse de m'assurer que Terence n'est pas là, mais ce con est adossé au mur en train de pianoter sur son téléphone. À sa vue, je baisse la tête et me cache une nouvelle fois derrière William.

— Bien. On est parti ? demande Simon avec enthousiasme.

— Tu es sûre de ne pas vouloir venir ? me supplie presque William.

— Non, je t'assure. Je vais rentrer.

— OK. Je t'appelle demain. On se voit ce week-end ?

— Avec plaisir. À demain, William.

— À demain, conclut-il, un soupçon de déception dans la voix. Mais attends ! Tu ne vas pas rentrer toute seule ? On va te ramener.

— Pas la peine, j'ai l'habitude, tu sais, je me défends aussitôt, un peu vexée, mais reconnaissante tout de même face à son habituelle galanterie.

— C'est bon, je vais la ramener. Je rentre aussi.

Cesare apparaît devant nous, toujours occupé à son téléphone.

Quoi ???

Je suis sidérée et m'empresse de réfuter sa proposition, qui, à vrai dire, a plus l'air d'être une information.

— Non, vraiment, c'est bon, merci, ce n'est pas... Je peux... J'y vais...

— Cool mec, merci, mon pote. Je te la confie.

Et William tape sur l'épaule de « son pote » avant de m'embrasser longuement.

Il me dit au revoir et me laisse là, sur le trottoir, avec *l'Autre*. Je regarde ce dernier droit dans les yeux et retrouve tout le courage que je pensais avoir oublié et définitivement perdu aux toilettes.

— Il est hors de question que j'aïlle où que ce soit avec vous !

— Soit. Bonne nuit.

Et il tourne les talons, me laissant là, seule, devant le pub.

Je perds de nouveau mon super-éphémère pouvoir, retrouve ma vieille amie humiliation, et reste surtout ahurie par la tournure qu'a prise la soirée. Mais pour ce soir, je suis lasse. Et pour paraphraser cette chère Scarlett O'Hara : « J'y penserai demain. Après tout, demain est un autre jour ! »

J'ai froid, je mets mon blouson et je rentre chez moi.

11- Le week-end

Je sais, il faut être fou pour aller courir si tôt quand on s'est couché si tard. Mais je ressasse encore cette soirée, et j'ai une nouvelle fois mal dormi. Il faut que j'évacue.

Un an que je mets ma libido de côté, et là, en quelques jours, elle réapparaît en furie. Trop d'hommes sont entrés dans ma vie en même temps, quand je m'apprêtais juste à en laisser partir un...

Mes tennis enfilés, je descends mes étages et me précipite dans la rue. Je n'ai pas d'idée précise d'où je veux aller. Tout ce dont j'ai besoin, c'est de courir et de me vider l'esprit.

Les rues sont quasi désertes et la température est parfaite. Je branche mon iPod et entame ma course thérapeutique. Je parviens rapidement à trouver ma cadence, et motivée par ma musique, j'enchaîne les kilomètres. Je ne vois pas le paysage et je ne sais même pas où je suis. La seule chose que je sais au bout d'un moment, c'est que mes jambes me font horriblement mal et que je commence à manquer de souffle. Mon cœur tape maintenant si fort contre ma poitrine qu'il couvre presque la musique. Au bord du malaise, je stoppe cet acharnement physique.

Juste ciel ! Je suis vraiment allée très loin. Je reconnais le parc public de notre belle ville.

Une heure trente auront été nécessaires pour apaiser mes tensions. Quarante-vingt-dix minutes durant lesquelles je suis parvenue à faire une pause dans le tumulte de ma nouvelle vie. Une vie où j'ai dit adieu à mon amour et dans laquelle j'ai permis à un autre homme de s'immiscer.

Mais comme dans toute addiction, l'apaisement n'est que de courte durée, et tandis que je m'allonge sous un arbre, je revois en boucle ces derniers jours et cette soirée.

Je ne parviens pas à saisir ce qui a pris à Terence Cesare de m'embrasser de la sorte, quand je croyais qu'il me méprisait au plus haut point. Mais je crois surtout que ce qui me perturbe, c'est ce que j'en ai éprouvé... Je jure devant Dieu que je hais cet homme, et être à son contact me révolte. Il m'humilie en permanence, et face à lui, je ne suis pas en mesure de contrôler mes émotions. Je perds tout bon sens et toute verve. Pourtant, je jurerais avoir ressenti quelque chose de différent, lorsque je l'observais assis sur les fauteuils, et pire, lorsqu'il a forcé ce baiser aux toilettes. Bien sûr, j'étais en rage et je le suis toujours, mais ce que je ressens est bien plus profond, et je ne parviens pas à m'expliquer ce que c'est.

Pourquoi diable je pense à lui ? Je dois vraiment aimer les psychodrames, parce qu'à ce jour, il me suffirait de vivre pleinement ma relation avec William, ou en tout cas ce qu'il voudra bien me donner.

Oui, c'est ça, je vais gommer les épisodes un peu tordus de toute cette histoire et me concentrer sur ce qui est simple et sans heurt. La vie m'offre une chance de renouer avec elle et je vais la saisir. En cet instant, je m'autorise et dit « Adieu » à Max, « Va te faire voir » à Terence Cesare et « Bienvenue » à Will.

J'inspire et m'endors rapidement sous mon arbre, bercée par *Innocence* d'Avril Lavigne qui chante dans mes oreilles.

— Mademoiselle, Mademoiselle, vous ne pouvez pas rester là. Il est interdit de marcher sur la pelouse !

— Quoi !?!

J'ouvre les yeux non sans difficulté et vois un petit bonhomme aux allures de gardien. D'ailleurs, si j'en juge son uniforme, il en est un sans conteste. C'est vrai, je suis au parc.

— Oh ! Oui. Pardon, veuillez m'excuser.

Je me lève à la hâte et adresse un regard plein de remords au petit bonhomme. Ce dernier, mains sur les hanches, affiche un faciès des plus accusateurs.

Rhoo ! Ça va, y a pas mort d'homme non plus !

Je laisse le gardien hyper investi dans sa mission de protection des sols, et rebrousse chemin pour rentrer chez moi.

Punaise, j'ai vraiment couru loin, et la marche de retour est des plus pénibles. Il fait maintenant très chaud et je n'ai pas un centime pour prendre un bus.

J'arrive chez moi en nage et assoiffée. Je vide pas moins d'un litre d'eau et me précipite sous la douche. Cette dernière apaise la chaleur, mais emporte avec elle le peu de vigueur qu'il me restait.

Je me traite de larve quand je me remets sous la couette, mais après au moins quinze secondes de lutte acharnée, je déculpabilise et m'abandonne aux bras de Morphée.

Mon téléphone me tire soudain de mon court sommeil sans rêve.

Quand je veux m'en saisir, mes jambes me rappellent que je me suis déchaînée ce matin. C'est William.

— Allô ? Aie...

— Salut, tu es souffrante ?

— Salut, non, juste des courbatures. J'ai couru ce matin. Rien de méchant.

— Tu m'en vois ravi, car si tu ne fais rien, je t'amène en week-end. Tu ne travailles pas, n'est-ce pas ?

— Non...

Je suis sans voix. « En week-end » !?!

— Allô ? T'es toujours là ?

— Oui, excuse-moi. Un week-end où ? À vrai dire, je comptais rentrer chez mon père ce soir.

Je mens, prise un peu de court et de panique.

— Ah, non ! Ce soir, tu n'iras nulle part. J'ai réservé la maison de la plage, et cette fois, il n'y aura que toi et moi. Et s'il le faut, je te kidnappe, parce qu'après, mes vieux réquisitionnent la baraque pour trois semaines au moins.

Je suis amusée par le ton empressé de William.

— OK, OK ! finis-je par répondre. Et à quelle heure a lieu mon rapt ?

— Je passe te chercher à vingt heures. Envoie-moi ton adresse par SMS. Ne te charge pas trop en bagages, j'ai prié ma bonne étoile et tu ne devrais pas trop te vêtir durant ces deux jours.

Même à distance, je perçois son sourire diabolique creuser ses fossettes.

— On verra, Monsieur Auguste. Ne soyez pas si sûr de vous. À tout à l'heure. Et je raccroche.

À vrai dire, je me sens toute excitée à l'idée de partir en week-end. Bon, je ne cacherai pas que j'ai également la trouille, mais je suis vraiment heureuse de partir à la mer avec Will.

Je crois qu'il a été très patient et généreux avec moi, et toutes ses allusions me laissent penser qu'il est affamé... À cette idée, je tressaille en m'imaginant que je vais prendre cher ! Je sais, ce n'est pas très classe, mais je m'en amuse. Et lorsque les muscles de mes jambes me rappellent à l'ordre, je me dis que j'ai bien choisi mon moment pour avoir des courbatures.

Tandis que je reste songeuse et peu inspirée devant ma garde-robe, mon téléphone sonne de nouveau : Lena. *Merde !* On ne peut pas dire qu'elle tombe à point.

Néanmoins, je décroche.

— Eh bien, Dieu merci, tu es en vie. Tu ne réponds pas à mes messages, Selly !

— Ouais, je suis désolée.

— Encore heureux ! Tu fais quoi bordel ? Je m'inquiétais moi.

— Excuse-moi, Lena. J'ai travaillé cette semaine et...

— Et... ? Punaise, tu vas lâcher le morceau, oui ? Je sais que tu es sortie avec mon frère. Je le sais, parce qu'il m'a passé-un savon.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Parce que je t'ai parlé de son passé de queutard.

À ces mots, je me remémore la fameuse soirée chez William.

— Mais ne t'en fais pas, j'assume, et je l'ai remis en garde de ne pas se comporter avec toi comme il a pu le faire avec d'autres.

— Tu es mon chevalier servant, Lena.

— Tu pars avec lui ce week-end, n'est-ce pas ? enchaîne-t-elle à un rythme détonnant. Il a mis un veto sur la maison. Je présume que c'est pour t'y emmener.

Sérieux, pourquoi tu ne me racontes rien ?

Lena a un débit de paroles impressionnant, et je finis par me demander si elle n'est pas plus nerveuse que moi à l'idée de ce week-end.

— Sérieux, Selena, ça va ? Tu te sens prête ?

— Mais dis-moi, Lena, où est passé ton sermon « Oui il faut que tu t'éclates, vas-y fonce, mon frère c'est un gars bien, blablabla... » ?

— Oh, ça va, hein ? Je veux juste être sûre que tu ne regretteras pas après. J'ai autre chose à foutre que de te ramasser à la petite cuillère. Je te signale que je pars en Grèce la semaine prochaine.

— Oh mon dieu ! Comment vais-je survivre sans ma bonne fée marraine ? demandé-je théâtralement.

— Ta gueule, Selena

— Tu sais que tu es super vulgaire, Lena ?

— Je t'emmerde, Paris.

— Moi aussi je t'aime, Auguste.

— Et moi, je suis vexée que tu ne me racontes rien.

— Lena, il s'agit de ton frère ! Tu comprends que je ne peux pas t'en parler comme je le ferais pour n'importe quel autre ! Ça me met mal à l'aise.

— Ben il faut pas. Je ne vois pas ce que ça change. Si ça doit être ça, je fais tout capoter. Il se comporte bien au moins ?

— Oui, je te promets. Un vrai gentleman.

— T'as couché avec lui ?

— Lena !

— Quoi ? On est plus au collège.

— Je n'ai vraiment pas envie de parler de ça avec toi, et... NON, on ne l'a pas fait.

— Oh merde, Selena ! Tu vas prendre cher ce week-end. Je connais mon frère, il ne t'invite pas pour jouer au Scrabble.

Là-dessus, on est toutes les deux d'accord, mais je ne veux surtout pas lui donner raison.

— Pitié, Lena ! Arrête de me mettre la pression, je suis déjà une boule de nerfs.

— OK, j'arrête. Mais bon, fais des étirements quand même, t'es un peu rouillée.

Je ris maintenant à pleins poumons.

— Lena Auguste, tu es une gosse mal élevée.

— Pour te servir, babe.

— Bien. Écoute, je dois faire ma valise.

— Ça marche, ma belle. Prends soin de toi et éclate-toi. Et pense aux étirements !

— Je raccroche, Lena.

— Perdu.

Et elle me raccroche au nez. Cette fille est une horreur et c'est pour ça que je l'aime.

Pff... Il me reste quelques heures pour me préparer et j'oscille toujours entre appréhension et excitation. De nouveau, je reste bloquée devant ma penderie. Rien ne trouve grâce à mes yeux.

Je suis sûre que pour William c'est plus simple.

Il me faut plus d'une heure pour remplir mon sac de voyage, et encore, je ne suis pas convaincue.

Comme à l'accoutumée avant de partir pour plusieurs jours, je nettoie mon appartement, et je vais me doucher. Il faut que je me débarrasse de cette pilosité repoussante et que je lave mes cheveux. Les brusher est une torture sous cette chaleur, alors je décide de laisser les ondulations naturelles prendre leur place légitime.

Je passe une robe en dentelle rose pâle, cintrée sous les seins. Rien de trop sexy, mais suffisamment féminin pour satisfaire un regard masculin.

Il est vingt heures. Mon interphone sonne. C'est lui.

— Je descends.

Je prends mes bagages, ferme mon appartement et descends rejoindre

William. Je manque de tomber dans les escaliers, tant mes jambes tremblent, et avant de sortir du hall de l'immeuble, je m'arrête et prends un grand bol d'air, ferme les yeux un temps et sors affronter ma nouvelle « page ».

William est adossé à sa voiture, un 4x4 je crois. Á ma vue, il décroise ses bras et vient à ma rencontre, se saisissant de mon sac. Il porte une chemise bleu ciel et un chino beige. Bon sang, ce qu'il est sexy ! Son sourire de vedette meurt lorsque ses lèvres se collent aux miennes, lesquelles se détendent instantanément au contact des siennes.

Nous montons dans la voiture et partons. Cette fois, je ne peux plus faire machine arrière.

12- Fool's gold

William me dévisage tout sourire, une main sur le volant et le regard qui en dit long. *Bon sang ! « Je vais prendre cher... »*

— Je suis content que tu sois venue.

Je lui adresse ma réponse, l'air volontairement dépité :

— Je n'ai pas vraiment eu le choix !

Il paraît surpris ou peut-être même déçu, mais change d'expression lorsque j'éclate de rire.

— Moi aussi je suis contente d'être là.

William profite alors du Stop pour m'attraper délicatement le menton et il dépose un doux baiser sur mes lèvres. Il affiche en suivant un petit sourire de satisfaction, pose sa main droite sur mon genou, et se concentre de nouveau sur la route.

De mon côté, je suis saisie par le pouvoir de seulement cinq doigts sur ma peau. Et quand la paume de sa main se fait plus pressante, je ressens des fourmillements jusque dans ma colonne vertébrale. Subissant une vague de chaleur aussi spontanée que puissante, je me saisis de mon sac, espérant y trouver un élastique.

— Tu veux que je mette la clim ? me demande-t-il avec douceur.

— Si ça ne te dérange pas, je préférerais ouvrir la fenêtre.

— Bien sûr que non.

J'actionne le bouton électrique et ce dernier s'emballe, baissant la fenêtre à une vitesse grand V.

L'air s'engouffre dans l'habitacle de la voiture, faisant voler dans tous les sens ma longue crinière, ainsi que des papiers.

— Mince ! Je suis désolée, m'empressé-je de dire, tout en tentant de rassembler les papiers et de maintenir ma robe qui joue les drapeaux volants.

Mais en vrai, je suis hilare face au chaos.

Lorsque je regarde William, il semble grave, et tandis que je m'interroge sur l'expression de son visage, il donne un grand coup de volant et conduit la voiture à l'orée de la forêt que nous longions. Il stoppe cette dernière.

Les cheveux en bataille, je m'apprête à redescendre ma robe qui expose un peu plus que mes jambes, lorsque William, l'air toujours aussi sévère, m'arrête dans mon initiative.

— Fais pas ça.

— Qu...Quoi ?

— Ta robe, laisse-la comme elle est.

Un silence chargé de sens règne d'un coup dans la voiture. Le temps semble s'être suspendu, et je n'arrive à rien intégrer d'autre que ce que le regard enflammé de William me renvoie. Dans cet instant figé, seules nos poitrines, qui se soulèvent au rythme de plus en plus élevé de nos respirations, donnent vie à ce moment.

Obnubilée par les yeux avides de William, je m'en détache pourtant, soudainement attirée par le mouvement sensuel de sa langue sur sa lèvre inférieure. Je mords la mienne à mon tour, et signe par là-même mes intentions.

Dans un mouvement rapide et synchro, nous défaisons alors nos ceintures et je me retrouve presque aussitôt sur ses genoux.

William prend fermement mon visage entre ses mains et m'embrasse violemment. Nos langues exécutent leur danse endiablée, et je perçois à peine ses mains soulever ma robe, mais ressens plus que de raison leur contact sur mes fesses.

Au comble de l'excitation, j'entame des mouvements de hanches, et William ne me presse que plus fort sur son bassin, plaquant mon entrejambe sur la turgescence de son intimité. Sentant la fermeté de son désir pour moi, mes sens se décuplent et je m'abandonne pleinement à la vigueur de ses caresses et de ses baisers.

Seigneur ! Cela fait si longtemps pour moi que je ne peux m'empêcher de

goûter avec délectation chaque étape de ce corps à corps. Je ne ressens étrangement aucune gêne, et vis presque au ralenti la montée de l'ébat annoncé. William descend les bretelles de ma robe et sans plus d'égard pour eux que son état lui permet, il s'empare à pleines mains de mes seins, avant de les saisir de sa bouche. Je sens la bosse sous son pantalon pulser, ce qui déclenche dans mon ventre une contraction quasi douloureuse. Á cet instant, il ne m'en faudrait pas plus pour atteindre l'orgasme.

Mais William, peut-être conscient de ma proche explosion, se décroche un temps de moi pour défaire son pantalon, tandis que je me débarrasse non sans difficulté de ma culotte. Il attrape dans sa poche un préservatif dont il se couvre à une vitesse étonnante.

Il m'assène un dernier regard brûlant et empoigne mes hanches, mais il me maintient à distance de ce qui m'attend. Il se frotte délicatement sur mon bas ventre, et malgré le bout de latex qui sépare nos deux intimités, je sens la chaleur exquise de son anatomie. Je laisse échapper un râle qui l'encourage à poursuivre. Alors, comme au ralenti, il se rend maître de notre étreinte et empoigne mes courbes pour me descendre centimètre par centimètre sur son érection.

Une nouvelle vague de chaleur me submerge et passe de mon ventre au sommet de mon crâne. Je n'entends que le souffle plaintif de ma gorge. Et tandis que je n'ai parcouru qu'une partie de sa virilité, je le somme presque à l'agonie de s'exécuter.

— Bon sang ! Vas-y...

William termine alors la longue descente et me remplit de sa présence que je sens gonfler aussitôt en moi. Je n'ai pas le temps de pousser le moindre gémissement qu'il entame déjà des mouvements de va-et-vient qui, cette fois, m'arrachent un cri de plaisir. Je le rejoins dans ce corps à corps et accélère moi-même la cadence.

Je l'engouffre une dernière fois et implose sous l'orgasme libérateur. Au bord de défaillir, William reprend les commandes et me donne quelques derniers coups de reins, avant de se durcir et de se libérer lui-même.

Nous restons sans bouger, quelques minutes, le temps nécessaire à nos respirations de retrouver un rythme normal.

Recouvrant peu à peu mes esprits, je réalise soudain qu'il fait encore jour et que nous sommes garés près de la route. Dans un mouvement de panique, je me sépare du corps de William, ce qui lui arrache une grimace.

— Pardon ! lui dis-je tout en tentant de me recouvrir.

— Hé ! T'inquiète ! Personne n'a rien vu.

— Qu'est-ce que t'en sais ? je lui demande en jetant de vifs regards aux alentours.

— Je n'en sais rien et de toute façon j'en ai rien à foutre. Si ça peut égayer leur petite vie... Reviens là.

Il me rattrape, tandis que je tente de quitter ses genoux, et m'embrasse langoureusement.

— Ça va ? Je veux dire, tu vas bien ? me demande-t-il du miel dans la voix.

— Oui, ça va, je lui réponds en retrouvant d'un coup toute ma timidité. Et toi ?

— On ne peut mieux. Par contre, j'ai besoin de m'éclipser une minute dans la forêt, sourit-il en me montrant le préservatif toujours en place.

— Oh ! Bien sûr.

Je quitte alors ses cuisses, les joues roses, et je termine de réajuster ma robe.

Je profite de sa courte absence pour remettre ma culotte à sa place. Je regarde brièvement mon reflet dans le miroir de poche et retrouve un visage que je n'avais pas vu depuis longtemps, celui de l'après sexe. Mes pupilles sont encore dilatées et contrastent avec la fatigue qui se lit sous mes yeux, mes lèvres sont gonflées, mes joues toutes colorées et mes cheveux décoiffés. Je m'amuse de ce constat au moment où William revient.

— Qu'est-ce qu'il y a ? m'interroge-t-il tout sourire.

— Rien. Je me disais qu'il faudrait vraiment ouvrir les fenêtres parce que ça sent le délit à plein nez ici.

Nous avons repris la route vers la maison des Auguste, cheveux au vent.

J'ai enlevé mes chaussures, posé mes pieds sur le tableau de bords et me suis autorisée à chanter, accompagnée par William et la radio.

L'air marin en approche enivrait mes sens, et en cet instant je n'éprouvais ni crainte ni culpabilité. Et tant pis si William s'amusait de moi. J'étais bien...

13- Inconvenant

Nous sommes arrivés peu avant la tombée de la nuit.

J'ai retrouvé avec grand plaisir la maison que j'avais découverte, il y a seulement quelques jours.

En me remémorant cette fameuse nuit, je ne peux m'empêcher de penser que tout est allé très vite.

La dernière fois que je suis venue ici, je quittais tout juste mon statut d'ermite et m'autorisais à vivre la vie d'une jeune femme de mon âge, encore bouleversée par son passé. Et aujourd'hui, j'avais largement dépassé mes possibilités, en venant passer tout un week-end avec un homme que je connaissais à peine et avec lequel je venais de *baiser*, soyons honnête, dans une voiture, sur un bord de route.

Sans nous défaire respectivement de ce sourire qui dénote le plaisir éprouvé, nous pénétrons dans la maison et montons les sacs dans la chambre. Je tressaille et retrouve ma légendaire anxiété, en réalisant que je vais forcément partager le même lit que William.

— Tu veux te doucher ? me demande-t-il en me cajolant.

— Oui, s'il te plaît. Prems.

Et j'esquive le baiser qu'il s'apprêtait à me donner. Je me saisis de mon sac et m'enferme dans la salle de bain, m'accordant un moment d'intimité, afin de réfléchir à tout ce que je suis en train de vivre et qui, disons-le, ne me ressemble guère.

— Bien... Bon, ben, je vais continuer de décharger la voiture, l'entends-je marmonner, certainement déçu que je prenne ma douche en solo.

Lorsque je sors de la salle de bain, William n'est pas là. J'en profite pour découvrir la pièce avec curiosité et émerveillement. La chambre est sobre, mais chaleureuse, et reprend le thème que le Cap Ferret impose de lui-même. Le bois

des murs a été peint en blanc et le sol est recouvert de jonc de mer. Un grand lit prend place au milieu, entouré de deux tables de nuit en bois flotté. Une longue commode fait face et supporte un magnifique écran plat. Pas de rideaux dans cette chambre, mais des persiennes en bois qui rappellent la couleur du sol.

Je reste songeuse quant au talent de décoratrice de Charline et m'interromps pour m'habiller. J'hésite un moment, puis décide de remettre ma robe qui n'est pas sale, peut-être juste un peu froissée...

Je descends rejoindre William sur la pointe des pieds, encore mal à l'aise, malgré l'intimité que nous avons partagée tout à l'heure.

— La place est libre, lui souris-je.

— Dans ce cas, j'y vais. Sers-toi un verre. Fais comme chez toi, Selena.

— Non, je préfère t'attendre.

— OK. Je ne serai pas long, me susurre-t-il au creux de l'oreille.

Et il monte se doucher.

À peine entrée dans le salon, je suis de nouveau médusée par sa grandeur. Vidé de ses convives éméchés, il paraît bien plus vaste encore. Je porte mon regard sur la pièce comme si je la voyais pour la première fois. Le mobilier aux teintes claires se marie gracieusement au parquet en chêne. De grands canapés blancs se font face, séparés par une gigantesque table basse, et de nombreux fauteuils de formes différentes invitent à la relaxation. Mais ce qui confère au salon son étendue, c'est sans conteste l'immense charpente en bois qui pointe à plusieurs mètres de hauteur. Les murs sont habillés du même bois, et l'ensemble donne à cette demeure un cachet incontestable, une sorte de cocooning, mais version Versailles.

Je savais le père de Lena passionné de bateaux et je ne suis donc pas surprise de trouver plusieurs maquettes sur les longues étagères.

Je suis tirée de ma rêverie par l'air qui s'engouffre par les baies vitrées restées ouvertes, faisant voler les longs voilages blancs de la pièce.

En me dirigeant vers les fenêtres pour les fermer, je retrouve la terrasse sur laquelle j'ai rencontré William. Je m'y rends, et les bras croisés à la recherche

d'un peu de chaleur, je visionne la scène mémorisée.

Le plancher craque derrière moi, et William apparaît un plaid à la main. Il m'en couvre les épaules et m'enlace par derrière. La chaleur de son étreinte est enivrante, et je tourne délicatement la tête pour l'embrasser. Il prend alors mes épaules, afin que je lui fasse face. Nous poursuivons un baiser des plus romantiques, quand mon estomac vient gâcher ce moment, en se manifestant bruyamment.

— Aurais-tu faim ? me demande William, amusé par la situation.

— Je voudrais le cacher que je n'y parviendrais pas.

Et mon estomac enchaîne de plus belles, longues, et sonores plaintes.

— Mon Dieu, mais t'as un Alien dans le bide ou quoi ? Ma parole, je crois qu'on ferait mieux de te nourrir ou l'Alien va t'éventrer !

Me voilà toute gênée par ma physiologie digestive, mais William affiche un grand sourire et s'amuse plus qu'il ne se moque.

— Allez viens, rentrons voir ce que ma mère nous a préparés.

— Quoi ! Ta mère sait que je suis ici ? Avec toi ?

— Mouais, M'dame. Tu peux remercier Lena.

Je suis alors prise d'un malaise sans nom. Je me suis mis en tête, sans grande conviction, qu'il m'importait peu que William se serve de moi comme il le fait avec les autres filles, mais je ne suis pas du tout à l'aise avec le fait que Charline puisse émettre un jugement, et voir en moi une fille facile comme les autres, une fille « qui ne perd pas de temps ». Je peste contre Lena, à laquelle je ne voulais déjà pas me confier, et maintenant je lui en veux d'en avoir parlé à sa mère.

Voyant probablement mon visage fermé, William interrompt mes pensées « Rodriguesques ».

— Détends-toi ! Ma mère était ravie que tu viennes ici, surprise, mais ravie. Elle a même fait des beignets de fleurs de courgettes, parce qu'il paraît que tu les adores !

C'est vrai que je suis dingue de ses beignets. Son attention me touche, et je quitte progressivement ma moue boudeuse. Mais William enchaîne.

— C'est quoi qui te pose problème, Selena ? D'être là avec moi ?

Et il insiste sur le « moi » avec un air plutôt agacé.

— Non ! Enfin, je ne sais pas. Je te l'ai déjà dit, je suis amie avec ta sœur, je connais bien tes parents et à dire vrai, je trouve que venir ici tout un week-end, seule avec toi, n'est peut-être pas très... Comment dire ? Convenable.

— Convenable ? Hé ! On est plus au 18ème siècle, Selena. Tu es adulte, et arrête de chercher un sens à toute chose. Tu ne voudrais pas essayer de profiter de chaque moment, sans te demander si ce que tu fais est bien ou mal ? Si telle ou telle personne va te juger pour ce que tu dis ou fais ?

J'entends ses paroles et prie pour les intégrer.

— Et pire que tout, est-ce si inconvenant de passer un week-end avec moi ? Sérieux, je croyais qu'on en avait déjà discuté !

Cette fois il est en colère, et moi je me sens honteuse.

Oui, depuis le début je le juge et le réduis à son côté séducteur. Mais en fait, c'est moi que je juge plus que tout. C'est en moi que je n'ai pas confiance.

William est planté devant moi, les mains sur les hanches, attendant ma réponse.

Et moi, on dirait une gamine ; raide devant lui, les bras ballants.

— Non, William, ce n'est pas inconvenant. Je suis désolée. Ce n'est pas toi le problème, mais moi.

Je lève la main pour le sommer de se taire quand il ouvre la bouche. Je poursuis.

— La vérité, c'est que je ne parviens pas à comprendre ce que tu fais avec moi. C'est vrai quoi, tu es beau, riche, médecin... Et moi, je ne suis rien de tout ça et je... je ne veux pas que tu t'amuses de moi.

Je rajoute à ma panoplie de petite fille le rouge sur le visage, et je fixe mes pieds.

Je sens William s'approcher. Il me prend les mains, puis relève mon menton. Sa voix s'adoucit.

— Selena, je te le dis et te le redis : Je-Ne-M'amuse-Pas-De-Toi.

Il prend une grande inspiration et poursuit.

— Je suis avec toi parce que tu es belle, intelligente, drôle, et que... ton cul et tes nichons sont plus fermes que ceux des filles de mon âge.

Je retrouve d'un coup toute ma mobilité et lui assène une tape sur le bras.

— ÇA, c'est inconvenant, William Auguste.

Et je ris en essuyant les larmes qui ont fini par couler.

William me prend dans ses bras et me câline.

— Allez viens, on va te nourrir.

Nous débballons les plats préparés par Charline. Seigneur, il y en a pour un régiment ! Les fameux beignets, des pâtés, crudités, œufs durs, rôti de bœuf froid, salade de pomme de terre, et j'en passe... Je ne peux cacher ma surprise et exhibe de grands yeux ronds qui n'échappent pas à William.

— Ouais, je sais. Elle en a trop fait.

— Yep ! Mais j'ai super faim.

Je souris et nous portons les victuailles jusqu'à la table de la salle à manger.

Cette dernière est comme le reste des meubles, immense. Une idée me traverse l'esprit et je m'empresse de la partager avec William.

— Attends. Il y a un truc que je rêve de faire.

Il s'interrompt dans la mise du couvert, l'œil interrogateur et encore plus pervers.

Je lui enlève les assiettes des mains et place chacune d'elles à chaque extrémité de la longue table. Je termine mon dressage et ris aux éclats. William s'approche de moi, avec la démarche du prédateur dans toute sa splendeur.

— J'avais pensé à tout autre chose...

Je le repousse amusée, et me racle la gorge.

— Taratata ! Veuillez regagner votre siège, Docteur Auguste, afin que nous puissions dîner.

Et je m'assois sur le mien, raide comme un piquet, tandis que William brandit son verre.

— Levons nos verres, ma chère : À ce week-end. À nous !

— À l'Inconvenance ! rajouté-je.

Et nous vidons nos verres de vin.

— Pourrais-je avoir le rôti s'il te plaît ? me demande William, alors que la bête est au centre de la table.

Je me penche sensuellement et fais glisser le plat en sa direction, à moitié couchée sur la table. Il le rattrape in extremis et me remercie d'un hochement de tête.

— Pourrais-je avoir le pain ? je lui demande à mon tour.

Il me le jette vivement et contre toute attente, je le réceptionne.

Nous poursuivons notre dîner sans dire mot et sans se quitter des yeux.

L'atmosphère se charge progressivement en tensions électrico-érotiques, et je me joue de la situation en croisant mes jambes nues sur la table, tout en portant à ma bouche une grappe de raisin.

William laisse tomber sa fourchette avec fracas, et se précipite sur moi.

Je perds d'un coup mon arrogance, effrayée par la bestialité de sa démarche. Il m'attrape les cheveux et me soulève pour m'asseoir sur la table.

— Putain ! Je vais t'baiser comme on t'a jamais baisée, me halète-t-il au visage.

À ces mots crus, ce n'est pas de la peur que je ressens, mais de l'excitation.

Mon dieu ! Qu'est-il en train de faire de moi ?

Sans plus réfléchir à ce en quoi je suis en train de me transformer, je m'empresse d'ouvrir la chemise de William, tandis qu'il prend place au creux de mes jambes. Il sent bon le savon et le parfum pour homme. Sa peau dorée est d'une douceur inhumaine.

Je le stoppe dans ses baisers pour mieux admirer la perfection de son torse, et de mes doigts, je dessine la courbure de ses abdos. Lorsque j'arrive à sa ceinture, il prend fermement mes poignets et me pousse, son front sur le mien, afin que je m'allonge sur la table, ralentissant au fur et à mesure que mon dos se rapproche de cette dernière. Il ne lâche mes bras que lorsqu'il s'est assuré que je les garde bien au-dessus de ma tête. Puis il me torture en m'imposant un rythme dans ses

attouchements. Rythme dont la lenteur est un vrai supplice. Attouchements qui me consomment et menacent de me faire exploser. Il me martyrise presque en embrassant chaque centimètre carré, de ma bouche jusqu'à mon ventre, qu'il dénude en soulevant ma robe. Ce dernier se contracte douloureusement lorsque je sens sa langue contourner l'élastique de ma culotte, qu'il finit par retirer.

Lorsque j'ouvre les yeux, William s'est redressé et m'observe avec envie. Il fait tomber sa chemise à terre, puis se penche de nouveau sur moi. Écartant mes genoux, il expose alors toute mon intimité et y engouffre son visage. Il pose ses mains fraîches sur le haut de mes cuisses chauffées par tant d'excitation, et mon visage se crispe en un rictus de surprise et d'extase, lorsque je sens la pointe de sa langue frôler mon bouton. Très vite mes yeux se révulsent et ma poitrine se soulève aux accélérations de ses coups de langue. Au bord d'implorer sous ce que j'ai à subir, il s'interrompt pourtant et quitte mon entrejambe pour couvrir mes seins de baisers et de caresses. Mais il stoppe sa remontée et quitte mon corps pour retirer son pantalon. Les idées et les sens embrumés, je n'entends que le bruit de la ceinture qu'il défait. Et le son du cuir et du fer finit de mouiller mon intimité. Il attrape un préservatif dont il se couvre aussitôt. Le corps brûlant, je m'ouvre impudiquement pour l'accueillir en moi. Lorsqu'il me pénètre profondément et sans ménagement, je ne peux retenir un cri étouffé. Et tandis que ses mouvements de va-et-vient s'accélèrent, je n'ai que la largeur de ses épaules pour m'agripper pendant que je succombe enfin à la jouissance de l'acte. Pris d'une ultime contraction, il s'abandonne et se laisse lourdement tomber sur ma poitrine.

Nos respirations post-coïtales se désunissent progressivement, tandis qu'il se retire et reste allongé sur moi.

- As-tu encore faim ? me demande-t-il d'une voix éteinte.
- Peut-être... lui dis-je avec malice.
- Un dessert pour te satisfaire ?
- Je ne parlais pas de nourriture...
- Insatiable ? Dans ce cas, il va falloir m'accorder quelques minutes.

Et il me dépose un tendre baiser, retirant son torse chaud du mien encore parcouru de frissons.

— Viens te doucher, m'ordonne-t-il en me tirant par la main.

— Oui, papa.

William grimace et me traîne jusqu'à la salle de bain.

Nous nous douchons sagement. Enfin presque. La cabine de douche n'est pas suffisamment grande pour laisser libre cours à des jeux d'adultes, et nous nous contentons d'auto-savonnage. À la vue de la rigidité de mon amant, je comprends que je mène à bien ma tâche.

Et lorsqu'une fois séchés, nous nous mettons au lit, je me dis qu'il y a de grandes chances pour que nous retournions sous la douche d'ici peu.

Nous faisons effectivement de nouveau l'amour, mais cette fois plus tendrement. Vidés de toute énergie, nous n'avons pas la force d'atteindre la salle de bain et nous endormons, endoloris, mais abreuvés par les plaisirs charnels.

Le lendemain, nous nous rendons sur le marché où les exposants estivaux s'entassent en masse. On y trouve toutes sortes d'étals, allant de l'huître du pays aux chapeaux made in China.

Il fleure bon ici une ambiance conviviale où se mélangent les bourgeois locaux et les touristes en tout genre. Les parfums d'épices orientales et de pâtisseries fraîches invitent les passants à la consommation, et un petit groupe d'amis s'adonne bruyamment à une dégustation de vin, malgré les onze heures trente qu'affiche l'horloge.

Je ne perds pas une miette de ce tableau de vie, et me délecte de ce que je vois et ressens.

Les gens ont l'air heureux, au moins le temps d'un week-end, et à ce moment précis, je partage leur sentiment. Je me sens heureuse comme je ne l'avais pas été depuis longtemps. Je suis dans un endroit magnifique, au bras d'un garçon

électrisant, avec qui je m'envoie en l'air comme jamais auparavant. Max et moi faisons beaucoup l'amour, mais je dirais de façon plus conventionnelle. William est un amant expert qui débride ma libido avec brio. Il parvient à censurer toute ma retenue, et à ses côtés, je libère de façon déconcertante la femme qui est en moi.

À présent je dois me concentrer sur n'importe quel stand, car je sens monter en moi une envie irrésistible de William. Ce dernier qui me tient par la taille me ramène sur terre.

— Allô ? Tu me reçois ?

— Quoi ? Pardon, je...

— Tu étais loin là. C'était agréable au moins ?

— Plutôt, oui, je lui réponds en baissant les yeux, l'habituel rouge sur les joues.

Il aime ma réponse si j'en crois la bosse qui s'est formée sous sa ceinture.

— Tu as entendu ce que je te disais ?

Je hoche la tête négativement.

— Je te disais que nous allions saluer mes amis au stand de vin.

— Oh ! OK...

Je ne suis pas super emballée par cette idée, mais il ne me laisse pas vraiment le choix.

Main dans la main, nous avançons vers un cabanon en bois devant lequel sont installées des tables hautes. Le groupe de joyeux lurons, assis, est celui que j'avais repéré tout à l'heure. Femmes et hommes composent cette équipe de beuverie.

Lorsque nous arrivons à leur hauteur, une blonde à la peau cramée par le soleil s'égosille en apercevant William.

— Hey, Will ! Te voilà. Tu es arrivé quand ? Hier ou...

Elle s'interrompt quand elle me voit à ses côtés.

— Oh ! Mais tu n'es pas seul ! Salut, dit-elle à mon égard, le regard pétillant.

Elle n'est pas d'une beauté époustouflante, mais son regard est si souriant et

chaleureux que je devine aisément le succès qu'elle doit rencontrer. Son bronzage fait ressortir parfaitement ses dents blanches, et ses boucles angéliques lui donnent un air de surfeuse californienne.

Mon radar de fille me permet de vite déduire qu'elle porte des fringues qui coûtent un bras, et quand j'aperçois l'énorme solitaire au-dessus de son alliance, j'ai la confirmation que nous ne venons pas du même monde. William interrompt mon analyse en prenant la parole.

— Je vous présente Selena.

— Oui, nous on la connaît. Comment tu vas ?

Je reconnais avec joie Simon que j'avais rencontré au Café Drop, mais également Vincent. Chacun descend de son tabouret pour me faire la bise, et Simon enchaîne :

— Voici ma femme Bree.

— Bonjour, me salue la petite rousse.

— Elle, c'est Claire, la femme de Vincent.

Cette dernière plus froide m'adresse un faux sourire, camouflée derrière ses lunettes de soleil. Je réponds à chacune par un bonjour timide, mais finis de perdre mon sourire quand William me présente la blonde magnétique.

— Et ça, c'est Sam, la femme de Terence.

Sa femme ??? Salaud ! En plus il est marié !

William, qui ne m'a pas lâché la taille, prend la parole, sans se rendre compte de la probable pâleur de mon visage.

— Et il est où le beau gosse ?

— On parle de moi ?

Et le serpent venimeux se glisse sinueusement au milieu du groupe, assombrissant d'un coup le joli tableau de mon week-end.

Terence Cesare se pointe, comme si de rien n'était, affichant son plus beau, si rare et si couteux sourire. Il porte une chemise blanche en lin sur un short bleu marine, aussi décontracté que je peux être tendue. Il dépose un baiser sur la joue de « sa femme » et s'empresse de faire une accolade à William, avant de

m'adresser un salut des plus naturels.

— Bonjour.

Je lui réponds d'un mouvement de tête, sans enthousiasme, tandis que je sens mes jambes flancher.

Cesare, qui est d'un aplomb déconcertant, poursuit.

— Vous buvez un coup avec nous ?

William lui répond sans me consulter, le ton à l'opposé de mon humeur.

— Un peu, mon neveu !

Puis, il semble se rappeler de ma présence.

— Pardon, tu es OK ? me demande-t-il en se retournant vers moi.

Si je suis OK ? Nooonnnn !!!! J'ai envie de vomir et de m'enfuir loin du Dictator bipolaire !

— Oui, bien sûr, je réponds finalement face à son sourire insistant.

Je ne peux bien évidemment pas dire à William que la seule envie que j'aie est de foutre le feu à son ami et ses fringues de vacancier aisé. Et étrangement, le seul sentiment qui m'habite en cet instant, en dehors de la colère, est la culpabilité d'avoir laissé son meilleur ami m'embrasser.

Imitant William, je prends place sur un tabouret. Lorsque je relève la tête, je vois Terence, le regard caché derrière ses lunettes de soleil. Le diable sourit, comme s'il venait de remporter une putain de victoire, avant de porter son verre à ses lèvres.

Comme à l'accoutumée quand je suis nerveuse, je vide rapidement le mien, empli de vin blanc. Et je prends conscience après coup que c'est une bien mauvaise idée, car je n'ai pas grand-chose dans l'estomac. Aussi, je ne renouvelle pas le geste lorsque Simon me propose un nouveau verre. Mais plus que tout, je tente de faire abstraction de l'homme assis à quelques centimètres, et dont la femme s'intéresse malheureusement à moi. Pleine de confusion quand je sais ce que son mari s'est permis de faire, je m'évertue à lui tenir la conversation en toute sérénité.

Je la crois foncièrement gentille, ce qui renforce mon dégoût pour son mari.

Du coup, je réponds avec la même gentillesse à chacune de ses questions : Qui je suis, Ce que je fais, D'où je viens...

Elle stoppe un temps son courtois interrogatoire quand elle demande à William si nous nous joignons à eux pour le dîner.

Pitié, pitié...

— Non, désolé. Ce soir, je sors ma donzelle.

Ouf... Me voilà rassurée. Je n'ai aucune sainte envie de dîner en la présence de Terence Cesare et de sa femme. Elle est vraiment sympa, mais je ne sais pas si elle est au courant qu'elle est mariée à un salaud pervers. Et je ne sais pas non plus si William sait que son ami n'en est sûrement pas un.

Je décide une nouvelle fois de garder ça pour moi. Après tout, ce soir-là au pub était peut-être un égarement de la part de Terence, et si je ne l'avive pas, cet épisode restera alors sans conséquence.

Pour le moment, je décide de m'en convaincre et je parviens à me détendre.

Je refuse de le laisser gâcher mon week-end.

Quand William sonne notre départ, je retrouve cette fois toute ma joie et repars avec lui le cœur léger.

14- La révélation

William m'a presque obligée à me prélasser sur le transat. Il dit me trouver pâle, et ce, probablement à cause du vin blanc. Il pense vraiment que je suis une arsouille ! Il va falloir que j'y remédie.

Mais ce qu'il ne sait pas, c'est que mon léger spleen est sans conteste lié à ma rencontre avec Terence Cesare. Ce type a vraiment le don de me faire perdre ma joie de vivre.

Tandis que je rumine ces pensées, William s'affaire à ouvrir les huîtres et à préparer la tapenade et les accras que nous avons achetés au marché.

J'ai l'impression de jouer les princesses et au final, je ne sais pas si je n'aime pas ça... Non. Prise de culpabilité, je le rejoins dans la cuisine.

— Ça va mieux ? me demande-t-il avec cette même douceur bienveillante.

— Ça va, oui. Tu as raison, faut que j'arrête de picoler le ventre vide. Un verre et vloum, à terre !

— Pratique et économique, je tâcherai de m'en souvenir.

— Ah, non ! Parce que c'est fini. Je ne bois plus une goutte d'alcool.

Je lève ma main et jure.

— On y croit, rit-il.

— Arrête, je ne suis pas non plus une alcoolique, je lui réponds définitivement vexée.

— Hé, calme ! Je n'ai rien dit de tel ! Tu es sûre que ça va, Selena ?

Consciente que ma soudaine colère est disproportionnée, je prends le parti de lui en donner la raison. Et alors qu'il dépose notre repas sur la table de la terrasse, je me décide à lui parler de Terence.

— Il faut que je te parle de quelque chose, William.

— Vas-y, je t'écoute.

Je le regarde mettre le couvert et cherche péniblement mes mots, pour

finalement me lancer sans détour.

— C'est au sujet de ton ami Terence.

Rhoo ! Je ne suis pas sûre que ce soit une si bonne idée. Qu'est-ce que je vais lui dire ? Jusqu'où je vais aller ? Quelles vont en être les conséquences ?

— Eh bien quoi ?

Il arrête son activité de serveur, croise les bras et attend intrigué.

— Je... je ne sais pas ce qui cloche avec moi, mais il ne peut vraiment pas me blairer. Que ce soit au travail ou à chaque fois que je le croise, il est désagréable et...

Je ne sais pas si je dois aborder l'épisode du café Drop. Je ne veux pas être responsable d'une embrouille entre eux, mais en même temps, ce ne serait pas de ma faute, si ?

— Désagréable comment ? semble-t-il s'inquiéter.

Je pèse une nouvelle fois mes mots et ne choisis que quelques exemples.

— Eh bien, dire qu'il est glacial serait un euphémisme. Au boulot, il ne me parle que pour m'engueuler, et j'ai vraiment l'impression qu'il n'apprécie pas que je sois avec toi.

Après un moment silencieux, William prend une grande inspiration, et tandis qu'il porte son regard sur ses pieds, il entame sa plaidoirie.

— Ce mec est mon ami depuis toujours, je crois. Je le connais aussi bien que je me connais moi-même. Et s'il y a une chose que je sais, c'est qu'il choisit de montrer ce qu'il veut ou peut de lui.

Je ne comprends pas ce que dit William, aussi je l'invite à continuer.

— Lorsque nous étions gamins, sa sœur et sa mère se sont tuées dans un accident de voiture. Cela a été effroyable pour lui. Son père ne s'en est jamais remis et a fini par sombrer dans une dépression sans fin, jusqu'à ce que ça le tue quelques années plus tard. Terence a dû gérer toute cette merde tout seul. Il s'est battu comme un chien pour s'en sortir. Là où d'autres gamins auraient fait des tas de conneries, lui a décidé de quitter ce cercle infernal. Il a bossé comme un malade à l'école, jusqu'à finir major de promo. Mes parents ont voulu l'aider pour

payer ses études, mais ce petit con n'a jamais voulu. Il a alterné pendant toutes ces années boulots à la con et études, jusqu'à qu'il puisse toucher du fric des assurances, ou un truc du genre. Alors c'est vrai qu'il est parfois renfermé et distant, mais ce mec s'est élevé tout seul, et a souffert de grosses carences sociales et affectives.

Je suis liquéfiée par ce qu'il me raconte, et j'interprète le subit silence de William comme de la pudeur, mais finalement il reprend pour conclure cette épouvantable confession.

— On dirait un putain de roman à la Victor Hugo, hein ? sourit-il confus.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, je ressens en cet instant beaucoup de peine pour Terence.

Je sais la douleur qu'engendre la perte d'une mère, mais perdre toute sa famille... Seigneur ! Quel effroyable enfer ce doit être ! Je retiens une larme quand William enchaîne.

— J'ai longtemps été sa seule famille, alors c'est vrai qu'il est un peu protecteur avec moi. Et comme je te l'ai dit, le social c'est pas son fort. Mais je vais lui demander d'être gentil avec toi.

— Non, non, non ! Laisse tomber, William. Je comprends...

Je me sens honteuse d'un coup.

— Il lui faut beaucoup de temps, tu sais, pour accepter quelqu'un, et j'aurais dû te prévenir.

J'acquiesce timidement. Mais ma curiosité malsaine me pousse à en savoir plus. Aussi, je lui fais part avec délicatesse d'un constat pour le moins étrange.

— Il est tout de même parvenu à se marier !

William réfléchit un instant, avant de me répondre.

— Oui, Sam est arrivée à un moment où il commençait à mieux gérer sa vie. C'était une sacré fêtarde, sportive, la joie de vivre à l'état brut. Je crois qu'elle lui a appris ce qu'était la vie, l'amour, mieux que moi en tout cas. Merde quoi ! Je n'allais quand même pas le peloter !

Je souris et grimace à cette idée. Mais une nouvelle remarque se fait pressante

et je la lui dis à voix haute.

— Il n'a pas l'air si heureux pourtant.

— Je ne sais pas. Non, je ne crois pas. Sam est une gamine de riches, et des années après leur rencontre, elle a toujours la même volubilité. Elle ne rêve que de fêtes et de voyages, de champagne et de restos de luxe. Elle s'excite toujours devant les trucs les plus chers. Et Terence, si tu veux, c'est plutôt Hot-dog et bière, montagne, et tous ces trucs de solitaire à la con.

Je garde par décence les dizaines de questions qui se pressent dans ma tête, et nous finissons par déjeuner, sans plus parler de Terence Cesare.

Comme pour balayer ce récit tragique, William allume la radio et chantonne les tubes du moment.

Je me délecte de le voir se dandiner au rythme du RnB, et je retrouve en un éclair toute la gaieté de ce week-end. Apparemment repu, William se redresse d'un bond et sort de table.

— Bien, voici le programme de notre après-midi. Si tu le veux bien : sieste crapuleuse, puis plage.

Et sans me donner le temps d'acquiescer, il me charge sur ses épaules et me monte dans la chambre...

Quel bonheur d'avoir un accès direct à la plage !

Nous posons nos serviettes non loin de la clôture de la maison et allons directement nous baigner.

Nom d'une pipe ! L'eau est glacée. Et comme pour la plupart des filles, il me faut bien dix minutes pour apprivoiser le contact de la grande bleue sur ma peau.

Bien sûr, il n'a fallu à William que cinq secondes pour se jeter à l'eau, et trouvant probablement mon ascension trop longue, je le vois qui se dirige dangereusement vers moi.

— Non, non, non, non... tenté-je en vain.

— Et si... me renvoie-t-il, tout en m'attrapant et en me jetant dans l'eau.

La froideur est saisissante, mais comme très souvent, je finis rapidement par trouver l'eau agréable.

Je ne suis pas une grande nageuse, aussi je reste collée à William comme une moule à son rocher, quand il me propose d'aller vers le large.

— OK, vas-y, lâche-moi et retourne-toi, halète-t-il.

Je m'exécute. Seigneur ! Je n'ai pas pieds et manque de boire la tasse quand je m'en aperçois.

William, amusé, me rattrape et me maintient par la taille pour que je fasse face à la plage.

Il m'a amenée très loin du rivage et d'ici, les centaines de personnes prélassées sur le sable ressemblent à une fourmilière géante.

À vrai dire, je ne suis pas très à l'aise avec l'immensité qui nous entoure. Aussi je supplie William de retourner vers le sable.

— D'accord, Jacques Mayol. Ramène-moi maintenant.

— Ok. Mais d'abord mets-toi sur le dos.

— Quoi ?

— Fais la planche.

Je me positionne sur le dos et le sens me soutenir.

— Maintenant, ferme les yeux, ajoute-t-il d'une voix Plus-Sexy-Tu-Meurs.

Je lui obéis et clos mes paupières.

Très vite, je prends conscience de la légèreté de mon corps qui tanguent au rythme de l'eau.

Je souris, un peu gênée par la situation, mais me laisse rapidement aller.

Le soleil chauffe délicieusement mes joues, et je n'entends que le cliquetis des micro vagues qui se brisent sur ma peau. Je pourrais rester indéfiniment comme ça. Jamais je n'avais ressenti une telle béatitude. Mais tandis que je pense lâcher prise, ma conscience rapplique au galop et le visage de Terence Cesare envahit mon esprit. Je revois l'anti-héros romantique des temps modernes, le Prince des ténèbres au destin maléfique. La noirceur de son histoire s'insinue dans la

blancheur de mon éphémère relaxation, et je recouvre d'un coup mon état de veille.

— On peut rentrer s'il te plaît, Will ?

— Bien sûr. Allez grimpe.

Il me hisse sur son dos, puis nage jusqu'à la plage.

Enfin sur la terre ferme, je prétexte une carence en vitamine D pour lézarder sur ma serviette. Nos ébats répétés et la séance de natation ont raison de William, et il s'endort à mes côtés.

Je profite de cet instant de solitude pour essayer de lier la triste histoire de Terence et son attitude envers moi.

Une carence affective peut-elle justifier son besoin de m'humilier en permanence ? Je n'en suis vraiment pas sûre. Mais peut-être, suis-je un tant soit peu égocentrique en ramenant tout à moi ?

Ce type a, a priori, vécu l'enfer et semble incapable de lier des relations sociales avec qui que ce soit, mis à part avec William et avec sa pseudo-épouse. Peut-être que ce que j'interprète comme du machiavélisme n'est en fait que de la maladresse.

Ce dont je suis certaine, par contre, c'est que je commence enfin à percevoir une once d'humanité dans cet homme.

Est-ce que le malheur fait de nous ce que nous sommes ?

Alors là, je me saoule moi-même, et me dis qu'il n'y a qu'une infirmière pour aller creuser sous la carapace des monstres en blouse blanche !

Certes, son histoire m'émeut, mais il reste pourtant une part de je-ne-sais-quoi qui m'interpelle, me fait douter. Un je-ne-sais-quoi qui me fait signe de rester sur mes gardes.

Le soleil me tape sur la tête et je commence à souffrir de céphalées. Je réveille délicatement William en embrassant son épaule.

— Je suis désolée de te réveiller, mais je vais rentrer. J'ai un peu mal à la tête.

— Attends, j'arrive, marmonne-t-il.

— Non, reste. Repose-toi. Je vais prendre un cachet et rester tranquille.

— C'est le coup de la migraine ? me sourit-il, les yeux éblouis par le soleil.

— Ouais, M'sieur, c'est le coup de la migraine. Alors continue de dormir, car tu n'auras rien de moi si tu m'accompagnes.

Je l'embrasse sur la joue et regagne la maison.

15- Une mise en garde

— Tu es sûre de vouloir y aller ? Parce qu'on peut rester là.

— Non, je t'assure, je vais très bien ! Un gramme d'acide acétylsalicylique, une bonne douche, et je pète la forme.

William sourit face à ma pseudo-science, niveau première année.

C'est vrai, je vais mieux. Ma migraine a complètement disparu et William a prévu de sortir sa « Donzelle » ! Que demander de plus ? Il veut m'emmener dans un restaurant en vogue. J'espère juste qu'il n'est pas trop guindé, comme peuvent l'être bon nombre d'endroits au Cap Ferret.

— Je ne sais pas si tu pètes la forme, mais tu es magnifique.

Je suis ravie que ma robe plissée bleu nuit lui plaise, enfin, si c'est elle qui attire son œil !

J'admets, avec beaucoup de prétention, que le soleil a rapidement donné à ma peau un léger teint hâlé qui me sied bien. Et je suis heureuse que William soit grand, parce que je peux porter sans complexe de hauts talons noirs, ce qui affine toujours une silhouette féminine.

Je réalise soudain que nous sommes parfaitement assortis, car il porte une chemise bleu Klein qui épouse délicieusement son torse. Il en a relevé les manches, et je suis saisie par l'effet que me provoque la vue de ses avant bras. Je sais, en général, les filles sont attirées par les yeux, le sourire, le cul, etc... Moi aussi d'ailleurs, mais je dois avouer que j'ai un faible pour les avant bras et les mains. Ceux de William sont longs et ronds à la fois. Ils sont magnifiquement bronzés, et la présence d'une grosse montre en métal gris renforce le côté viril de ce bout d'anatomie. Mais ce qui m'attire le plus, ce sont les veines qui gonflent sous la peau. Ouais, là encore, je sais, il n'y a qu'une étudiante infirmière pour s'exciter sur des vaisseaux sanguins !

Quant à ses mains, elles sont si grandes et fortes qu'elles pourraient m'écraser

la tête. Je devine avec quelle vigueur elles doivent s'affairer lorsqu'il opère. Il ne m'en faut pas plus pour sentir une flopée de papillons dans le ventre, d'autant que je repense au virtuose qu'il est, quand il s'en sert sur mon corps.

Ledit restaurant est un endroit étonnant. De grandes toiles blanches composent le plafond, imitant les salons orientaux, et de somptueux lustres en descendent et contrastent savamment avec le sol en sable.

En cette saison, la quasi-totalité des tables est prise, et je comprends que William a réservé la nôtre, car le serveur en retire une pancarte. Je suppose le lieu plus propice à la fête qu'au romantisme, car il compte bien plus de grandes tablées que de duo. Par chance ou par expérience, notre table est en retrait des nombreux groupes déjà installés.

Je laisse à William le soin de choisir pour moi, car il semble maîtriser parfaitement la carte des menus.

— Oh, oh ! C'en est fini de notre tranquillité, me lance William, tandis que nous terminons nos plats.

Il accompagne ses paroles d'un mouvement de tête que je suis en me retournant.

Sa bande d'amis que nous avons vue ce matin au marché vient de pénétrer dans le restaurant et se dirige vers un salon aux coussins violets. Ils sont tous là, sans exception... Des gentils Simon et Vincent au redoutable Terence, chacun accompagné par sa moitié.

Avant que William ne me le demande, je lui propose moi-même.

— Veux-tu que nous les rejoignons ?

— Ça ne te dérange pas ? Non, parce que sinon, on peut rester cachés. Je ne crois pas qu'ils nous aient vus et...

Une grosse voix vient couper celle de mon partenaire.

— Oh ! Auguste ! Ça y est t'as conclu ?

Simon gueule à l'autre bout de la salle. Sa femme semble gênée et lui balance une tape sur le bras. William et moi nous regardons amusés.

— Tu disais ? Allons voir tes amis.

Depuis que William m'a raconté le passé de Terence Cesare, il me semble que j'ai moins peur de lui. Je dois m'avouer que toute l'horreur de son histoire l'a rendu un peu plus humain à mes yeux. Et malgré l'ombre de mystère qui perdure autour de son comportement envers moi, je me surprends à vouloir en savoir plus sur lui. Ainsi, William et moi nous mélangeons au cercle déjà en place.

Rapidement, le petit groupe emprunte la voie habituelle et commande bon nombre de bouteilles. Comme je l'avais supposé, l'ambiance est très festive et les gens présents dans le restaurant s'adonnent sans retenue à la danse.

Je trouve toutes les filles super canons, et je me demande si je suis un tant soit peu à la hauteur de cet élitisme. Je ne dois pas être très discrète dans mon observation de la gent féminine, car William me dit à point nommé :

— Tu es de loin la plus belle ce soir.

Je baisse timidement la tête, gênée par ses paroles, mais accepte avec fierté le compliment.

Je suis cette fois bien plus à l'aise que les fois précédentes, et les amis de William ne me font ressentir aucun décalage avec eux. Même leurs femmes semblent franchement attentionnées envers moi. Et pire que tous les miracles au royaume des miracles, Terence ne m'a pas snobée ni même reluquée en mode serial killer. Bon, je dois sûrement sa bienveillance à la présence de Sam, mais je prends ce qui est à prendre, car comment envisager une relation avec William si je ne suis pas admise par ses amis ou à l'aise avec eux ? J'ai bien compris qu'ils prenaient une place importante dans sa vie. Aussi, lorsque Terence annonce qu'il sort cinq minutes, je profite que William soit au bar pour le suivre dehors.

Je l'aperçois à quelques mètres du restaurant, dans la pénombre. L'éclairage d'un réverbère donne à son ombre une terrifiante grandeur. Je devine à la fumée qui s'échappe de sa bouche qu'il fume une cigarette, ce qui ne manque pas de me surprendre.

Seuls les tambourinements sourds de la musique se font entendre, et le bruit soudain de mes talons sur le bitume donne à ce tableau une atmosphère de future scène de crime londonien. Et tandis que je m'approche de *Jack l'Éventreur*, je me

demande si c'est vraiment une bonne idée que d'aller le voir.

Il ne tourne même pas la tête dans ma direction et pourtant, il s'adresse à moi comme s'il était certain de ma présence.

— Vous ne devriez pas sortir dehors toute seule.

Il fait une pause, tandis que je me demande s'il s'agit d'une réelle mise en garde, ou une nouvelle fois, d'une démonstration hargneuse de son autoritarisme.

— La nuit cache bon nombre de monstres.

Je sens mes jambes sur le point de me lâcher, mais trouve pourtant toute la force de lui répondre.

— Des plus effrayants que vous ?

Il sourit en coin et crache sa fumée, sans daigner me regarder.

Le silence reprend sa place auprès de son maître, et je reste là, comme pétrifiée par sa présence.

Malgré le malaise de la situation, je me surprends à le regarder comme je l'avais déjà fait.

Le Prince des ténèbres est tout bonnement magnifique. L'obscurité renforce la rigidité de ses traits, et je suis saisie par la perfection de son profil. On le dirait sculpté par un de ces artistes grecs de l'Antiquité. Terence Cesare n'a pas que le nom italien, il en a également la prestance des figures romaines. Et plus je suis en sa présence, plus je me dis avec horreur qu'il est probablement un descendant des Borgia. Aussi beau et sombre que la légende noire du Prince valentinois.

— Vous voulez une cigarette ? me propose-t-il comme si cet instant relevait d'une conversation « météo », banale et routinière.

— Je ne fume pas.

— Alors qu'est-ce que vous me voulez, Selena ? dit-il alors aussi platement qu'il lui est possible de le faire.

Il détourne enfin le visage et attend ma réponse. Intimidée par son regard, je tarde à lui répondre, mais je lui pose la première question qui s'impose dans ma tête.

— Pourquoi me détestez-vous ?

Il semble chercher ses mots, ce qui au vu de son habituelle médisance m'effraie.

— Vous devriez rester loin de moi, répond-il uniquement, cette fois sur un ton étonnement plaintif.

À cet instant, je ne parviens pas à saisir la portée de ses mots, mais je crois percevoir une sorte de souffrance dans le son de sa voix, et le regard qui l'accompagne exacerbe mon sentiment.

Il ne m'en dira pas plus. Il écrase sa cigarette de son pied, et s'engouffre dans le restaurant.

Je reste pantoise sur mon trottoir et ses mots résonnent dans ma tête. « Vous devriez rester loin de moi... ». Je ne sais pas si l'appel du danger s'empare de moi, mais je ressens une sorte d'excitation tribale et suis comme aimantée par la menace.

Lorsque je regagne le salon violet, Terence Cesare a repris sa place, et tandis qu'il lève la tête et me regarde avancer, sans laisser paraître une quelconque émotion, une citation me revient en mémoire :

« Et voilà que le lion s'est épris de l'agneau. Comme l'agneau est stupide... »

Cette nuit-là, lorsque William et moi faisons l'amour, ce n'est pas son visage que je vois, ce ne sont pas ses mains que je ressens. Et lorsque je prends le contrôle de nos ébats, ce n'est pas son corps que je chevauche...

Oui, cette nuit-là, j'ai pris du plaisir en donnant à mon amant les traits de Terence Cesare. Je n'en ai ressenti aucune culpabilité et en ai même éprouvé une jouissance sans précédent.

16- Double Je

Le lundi suivant, il me faut beaucoup de volonté pour aller travailler. J'ai des souvenirs plein la tête de ce merveilleux week-end, et je me lève ce jour-là, avec l'envie pressante de retourner me coucher.

Le soleil se levant sur ma vie routinière, je dois maintenant faire face à ce que j'ai éprouvé durant ces deux derniers jours. Je retrouve la Selena de mes cauchemars, celle qui ne peut se contenter de ce qu'elle a. Alors que je partageais le lit d'un homme, je ne pouvais m'empêcher de penser à un autre.

Oui, la culpabilité de mes fantasmes fait à présent surface et envahit la légitimité qui est la sienne.

Et comme si la raison nécessitait une preuve, ce que je ressens en pénétrant dans la clinique vient confirmer le crime dont je m'accuse. Je brûle violemment de désir de voir Terence Cesare.

Le travail est ce matin-là aussi pénible que je l'avais imaginé, et je dois enchaîner les tâches machinalement, sans aucun cœur à l'ouvrage.

Je me surprends à le guetter à chaque pas entendu dans le couloir, à chaque ouverture de porte. Et quand peu avant midi il apparaît, je crois que tous mes organes vitaux cessent de fonctionner, à l'exception peut-être de mon cœur, qui me fait souffrir douloureusement sous sa violente constriction.

Je reste dans le coin de la salle de soins à l'observer. Il ne me voit pas et j'en suis presque soulagée. Je vole quelques secondes au temps, et m'abreuve de le regarder. Un breuvage probablement empoisonné, mais auquel je ne peux résister.

Il affiche cette même expression sans vie sur le visage, si ce n'est celle d'une profonde douleur. Mais j'ai maintenant l'impression d'en comprendre les raisons, et je réalise que je m'en enorgueillis. Car aucune des filles de cette clinique, prétendant avoir le béguin pour lui, ne connaît son lugubre passé.

Je ne sais pas comment il est habillé ni ce qu'il dit et à qui. Je saisis simplement les infos que mon cerveau accepte de me transmettre. Et elles concernent toutes son visage. Je revois les yeux sans expression qu'il a si souvent eus, les traits parfaitement droits de son nez et de son menton, et la bouche si prometteuse que j'ai pourtant détesté embrasser.

À cet instant, je ne retrouve pas l'homme du restaurant, mais j'en suis cependant tout autant chamboulée.

Je comprends que le reste de la journée ne sera que souffrance et ennui quand il quitte la salle de soins, car j'en ressens une profonde tristesse.

Est-il possible de transformer si vite la haine en désir ? Suis-je névrosée au point de détourner mes sentiments, parce que l'histoire du pauvre petit garçon a pris le dessus sur ce qu'est devenu l'homme ?

Terence Cesare m'apparaît comme étant un homme dangereux. Aucun doute sur les signaux que ma conscience m'envoie. Pourtant, je suis désespérément attirée par lui, malgré l'écueil qui se profile.

Je crois savoir que les personnes les plus complexes sont les plus intéressantes, mais également les plus périlleuses, et pourtant, je semble prise au piège de mes propres convictions.

Le lendemain, je ne suis guère plus encline à aller travailler.

La démotivation a maintenant laissé place à l'appréhension. J'ai peur de le voir, car vingt-quatre heures après ma prise de conscience dans cette salle de soins, j'ai progressivement retrouvé un semblant de bon sens. Je suis parvenue à m'autocritiquer et à en faire une analyse plus ou moins crédible.

— Je suis attirée par cet homme parce qu'il représente l'interdit. Il est le symbole de ma culpabilité envers Max, car j'ai besoin de répéter mes erreurs du passé pour... pour confirmer ma responsabilité dans sa mort. Et aussi, parce que... parce que je suis tout bonnement... une SALOPE qui aime, NON ! Qui

maîtrise les mélodrames.

— OK... Ça va peut-être un peu loin là...

Kate plisse ses yeux et fait tanguer sa tête de gauche à droite. Elle est parvenue à m'arracher les vers du nez quand elle m'a vue pleurer dans les vestiaires.

Nous avons bravé la course contre la montre et sommes allées déjeuner dans le parc de la clinique.

Je lui ai tout raconté, Max, William, mes humiliants tête-à-tête avec Terence. Je lui ai raconté son histoire, et lui ai fait part sans pudeur de ce que je m'étais mise à ressentir pour lui.

— Écoute, Selena, sois prudente. Je ne connais pas grand-chose de ce type, mais ce dont je suis sûre, c'est qu'il n'est pas net. Cela fait des mois que je travaille auprès de lui, et si quelque chose de bon avait dû émaner de cet homme, je m'en serais rendu compte. Il n'est que l'ombre de lui-même, il n'est qu'arrogance et dédain. Et il est marié ! Dans son monde on ne divorce pas.

— Wahoo ! Tu vas un peu loin là. Tu parles de divorce comme si j'avais l'intention de succomber. Mais il n'y a pas de chance que ça arrive, enfin je crois. Tu vois, c'est là que je me perds. Je déteste cet homme, et pourtant je me surprends à éprouver du désir pour lui. Qu'est-ce qui cloche chez moi, bon sang ?

Je pleure à nouveau, secouée par mon propre malheur. Kate qui se veut consolante, interrompt mon monologue.

— T'as raison. T'es peut-être juste une salope mélodramatique.

Et elle se met à rire en me caressant énergiquement le dos. Je l'accompagne dans ce rire thérapeutique et sèche mes larmes.

— Selena, je pourrais te donner tous les conseils du monde que tu ne les suivrais pas. Pourtant, je vais quand même t'en donner un : reste loin de Terence Cesare, et laisse une chance à William, ton « serial-baiseur » !

Elle quitte son visage sérieux et éclate de rire. Je la suis dans son hilarité, et sens la pression quitter mes épaules.

Grâce à Kate, je retrouve le sourire et la joie de travailler. Pas de Docteur Emperor à l'horizon, ni dans les couloirs ni dans ma tête en cette fin de journée.

Lorsque je rentre chez moi, je tourne et retourne les paroles de Kate dans ma tête.

Elle a raison, je dois dompter mes hormones et les concentrer sur mon serial-baiseur.

Et comme si l'invisible nous liait, William apparaît sur mon téléphone.

17- Ce jeudi-là

Ce jeudi là, pas de rugby ou de Café Drop. William me propose une soirée un peu spéciale, m'a-t-il dit. Il passe me voir après ses blocs, autour de treize heures, et j'en suis heureuse. J'ai besoin de me raccrocher à tout ce qu'il y a de plus concret et de réel dans ma vie ; en l'occurrence, lui.

J'éprouve depuis quelques jours une sorte de mélancolie. Je me torture l'esprit avec mes sentiments et ne parviens à en sortir qu'un joyeux bordel.

Ce dont je suis certaine, c'est que plus je reste éloignée de Terence Cesare, mieux je me porte. Je réalise progressivement toute la stupidité de ce que je peux éprouver ou du moins, je tente de m'en convaincre. Je trouve tout de même impressionnant ce besoin que j'ai d'aller chercher les complications.

Je suis avec Max : il faut que je me tape son ami.

Je fais mon deuil : je mets trois plombs à sortir avec William.

Je sors avec lui : et maintenant je suis attirée par son épouvantable ami.

Il doit vraiment y avoir quelque chose qui ne tourne pas rond chez moi. Ou alors tout est là, je tourne en rond, répétant inlassablement les mêmes erreurs, ce qu'on appelle plus communément « le cercle de la vie » ...

Punaise, il est déjà midi trente ! William va arriver et je suis encore en pyjama.

Je me précipite sous la douche, me relave les dents et aère l'appart. Je passe vite fait un short et un top, car de toute façon, je sais très bien comment je vais finir... Je devrais peut-être d'ailleurs l'accueillir à poil ! *Euh... Non !*

L'interphone sonne. Je sursaute.

— Oui ?

— C'est ton dieu du sexe.

Quel prétentieux ! En même temps...

— Monte. C'est au troisième.

Je jette un coup d'œil rapide à mon salon et replace à la hâte les coussins du canapé. Comme si cela allait l'intéresser...

Je l'entends monter les marches d'un pas lourd et rapide. L'image d'un viking affamé de sang et de sexe me vient à l'esprit. *Vikiiiings !!!*

À peine ai-je ouvert la porte que William se jette sur moi. Il m'embrasse et me caresse ardemment, et je ne me fais pas prier pour en faire autant. Wow ! À croire que l'on ne s'est pas vu depuis des lustres !

— Putain, j'ai eu envie de toi toute la matinée. Tu sais ce que ça fait de bander pendant quatre heures, pendant que tu opères ?

Euh... Non.

Il passe mes jambes autour de sa taille et me porte jusqu'au canapé, sur lequel il nous jette. Il me déshabille à toute vitesse et s'empare de mon corps.

Mes cheveux encore mouillés dégoulinent sur mes seins, et William en lèche la moindre goutte. Il se dirige goulûment sur mon intimité et poursuit l'ouvrage avec sa langue.

Mais alors que je me contorsionne dans tous les sens, soumise aux plaisirs ressentis, il se relève et descend son pantalon, son bassin à la hauteur de ma bouche. Je comprends rapidement ses intentions et lui offre le plus érotique de tous les fantasmes. William gémit, mais me stoppe.

— Ton canapé est trop petit, va falloir improviser. Tourne-toi.

Je m'exécute et pose mes genoux sur le canapé. Tout va tellement vite ! Si bien que je me demande quelle mouche l'a piqué ! En tout cas, elle devait être bien cochonne...

— Tu prends bien la pilule ?

Je lui réponds quelque chose du genre « jevvvouiiii ».

William d'un geste vif ouvre alors mes jambes et me penche en avant. Il se positionne derrière moi et s'engouffre sans aucune tendresse, mais avec une telle rage que j'en suis tout autant excitée. Et je ne peux retenir un cri tant il s'enfonce profondément. Quand il accélère le rythme, je regrette que les fenêtres soient restées ouvertes, car je dois lutter pour ne pas hurler de plaisir.

Oh mon dieu... J'adore les vikings !!!

À bout de souffle et repu, mon amant se sépare de mon corps dans un rôle jouissif.

Nous restons étendus quelques minutes le temps de reprendre nos esprits, et tandis que le mien refait surface, je réalise que j'adore le sexe, vraiment !

William a maintenant le regard dans le vide et je me demande bien ce qui lui vaut cette humeur aussi étrange que changeante.

— Tu m'as l'air bien pensif.

Il tourne sa tête vers moi et garde le silence quelques temps.

— Ouais. Je me disais que tu étais super bonne.

— Classe ! Merci.

— Non, c'est vrai. C'est un compliment. Tu n'imagines même pas à quel point tu es bandante et douée.

— OK...

Je prends note de sa remarque et me demande si je peux le faire figurer sur un CV.

Selena PARIS

Compétences :

- Maîtrise des soins infirmiers : Savoir, Savoir Faire, Savoir Être.
- Bandante
- Douée en baise.

William me tire de mon sarcasme et revêt un air plus grave encore.

— Je dois te parler de ce soir.

— Je t'écoute.

Il reste à nouveau silencieux un temps.

— C'est une soirée, disons...

Il semble choisir ses mots et je commence à être légèrement tendue.

— ... Spéciale.

— Comment ça spéciale ? C'est ce que tu m'as dit au téléphone. C'est quoi une soirée spéciale ?

— Attends, je reviens. C'est où la salle de bain ?

Je lui montre du doigt cette dernière. Il ramasse ses affaires et s'y enferme.

Je prends moi-même mes vêtements et vais aux toilettes. J'ai l'impression qu'il y a un malaise et je n'aime pas ça.

Une soirée spéciale... Des dizaines de thèmes me traversent l'esprit : rave-party ? troisième mi-temps ? PARTOUZE ???

William réapparaît. Il affiche un sourire qui cache un léger mal être. J'attends sagement la suite assise sur mon canapé et l'invite du regard à poursuivre.

— Je voudrais que tu aies l'esprit ouvert, Selena.

Oui alors là, ça y est, je flippe !

— Je voudrais t'emmener ce soir dans un endroit très privé.

Il enchaîne sans me regarder.

— C'est une sorte de club, où l'on... ne vient que sur admission et parrainage.

À sa tête je doute qu'il me parle d'un club de golf, mais je n'interviens pas et le laisse continuer.

— Tu n'es pas obligée de faire quoi que ce soit. Tu peux juste regarder. Mais je voudrais vraiment que tu m'accompagnes et

— Attends, de quoi tu me parles là ?

J'ai peur de comprendre. Il ne me parle ni de golf ni de troisième mi-temps, ou alors pas comme celles j'ai eu l'habitude de faire avec l'équipe de rugby de mon village !

— Tu veux m'emmener à une partouze ou un club d'échangisme ou... un truc du genre ?

Je hausse le ton, en colère et nerveuse à la fois.

— Nooon ! C'est différent de ce que tu crois. Disons que oui, c'est un peu plus libertin que certains pubs, répond-il mal à l'aise.

Alors là, je suis sciée ! Il veut réellement m'emmener dans une boîte à touze !!!

Ma pauvre Selena, mais dans quoi tu es tombée encore ?

— Écoute, je veux juste que tu m'accompagnes.

Ça, il me l'a déjà dit !

— On ne fera rien. Je veux juste te faire découvrir quelque chose que tu ne connais pas et qui te plaira, j'en suis sûr !

Me plaire ???

— Oublie tout ce que tu crois savoir et laisse-moi te montrer.

Je ne décolère pas, mais ma vie est un tel bazar en ce moment que j'ai l'impression d'être Dorothee au milieu de la tornade, et que chaque fois qu'elle va me cracher quelque part, elle me ravale dans son tourbillon et m'amène encore plus loin dans l'enfer.

— J'ai besoin de réfléchir à tout ça, William. C'est un peu violent pour moi, là, tu vois !

— Je comprends. Mais fais-moi confiance. Viens, tu ne vas pas le regretter.

Il m'embrasse sur le front et se lève, prêt à partir.

Je ne le raccompagne pas et reste assise sur mon canapé, les yeux fixés sur le tapis.

— Tu m'appelles, hein ? demande-t-il tout mielleux.

Je hoche la tête sans même le regarder et le laisse quitter mon appartement.

Courir. Faut que j'aille courir. Des jours que je suis là à me morfondre et soyons clairs, ça ne m'a rien apporté de bon. Et maintenant, l'autre qui se pointe avec sa « soirée spéciale » !

Alors maintenant, je me bouge, et de toute façon si je reste une minute de plus ici à cogiter, je vais péter une durite.

Pas de chansons d'amour à la noix sur mon iPod. Non, là, il me faut un truc qui me déchire les oreilles et me booste. Yep, l'album *Judgment Night* fera parfaitement l'affaire.

Je ne m'étais pas trompée et Kate non plus. William est bien un serial-baiseur. Queutard un jour, queutard toujours. Sans déconner, un club libertin !

« Oublie ce que tu crois savoir ».

Mais enfin ! Une boîte libertine reste une boîte libertine, quelle que soit la spécialité qu'on y pratique, non ? D'ailleurs, est-ce qu'il existe des spécialités ???

« On ne fera rien... », qu'il a dit !

Sans rire !

« Je veux juste te faire découvrir ... quelque chose qui te plaira ».

Parce qu'il me trouve « bonne », il croit que je vais jouer à la putain ? Parce que c'est ça, non, faire la putain ?

Biohazard et Onyx me gueulent dans les oreilles et ça ne fait qu'accentuer ma rage. Je crois que je n'ai jamais couru aussi vite.

Je ne peux même pas me confier à qui que ce soit. Mes amies sont en Grèce et puis je me vois bien appeler Lena : « Hey, salut ! Dis-moi, ton frère me propose une soirée cochon/cochannes. J'fais quoi ? J'y vais ou j'y vais pas ? ».

LOLLLLLLLL !!!!!

Je remonte chez moi toujours aussi déchaînée, et je me précipite sous la douche glacée, espérant y trouver un quelconque apaisement. Mais à part me mettre la tête dans le congélateur, je ne vois pas comment je pourrais parvenir à me calmer.

Bon, un film de filles. Faut que je regarde un film de filles. Faut que je pense à autre chose.

Vous avez un message... Valentine's day... L'abominable vérité... Casablanca...

Non, à aucun moment, aucun de ces amoureux transits n'a proposé à la fille de ses rêves d'aller à une Soirée Spéciale ! Même pas ce pervers de Grey et ses cinquante nuances !

« Tu peux juste regarder... Fais-moi confiance... ».

Et puis merde !

— Allô, c'est moi. OK. On y va.

18- Le masque

Je lui ai demandé ce que je devais porter et il m'a répondu « quelque chose de sobre et classe à la fois. » Bon sang, je suis une étudiante, moi ! Des trucs « sobres et classes » c'est pas vraiment mon quotidien !

J'ai bien quelques jolies robes, mais je doute qu'elles fassent l'affaire. En même temps, je ne sais même pas ce qui se porte dans ce genre d'endroit !

J'ai en tête des lieux glauques, montrés dans les reportages télé, et ça n'avait rien de sobre et classe.

Seigneur ! Pourquoi j'ai dit oui ?

Parce que je n'arrive pas à gérer la colère qui est en moi. Parce que j'ai besoin d'une confirmation sur le fait que William n'est pas un type pour moi.

Je me regarde dans le miroir...

Parce que j'ai envie de voir. Parce que l'idée que William ait encore plus à m'apporter m'excite.

Parce qu'on a toutes en nous un côté soumis et pervers, en quête de masochisme et de plaisirs extrêmes. Parce que je m'arrange toujours pour tout faire capoter...

Je porte une robe noire, celle que j'ai mise pour Noël. Je l'ai achetée parce qu'elle me rappelait celle de Claire Underwood. Je l'appelle ma robe *House of cards*.

Elle est moulante, m'arrive au-dessus du genou, et son col rond ne laisse entrevoir que la base du cou, tandis que ses manches sont trois quarts. J'ai plus l'air d'une avocate que d'une maîtresse, mais ça me rassure. Ainsi vêtue, je ne laisse rien entrevoir, du moins, je l'espère.

Je relève mes cheveux en un chignon légèrement déstructuré et me farde uniquement d'un rouge à lèvres rouge mat. Je l'ai acheté chez Mac le mois dernier et je n'avais jamais osé le porter.

Mais ce soir est la soirée de toutes les audaces, alors allons-y !

William m'attend en bas. J'enfile mes talons noirs, me couvre d'une étole et prends le temps de me regarder une dernière fois dans le miroir. Le visage qui s'y reflète est sévère. Il dépeint le vide et le trouble. Il tente de sourire, mais ses yeux ne le suivent pas. Et à cet instant, je crains qu'il n'ait revêtu son ultime masque.

William s'est garé à quelques mètres de ma porte d'entrée. Lorsqu'il m'aperçoit, il descend de la voiture et m'ouvre la portière. Il porte un costume noir et une chemise blanche. Il a même mis une cravate.

« On y entre sur parrainage » ...

Il est saisissant de beauté, mais je ne le lui dis pas ; d'ailleurs, je ne dis rien du tout.

Je reçois insensiblement son baiser sur la joue, et prends place dans la voiture.

Il semble nerveux et mal à l'aise, et je m'en réjouis, car à cause de lui je me dégoûte ; il me dégoûte.

La route n'est pas longue. Le sanctuaire de la décadence se trouve en centre-ville, dans les quartiers chics. Ni enseigne ni néon rouge ne viennent prévenir qu'ici se tient le site de la dépravation de la haute société.

Il stoppe la voiture et brise enfin le silence d'une voix mal assurée.

— Tu devras porter ça.

Il me tend un masque, une sorte de loup recouvert de dentelle noire.

Il me montre le sien. Ce dernier est un masque blanc et or. En forme de quartier de lune, il doit recouvrir les trois quarts du visage ; la bouche et le nez font partie intégrante du masque, tandis que sur un côté, seul l'œil est dissimulé.

Il m'aide à descendre de voiture.

Nous empruntons une allée derrière un grand portail noir, laquelle mène à un somptueux manoir. Je ne sais pas si mes jambes vont me tenir encore longtemps, et mon cœur ne cesse de frapper douloureusement contre ma poitrine.

William, qui tient ma main et ressent probablement l'ampleur de ma nervosité, s'arrête quelques pas avant la porte de la demeure en pierre blanche.

— On ne fait que regarder, Selena. Tu es en sécurité, je te le promets.
Je le regarde et hoche la tête, pétrifiée.

— Mets ton masque maintenant.

Il m'aide à le passer et couvre son visage du sien.

Mon sang descend en un temps record jusqu'à mes pieds, quand je me demande si je vais être sacrifiée ce soir sur un autel.

William fait tambouriner trois fois le heurtoir de la porte en bois.

Elle s'ouvre rapidement sous le geste ralenti d'un mastodonte en costume sombre. Il ne prononce aucun mot et nous laisse pénétrer dans la maison de l'horreur.

Nous débouchons sur une grande entrée dont le sol est recouvert d'un vieux carrelage d'époque. Les murs en pierre exposent de grands tableaux que je trouve terrifiants. Ils représentent des figures anciennes, de vieux pervers probablement. Une multitude de bougies est posée à même le sol ou sur des chandeliers en argent. Et il se dégage une odeur d'encens et de bourbon qui finit d'acheminer la nausée qui menaçait.

Deux nymphes blanches, masquées elles aussi, ouvrent à notre passage les grandes portes qui délimitent la fin du vestibule. Une musique, peut-être du Händel, s'échappe lorsque nous pénétrons dans la grande salle.

Instinctivement je serre le bras de William. Ce dernier m'attrape par la taille et tente de me rassurer.

Je suis saisie par l'immensité et la beauté du lieu. Pas de moquette rouge aux murs ni de banquettes en skaï défraîchi, ni même de danseuses qui se dandinent sur des barres en métal. Je n'ai jamais rien vu d'aussi grand ni d'aussi beau.

Le salon offre la prestance et l'élégance de ceux des châteaux néoclassiques. Un colossal escalier d'honneur surplombe la pièce, laquelle s'allonge vers les jardins en une rotonde, délimitée par d'imposantes colonnes ne semblant jamais s'arrêter. Tout n'est que boiseries, tentures et tapis somptueux. La lumière dansante des grands cierges remplace celle des longs lustres en cristal, éteints pour l'occasion.

Je retrouve tout de même la couleur de la luxure dans le pourpre des nombreux sofas et des épais rideaux qui bordent les fenêtres palladiennes.

De nouveau, l'odeur de bourbon et d'encens, mélangée à celle des cigares haut de gamme, envahit mes sens.

Et ils sont là, les libertins d'un soir, cachés derrière leurs masques.

Les hommes sont vêtus de costumes sombres ou de smokings de cérémonie. Ils sont parés de masques vénitiens en tout genre, les uns recouvrant totalement leur visage, tandis que certains en laissent paraître une partie, et d'autres donnent toute liberté à leur bouche.

Les femmes semblent être réparties en deux catégories. Il y a les vêtues et les autres...

Je rougis en les apercevant. Elles sont d'une beauté déconcertante. Elles affichent des corps d'une perfection divine, recouverts uniquement de corsets et de culottes noirs, et leurs jambes inhumainement longues se voilent de bas, retenus par des jarretelles. Elles dandinent félinement sur de hauts talons.

Je ne vois pas leur visage, car elles portent elles aussi de magnifiques masques rouges, ornés sur un côté par des plumes également rouges, rappelant ainsi leurs pulpeuses lèvres.

Les courtisanes ont toutes les cheveux longs.

Je suis fascinée par leur beauté et je sens pointer en moi un sentiment qui oscille entre jalousie et désir malsain. Les autres femmes, moins nombreuses, sont je suppose comme moi, accompagnatrices. Mais je devine en regardant leurs tenues qu'elles ne sont pas novices comme je peux l'être.

Elles arborent des robes « sobres mais classes ». Longues, courtes, drapées ou en dentelles, brillantes ou lisses, des décolletés exposant de généreuses poitrines.

Malgré les masques, je peux voir qu'elles sont de tout âge, mais probablement de la même caste.

L'endroit respire le pouvoir et l'argent et je comprends alors l'élitisme, le droit d'entrée, dont m'a parlé William.

— Ça va ? me demande-t-il avec une tendresse qui n'a plus sur moi le même

impact que jadis.

Je n'ai toujours pas retrouvé ma voix, mais j'opine de la tête.

Je suis captivée par ce que je vois, et le fait de porter un masque me donne l'impression d'être cachée, de ne pas être vue. Et ce que j'aperçois est pour l'instant tout à fait bienséant.

Les libertins se déplacent un verre à la main, certains au bras d'une des créatures. De petits groupes d'hommes échangent quelques conversations, se saluent ou regardent les déesses déambuler.

William met une trêve à ma contemplation et se penche vers moi pour me parler doucement.

— Les masques, ils permettent de garder l'anonymat. Ici se trouvent des chefs d'entreprises, des avocats, des hommes d'affaires, des politiciens...

— Des chirurgiens, je l'interromps sèchement, sans même le regarder.

— Oui, des chirurgiens, répète-t-il confus. Ils sont... Nous sommes tous introduits dans la confrérie.

La confrérie !?! C'est quoi ? Une sorte de secte des templiers du sexe ?

— Et les femmes, qui sont-elles ? demandé-je.

— Il y a les compagnes, comme toi. Et il y a Elles.

Il me montre de la tête les Jézabel et autres Lilith, avant de poursuivre.

— Ce sont les Soumises. Des femmes offertes aux plus initiés.

— Initiés ?

— Oui. Après l'intronisation, nous devons passer des sortes de passages initiatiques. Enfin, si on le souhaite, parce qu'on peut rester à un niveau inférieur et ne pas...

Je me liquéfie.

— Arrête, s'il te plaît. Je ne suis pas sûre d'avoir envie de savoir. Et moi, je viens faire quoi là-dedans ? enchaîné-je furieuse.

— Laisse-moi te montrer. Viens, suis-moi.

Nous gravissons le grand escalier d'honneur et empruntons la volée de gauche. Elle mène à un large couloir.

William, qui n'a pas lâché ma main, nous arrête devant un salon bien plus petit que celui du rez-de-chaussée, mais aux proportions tout de même confortables.

Deux soumises s'y adonnent à des caresses sensuelles, tandis qu'un groupe d'hommes assis autour d'elles contemple sagement la scène. Je remarque, sans en comprendre le sens, qu'ils ont tous des masques qui recouvrent entièrement leur visage.

Nous quittons l'embrasure de la porte et avançons un peu plus loin...

Cette fois, la pièce, bien plus spacieuse que la précédente, offre un spectacle des plus érotiques. Un lit à baldaquin est placé au centre. Le sol et les murs sont d'un rouge théâtral, assortis aux flammes qui s'échappent de l'imposante cheminée en pierre.

Une soumise, attachée au lit par des liens de cuir, gémit de plaisir sous les caresses et les baisers d'un homme et de sa compagne. Comme dans le salon précédant, d'autres libertins assistent au spectacle.

William ne me laisse pas regarder plus longtemps et me conduit dans une autre pièce.

Celle-ci est je suppose une salle de musique, car il s'y trouve un magnifique piano à queue, d'où se s'échappe une mélodie lugubre. Mais mis à part le musicien aux yeux fermés, la pièce est totalement vide.

Je me tourne vers William en quête d'explications. Il me montre du doigt deux portes battantes fermées.

— Derrière se joue la plus grande partie du jeu, me dit-il d'une voix sombre qui me fait frissonner.

Ce que j'ai vu jusqu'à présent ne m'a pas, je dois le dire, laissée insensible.

La peur a presque laissé place à de l'émerveillement. Non pas que je sois excitée ou un truc du genre, mais le spectacle auquel j'assiste est tout bonnement saisissant. D'abord le lieu en lui-même, jamais je n'avais vu une telle splendeur, et ensuite ce qui s'y déroule. Il n'y a rien de vulgaire dans ce que je vois. Je trouve ça un peu trop théâtral, aussi j'oscille entre ridicule et flippant.

Est-ce que j'ai envie d'en voir plus ? Ça c'est autre chose...

Mais si je veux comprendre ce qui a amené William à me montrer ses pires vices, je ne peux garder mes œillères sur les yeux plus longtemps.

— Montre-moi, finis-je alors par lui ordonner.

Il ouvre les battants des portes et en un instant, je me retrouve plongée au cœur de Babylone.

L'obscurité règne dans la ville pécheresse qui reprend vie sous mes yeux. Seules quelques bougies éclairent la noirceur de la scène, donnant aux ombres une impression de combat.

Les banquettes et les tapis sont assaillis par les soldats du péché.

Les succubes exercent leur art auprès des mâles avides de chair, tandis que d'autres ne font que poser leurs yeux sur les corps déchaînés.

Je ne ressens plus rien. J'assiste comme anesthésiée à ce tableau vivant de luxure.

Je ne discerne plus en moi ni honte ni candeur, et ne parviens plus à différencier le désir du dégoût.

William reprend ma main et nous fait pénétrer plus profondément dans la pièce.

Nous contournons l'orgie, puis il m'arrête sur une sorte de balcon qui délimite le voyeur du participant. Il se place derrière moi, et m'encercle de ses bras en posant ses mains sur la rambarde, m'obligeant de la sorte à regarder.

Il ne me touche pas, pourtant je le devine excité par ce qu'il regarde lui aussi.

Je comprends alors qu'il attend que le spectacle suffise à lui seul à éveiller mon désir.

J'ai envie de fermer les yeux, de fuir, mais je n'y parviens pas.

Le son des plaisirs des corps et la vision de l'interdit paralysent mes muscles. Ma tête tourne, et tourne encore, je suffoque et des larmes roulent sous le masque.

Je m'agrippe à la rambarde comme à un garde-fou, et lorsque je *L'*aperçois passer les portes doubles, je m'effondre dans les bras de William.

Tout ce que je vois avant que mes paupières ne se referment, c'est Lui, entrant

dans la pièce.

Il porte un smoking, et ses yeux sont recouverts d'un masque doré. Mais le loup ne suffit pas à camoufler le mal. Et d'un pas lent et assuré, je vois s'approcher de moi Lucifer en personne.

Et tandis que je perds connaissance, je distingue le rictus que je ne connais que trop bien se dessiner sur la bouche de Terence Cesare.

19- Toxique

Ma tête est lourde et les images vacillent devant mes yeux...

Un couloir, des bougies, la musique...

Je sens que l'on me porte...

Un masque doré, une bouche que je connais... Des voix...

Je sombre de nouveau...

Encore des voix...

— C'était trop tôt, je te l'avais dit. Elle n'était pas prête.

— Tais-toi, elle se réveille. Va chercher de l'eau.

Je peine à ouvrir les yeux et à reprendre pleinement conscience. Mais lorsque je me rappelle où je suis, je recouvre rapidement la vue.

Je suis allongée sur un lit dans une chambre qui m'est inconnue, mais la décoration victorienne me ramène instinctivement vers le lieu de débauche.

Il est de dos, les mains dans les poches de son pantalon, et il regarde par la fenêtre.

Je reconnais aisément l'imposante silhouette de Terence.

Je me redresse à la hâte et m'assois sur le bord du lit, ce qui me vaut un vertige.

— Vous devriez rester allongée, me dit-il en se retournant.

Il a retiré son masque et son regard est aussi rigide qu'à l'accoutumée.

— Que s'est-il passé ? Qu'est-ce que vous faites là ? je demande affolée, la tête encore étourdie.

— Il n'aurait jamais dû vous amener ici. Ce n'est pas un endroit pour vous. Ce type est un crétin.

— Où est William ?

— Parti chercher la voiture, je suppose. Buvez, m'ordonne-t-il en me désignant le verre posé sur le chevet.

— Qu'il ne s'en donne pas la peine, je préfère appeler un taxi. Et je n'ai pas soif.

Je mens. Je suis assoiffée, mais trop en colère ou déboussolée pour obéir au Dictator.

— Faut-il toujours que vous soyez aussi têtue ? Buvez, je vous dis.

Son ton est menaçant et efficace, puisque je vide le verre d'un trait.

— Bien, voilà qui est raisonnable.

Il se tait et me regarde impassible. Cette fois, je veux vraiment fuir.

Je rassemble les quelques forces qu'il me reste et me dirige vers la porte. Mais Terence se saisit de mon bras et me tourne d'un geste vif vers lui.

— Je vous saurais gré de ne parler à personne de ce que vous avez vu ici.

Cette fois son ton est plus doux, presque plaintif, et l'effet qu'il a sur moi est déconcertant.

— Vous êtes de grands malades ! m'empressé-je de dire en retirant vivement mon bras de son étreinte.

Je passe la porte et cours jusqu'à l'escalier que je dévale avec célérité. Je regagne la sortie d'un même pas, sans me soucier de ce qui m'entoure.

À peine sortie, je m'adosse contre le mur de pierre et reprends ma respiration, tentant de réfréner la crise de nerfs qui menace.

Je ne prends pas la peine de chercher William et quitte avec vélocité l'endroit maudit.

Il n'est pas si tard et je n'ai aucune difficulté à trouver un taxi. Ce dernier me ramène chez moi et je m'enferme à double tour, bien décidée à ne plus sortir de ma tour d'Ivoire.

Quatre appels manqués, onze SMS, tous sont de William.

Je n'ai aucune envie de répondre. Je préfère faire l'autruche et me gaver de chocolats devant la télé.

Je n'ai même pas la concentration suffisante pour lire.

Les images d'hier me hantent, et j'ai beau aimer la compagnie de William, je ne suis pourtant pas prête à le suivre dans ses délires à la *Eyes Wide Shut*.

Quant à Terence Cesare, je ne suis même pas surprise par sa présence au manoir. Il est encore plus sombre et tordu que je ne le supposais.

Pour une fois, je suis contente d'aller travailler demain, ça me permettra de penser à autre chose, enfin, à la condition que je n'y croise pas le Seigneur des Carpates. Et toutes les chances sont de mon côté, puisque je ne serai pas dans son service ce week-end.

Le lendemain, j'embauche donc dans un nouveau service, celui d'oncologie.

Je suis mitigée quant à l'accueil que me fait l'équipe. Les aides-soignants, deux gars, sont avenants et très aimables, mais les infirmières sont deux pestes, hautaines et imbues de leur personne. Je jure devant l'Éternel de ne jamais leur ressembler une fois mon diplôme en poche.

Par chance, les aides-soignants sont très autonomes et je n'ai pas à collaborer de trop près avec les deux Nelly Olson.

Matt, un des aides-soignants, est un type d'une quarantaine d'années. Avec sa carrure imposante, il pourrait travailler en psychiatrie. Il a vraiment des allures de maton ! Mais la crainte qu'il peut inspirer s'arrête là, car il est tendre comme un agneau. D'une gentillesse extrême, il prend soin de m'accompagner au mieux toute la matinée, et ce, sans aucune arrière-pensée. D'ailleurs, je le soupçonne d'avoir le béguin pour Paul, son collègue du jour...

Le travail ici est particulièrement difficile, mais pourtant des plus gratifiants. Les patients sont tous atteints d'un cancer, et la charge psychologique est très intense. Mis à part les toilettes souvent très lourdes, nous avons également comme tâche de conduire certaines personnes à leur séance de radiothérapie. Mes collègues y ont déjà conduit bon nombre de patients, aussi je me propose d'accompagner le prochain.

— Tu es sûre ? Ça ne te dérange pas ? me demande Paul.

— Bien sûr que non, je suis aussi là pour ça. Je suis des vôtres, les gars. Pas

d'exception pour la nouvelle !

— Tu sais où c'est au moins ? enchaîne Matt.

— Euh... Ouais, au rez-de-chaussée, non ?

— C'est un bon début. Rez-de-chaussée, puis couloir de gauche, au bout à droite, tu passes les portes battantes et tu suis le couloir jusqu'au virage, et la salle est sur la gauche.

— Ok. Gauche, droite, gauche. Facile.

Je souris convaincue de mes capacités.

Et j'avais bien raison de croire en moi, car je conduis sans problème Monsieur Krama à sa séance.

Mais c'était sans compter sur le retour...

Merde, je suis complètement perdue !

Alors, gauche-droite-gauche, à l'envers ça fait... La même chose !!!

Pff ! Je déambule dans les couloirs vides de la clinique, et plus je marche, plus j'ai l'impression de me perdre. Je vais bien par finir par tomber sur un panneau indicateur « Accueil par ici » !

— Eh bien. On est perdu ?

Je me retourne aussitôt... Nosferatu sur les talons.

Ni masque ni smoking. Il a revêtu son costume de jour, pour mieux se mêler aux mortels, je suppose. Le Docteur Cesare porte la blouse blanche de rigueur et arbore un sourire que je dirais... naturel ?

— Bonjour, m'adresse-t-il aussi calmement que je suis nerveuse.

— B.... bonjour, parviens-je à articuler, tandis que des images contradictoires du Manoir ressurgissent devant mes yeux.

— Vous êtes perdue ?

— On dirait bien, oui.

Je baisse la tête, presque gênée, mais sans en comprendre la raison, parce que là tout de suite, je n'arrive plus à penser. Toutes les horreurs vues là-bas m'arrivent en force, mais pourtant, c'est le souvenir de l'incroyable présence de Terence qui domine ma mémoire. Je suis à la fois paniquée et émoustillée. Quel

curieux mélange de sentiments !

— Je ne vous ai pas vue ce matin dans mon service.

— Non, effectivement, je suis en oncologie.

Il m'a cherchée ?

— Dommage.

Quoi !?!

Nous n'avons pas bougé d'un millimètre. Il doit être au moins à deux mètres cinquante de moi, et je ressens pourtant la chaleur qui se dégage de son corps ; ou c'est la mienne que je sens, oui ça doit être ça. Je sors d'un coup de ma torpeur.

— Écoutez, je... je dois remonter travailler.

— Je vais vous mettre sur le bon chemin. Suivez-moi.

C'est étrange comme sa phrase sonne bizarrement... J'ai presque envie qu'elle ait une sorte de double sens. *Mais qu'est-ce que je raconte ???*

Terence me raccompagne jusqu'aux ascenseurs, et j'ai l'impression que seuls les tambourinements de mon cœur emplissent le silence gênant. Alors que je pense qu'il va s'arrêter là, il monte avec moi dans un des ascenseurs, évidemment, le plus petit.

— Deuxième étage, c'est ça ?

J'acquiesce timidement.

Il passe son bras devant mon visage pour accéder aux boutons de commande. Je déglutis bruyamment quand je sens au passage son odeur si masculine. C'est bien la première fois que je trouve que c'est si long deux étages !

— C'est court deux étages, sourit-t-il.

Merde ! Mais il me fait quoi là, Monsieur Double-face ?

Alors que je m'apprête à sortir au plus vite de l'ascenseur, il me barre la route en se postant massivement devant la sortie. Je me cogne aussitôt sur son torse.

Il me relève le menton et plonge son regard dans le mien. Je sens mes joues chauffer en un temps record et parviens approximativement à avaler ma salive. Au bord de l'AVC ou de la crise cardiaque, je suis incapable de bouger d'un iota,

et les quelques secondes que doit durer ce tête-à-tête se transforment en heures.

Terence quitte enfin mes yeux pour se diriger vers ma bouche... qu'il baise délicatement. Il lâche mon menton, se pousse, et me laisse sortir.

Une fois dehors, je regarde sous le choc vers l'ascenseur, et au moment où les portes se ferment, Terence m'adresse un clin d'œil.

Bon sang ! Est-ce qu'il va me torturer comme ça longtemps ?

Mon visage se crispe et tout mon corps se raidit maintenant. Et dans un mouvement que je ne m'explique pas, je me précipite dans les escaliers pour le rattraper. Je ne sais même pas s'il est monté ou descendu, mais je me dis que le destin me mettra sur sa route, s'il doit en être ainsi. J'arrive en un temps express au rez-de-chaussée et accours dans le hall. Mais il n'y est pas.

Seigneur, je suis vraiment ridicule ! Je prends ma tête entre mes mains et regagne la cage d'escaliers. Je me suis absentée du service bien trop longtemps.

J'ouvre la porte des escaliers et remonte les marches une à une, essayant une nouvelle fois de démêler ce qui se passe dans ma tête.

Ma vie était tellement plus simple il y a quelques semaines... J'avais déjà mon lot de démons à gérer, mes études, ma culpabilité envers Max, mais j'étais au moins entourée de personnes saines et non torturées comme le sont William et Terence, ou comme je le suis moi-même...

Il n'empêche que tout ça a trop duré. Donc, soit j'arrête tout et je passe à autre chose, soit je prends le taureau par les cornes et j'affronte tout ce merdier. Toute cette ambivalence me tue à petit feu.

J'ai deux certitudes : Je suis inexorablement attirée par Terence Cesare, et ce type est aussi toxique pour moi que l'a été la ciguë pour Socrate ou Rodolphe Boulanger pour Emma Bovary.

20- Se dévergonder

Les jours ont passé et William a progressivement espacé ses appels et autres textos. Je suis peut-être immature, mais le coup de la soirée libertine m'a légèrement refroidie.

Mes journées de travail ne sont pas simples, non plus. En gros, j'essaie de me concentrer sur mes tâches, tout en guettant les allées et venues de Terence. Oui je sais, ce n'est guère plus compréhensible de lui courir après que de rester avec William...

Après quelques remplacements dans les différents services, je suis retournée en vasculaire, dans son service. Je ne suis pas sûre que mon cœur va longtemps supporter les arythmies que je lui fais subir, car dès que je l'aperçois, mes pulsations atteignent celles d'un sportif de haut niveau, pour ensuite frôler l'asystolie lorsqu'il repart. Et en dehors de mes envolées cardiaques, il semble que mon lobe frontal soit lui aussi sérieusement affecté, car en la présence de Terence Cesare, je constate que je suis prise d'une sorte d'aphasie, incapable d'émettre une phrase sensée, construite avec de vrais mots, ayant un sens approprié. Mis à part des « Bonjour », « Euh...415 » quand je lui donne un numéro de chambre, « Oui/Non », je ne parviens à rien formuler d'autre.

En même temps, de quoi irais-je lui parler ? Quand je lui ai couru après dans le hall, heureusement qu'il n'y était pas, parce que qu'est-ce que j'aurais bien pu lui dire ?

Lui non plus n'est pas très bavard en ma présence, mais les sujets de conversation dans une salle de soins sont très vite limités : pansements, sorties, reprise de transit...

Mais je dois avouer qu'il est étrangement bien plus détendu, enfin autant qu'il peut l'être, qu'à mon arrivée dans la clinique. Si, si, je vous jure ! Il a même presque souri et n'a même pas engueulé l'infirmière lorsqu'elle a laissé sortir sa

patiente sans ses ordonnances. « Pas bien grave, il faudra lui envoyer par la poste » qu'il a dit ! Si bien qu'on s'est toutes regardées en mode « Qui est ce type devant nous ? Qu'ont-ils fait de Barbe bleue ? ».

En clair, je suis réduite à une sorte de trouble physiologique, sans parler des rougeurs de joues que je me tape constamment. À ce rythme, je vais rapidement souffrir d'éreutophobie si je continue de m'empourprer de la sorte quand je le vois. Et à ce sujet, il n'est pas dupe, parce que je suis certaine de l'avoir vu se délecter de l'effet qu'il me fait. Pas plus tard que ce matin, nos doigts se sont frôlés en saisissant le même dossier de soin. Pour ma part, j'ai eu l'impression que je mettais mon doigt dans une prise, parce que ce contact, aussi petit fut-il, m'a littéralement électrocutée. Jamais je n'aurais pensé qu'un petit doigt pouvait provoquer un effet *blast*, cette onde de choc qui comme l'effet papillon conduit un battement d'aile à un tsunami.

Voilà, c'est exactement ça. Après la tornade, je subis un tsunami ! Je suis la Catherine Laborde des cataclysmes du cœur. Génial...

Et je fais quoi moi maintenant ? Je me colle un paratonnerre sur la tête ? Je cloue ma porte et mes fenêtres pour ne pas sortir, jusqu'à ce que la menace s'éloigne ?

Cent fois je me suis fait un résumé dans ma tête :

Grand 1 : Tu es sortie avec le frère de ta meilleure amie – ce que déjà, tu ne sentais pas comme étant une bonne idée. Mais il faut reconnaître que tu as passé de supers-supers-supers moments avec lui, jusqu'à ce qu'il te traîne dans un bordel haut de gamme, ce qui a choqué ta pauvre sensibilité.

Grand 2 : Casanova est entré dans ta vie, d'abord parce qu'il travaille au même endroit que toi, et ensuite, comble de malchance, parce qu'il est le meilleur ami de celui qui a été ton pseudo-copain. Franchement, elle n'est pas drôle la vie ? Mais voilà, le Casanova en question est le plus gros con que la Terre ait jamais porté. Sauf que toi, les gros cons, on dirait bien que ça t'émoustille ! Genre, le

type il te rabaisse et t'humilie en permanence, mais dès qu'il le peut, il te coince dans des chiottes ou dans un ascenseur pour t'embrasser.

Et alors là : Yin/Yang, Noir/Blanc, soit ça te débecte, soit ça te chatouille. Et il y a quoi au milieu de ça ? Ben le fait qu'il soit beau comme un Dieu, qu'il semble porter toute la misère du monde sur son visage. Et ça, la misère et la douleur, c'est ton futur gagne-pain, tu la renifles et t'en nourris.

Oh mon Dieu !!! Ça y est, je parle de moi à la deuxième personne du singulier !!!

Merde, faut vraiment que je sorte, que j'aille voir mes amies, ou que je m'achète un cochon d'Inde, mais faut que je parle absolument à un autre être vivant, parce que là, je frôle la psychiatrie !

T'as oublié, il est marié aussi ! me chuchote ma conscience.

Oui ben ça, j'en ai déjà parlé dans un précédent résumé, il est marié, donc voilà, pas touche, inaccessible... OUF !

Oh... Il est marié... Merde... J'ai envie de mourir...

Je sors de la clinique toute excitée. Les filles sont rentrées de Grèce et elles ont dit un grand OUI quand je leur ai proposé de sortir ce soir. Au programme, bars, fiesta, bars, fiesta, bars et peut-être fiesta.

Mais tandis que je regagne le parking, je déchant vite, car je vois William qui m'attend près de ma voiture. Merde, comment sait-il que je travaille et à quelle heure je finis ?... *Lena, je te hais !*

Les mains dans son jean, il semble mal à l'aise et me regarde par en-dessous comme un toutou qui a fait une belle et grosse bêtise. Lorsque j'arrive à sa hauteur, il passe sa main dans ses cheveux et trahit ainsi son anxiété.

— Salut, prononce-t-il les cinq lettres avec une voix détonante de culpabilité.

— Salut.

Je lui réponds sur un ton bien plus dur qui laisse clairement entrevoir mon

humeur.

— Tu ne me réponds pas au téléphone, et je... je suis désolé, Selena. J'ai besoin qu'on en parle.

— Qu'on parle de quoi ? Tu m'as traînée, non pardon, je t'ai suivi dans ton bordel de bourges et ce que j'y ai vu m'a fait flipper, oui. Je ne suis pas ce genre de filles, Will, et tu avais réussi à me convaincre que tu n'étais pas ce genre de type. Mais voilà, « tu es qui tu es » ...

J'ouvre ma portière, non sans difficulté. *Putain de serrure de merdeeeeeuuuh !*

Quand je parviens enfin à l'ouvrir, William la referme violemment, manquant de m'écraser les doigts.

— Non mais t'es un grand malade ! T'as failli me broyer les doigts, lui hurlé-je dessus sans me soucier de passer pour une hystérique auprès des quelques personnes présentes sur le parking.

— Il faut que tu m'écoutes, Selena, je t'en prie. Ce n'est pas ce que tu crois, et je dois absolument te parler de quelque chose. Je t'en prie, écoute-moi.

Je le toise, au bord de la crise de nerfs. Je n'ai aucune envie de lui parler maintenant ni même un autre jour. Pas pour l'instant. Là, c'est tous les animateurs météo, toutes chaînes confondues, qui me passent par la tête, et ils annoncent tous une alerte rouge !

— Laisse-moi tranquille, William.

Je monte dans ma voiture et démarre celle-ci en trombe pour m'éloigner au plus vite de lui.

Et je prononce à voix haute comme un mantra ces deux mots : bars-fiesta, bars-fiesta... bien encline à attirer les dieux de la fête, plutôt que ceux de la prise de tête. Ce soir, j'ai besoin d'un break.

Les filles sont d'abord passées par chez moi. C'est une grande joie que de se retrouver toutes les quatre. Elles me racontent leur trip grec et je crois que je n'en ai même pas écouté la moitié, tant je suis excitée par nos retrouvailles. Elles me donnent l'impression de repartir en arrière ou du moins de retrouver une certaine stabilité, comme un point d'ancrage. Me vient la réflexion qu'il me tarde que les

vacances se terminent, qu'on reprenne les cours et que finalement, je retrouve mon ancienne vie. Tandis que je jubile face à ces perspectives d'avenir, je saisis au passage que je ne verrai plus alors Terence. Et contre toute attente, tout ce que ça me rapporte, c'est une douleur toute fine, toute pointue dans le cœur...

Je finis de me préparer dans la salle de bain, pendant que les filles commentent une télé-réalité débile à souhait. Lena que je ne n'ai pas entendue entrer me fait sursauter au moment où je me mets du mascara.

— Punaise, Lena, tu m'as fait peur ! J'ai failli me crever un œil.

Sous la surprise, j'ai fermé l'œil au moment où je posais le mascara, et j'ai du noir partout. Evidemment, il ne nous en faut pas plus pour éclater de rire.

— Ce côté *Orange Mécanique* n'est pas inintéressant, mais tu risques de nous faire louper tout un tas de mecs en les dégoûtant, s'esclaffe-t-elle.

— Louper des mecs ? Mais dis donc, tu n'as pas déjà un génialissime petit-ami ? dis-je accompagnant mon sarcasme d'un doigt dans la bouche pour vomir.

— Ouais, je sais plus trop, se renfrogne-t-elle. Ce petit séjour en Grèce m'a fait prendre conscience de quelques trucs, enfin, c'est surtout Andreas qui m'y a aidée, dit-elle en adoptant une moue de petite fille coupable.

— Lena Auguste !

Prononcer ce nom de famille me fait tressaillir, mais je me ressaisis. Je marque une pause et la regarde d'un ton accusateur, avant de vite révéler mon plus beau sourire.

— Voici donc la meilleure nouvelle de la semaine !

Je jubile à l'idée que Lena laisse enfin tomber ce petit con d'Henry avec un Y.

— Et toi ? Avec mon frère, je veux dire. Vous en êtes où ? Parce qu'il m'a demandé si je savais si tu travaillais aujourd'hui, alors j'en ai déduit qu'il n'avait pas de tes nouvelles, et que donc ça n'avait pas marché tous les deux. Enfin, je crois, si ? Non ?

Lena est encore une fois plus stressée que moi de parler de son frère. Je connais mon amie, aussi je suis certaine qu'elle éprouve en ce moment un sentiment de culpabilité de m'avoir jetée dans les bras de William, et qu'il ait pu

se passer quelque chose de dramatique entre nous.

Je décide alors de lui épargner le chapitre glauque de notre aventure, et lui sers un condensé quelque peu romancé de notre hypothétique rupture.

— Je ne sais pas trop, Lena. Disons que je ne pense pas être prête à tous les compromis. Ton frère est plus âgé, il bosse déjà... Je n'ai pas trop envie de me prendre la tête. Enfin tu vois, quoi ?

Sérieusement, si Lena comprend un traître mot de ce que je viens de lui baratiner, j'arrête l'école d'infirmières et je m'inscris direct au barreau !

— Ouais, t'en fais pas. Ça roule.

OK. Je crois que là, on vient d'assister à une conversation entre deux copines qui n'ont respectivement aucune envie d'assumer un long discours. Et à vrai dire, je kiffe ça.

Voilà, tout est réglé entre Lena et moi. Personne n'a rien compris à rien, et tout va bien dans le meilleur des mondes. Maintenant, place à la fête !

Nous venons d'enchaîner les bars chics qui entourent la place de la ville, les uns après les autres, à l'exception de celui dans lequel j'avais dîné avec William. Les filles n'ont pas insisté face à mon veto, sans même en demander les raisons. Serait-ce la soirée la plus facile de ma vie ?

Bon, je ne vous cacherai pas que j'ai déjà eu ma dose de costards-cravates pour les mois à venir, mais la ville ne nous offre pas beaucoup de possibilités. En clair, c'est soit les boîtes infâmes remplies de lourdos en quête d'un coup d'un soir, soit c'est les pubs chics emplis de BCBG, euh... en quête d'un coup d'un soir.

Mais vous savez, c'est comme l'histoire du bon et du mauvais chasseur ; quoiqu'il arrive, à la fin, ils tuent. Sauf que quand il s'agit des activités nocturnes, ben c'est moche à dire, mais nous les filles, on préfère un type tiré à quatre épingles qui nous aborde en disant : « Comme le dit le grand William Shakespeare : Hello », plutôt que le type en jogging/casquette qui sort : « Hey ! Mademoiselle, si t'étais un sandwich à Mac Do, tu serais le Mac-nifique ».

Nous gardons « La villa Marcel » pour la fin, comme pratiquement tout le

monde ici, parce qu'elle fait office de boîte de nuit et ferme tard dans la nuit. Les tables de repas sont retirées et laissent place à la piste de danse. Ici nous y avons nos habitudes, enfin surtout les filles, parce que dans mon récent passé d'ermite, je ne les ai pas souvent accompagnées, ou bien je faisais juste acte de présence. Alice est sortie avec un des serveurs, ce qui nous permet d'avoir quelques verres à l'œil. Je n'ai pas tenu ma promesse d'abstinence et j'ai déjà ingurgité bon nombre de verres.

Je me laisse ainsi aller à un lâcher prise libérateur, en espérant qu'il ne m'entraîne pas dans un bain de minuit nudiste, comme la dernière fois.

Et puis merde, je m'en fous, j'ai qu'à finir à poil. Je pourrais peut-être aussi me coller une guêpière et un masque rouge, et donner mon corps aux hommes de la ville ! Je vois bien comment ils me regardent danser ce soir. Est-ce qu'ils ont lu mon CV ? Est-ce qu'ils savent que je suis bandante et douée pour la baise ?

Tiens, la dernière fois que la pièce où ma tête tournait autant, c'est quand j'ai vu Lucifer devant mes yeux. Oooh, mais le monstre s'était déguisé en bellâtre ! Ouaiiiiis ! Il avait revêtu ses habits de lumière pour mieux se saisir des pauvres âmes...

— Hé, ça va ? Tu n'as pas l'air d'aller, ma jolie.

Mais qu'est-ce qu'il me veut ce con à se frotter à moi comme ça ? Il ne voit pas que je danse avec mes cop...ines. Merde ! Elles sont où ? Pas grave, j'aime trop cette chanson.

Je me déhanche langoureusement, sans tenir compte du rythme imposé par le *Move* des Little Mix, ce qui a l'air de faire un effet bœuf au mec en face de moi. Je relève dangereusement, mais juste ce qu'il faut le bas de ma robe en la faisant glisser sur mes jambes nues, avant de m'attaquer à ma chevelure que j'emmêle sensuellement.

Regardez-les ces assoiffés de chair fraîche ! Je les vois saliver et se lécher les lèvres. Je les reconnais ces regards lubriques.

— Allez-y, rincez-vous l'œil, c'est gratuit, et y'a même pas besoin de masques ! articulé-je avec lenteur.

— Ça suffit. Sortez de là !

Je sens qu'on m'attrape violemment le bras pour me dégager de la piste.

— Hé, mais lâche moi, ducon. T'es qui pour me....

Je me retourne et n'en crois pas mes yeux. Ce gros con de Cesare est là, encore ! Mais punaise, ce n'est donc pas possible de lui échapper !?!

Et a priori, je ne suis pas la seule que ça indispose, parce que le type pour lequel je dansais n'a pas l'air content que l'autre Imperator me traîne dehors, ni ses copains d'ailleurs.

Terence qui ne m'a pas lâchée le bras regagne la sortie à grandes enjambées, et je peine à suivre sa cadence sur mes hauts compensés. Il a l'air furieux, *mais je l'emmerdeeeeh, moi !*

Une fois sur le trottoir, il relâche sa douloureuse étreinte et je m'agrippe au mur pour ne pas tomber. Ouais, c'est sûr, il est furieux. Il a les mains sur les hanches et souffle comme un taureau. C'est quoi le cri d'un taureau déjà ? Ça meugle, ça beugle ? Pff, ché pas.

— Hé oh, mec. Qu'est-ce que tu fous ? C'est ta copine ?

Oh ! Mes copains du dancefloor !

— Non, répond Terence en serrant les dents.

— Bon alors, tu ne vois pas qu'elle était en train de danser pour nous ? reprend le grand blond aux yeux... *J'arrive pas à les voir.*

Hou, la la ! Le taureau va charger, on dirait. Il devient tout rouge.

— Allez, ma jolie, reviens danser pour nous.

Le blondinet me ressaisit le bras pour me faire rentrer. Mais qu'est-ce qu'ils ont tous avec mes bras ? J'ai aussi une taille, ou ils pourraient aussi me porter sur leurs épaules ! *Vikiiiiings !!!* La vision de William m'envoie direct une N.G.V : Nausée à Grande Vitesse.

— Lâchez-la, tout de suite.

Ça y est, il va se transformer en Hulk. Les tempes de Terence suivent le rythme élevé de sa fréquence respiratoire.

— Sinon quoi ? parade le blondinet. T'es tout seul, mec. Et on est trois. Allez,

reviens danser pour nous, Chérie, rajoute-t-il en me pelotant ardemment les fesses et en me poussant vers l'entrée du bar.

Je sens sa bouche sur mon cou et j'ai envie de vomir.

Ok. Là, ça pue. J'ai comme une montée d'adrénaline, genre, le truc qui clignote en rouge vif dans mon cerveau et qui gueule "MAYDAY MAYDAY". Sauf que mon taux d'alcool diminue considérablement mes possibilités d'échappatoire.

— Je vous avais dit de la lâcher.

Et en un temps record, le blondinet se retrouve le cul sur le trottoir. Je peine à voir ce qui se déroule sous mes yeux, tant tout y est si rapide. Terence les chope un par un et leur assène une raclée monumentale.

Je suis liquéfiée, adossée à mon mur. Je passe à plusieurs reprises de Terence aux trois types à terre, en étant atterrée par ce qui vient de se produire sous mes yeux.

— Qu'est-ce qu'il se passe ici ?

Le videur fait enfin son apparition et n'a plus qu'à constater les résultats de la rixe : Terence : 1 - Les trois nazes : 0. Le grand black s'adoucit bizarrement quand il voit Terence.

— Oh ! C'est vous, Monsieur. Est-ce que je dois nous débarrasser de ces trois merdes, Monsieur ?

— S'il vous plaît, Frank, répond Terence en redescendant les manches de sa chemise.

Mais à quel moment a-t-il pris le temps de les relever ?

Il prend tout le temps nécessaire pour le faire, comme si ce geste lui permettait de mettre en sommeil toute la rage qu'il venait de déployer. Et quand sa tâche est terminée, il reprend sa position initiale, les mains sur les hanches. Il se replonge dans le silence total, sans me quitter des yeux.

Je soutiens son regard accusateur et lui assène un :

— Quoi ? des plus insolents.

— Si je n'avais pas été là, Dieu seul sait ce que ces types vous auraient fait.

Je baisse la tête prise d'une soudaine honte, avant de me ressaisir.

— Je m'en serais très bien sortie toute seule. Je n'ai pas besoin de votre numéro de macho italien à deux balles, je lui réponds avec mépris en soutenant son regard.

— Qu'est-ce que vous faisiez là, à vous trémousser comme une pute ?

Oh bordel !!! Il a dit ça sous le coup d'une colère que je ne lui permets pas de s'attribuer. Et pire, de quel droit ose-t-il me traiter de pute ?

— Mais qu'est-ce que ça peut vous foutre ? Vous vous prenez pour qui, sérieux ? Et puis, vous aimez ça vous les putains, non ? dis-je en gueulant et en faisant référence au « Manoir des plaisirs ».

Il reste impassible, puis au bout de quelques secondes, il souffle en se pinçant l'arête du nez.

— Revenons récupérer vos affaires, je vous ramène.

— Non. Je suis avec mes amies.

— Elles comprendront.

— Comprendre quoi ?

— Que vous n'êtes pas en état de rester et que je vous ramène.

Il semble agacé, mais pas autant que moi. Mais enfin, pour qui se prend-il pour dire quand ma soirée se termine et pour me traiter de pute ? Pourtant je lui emboîte le pas, à la recherche des filles. Je finis par les trouver et je dois hurler pour arriver à me faire entendre.

— Je m'en vais. J'en peux plus.

— Ah ! OK. Tu rentres comment ? me demande quand même Lena.

— Avec un Connard, gueulé-je deux fois plus fort dans l'intention que Terence l'entende, ce qui, si j'en crois sa tête « Ah ! Ah ! Ah ! MDR », fonctionne.

— Ça marche, me répond Lena tout en continuant de danser.

Non mais elle est sérieuse !? Je pourrais me barrer avec Norman Bates en personne qu'elle n'en aurait rien à cirer !

Je récupère mes affaires au vestiaire, mon garde du corps sur les baskets, puis monte dans sa voiture, sans réfléchir davantage à ce que je suis en train de faire.

Je suis tellement saoule que je ne sais même pas si sa bagnole est noire ou blanche, grande ou petite, en métal ou en os humains.

— Et maintenant ? lui demandé-je d'un air effronté.

— Maintenant, on va chez moi.

— Quoi ? Mais vous m'avez dit que vous me rameniez chez moi...

— Pas de suite.

Et il démarre la voiture sans m'adresser le moindre regard.

21- Tu t'es vu quand t'as...

Je n'arrive pas à croire que je suis dans la voiture de Terence Cesare. Je jette des regards discrets – enfin, je m’y applique – dans sa direction, tandis qu’il reste concentré sur la route, sans se soucier de ma présence.

Je ne peux même pas dire s’il est encore en colère ou énervé, car je ne connais de ce type que deux expressions : son rictus pervers et sa tronche d’enterrement ; et aucune des deux ne laisse paraître d’autres nuances. En somme, il est indéchiffrable.

Bon, si j’en crois la fermeté avec laquelle il serre sa mâchoire, je pencherais plus vers de la colère...

Mais zut ! Je ne lui ai rien demandé moi ! Ni de se battre – quand j’y pense... – ni de me ramener.

À ce propos, je me demande pourquoi il m’emmène chez lui. Me découper ? Me fesser ? *Mmmm !!!*

Mais comme à l’accoutumée, je reste muette face à lui. La douche froide que j’ai prise, quand il m’a dit qu’il me ramenait chez lui, a dû faire redescendre mon alcoolémie de deux grammes d’un coup, parce que j’ai perdu toute l’insolence que j’avais à la Villa Marcel.

Bien sûr, je pourrais sauter de la voiture au prochain feu rouge, mais pour dire vrai, je ne me sens pas en danger, et l’inquiétude a laissé place à de la curiosité ; encore cette vilaine curiosité, celle-là même qui m’a déjà mise dans de beaux draps.

Terence gare enfin la voiture, après peut-être quinze minutes de conduite plutôt sportive, durant laquelle j’ai dû lutter pour ne pas vider le contenu de mon estomac sur ses sièges en cuir. En même temps, ça aurait été drôle ! Non, en fait, ça n’aurait pas été drôle du tout, quoique...

Bref, il se gare donc, dans une rue longée d’échoppes. Je n’ai même pas fait

attention à la route que nous avons empruntée et ne sais donc pas où il habite. Il coupe le contact et laisse pendant quelques secondes ses mains sur le volant, puis s'adresse enfin à moi.

— On y est.

Jure !

— Descendez.

Chef, oui, chef !

Je m'exécute, et c'est quand je titube sur le trottoir que je comprends que j'ai conservé un taux d'alcool largement au-dessus de la norme. Je me rattrape in extremis au rétroviseur de sa voiture – *Tiens, elle est noire, comme l'âme de son propriétaire !* – et fais bonne figure en mettant une main sur la hanche, tout en me dégageant les cheveux d'un mouvement de tête peu naturel.

— Venez.

Terence me devance et je lui envoie un sourire qui veut dire : « Oui, oui, j'arrive », tandis que je lâche mon rétroviseur à la recherche de mon équilibre.

Je parviens dignement à faire trois pas. Mais c'est sans compter sur les pavés qui forment le trottoir, et je me vautre lamentablement de tout mon long. Bien sûr, pas la jolie petite chute de demoiselle, noooooon ! La belle et grosse chute d'ivrogne, celle où plus aucun réflexe ne permet de prévenir la proche humiliation.

Je suis allongée là, les bras en croix, la joue collée aux pavés, me demandant si je dois tenter de retrouver un brin de dignité, ou si je reste là, à attendre que la mort m'emporte.

La vue des chaussures de Terence à cinq centimètres de mon nez me laisse entendre que soit il va assister de très près à ma mort, peut-être même en l'accélération, soit il va me relever, et ce n'est pas comme ça que je vais retrouver ma dignité.

— Levez-vous, m'ordonne-t-il *encore*, en se saisissant de mon bras, *encore*.

— « Descendez, venez, levez-vous ». C'est vrai que vous êtes un putain d'Imperator !

Rhoo ! Tais-toi, Selena !!!

En moins de deux, je suis pourtant debout, relevée avec poigne par Terence.

Cette fois, il prend le temps de me regarder et finit par éclater de rire une main sous son coude et l'autre à sa bouche. *Bon sang, ce sourire, ce rire...*

— Mon dieu, dans quel état vous vous êtes mise ! Venez, « s'il vous plaît », que je nettoie tout ça, dit-il en regardant mes jambes.

Ces dernières sont pleines de sang, mes genoux sont écorchés, et ma robe est déchirée sur le devant.

Oh-Mon-Dieu. Achevez-moi.

Je crois que je ne pourrais pas avoir plus honte qu'à ce moment précis, alors je retire mes talons, histoire de ne pas retomber – comme si ces derniers étaient les seuls responsables de ma chute...

Terence m'adresse un regard du genre « Ça va aller ? » et je lui réponds sèchement, hyper vexée par tout mon cirque.

— C'est bon, ça va.

Je le suis, puis, rapidement, nous stoppons notre courte escapade nocturne devant une porte bleu royal. Mais alors que je pensais avoir atteint le sommet du ridicule, je prends une grosse voix et me mets à gueuler :

— Ceci est : La porte bleue, emblème de la maison Cesare, où règne Terence, fils de Cesare Borgia, roi des sept couronnes.

Terence ne rétorque qu'un « OK » dépité à ma réplique, et finit d'ouvrir la porte, impassible.

Je jure que si Dieu m'accorde la mort en cet instant, j'irai à l'église tous les jours !

Sa maison n'est pas ce à quoi je m'attendais. Elle est presque trop simple. Chic bien sûr, mais je ne vois aucun trône, pas de salle de torture, pas même un cercueil.

Je suis timidement Terence jusque dans la cuisine, et j'obéis une nouvelle fois lorsqu'il me demande de m'asseoir.

— Je vais d'abord nettoyer tout ça. Il ne faudrait pas que ça s'infecte.

Je le regarde, sans dire mot, sortir une boîte d'urgence d'un placard. Il remonte les manches de sa chemise et se lave soigneusement les mains.

Oh, la la ! Je vous ai déjà dit que j'adore les avant-bras ?

Il se rapproche de moi et soulève ma jambe gauche pour la poser sur le tabouret à côté de moi. Je ne saurais décrire la sensation que me procure le contact de sa main sur ma peau, mais je suis sûre que mon cœur a manqué un battement. Et tandis que Terence passe sur mon genou une compresse humide, je répète dans ma tête, à l'attention de mon cœur : « Systole-Diastole, Systole-Diastole... », car je le sens sur le point de me lâcher.

Terence soigne précautionneusement chacune de mes écorchures, allant même jusqu'à nettoyer le sang qui a coulé jusqu'à mes chevilles, et je ne peux m'empêcher de sourire en repensant à ma réflexion passée au self de la clinique ; celle où borderline, j'hésitais entre le planter avec un couteau ou lui laver les pieds. Et là, je trouve ça complètement irréel. Je suis dans *sa* cuisine, dans *sa* maison et il lave *mes* jambes !

Il termine le soin en posant un pansement sur chacun de mes genoux.

— Par contre, je suis désolé, mais je ne peux rien faire pour la robe, dit-il moqueur.

Quelle honte ! Je tente de dissimuler l'imposante déchirure en posant mes mains à plat sur le tissu.

— Et maintenant, enchaîne-t-il, je vais vous préparer quelque chose, parce que si vous ne prenez pas de suite un antidote, je vous promets l'enfer pour demain.

— Un antidote ? Vous m'avez empoisonnée ? crié-je presque sous la panique.

À la vue de la perplexité de son regard, je devine que j'ai encore sorti une énorme ânerie.

— La gueule de bois. Je vous parle de la gueule de bois que vous aurez à subir demain.

— Oh... Je vois... Mais pourquoi ? Je veux dire, pourquoi vous faites ça ?

— Parce que je sais que c'est douloureux.

Il évince mes questions en m'octroyant des réponses surfaites.

Bon, s'il avait voulu me tuer, il l'aurait déjà fait, et puis il ne m'aurait pas soignée. A-t-on jamais vu un serial killer qui nettoie et nourrit ses victimes avant de les découper ? Oui ! Les sociopathes fétichistes !!!

— Vous n'allez pas me découper, hein ? demandé-je aussitôt sans avoir retourné sept fois ma langue dans ma bouche.

— Non, Selena, je ne vais ni vous empoisonner ni vous découper, mais je crois que vous devriez vous taire maintenant, parce que sans ça, le souvenir de cette soirée risque de vous être vraiment très désagréable à votre réveil.

Je me tasse sur mon tabouret, une nouvelle fois au comble de la honte.

Et je voudrais bien me taire, mais j'ai une envie irréprensible d'aller aux toilettes. Aussi, je reprends timidement la parole, en me dandinant sur mon siège.

— Je... J'ai besoin de...

Je n'ai pas besoin d'en rajouter plus, la « danse du pipi » étant suffisamment explicite.

Terence secoue la tête et m'indique l'accès aux toilettes.

Je n'irais pas dire que je vais jusqu'à courir, tout simplement parce que vous l'avez compris, j'en suis incapable, mais je m'empresse d'aller au plus vite jusqu'aux WC, sans jeter un coup d'œil à ce qui m'entoure.

J'hallucine sur la contenance de ma vessie qui met plusieurs minutes pour se vidanger. Seigneur ! Voici une des meilleures sensations qui existent dans mon monde. Bon, bien après le chocolat, les soldes, les câlins et le sommeil.

Je me lave les mains, et bien que j'hésite un temps, je profite du miroir pour me regarder.

Bordel, ce dernier n'est absolument pas magique et me renvoie une image bien pire que celle que je craignais. Je suis livide, j'ai des cernes à la cousin Fétide et des cheveux hirsutes.

Oh-Mon-Dieu !

Si on rajoute à ça, mes genoux égratignés et ma robe déchirée, ben on dirait quoi ? Une camée. Et je suis où déjà ? Ah oui ! Chez Terence Cesare, vous savez

le beau chirurgien ténébreux, Monsieur double face !

Je tente de reprendre forme humaine en replaçant mes cheveux et en me pinçant les joues pour qu'elles deviennent roses. Je m'impose une séance de « j'inspire-j'expire » une dizaine de fois, et me voilà prête à regagner la cuisine de mon hôte.

Sur le retour, je prends brièvement le temps de regarder la maison. Il fait relativement sombre, mais je perçois tout de même la teinte foncée du plancher sur lequel je marche. Il est peut-être noir et contraste avec les murs, gris pâle.

Je suis surprise de voir sur tous les murs, des photos de Sam, la femme de Terence. Pas une seule de Terence ni d'eux deux, uniquement des photos d'elle. Oh, mais il y en a pour tous les goûts ! Elle en portrait, elle qui court, elle qui nage, elle qui bronze, elle qui boit...

Je ne peux m'empêcher de trouver ça hyper prétentieux. Enfin quoi ! Je ne m'imagine pas une seconde vivre dans un lieu avec des photos de moi placardées partout. La nana doit vraiment s'aimer et ça me fait un peu plus la détester.

— Pétasse ! dis-je à une photo sur laquelle elle prend une pause de star.

— Vous m'avez parlé ? m'interrompt Terence en me faisant sursauter.

— Euh... Oui, je disais, c'est classe ! ... Chez vous.

Ça semble passer, puisqu'il ne relève pas.

— Je vous croyais endormie. Venez, c'est presque prêt.

Je le suis de nouveau et reprends ma place sur mon tabouret.

Terence se remet aux fourneaux et fait cuire je ne sais quoi, mais une odeur de soupe s'en dégage.

Il transvase le liquide dans un bol et me le tend. Je respire le contenu, ce qui me vaut une épouvantable nausée.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? demandé-je en grimaçant.

— Une soupe miso, disons, améliorée. Attendez, j'ai failli oublier.

Et sur ce, il prend un œuf qu'il casse et mélange à ma soupe, comme ça, cru.

— Buvez maintenant.

— Quoi ? Non. Jamais de la vie. Si je bois ça, je vais vomir.

— Si vous ne buvez pas, vous allez vomir, encore et encore. Puis s'en suivront des céphalées épouvantables et des douleurs gastriques inhumaines. Buvez.

N'importe quoi !

— OK... Pas la peine de sortir la tirade du toubib.

Je porte le bol à mes lèvres et me bouche le nez pour l'avaler.

L'odeur est épouvantable et il y a plein de morceaux qui flottent et que j'avale sans parvenir à les identifier. Je termine la soupe et pose le bol en tapant des pieds sur le sol.

— Arghhh ! C'est immonde !

— Je sais, dit-il amusé, les bras croisés sur le torse. Bien. Maintenant je peux vous ramener chez vous.

Quoi !?! Le gars m'a amenée chez lui pour me faire de la soupe !?!

— Et c'est tout ? demandé-je, profitant de ma désinhibition temporaire.

— Oui, c'est tout, Selena. Je vais gentiment vous raccompagner chez vous, et cette soirée s'arrêtera là, car de toute façon, vous ne vous souviendrez pas de grand-chose à votre réveil demain.

— OK... Si vous le dites. Donc, vous n'allez vraiment pas me découper, hein ?

— Non, promis. Allez, venez.

Je suis éreintée. Mes paupières sont de plus en plus lourdes et je lutte pour rester éveillée jusqu'à chez moi.

Terence se gare une nouvelle fois.

— Je vais vous accompagner jusqu'en haut.

— D'accord.

Je ne suis plus en état de lutter. C'est haut trois étages. Je me traîne comme un zombie, Terence sur mes pas. Je déverrouille ma porte et me retourne lentement pour lui faire face. Il est dans l'embrasement de la porte, les mains dans les poches, même pas essoufflé, et beau comme c'est pas permis. Je le regarde les yeux vides, et lui dis :

— Faut pas m'embrasser là, Docteur Dictator Imperator, parce que je ne suis

pas jolie là et je...

— Oui d'accord. Je ne vais pas vous embrasser. Allez-vous coucher maintenant.

— D'accord, dis-je la voix toujours pâteuse.

— Bonne nuit, Selena.

— Bonne nuit, Docteur Grognon.

Je ferme la porte, balance mes chaussures et me jette sur le canapé.

1, 2, 3... biiiip-----

Ça y est, je suis enfin morte.

22- Les Diablotins

Äieeuuh, mon cou... J'ai le cou tout tordu et la lumière m'éblouit douloureusement.

Il me faut quelques secondes pour me rappeler pourquoi je dors sur mon canapé.

Et là, des images arrivent comme un flash-back. Les filles, la villa Marcel, l'alcool, la musique, Terence Cesare dans sa voiture, sa maison... !!!

Je m'assois d'un bond et entends comme un écho : « Bonne nuit, Docteur Grognon » ...

Oh, c'est pas vrai !

En état de choc, je me précipite jusqu'aux toilettes et y déverse tous les excès de ma soirée.

À bout de souffle et mal au possible, je reste assise sur le carrelage froid quelques minutes. Je me prends la tête entre les mains et tente de faire défiler le film de ma soirée. Tout y est pas mal flou, et je prie pour que les parties gênantes ne soient qu'un rêve. Mais malheureusement, je ne pense pas avoir suffisamment d'imagination pour inventer des trucs pareils. D'ailleurs, si j'en crois la présence des pansements sur mes genoux, je me suis bel et bien gamellé devant lui.

Bordel ! Dites-moi que je ne l'ai pas réellement traité de connard et de dictator !!!

En tout cas, une chose est sûre, sa soupe ne marche mais alors pas du tout, parce que je me tape une migraine carabinée et j'ai déjà vomi trois fois.

Mais pour l'heure, je ne veux plus essayer de penser. Je dois dormir, oui c'est ça dormir, parce que demain je travaille, et tout est bien trop douloureux.

Eh oui, et demain tu vas le voir... Oh, toi, tais-toi.

Dire que le lendemain je frôle les murs et marche sur la pointe des pieds n'est pas exagéré. Je tente de me fondre avec le décor, mais vu ma tête, c'est plutôt des

patients que je parviens le mieux à me rapprocher. J'ai les stigmates des lendemains de fête, et tout le maquillage que j'ai soigneusement mis ne suffit pas à camoufler mes abus.

Au détour d'un couloir, j'aperçois la directrice, Madame Darcebot, et tente de me planquer dans une chambre, car je n'ai aucune envie qu'elle me voie dans cet état. J'ai l'impression qu'il y a écrit sur mon front en toutes lettres : « GDB » : Gueule De Bois. Mais c'est peine perdue, car cette dernière m'interpelle si vivement que ma tête vibre douloureusement.

— Selena ?

Je me retourne et lui fais face en paraissant la plus naturelle et la plus vivante possible.

— Bonjour, Madame.

Mais ça ne suffit pas à la convaincre.

— Vous n'avez pas l'air bien ! Vous n'êtes pas grippée, j'espère ?

— Oh ! Non. Juste un truc pas frais que j'ai mangé hier, sûrement, une soupe, je crois, vous savez ça arrive, enfin, je fais attention d'habitude, mais même si je fais attention, des fois, on tombe sur le truc pas frais et....

— Vous êtes sûre que ça va ?

Et voilà, je suis logorrhéique. Je suis vraiment nulle comme menteuse.

— Oui, oui, ça va, dis-je un peu trop fort pour être convaincante.

— Tant mieux, parce que j'ai besoin de vous au bloc. J'ai une aide-soignante qui a dû rentrer chez elle. Bien trop grippée pour travailler au bloc. Vous êtes sûre que ce n'est pas la grippe ?

Quoi ! Le bloc ?!

— Sûre, Madame.

— Bien. Vous avez déjà fait du bloc ?

— Euh, non.

— Aucune importance. De toute façon je n'ai pas le choix. Et puis vous n'êtes pas seule là-bas, il y a une infirmière qui vous dira quoi faire.

Tout à coup, une question me brûle, m'incendie, me carbonise les méninges.

— Et... c'est pour quelle spécialité ? demandé-je à mi-voix.

Pas le vasculaire, pas le vasculaire, pitié, pas le vasculaire...

— Le vasculaire. Avec le Docteur Cesare.

Ben voilà. L'horreur absolue. On y est.

Croyez-vous qu'il existe des petits diabolins ou pire un bon dieu qui s'amuse à vous jouer des tours, à créer des situations hilarantes comme celle-ci ? Eh bien moi j'y crois.

À moins qu'on m'ait jeté un sort, auquel cas, il me faut trouver urgemment un exorciste.

Je tente alors une esquivé, espérant un miracle.

— Mais, ils ont besoin de moi ici, enfin, je veux dire, il y a beaucoup de travail dans le service et...

— Ils se débrouilleront. Vous allez au bloc, un point c'est tout.

Elle semble agacée, aussi je n'insiste pas.

— Bien, Madame.

— Je vais prévenir vos collègues. Attendez-moi aux ascenseurs.

Je secoue nerveusement la tête et pars l'attendre sagement. Les cinq minutes qui me séparent du bloc suffisent à me faire frôler la rupture d'anévrisme. Je cogite tellement que ma boîte crânienne est au bord d'imploser.

— Un brancardier vient vous récupérer. Attendez ici. Et même si vous êtes malade, vous tenez bon, parce que sinon, je vous vire, dit-elle en s'éloignant.

Elle rigole là ?!

— Je plaisante bien sûr. Bon courage, Selena.

C'est ça, « Bon courage » ...

J'ai toujours détesté qu'on me souhaite bon courage. C'est vrai quoi, j'ai l'impression que je vais à l'abattoir ou au tribunal recevoir la sentence maximale et me faire exécuter. En même temps, ce n'est pas loin d'être la réalité. Bon, soit, contrairement à ce que dit l'expression, je ne crois pas que quiconque soit réellement mort de honte un jour, mais des traumatisés à vie de situations comme celle que je m'appête à vivre, ça oui, je suis sûre qu'il y en a tout un paquet !

Ledit brancardier me récupère comme prévu et me conduit aux vestiaires pour que j'enfile une tenue de bloc. Il s'agit d'un pantalon et d'un haut, bleus, difformes, deux fois trop grands, mais vu l'heure à laquelle j'arrive, je n'ai plus beaucoup de choix.

Le brancardier me tend le reste de mon attirail : un calot, des sur-chaussures et un masque. *Chouette ! Ça faisait longtemps !*

Je m'empresse de compléter ma tenue et suis soudainement envahie d'une toute, toute, petite lueur d'espoir. Ainsi parée, seuls mes yeux apparaissent et avec beaucoup de chance, Terence ne me reconnaîtra pas. D'ailleurs, je croise dans le couloir du bloc deux chirurgiens avec qui je bosse également, et aucun d'entre eux, bien qu'ils me saluent, ne me remet.

— Voilà, c'est la salle huit, me dit gentiment le brancardier.

Il y associe une moue, je dirais « compatissante », et ajoute :

— Bon courage.

Je me tourne vivement vers lui, les yeux écarquillés, mais il a déjà pris la fuite.

Et me voilà plantée devant une porte que je ne sais même pas ouvrir, le cœur tambourinant et la gerbe au bord des lèvres. L'infirmière m'aperçoit par la lucarne et ne tarde pas à m'ouvrir.

Je prends une grande inspiration, ferme les yeux deux secondes et prie rapidement la Déesse

Watchimaïka de me venir en aide. Instinctivement, je me demande si mon choix de prière est judicieux, car Watchimaïka signifie en langage d'arsouille : « Petite merde pondue sur la Lune ». Mouais, encore des restes de beuveries entre Lena et moi...

— Salut, entre. Tu es l'aide-soignante des étages, c'est ça ?

J'opine énergiquement de la tête. Je regarde brièvement dans la salle, nous sommes seules.

— Tu as déjà fait du bloc ?

Je reste de nouveau muette et fais non.

— OK, pas de problème. Tu fais exactement tout ce que je te dis, quand je te le dis. Tu ne t'approches pas de la zone patient et tu restes bien derrière la table. Je te demanderai de me passer des instruments que je te désignerai ou des compresses, et pour chacun tu devras coller les étiquettes correspondantes sur cette feuille. C'est bon pour toi ?

Zone patient, table, instruments, étiquettes.

— Oui, je crois que c'est bon.

— Il vaudrait mieux, parce que le Docteur Cesare n'est pas le plus commode des chirurgiens.

Jure !?

— Ah ! Et autre chose, si tu as envie de vomir, ravale ou débrouille-toi, mais ne va rien stériliser ou il te tue. Et pareil si tu dois t'évanouir, essaie de tomber du bon côté, pas dans la...

— Zone patient. OK, j'ai compris.

Eh bien, me voilà maintenant tout à fait sereine... Oh, Seigneur ! Pourquoi ne suis-je pas allée bosser au Mac Do ou dans un bar en bord de mer ???

Deux voix masculines me font d'un coup sursauter. Je reconnais bien évidemment l'une d'entre elles et j'attribue l'autre à celui que je pense être l'anesthésiste.

Ils rient ensemble, tandis que je perds le peu de self-control qu'il me restait. Et plus tout à fait sûre que mon attirail suffise à me camoufler, je tourne subitement le dos à tout ce petit monde.

— Bien. Commençons, j'entends dire Terence en chef d'orchestre.

Tandis que l'anesthésiste s'affaire à endormir le vieux monsieur sur la table d'opération, l'infirmière s'occupe d'habiller l'homme de tous mes cauchemars.

Personne ne semble me prêter attention, et je me dis que finalement, je vais peut-être pouvoir m'en sortir. Mouais, sauf que les petits diabolins doivent aussi lire dans mes pensées, car alors que je me crois à l'abri derrière ma tenue, Terence s'intéresse malheureusement à moi.

— Et qui avons-nous aujourd'hui ? Ce n'est pas Elodie, ça.

— Non, Docteur, elle était trop malade. On l'a renvoyée chez elle, s'empresse de répondre l'infirmière.

— Bien, et donc ? J'aime savoir qui est dans mon bloc.

Rhoo ! Hé, t'es au courant que tu n'es pas le Seigneur Lannister non plus !?

— C'est une aide-soignante des étages qui vient nous dépanner, reprend la traîtresse d'infirmière.

Et comme si elle n'en avait pas assez dit, elle finit de m'achever.

— Oh ! Mais je ne t'ai même pas demandé ton prénom.

Je me retourne alors tout doucement, et trouve trois paires d'yeux fixées sur moi en attente de réponse. Je suis sûre que je suis aussi rouge que le sang qui va bientôt sortir du vieux monsieur.

La paire que je connais parfaitement s'accroche profondément à mon regard et se plisse avant même que j'aie prononcé une syllabe. Ma carotide à trancher qu'il m'a reconnue !

Eh bien, puisque je suis grillée, allons-y gaiement...

— Selena, je m'appelle Selena.

— Bienvenue, Selena, déclare avec joie l'anesthésiste.

Terence qui enfile la deuxième paire de gants stériles ne dit rien, mais affiche toujours le même regard moqueur en ma direction. Punaise, il jubile à plein nez. Je sens que cette matinée en compagnie du Régicide va être un enfer...

Le début de l'intervention se déroule dans le plus grand silence. Anouk, l'infirmière, assiste Terence, et moi, j'assiste Anouk. Je veille à bien respecter les consignes qu'elle me donne, et pour l'instant je n'ai ni tourné de l'œil ni vomi. Je suis bien sûr à la limite du malaise tant je suis tendue, mais la froideur du bloc calme mes angoisses.

Au bout de quelques temps, l'opération a bien avancé et je parviens enfin à me détendre.

Je tente de me convaincre que si je ne regarde pas Terence, je serai en mesure de mener à bien mon rôle ici. Il est hors de question que je me perde dans des délires fantasmagoriques, au risque de succomber encore à des désordres cardio-

respiratoires. Oui mais une fois de plus, les petits diabolotins ont envie de corser la partie et je tressaille lorsque Terence s'adresse à moi.

— Vous êtes étudiante infirmière, c'est ça ?

— Qui moi ? demandé-je tétanisée.

— Non, je demande ça à mon collègue anesthésiste, argue-t-il d'un haussement de sourcils bien significatif. Selena, continue-t-il, je ne suis pas en mesure de lire sur vos lèvres parce qu'elles sont cachées par votre masque. Alors arrêtez de marmonner et veuillez me répondre de façon audible.

Les autres rient, et moi je m'enfonce de plus en plus profondément dans le sol.

— Je... Oui, je suis étudiante infirmière.

— Alors approchez-vous. Venez voir cette jolie carotide qui bat à ciel ouvert. Je m'exécute sans trop savoir où me placer.

— Mettez-vous derrière moi pour ne pas toucher le champ.

Je prends place et... vois un joli dos, bien large, mais bien trop haut aussi pour que je puisse voir quoi que ce soit de l'intervention.

Le gentil anesthésiste s'en rend compte et m'invite amusé de son côté. J'ai effectivement la place d'honneur. D'ici, j'ai une vue parfaite sur ladite carotide. Mise à nu, elle palpite au grand air, au rythme des lentes pulsations cardiaques du patient. Mais les miennes s'arrêtent de façon brutale pour repartir de manière anarchique quand mon regard se pose sur le Docteur Cesare.

Il est totalement absorbé par ce qu'il fait, et je découvre chez lui une nouvelle expression que je ne lui connaissais pas : la passion. Oui, ses yeux affichent la rigueur et la détermination des passionnés. Il transforme sa rage habituelle et la détourne au service de ses mains. Et ces dernières se meuvent avec l'habileté du pianiste, conscientes que la vie est suspendue à leur dextérité.

Je n'arrive pas à détacher mes yeux de lui. Des tas d'images salaces m'arrivent en pleine face, et comme par enchantement – ou malédiction –, je me souviens maintenant de la sensation du contact de ses mains sur mes jambes. L'alcool avait hier soir anesthésié la moindre de mes fibres, mais dès lors, tout m'arrive à distance : la chaleur, les frissons, cette vague indescriptible qui part du bas

ventre pour s'évaporer dans un souffle plaintif...

Et voilà. Les voici les délires fantasmagoriques que je craignais ! Mais Terence me sort violemment de ma rêverie pour mieux me replonger dans la torpeur.

— Le spectacle vous plaît, Selena ? dit-il machiavéliquement.

— Je... Oui, c'est tout à fait saisissant.

Et là, je pense que je manque de m'étrangler, lorsqu'il rajoute bien haut :

— Ah ! Si seulement je n'étais pas un tel connard, je pourrais devenir l'Imperator des carotides !

Je vous jure que je me suis pincée par trois fois, j'ai même re-prié la déesse des arsouilles, promis à Dieu, encore, que je ne boirais plus et que je ferais pénitence s'il me permettait de faire machine arrière. Mais non. Tout est dit. Je viens d'avoir confirmation que j'ai bien traité Terence Cesare de tout ça hier soir.

Anouk me sauve de THE situation gênante, en me demandant du fil pour suturer. J'en déduis que l'intervention touche à sa fin, et par là même, mon supplice aussi. Effectivement, Terence suture la plaie et s'attaque au compte rendu opératoire, pendant qu'Anouk et moi rangeons la salle.

— Allez, on a mérité une bonne pause repas, exprime avec joie ma collègue.

Pour ma part, je n'ai pas faim, mais je ne veux surtout pas me retrouver seule avec Terence dans la salle d'opération. Alors je la suis à grands pas vers les vestiaires.

— Vas-y, je te rejoins. Je vais voir si mes collègues ont terminé, me dit-elle en se dirigeant vers les autres salles de bloc.

— Ça marche.

Je retire mon calot et libère mes cheveux qui me compriment douloureusement la tête.

— On a mal au crâne ?

Je n'ai pas été assez rapide et Terence est une nouvelle fois sur mes talons. Il me rattrape promptement et me frôle lorsqu'il ouvre la porte qui conduit aux vestiaires. Évidemment, il ne m'en faut pas plus pour palpiter.

Nous stoppons notre remontée lorsque nous arrivons face aux vestiaires, qui Dieu soit loué, ne sont pas mixtes. Nous entrons chacun dans le nôtre, et je me change en un temps record pour éviter de le croiser en partant. Mais tandis que je me précipite pour sortir, il en fait de même, et une nouvelle fois, je me heurte violemment à lui.

Je voudrais prendre la parole, mais je me rends compte que je ne sais même pas comment je dois l'appeler. Docteur ? Monsieur ? Terence ? *Connard* ? me souffle ma conscience. J'interromps cette dernière et me jette à l'eau.

— Je suis désolée pour hier.

Le salaud ne dit rien et me regarde, attendant ma probable nouvelle humiliation. Le silence persiste et je suis super mal à l'aise.

— Mais dites quelque chose, zut ! Je vous dis que je m'excuse.

— Zut ? Qui dit encore zut de nos jours ?

Je suis interloquée. C'est tout ce qu'il trouve à me dire ? Sait-il combien il m'est difficile de lui parler ? Mais finalement, il enchaîne, mais de la manière la plus inattendue.

— Il faut qu'on se voie, Selena. Ça a assez duré. Tenez, voici mon numéro. Je saisis le bout de papier qu'il me tend et reste sidérée.

Comme à l'accoutumée, je perds toute verve et hoche bêtement la tête, seulement accompagnée de l'éternel :

— OK...

Terence esquisse un sourire et me laisse dans le couloir, abasourdie, et tenant délicatement le papier entre mes doigts, comme s'il s'était agi de la pierre de Rosette³, aussi lourde que précieuse.

23- Les dix chiffres

Je tiens toujours ce petit bout de papier et n'arrive pas y croire. Il m'a donné son numéro de téléphone... Et j'en fais quoi moi ? *Ben, tu l'appelles, nounouille !* Ah, ah, ah ! Merci pour l'info. J'ai bien compris que c'était pour l'appeler, mais je vais lui dire quoi ?

Je range confuse le petit bout de papier dans mon sac, avant de me raviser.

Non, je ne peux pas l'appeler. Il est marié, plus que dérangé, et je n'ai pas besoin de replonger dans les délires lubriques du Manoir des perversions. Je n'ai pas stoppé toute relation avec William pour replonger avec le maître de cérémonie.

Je reprends le papier, le mets en boule et m'empresse de le jeter à la poubelle. Je respire un bon coup, et sûre de moi, je quitte le lieu et pars en direction du self.

Et si c'était différent ? Et s'il était bien plus que ce sale type arrogant et désagréable ?

Son visage me revient alors en pleine face, et je prends conscience que je n'avais jamais été obsédée par quelqu'un, autant que je le suis par Terence Cesare.

Non seulement je pense à lui bien plus souvent que je ne veux l'admettre, et ce, de toutes les façons qu'il est possible de le faire, mais je me rends compte également que je vis Terence Cesare, je respire Terence Cesare. Il est à lui seul responsable de mes humeurs quotidiennes. Je meurs à petit feu chaque fois qu'il quitte une pièce, et ressuscite chaque fois qu'il réapparaît. Jamais aucun homme n'avait joué à distance comme il le fait, sans même s'en rendre compte, avec mes hormones et mes organes vitaux. Mon estomac a pris la place de mon cœur, et mon bas-ventre celle de mon cerveau ; j'y subis de violentes contractions comme s'il s'agissait de maux de tête. Et lorsque je choisis mes vêtements pour venir

travailler, c'est encore à lui que je pense...

Je fais demi-tour et remonte en courant jusqu'au bloc.

Lorsque je retrouve la poubelle, une femme de ménage est en train de la vider.

Oh, c'est pas vrai !!!

Je me précipite sur elle et tente de la lui arracher des mains.

— Attendez ! lui hurlé-je dessus.

La pauvre pousse un cri de surprise et me regarde l'air paniqué.

— Non mais ça ne va pas, non ?

— Je suis désolée, c'est juste que j'ai jeté quelque chose et il faut absolument que je le récupère. Enfin... je crois.

La pauvre petite femme me regarde suspicieuse, mais finit par lâcher la poubelle.

Une fois de plus, je me ridiculise à cause de lui...

Je finis par retrouver le petit bout de papier, mais alors que je le tiens, je replonge dans mes dilemmes cornéliens.

Et si je laissais faire le hasard ou le destin ? Et si je m'assurais que c'est ce que j'ai réellement envie de faire, au plus profond de moi ?

Je regarde le petit bout de papier, y lis brièvement les dix chiffres écrits, et le déchire en une dizaine de morceaux. Si par miracle, je parviens à me souvenir des chiffres, alors je l'appellerai.

Bon, est-ce que le fait de les réciter vingt fois d'affilée, c'est tricher ? C'est ce que je fais en regagnant le self. J'y retrouve Anouk et tout un tas d'autres personnes du bloc, dont Terence bien évidemment.

— Selena ! On est là, viens, me fait signe Anouk, tandis que je déambule à la recherche d'une échappatoire, mon plateau à la main.

Bien sûr, les diabolotins ne m'ont laissée qu'une seule place. Et en face de qui ? Eh oui, dans le mile. Il y a au moins quinze personnes autour de cette table, et la seule place laissée libre est au milieu, et pile poil en face de lui. Si vous pensez qu'avec ça je vais pouvoir avaler quoi que ce soit !

Je m'assois le plus discrètement possible et ose à peine lever un regard. Mais

Anouk m'interpelle à l'autre bout de la table.

— Alors, Selena, tes impressions de premier jour au bloc ?

Et voilà, tu parles d'une discrétion, tout le monde a maintenant les yeux braqués sur moi. Aussi, je ne tarde pas trop à répondre, pour retrouver un semblant de solitude.

— Super, c'était top.

OK. J'ai dit que je n'avais pas tardé à répondre, alors ça ne m'a pas permis de préparer un long discours, et je leur sors la phrase la plus débile au monde : « Super, c'était top ! » Mais quelle godiche ! Anouk me sourit poliment et rajoute gentiment :

— En tout cas, tu t'en es sortie comme un chef !

Je la remercie timidement et me concentre sur mes petits pois que je triture du bout de ma fourchette. Je m'en détache néanmoins pour jeter de brefs coups d'œil vers Terence, mais il est clairement occupé à discuter avec son collègue et parvient à faire totalement abstraction de ma personne.

Et contrairement à moi, je vois que rien ne lui coupe l'appétit. Il dévore son assiette et engouffre rapidement son dessert, avant de se lever brusquement et de dire :

— Bien. Je file, j'ai mes consultations.

Il quitte la table et ne me regarde à aucun moment.

Et si je me faisais des films ? Et s'il ne m'avait donné son numéro que pour me parler ? Juste pour me dire « Écoute gamine, t'es mignonne, mais maintenant faudrait arrêter de me reluquer à tout va comme ça ! »

Son numéro ! Je vérifie que les chiffres sont encore bien à leur place dans mon cerveau.

Une fois de plus, je suis malmenée par mes interprétations et les émotions qui s'y rattachent.

Je termine mon semblant de repas dans le silence, simulant un quelconque intérêt pour les conversations qui se tiennent autour de la table.

Je passe le reste de l'après-midi au bloc, mais avec un autre chirurgien

vasculaire, le Docteur Coquepain. Tout y est bien plus simple. Je n'éprouve aucune attirance pour le petit bonhomme à l'accent antillais, sûrement parce qu'il doit frôler les soixante-dix ans... Je parviens ainsi à exécuter mes tâches, sans encombre.

Je quitte la clinique encore tourmentée. Les dix chiffres m'ont torturée tout l'après-midi, et continuent de se répéter en boucle dans ma tête.

OK, c'en est trop.

Je me gare en bas de chez moi et attrape mon téléphone. Si je ne le fais pas maintenant, je ne le ferai jamais, parce que je sais qu'une fois confinée dans mon appartement, je trouverai toutes les raisons du monde pour ne pas l'appeler. Or ici, dans ma minable petite voiture, je n'ai aucune distraction, aucun élément perturbateur, si ce n'est mon éternelle et emmerdeuse conscience.

Je pianote les dix chiffres qui, bien sûr, s'emmêlent désormais.

Je respire un bon coup, et quand je suis certaine du bon ordre, j'appuie sur la touche appeler.

La sonnerie retentit trois fois, puis...

— Allô ?

La voix grave et sombre de Terence me fait frémir. Je ferme les yeux et inspire tout l'air nécessaire pour faire marcher mon larynx.

— C'est... Selena.

Un silence horrible s'installe, et mon cœur cumule la tachycardie et les loupés.

— Comment saviez-vous que j'étais seul ?

— Quoi ?

— Il ne faut pas m'appeler à cette heure-ci normalement.

Il fait des pauses entre chaque phrase.

— Mais ma femme n'est pas là ce soir.

— Oh ! Je suis désolée, je...

Et voilà, ça y est, je panique. Sa femme, bordel !

Évidemment, rien ne se passe jamais comme on l'imagine. Moi, je m'étais fait cinquante scénarios du genre : « Oh, Selena, je me languissais de votre appel »

ou même « Oh, c'est bien que vous l'ayez fait ». Mais non, j'ai droit à : « Faut pas appeler à cette heure-là, parce que je suis marié, MARIÉ » !!!

Par miracle, il prend les devants et brise mon silence de midinette.

— On peut se voir ? Maintenant ?

Respire, respire...

— Je... Oui.

— Bien. Vous vous rappelez où j'habite ?

Oh, la la ! Mais alors pas du tout. Je n'ai que quelques vagues souvenirs de cette soirée. Je me souviens d'une rue longée d'échoppes, d'une porte bleue... Tout à coup, je me remémore ma sérénade devant sa porte. *Oh, c'est pas vrai !!!* Mais quelle honte !

— Vous êtes toujours là ?

— Oui, non, enfin, je veux dire oui, je suis là, mais non, je ne me souviens pas de votre adresse.

La fin de ma phrase se perd presque dans un murmure inaudible, tant je suis gênée par les raisons de mon amnésie.

— Mmm, je vois. De toute façon, je ne crois pas que ça soit une bonne idée. Il vaut mieux qu'on se voit ailleurs. Je vous rappellerai. Bonsoir, Selena.

— B'soir.

Il a raccroché.

Et moi, je suis comme une conne, mon téléphone à la main, le cœur et l'estomac en dehors de ma cage thoracique, à essayer de recouvrer mes esprits.

Les jours qui suivent cet appel, je pense que je passe plus de temps à consulter mon téléphone, à la recherche d'un appel manqué ou d'un SMS reçu, qu'à me soucier de l'heure qu'il est, ou à me nourrir.

Je croise à de multiples reprises Terence à la clinique, mais je ne trouve jamais le courage de l'intercepter, tout simplement parce que je ne sais pas quoi lui dire.

Je suis tout bêtement intimidée face à lui. Le pire étant que je n'arrive pas à expliquer les raisons de ma timidité, et encore moins de mon attirance pour lui.

Tout avait été bien plus simple avec William. Il m'avait fait un rentre dedans sans équivoque, usant de son humour et de sa bienveillance. Mais avec Terence tout est bien plus compliqué.

Il peut être affreusement désagréable et fermé à tout ce qui l'entoure, traînant en permanence derrière lui les traumatismes d'une enfance douloureuse. Il se permet des attitudes plus que douteuses à mon égard alors qu'il est marié, symbolisant par là même, le salaud dans toute sa splendeur.

Et malgré tout, je suis irrémédiablement attirée par lui.

Est-ce parce qu'il représente la réussite sociale ? Est-ce mon besoin de guérir le pauvre petit garçon qu'il a été, en me positionnant comme sauveur ? Ou est-ce bien plus animal que ça, au sens où je suis simplement éblouie par sa beauté, voire même par son odeur, alpaguée par ses phéromones ? Et puis, il y a aussi l'homme qui m'a tirée d'un mauvais plan à la Villa Marcel, en se battant contre trois types, l'homme qui m'a soigné les genoux et préparé de la soupe.

Oui, les jours s'enchaînent, et lui s'amuse de la situation. Il me tourmente, mais différemment d'autrefois. Son dédain et ses sautes d'humeur ont laissé place à des regards plus sensuels, mais aussi plus malsains, profitant toujours du fait que nous ne soyons jamais seuls pour m'adresser des sourires en coin, me frôler un doigt ou une hanche, et faire des allusions toujours dissimulées à ma soirée d'ivrogne. Mais il ne m'a pas rappelée.

Je devrais certainement faire abstraction de tout ce qu'il s'est passé. Il n'y a rien de correct dans ce jeu que nous initions, et après tout, peut-être regrette-t-il lui-même son égarement envers la gamine que je suis. Bizarrement, je dois souffrir de masochisme ou d'une estime de moi bien amoindrie, parce qu'au fond de moi, j'ai cruellement envie qu'il succombe et ce, quelles qu'en soient les conséquences. Ou alors, il réveille en moi celle que je suis réellement.

Alors c'est moi qui vais faire le chat maintenant, et la petite souris n'aura qu'à essayer de survivre.

C'est ainsi qu'à partir de là, je me suis mise à l'allumer de la façon la plus impertinente qui soit ; lui adressant des sourires ensorcelants, jouant avec mes cheveux, ondulant mon corps, comme je l'avais si souvent vu faire dans les vieux films que nous regardions avec maman. Les Marilyn et autres Bardot ont soudainement fait de moi une femme sensuelle en quête de séduction.

J'ai fait en sorte qu'il ne voie que moi. Vu l'effet que mon petit manège produisait sur les autres médecins, je me savais sur la bonne voie, comprenant de surcroît qu'en attirant les autres hommes, j'attiserais son instinct de mâle et son besoin de dominer. Et je me suis mise à aimer ce que je provoquais.

Et puisqu'il ne m'appelait pas, c'est moi qui allais le faire. Mais doucement, par étapes. J'allais commencer par les SMS, d'une part parce que j'écris mieux que je ne parle, cachée derrière mon clavier, et d'autre part parce qu'ils permettent d'être lus et relus, d'être conservés.

Voilà comment ce soir-là, bien installée sur mon canapé, je prends mon téléphone et ose écrire.

Moi : Salut, grand chef, auriez-vous égaré mon numéro ou simplement perdu l'audace et le courage de m'appeler ? Selena.

Et avant d'envoyer, j'écris les fameux dix chiffres que j'avais comme tatoués dans ma mémoire.

24- Ce que femme veut

Moi : Salut, grand chef, auriez-vous égaré mon numéro ou simplement perdu l'audace et le courage de m'appeler ? Selena.

Lui : SMS = appels = pas le soir.

Super ! Toujours aussi aimable. Voilà une démonstration magistrale de l'art de calmer les gens. Mais c'est fini, je ne me laisse plus impressionner par lui.

Moi : 18h = Après-midi. Vous = Personne âgée.

Une minute, deux minutes, dix minutes... Rien, aucune réponse.

Merde, j'y suis peut-être allée un peu fort... J'étais pourtant persuadée que le rentre dedans fonctionnerait. Mais après tout, qu'est-ce que j'y connais moi en techniques de drague ?

On ne peut pas dire que j'aie un palmarès d'élite, et dans tous les cas, je n'ai jamais pris les devants ni pour Max ni pour William. J'ai toujours succombé, mais je n'ai jamais réellement provoqué les choses.

Là, c'est différent. Terence a déclenché en moi une sorte de confiance et de pugnacité que je ne soupçonnais pas. Ces petits jeux de séduction au parfum d'interdit ont éveillé en moi une âme de conquérante. Je suis comme un nouveau-né, affamé et obsédé par la satiété.

Je le désire plus qu'autre chose, et plus il se joue de moi, plus monte en moi l'envie de le posséder.

Je suis en train de subir les tourments de l'addiction. Une bonne dose d'euphorie, suivie d'une grosse portion de manque. Plaisir et souffrance, voilà tout ce que m'amène cette relation même pas consommée.

En attendant, je rage, car il ne me répond pas.

Une heure a passé et j'ai fini par balancer mon téléphone au fond de mon sac.

Loin de ma vue, je pourrai enfin me concentrer sur autre chose. Mouais, sauf que je ne sais pas quoi faire... Je m'ennuie tellement que j'hésite même à appeler William. D'ailleurs, peut-être sont-ils ensemble ?

Tout un tas de films se jouent alors devant mes yeux. On est jeudi soir, Terence et William sont inséparables.

Oui c'est ça, je vais appeler William ! Je récupère mon téléphone et le cherche dans mes contacts.

Merde ! Je l'ai effacé. *Oh, c'est pas vrai...* Comment je vais faire pour l'appeler sans numéro ? Et voilà, mes plans diaboliques tombent à l'eau.

Tout d'un coup, me revient en mémoire que William voulait mettre sa voiture en vente. Je n'en avais eu bien-sûr rien à cirer quand il me l'avait dit, mais j'avais tout de même simulé un quelconque intérêt, ce qui me permet de me souvenir qu'il avait alors prévu de faire passer une annonce sur Leboncoin. Je me précipite sur le site, et bug sur le moteur de recherche. Je ne connais pas la marque du véhicule ; je suis nulle en voiture.

Il y a 1148 offres. Bon sang, ça va me prendre des heures ! Mais je n'ai pas le choix et quelque part, je suis toute excitée à l'idée de jouer les Colombo.

Ha Ha ! Je l'ai ! Au bout de quarante-cinq minutes, je tombe sur The annonce. Et voilà, j'ai retrouvé le numéro de téléphone de William.

Je me lève d'un bond et entame la danse de la victoire. « Ce que femme veut, femme obtient ». *Ou Dieu le veut... je ne sais plus. Bref, c'est pareil, j'ai gagné !*

Je compose enfin son numéro et attends. Il décroche.

Sa voix dénote un mélange de surprise et de joie. Je suis sur la bonne voie. La musique en arrière-plan me laisse entendre qu'il est de sortie.

— Selena ?

— Bonsoir, William.

— Salut. Je ne croyais plus que tu m'appellerais. Tu vas bien ?

— Oui, ça va. Tu fais quelque chose là ?

— Euh... Ouais. Je suis avec les autres, on mange au café Drop.

Bingo, Twingo, Geppetto !

— Tu veux nous rejoindre ?

Je laisse passer quelques secondes, jouant la fille qui réfléchit.

— Ouais, pourquoi pas. Je passerai dans la soirée.

— Super. À tout à l'heure. Selena ?

— Oui ?

— Je suis content que tu viennes.

— À toute.

C'est ça, rame. Je raccroche et affiche un sourire machiavélique. Je suis TROP forte !

L'idée d'aller seule au café Drop me tente peu. Aussi, je décide d'appeler mes amies. Je sais Lena partie avec ses parents, et de toute façon, j'aurais eu du mal à passer la soirée entre elle et son frère. Mais Alice et Marie sont en ville. Je leur envoie donc un texto, les suppliant de m'accompagner.

Leurs réponses ne tardent pas.

Alice : Quoi ? Toi ? En mode j'organise des soirées improvisées 2 fois d'affilée ???

Marie : Selena Paris, qu'est-ce que tu caches ? 2 fois que tu nous traînes en ville. Qui êtes-vous ? rendez-nous la vraie Selena.

Moi : Bon, ça veut dire oui ?

Alice : OK. Mais t'as intérêt de m'en dire plus. Passe me chercher.

Marie : Un peu ma belle. J'en peux plus de la télé. Tu passes ?

Moi : Vous êtes les meilleures, je passe vous récupérer d'ici 2 heures.

Il me reste pas mal de temps pour me préparer et les rejoindre. Il faut absolument que je mange, sans ça, je ne vais pas supporter le moindre verre, et hors de question que je me ridiculise de nouveau.

Je prépare mon cinquième taboulé de la semaine. Je n'ai pas une thune, et n'ai aucune envie de cuisiner en ce moment. Pendant qu'il gonfle, je pars me doucher.

J'avale par la suite ma ration quotidienne de semoule aux raisins secs, et enfile la robe sélectionnée.

Je sais, j'avais dit pas de robe pour aller dans un bar. Sauf que là, mon seul but est d'allumer mon Emperor préféré. Il s'agit d'une robe portefeuille vert émeraude, de longueur sage, et dont l'ouverture se fend du genou au sternum, ne fermant que par un nœud de taille, dénudant ainsi celle qui la porte à chaque enjambée. Une paire de talons argent à brides vient renforcer la sensualité de cette tenue, et mes cheveux en cascades dans mon dos me donnent un côté plus femme.

J'enfile ma veste en cuir noir et pars chercher les miss.

— Bon alors, Selena. Tu nous dis qui est ce mec pour qui tu nous a tirées de notre soirée de profond ennui, ou faut qu'on devine ? me jette sans demi-mesure Alice.

— Quoi ! Pourquoi de suite il faut qu'il y ait un mec pour que je veuille sortir avec vous ?

— Parce que tu ne fais jamais ça, et puis peut-être aussi parce que la dernière fois qu'on est sorties, on t'a vue partir avec un beau gosse qu'on connaît pas, n'est-ce pas ?

Oups. Démasquée.

— Quel beau gosse ? Où ? Quand ? s'affole Marie.

— À la Villa Marcel. Elle est partie avec un gars, mais genre Ashton Kutcher, sans le côté guimauve, tu vois. Ouais, plutôt le genre Theo James, en fait. Le mec beau au possible, le mâle dans toute sa splendeur, le genre qui sent la testostérone à plein nez.

J'éclate de rire et secoue la tête, sans quitter la route des yeux.

— Non, mais, c'est fini oui. N'importe quoi !

Mais Marie enchaîne rapidement.

— Mais putain, non, je n'ai rien vu ! Mais tu ne sortais pas avec le frère de

Lena, Wilfried ou ché pas quoi ?

— Wilfried ? William. Si, mais ça n'a pas fonctionné. Mais il ne se passe rien avec l'autre type. Il m'a juste ramenée chez moi.

Bon, je raccourcis un peu l'épisode, elles n'ont pas besoin de tout savoir. Mais à leur tête, je comprends que je ne vais pas m'en sortir si facilement.

— Mais c'est qui ce type ? Tu le connaissais ? s'inquiète à présent Marie.

— Oui, maman. Je bosse avec lui à la clinique.

— Et il fait quoi là-bas ?

— C'est euh... un chirurgien, je réponds doucement, sachant très bien dans quel délire elles vont partir.

— Quoi ? Un chirurgien ? Punaise, tu ne te fais pas chier, Mademoiselle Paris. Paie ton cliché. L'infirmière qui se tape le beau chirurgien, s'en amuse Alice.

— Pff... Pensez ce que vous voulez, mais il ne s'est rien passé avec lui.

D'abord il est marié...

— Ouais, c'est pour ça qu'il ramène les étudiantes infirmières chez elles, parce que c'est un mec super bien. Genre le gars, il est marié, mais il sort en boîte et s'occupe de son petit personnel.

— Alice, ça n'a aucun sens ce que tu racontes, tenté-je en riant, de façon peu convaincante.

— Et le fait que tu te ramènes ce soir dans cette tenue, ça n'a aucun sens non plus ?

— Quoi ? Qu'est-ce qu'elle a ma tenue ? Et puis je n'en sais rien s'il y est. J'y rejoins William.

— Quoi William ? Mais qu'est-ce qu'il vient foutre dans l'histoire lui ? Je ne comprends plus rien, s'agace Marie.

— C'est vrai ça. Je croyais que tu l'avais plaqué, insiste Alice en croisant les bras sur sa poitrine et en me regardant avec insistance.

— Hé, mais c'est fini là ? C'est mon procès ou quoi ?

— Non, mais si on doit te servir d'excuse, on a bien le droit de savoir pour qui, pour quoi !

— OK, OK.

Je prends une grande inspiration.

— Bien, commencé-je, avec le visage assorti au feu devant lequel nous sommes arrêtées. Il s'agit de Terence Cesare. C'est le meilleur ami de William, enfin un truc du genre. Alors oui, j'ai plutôt craqué pour lui, et bien que j'aie quitté William, je l'ai rappelé pour passer la soirée avec, dans l'espoir que... Terence y soit.

Pas un mot ne sort de la bouche de mes amies, et je sens leurs regards hallucinés, posés sur moi. Enfin, Alice prend la parole.

— Selena Paris ! prononce-t-elle avec lenteur. Tu es une fille de petite vertu... diaboliquement coooool ! s'excite-t-elle finalement.

— Quoi ? Mais il est marié !

— Et alors, on s'en fout, Marie. C'est le problème de sa femme ça, pas celui de Selena.

— Hé ! Du calme toutes les deux, parce que là, j'ai effectivement l'impression d'être une grosse salope.

— Envers qui ? Le chirurgien, sa femme ou William ? m'interroge Marie avec un sérieux qui ne fait que confirmer mon auto-insulte.

Seigneur. Elle a raison. Je le suis envers tous.

Cette soirée n'est pas du tout, mais du tout une bonne idée. Et je n'aurais jamais dû embarquer les filles là-dedans. Je suis maintenant prise d'une indéfinissable honte.

— Bon, écoute, Marie, Selena n'a aucun compte à nous rendre. Nous sommes tous majeurs, et des adultes vertueux qui plus est, dit Alice de façon théâtrale.

Nous nous regardons toutes les trois, avant d'éclater de rire.

— Ouais t'as raison, ma grande. Après tout, on s'en cogne. Allons nous amuser, finit par dire Marie.

Note pour plus tard : si un jour je dérape vraiment, ne pas compter sur elles. Elles sont aussi dévergondées que je m'apprête à l'être, et n'ont a priori pas plus de sens moral que je n'en ai.

Nous arrivons à hauteur du café, et je lutte de toutes mes forces pour ne pas faire demi-tour. Mais je n'ai pas fait tout ce cirque et traîné mes amies dans cette histoire pour me dégonfler maintenant.

Une fois devant les portes du café, je gonfle la poitrine et m'encourage intérieurement : *Prête*.

Le videur nous ouvre les portes avec un sourire plus-lourd-tu-meurs. Il faut dire qu'on s'est toutes les trois mises sur notre 31. Marie, la jolie brunette au carré court, porte une robe bleue ultra moulante ; et Alice qui est le prototype de la belle blonde a mis une robe rouge, mais qui lui va si bien, qu'elle devient classe sur elle, quand n'importe quelle autre fille la rendrait vulgaire. Je me demande d'un coup si c'est une bonne idée de sortir avec Alice, parce qu'à côté d'elle, on devient transparentes.

Comme à l'accoutumée la salle est blindée. Nous déposons nos vestes et sacs au vestiaire, et regagnons le bar pour commander un verre. Je veille finalement à ne pas prendre d'alcool, car j'ai pour mission de ramener les filles en fin de soirée.

Tandis que le barman prépare nos boissons, je scrute la foule à la recherche de William, entre autres... Je les devine au carré réservé, aussi mon regard se lève-t-il rapidement vers la plateforme.

Et ils y sont.

Je repère en premier lieu William parce qu'il est debout et se dirige vers les fauteuils. Mais lorsqu'il s'assoit, je le vois prendre place auprès de Terence. Mon sang ne fait qu'un tour avant de se figer. Mon estomac se tord à la vitesse de l'éclair et je reste pétrifiée par la vision des deux hommes.

— Hé ! Ça va, Selly ? me demande Alice.

— Oui ça va. Ils sont là-haut, je réponds en les désignant d'un coup de menton des plus discrets.

— Alors au boulot, ma grande. À la chasse.

— Tais-toi, Alice. Tu me fais peur là. On ne peut pas faire comme si j'avais rien dit ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles. Tu es passée nous chercher pour sortir, et là, t'as aperçu ton ex que tu veux saluer. Y'a rien de plus à dire.

— Ouais, y'a rien de plus à dire, rajoute Marie en sirotant son mojito et en ouvrant la marche.

Nous traversons la foule en délire, et les filles s'amuse à répondre aux danseurs aguicheurs. Pour ma part, j'ai perdu toute l'audace dont j'avais récemment fait l'acquisition. Plus je suis en approche de William plus je me souviens des moments heureux passés en sa compagnie. Cet homme a toujours été courtois avec moi, et mis à part l'épisode du Manoir, il m'a toujours respectée.

Courtois, respectueux, ce sont donc là les seuls adjectifs que je lui attribue ? J'en ai bien peur, parce que depuis que je suis tombée sous l'emprise de Docteur Double-face, je comprends que je n'ai jamais été amoureuse de William.

— Te voilà.

William se lève à ma rencontre. Il ne peut dissimuler sa joie et affiche ce sourire qui lui va si bien.

Bien que je me sois avoué ne jamais avoir ressenti pour lui autre chose que de l'affection, je n'en admet pas moins qu'il est irrévocablement séduisant. Et si j'en juge par la tête d'Alice, ce n'est pas elle qui ira me contredire. Cette dernière affiche une bouche bée et des yeux ronds plein de cœurs. Elle parvient néanmoins à émettre un « Wahoo ! », lorsque William s'approche de moi.

Je secoue la tête amusée et m'empresse de saluer William.

— Salut.

— Bonsoir, Selena.

L'instant est on ne peut plus gênant. Je crois que chacun de nous deux hésite à se faire la bise, si bien que nous en restons aux salutations impersonnelles.

— Vous voulez boire quelque chose ? s'égosille William en nous regardant toutes les trois.

— On a ce qu'il faut, merci.

Je tente de paraître détendue, mais en vérité, je suis nerveuse au possible. Et le

fait de voir Terence derrière William n'arrange en rien mon état. Celui-ci est assis, et en pleine conversation avec un type que je ne connais pas. Il finit par me voir et alors qu'il s'apprête à porter son verre à la bouche, il fait une pause et m'adresse un sourire en coin qui me vaut direct une montée de chaleur étourdissante.

Je réalise soudainement que William me parle, mais je n'ai pas entendu un traître mot de ce qu'il m'a raconté.

— Excuse-moi ? Tu disais ?

— Tu ne nous présentes pas tes amies ?

— Oh ! Si, bien sûr. Voici Marie et Alice.

Je présente mes amies de gauche à droite, d'un rapide geste de la main. Alice ne semble pas s'en contenter et me pousse pour s'incruster entre William et moi. Elle tend la main à ce dernier et se pavane grossièrement.

— Salut, moi c'est Alice. On s'est déjà vus à ta maison au Ferret. Je suis dans la classe de Lena, ta sœur. Enfin voilà quoi, je suis Alice.

William sourit tout en hochant la tête, la main d'Alice toujours dans la sienne. Je tire le bras de mon amie, afin qu'elle libère ce pauvre garçon, et je lui balance dans la foulée un discret coup de talon dans le mollet. Je ne suis plus avec William, mais le petit jeu d'Alice m'énerve au plus haut point. Je sais, ce n'est pas très fair-play, surtout quand je me permets de me servir de lui pour mieux atteindre Terence.

— Installez-vous, Mesdemoiselles.

William désigne les fauteuils et je m'empresse de prendre la place laissée libre, à la gauche de Terence. William se pose à côté de moi, et... Me voilà prise en sandwich entre les deux. Pas géniale la situation ! Quant à Alice, elle s'incruste sans vergogne aux côtés de William. Finalement, je me dis qu'elle pourrait se rendre plus utile que je ne le pensais, car en s'occupant de William, j'ai ainsi libre-accès à son meilleur ami. Au diable la possessivité ! J'ai d'autres chats à fouetter, en l'occurrence le superbe félin qui est à ma droite.

Sauf que les minutes passent, et d'un côté, Alice monopolise William et de

l'autre, Terence est toujours en pleine conversation avec l'autre type, et ne semble pas se soucier de moi.

Réfléchis, réfléchis...

Je souris d'un coup et me saisis de mon téléphone.

Moi : On est peut-être le soir, mais je ne vois aucune femme à l'horizon.

J'appuie sur Envoi et attends nerveusement la réaction de mon voisin, statique, mais le regard bloqué douloureusement sur ma droite. Terence attrape son téléphone dans sa poche arrière et y lit le message. Complètement impassible, il stoppe sa conversation et tape sur son clavier.

Je jubile intérieurement, et quand mon téléphone vibre, un volcan s'échappe de mes entrailles.

Lui : Même pas la superbe brune à ma gauche ?

Oh. Mon. Dieu. Ça y est, je fonds...

Je lis et relis son message, envahie par une intense excitation que je peine à dissimuler.

Je me dandine sur mon fauteuil et tente de rassembler mes esprits à la recherche d'un nouveau message à lui envoyer. Mais c'est finalement moi qui en reçois un nouveau.

Lui : Si vous n'arrêtez pas de jouer avec vos jambes, je ne répons plus de rien.

Cette fois, je reçois comme un coup de poignard dans le bas ventre, et je crois que je suis à deux doigts de ruiner ma petite culotte. Je me reconcentre, non sans peine, et poursuis notre conversation épistolaire.

Moi : Quel jeu de jambes ? Celui-ci ?

J'attends qu'il lise le message et quand je suis certaine que c'est fait, je croise

et décroise mes jambes nues, de la façon la plus sensuelle que je peux. Terence se lève brusquement, et descend dans la foule.

Merde ! Y suis-je allée trop fort ?

Je le suis du regard, ce qui n'est pas difficile, parce qu'il dépasse tout le monde d'une ou deux têtes.

Je finis par le perdre de vue lorsqu'il pénètre dans les toilettes, celles-là mêmes où il m'avait embrassée la première fois. Cet épisode me revient subitement en mémoire, mais le choc et le dégoût jusqu'à présent éprouvés lors de sa réminiscence laissent place d'un coup à une incontrôlable excitation. Je me lève d'un bond, sans réfléchir aux personnes qui m'entourent, et me jette à la poursuite de Terence.

J'ai chaud à en mourir, et mon hyper ventilation n'arrange en rien les palpitations qui se jouent dans mon cœur. Mais j'ai tellement envie de lui que mon cerveau reptilien n'écoute plus ni les lamentations de mon corps ni même la musique qui se joue autour de moi.

J'abaisse la poignée et ouvre la porte.

Il est là, face à moi, appuyé contre le plan de travail, les mains de chaque côté de la vasque.

Lorsque la porte se referme derrière moi, il relève à peine la tête, mais suffisamment les yeux pour les planter profondément dans les miens, captifs dès lors de ce qu'ils y lisent.

Je n'entends plus désormais que les battements de mon cœur, tandis que je soutiens non sans peur le regard bestial et avide de l'homme qui se tient en face de moi.

25- Le temps s'est arrêté

J'ai fermé la porte. Le temps s'est arrêté.

Il est là, devant moi, mon Prince des ténèbres.

Vêtu de noir, il porte une chemise dont les manches courtes épousent parfaitement la rondeur de ses biceps. L'encolure laisse échapper la largeur de son cou qui enfle aux mouvements rapides de sa respiration. À chacune de ses inspirations, je meurs de désir d'étouffer ma bouche sur sa gorge.

Je suis à la fois subjuguée et effrayée par son regard. J'y retrouve la noirceur de notre première rencontre qui se mêle dès lors au désir ardent et aux promesses des plaisirs.

Des semaines que je me noie sous les fantasmes et les envies inassouvies.

Des semaines que je ne parviens à exprimer ni la haine que je ressens pour lui ni la passion destructrice qu'il a provoquée en moi.

Le silence qui règne ici est le reflet de ce que nous subissons.

Rien ne doit être dit ou fait, car rien de bon ni d'honnête n'existe dans cette idylle. Et je sais qu'au moment où nous briserons cet arrêt du temps, il sera trop tard. Plus rien ne pourra défaire ce que nous déclencherons.

Et pourtant, voilà que je me précipite dans les abîmes de mon enfer. Adossée à la porte, je brise le silence, et vends mon âme au diable. De ma main, je tourne le verrou, et signe ma capitulation.

— Et maintenant ?

Ma voix n'est que murmure et plainte. Je tremble, au bord de l'asphyxie.

Il ne bouge pas. Ses mains sont toujours à la même place, de chaque côté de la vasque, il n'a pas battu un cil et continue de me fixer comme s'il allait me dévorer. Les mâchoires serrées, je le sens pourtant sur le point d'implorer. Je n'en peux plus d'attendre que le lion attaque, alors je me jette moi-même dans la gueule de mon prédateur.

L'horloge du temps reprend sa course au moment où je me précipite sur lui.

En un geste aussi rapide que brusque, Terence me soulève et encercle sa taille de mes jambes pour me poser sur le plan de travail. Nos bouches se percutent violemment et échangent avidement leurs souffles embrasés.

Seigneur ! Je me consume entièrement. Je ne suis plus qu'émotions et sensations.

Aucun mot, aucune phrase, ne peuvent décrire ce que je suis en cet instant. Mon corps réagit par lui-même, sans qu'aucune pensée ne vienne lui dicter ce qu'il a à faire.

Je ne suis plus rien, je n'ai besoin de rien. Terence fait exactement ce que lui aussi a à faire, comme s'il était maître de mon corps, comme s'il en était le créateur. Il pose ses mains là où elles doivent être posées, m'embrasse là où je dois l'être. Et je ressens chacun de ses touchers, chacun de ses baisers, au-delà de l'entendement. Mes doigts s'emmêlent à sa chevelure, tandis que je tente de dénouer ce qui se joue ici. Les sens en ébullition, je ne vois en l'instant qu'un panel de couleurs, sombres et chaudes, se propager dans mon corps et devant mes yeux que je garde pourtant ouverts.

Plus rien n'a de sens ou d'explication. Nous sommes seulement deux corps qui succombent à ce contre quoi ils ont tenté de lutter, en vain.

« Le ciel bleu sur nous peut s'effondrer, et la Terre peut bien s'écrouler, peu m'importe », ⁴ je suis là où je dois être et ce, quelles qu'en soient les conséquences.

Mon ange déchu trône désormais entre mes jambes et presse mon bassin contre le sien. Et malgré l'ampleur du plaisir qui brûle chaque parcelle de mon corps, je ne ferme toujours pas les yeux, comme pour mieux saisir la réalité de ce qui semble n'être qu'un rêve.

Je veux pouvoir le regarder et imprimer à jamais chaque partie de ce qu'il est. Il ne dit rien, ne prononce pas un mot, pas même lorsqu'il arrache d'une main ma culotte.

Mais quand bien même il aurait émis le moindre son, je ne l'aurais pas plus entendu que je n'entends son pantalon lorsqu'il le défait.

La seule mélodie qui parvient alors à mes oreilles est celle de mon agonie lorsqu'enfin, il entre en moi.

Alors, et seulement à ce moment-là, je ferme les yeux.

La douleur est si vive et si jouissive que je bascule ma tête en arrière et relâche l'étreinte de son corps. La douleur est comme une délivrance d'un trop plein accumulé, et je finis par exploser sous les violents coups de rein de l'homme qui hante ma vie. À chacun de ses coups de boutoir, je perds un peu plus la raison, m'abandonnant toujours plus loin aux supplices de mon corps. Je ne suis même plus en état de savoir si je jouis de plaisir ou de souffrance, tant il me pénètre avec hargne et violence. Mon corps ne se limite plus qu'à cette seule zone qu'il martèle avec ardeur, touchant uniquement de ses mains, mes hanches, qu'il maintient avec force pour me pénétrer toujours plus profondément.

Une dernière vague d'émotions, jamais ressenties auparavant, me traverse, alors qu'il donne un dernier coup de rein. Je m'effondre sur moi-même, submergée par les larmes que je ne maîtrise plus. Il se retire et pose son front sur le mien, à la recherche de sa respiration.

Il y dépose un baiser, mais il ne dit rien, toujours rien.

Il se rhabille et regagne la porte.

Il pose sa main sur la poignée, mais stoppe son geste.

Il tourne légèrement la tête dans ma direction, mais il ne me regarde pas.

Il ouvre la porte et il s'en va.

Il a fermé la porte et il n'a rien dit.

Le temps s'est encore arrêté.

J'essuie les larmes qui ne cessent de se déverser, et tente d'effacer les coulées de maquillage sous mes yeux. Le papier brûle la fine peau de leur contour et accentue la rougeur de mon visage.

Je me regarde dans le miroir et ce que j'y vois est d'une tristesse indéfinissable.

Je viens d'éprouver ce que je n'avais jamais ressenti de toute ma vie, et je peine à croire qu'il soit possible de survivre après autant de plaisir – ou de souffrance.

Mais pourtant, ce qui me traverse maintenant n'est ni de l'euphorie ni même du bien-être, mais une profonde et douloureuse tristesse. J'ai comme un mauvais pressentiment, une irrévocable précognition de l'inexorable.

Il ne m'a pas regardée, ne m'a pas parlé.

Je crains alors qu'il n'ait ni plus ni moins ressenti que l'assouvissement d'une pulsion, là ou moi, j'y ai vu ou attendu une preuve de son obsession pour moi, telle que je l'éprouve pour lui.

Une fille fait irruption dans les toilettes et m'arrache à mes lamentations. Je tente de me redonner forme humaine et m'arme de courage pour repartir au carré réservé, mais je réalise tout d'un coup que je n'ai plus de culotte. Et il me suffit d'y penser pour la voir, comme par magie, gémir au sol. Je ne suis malheureusement pas la seule à la voir, et la fille, qui s'appête à entrer dans les WC, marque un temps d'arrêt, afin de l'éviter. Je m'empresse de la ramasser et rajoute, comme pour me déculpabiliser :

— Franchement, y en a qui sont dégueulasses.

Je me saisis du bout des doigts de l'objet du délit et le jette dans la poubelle.

La nana me regarde un peu dégoûtée et rentre dans les toilettes.

J'attends qu'elle en sorte pour prendre sa place. Une fois que c'est fait, je m'enferme dans le WC et procède à une toilette sommaire de mon entrejambe, pour y effacer les traces de Terence.

Je trouve ma désinvolture irresponsable, car quand bien même je me suis prise à prendre la pilule avec William, je n'ai usé avec Terence d'aucune protection. Je n'ai pour ma part rien à me reprocher, mais je sais bien à quelles pratiques lubriques l'Imperator des carotides peut s'adonner.

Je noue au maximum ma ceinture de robe, sachant ce que chacune de mes enjambées est en mesure d'exposer. Quand je me sens prête, je pars rejoindre les autres.

Plus j'avance, plus j'ai peur d'exhiber le masque de la culpabilité. J'ai l'impression que tout le monde peut lire sur mon visage à quoi je viens de m'adonner dans les toilettes.

Pourtant, en arrivant aux fauteuils, je constate que personne ne me regarde bizarrement. J'en suis instantanément soulagée, jusqu'à ce que je voie Terence.

Il semble avoir repris sa conversation avec l'autre gars, là où il l'avait arrêtée. Il s'autorise néanmoins un coup d'œil dans ma direction. Mais ce dernier est tellement furtif, que je ne suis pas en mesure de l'interpréter, et je suis maintenant tellement mal à l'aise que je me garde bien de me rasseoir à ses côtés. Aussi, je décide de prendre place auprès de mes amies.

Je ne pense pas que mon absence se soit fait remarquer, après tout, je suis partie dix minutes, tout au plus.

— Ben alors, t'étais où ? m'assassine Alice.

— Je... j'étais aux toilettes, mais dingue la queue qu'il peut y avoir !

Je rougis toute seule quant à mon choix du mot « queue » quand j'aurais pu dire « foule » ou « monde ».

Alice opine sans grande conviction, mais je la remercie intérieurement quand elle n'insiste pas. Cependant, je la hais alors qu'elle se lève et ajoute :

— Allez, les filles, on va jerker.

Marie en est toute excitée, mais moi, je m'y refuse.

— Non, non, non, Alice. Je t'assure, non.

— Ah, mais si. Tu ne nous as pas traînées ici pour qu'on s'endorme sur des fauteuils. Allez hop, debout.

Aidée de Marie, elle me hisse sur mes pieds et me pousse en direction de la piste. Prise entre les deux, je n'ai plus le choix et m'exécute sans rébellion. Cependant, je stoppe la descente et impose une revendication.

— OK, OK. J'obéis, à une condition. Vous m'offrez un verre, parce que je meurs de soif.

— Ben voyons ! me toise Alice. Pour sûr, que ça donne soif d'aller aux toilettes !

Les mains sur les hanches, elle me regarde de haut, en mode « Je sais ce que tu as fait l'été dernier », avant d'ajouter :

— En même temps, c'est vrai qu'il doit faire chaud à deux dans ces toilettes. Surtout vu la taille de Docteur Testostérone !

Son visage se fend en un immense sourire et elle finit par embarquer Marie dans un fou rire de malades mentales.

— Oh ! La tête ! Hé, mais détends-toi, Miss Paris. Ça va, il n'y a pas de mal à se faire du bien, finit par articuler Marie entre deux éclats de rire. Allez, prends ton verre qu'on puisse guincher.

Je suis furieuse après elles, et surtout tellement honteuse... Mais je ne veux pas leur gâcher leur soirée. Après tout, elles m'ont accompagnée, je peux bien leur offrir cinq minutes de danse.

Je commande alors mon deuxième coca de la soirée et m'apprête à le payer quand le barman me le tend. Mais une main s'interpose à la mienne.

— C'est pour moi.

William tend un billet au serveur et me regarde, attendant un probable remerciement.

— Ce n'était pas la peine. Je suis capable de me payer un verre.

Je lis en lui toute la déception de mes mots revêches. Je culpabilise aussitôt. Après tout, c'est moi qui l'ai rappelé, et même si j'avais un plan derrière tout ça, William mérite un peu plus de respect et de considération.

— Excuse-moi, William. Je te remercie beaucoup pour ce verre, dis-je le sourire le plus sincère possible aux lèvres.

Je sirote rapidement ledit verre et lui fais part de mes obligations.

— Je suis désolée, mais j'ai promis à mes amies de danser avec elles. J'ai juste envie de me flinguer, mais je les aime, alors...

— OK, vas-y. Mais tu danses avec moi après.

— Quoi ?

— Tu m'accordes une danse.

— D'accord.

Je lui souris de toutes mes dents. Je lui dois bien ça, non ?

En fait, je ne suis pas sûre de lui devoir quoi que ce soit, mais je culpabilise tellement pour cette soirée que je ne me pense pas être en mesure de lui refuser une danse. Pourtant, j'ai autant envie de danser que de me pendre ; quoiqu'à la réflexion, je ne serais pas contre le fait de me balancer au bout d'une corde. J'éprouve une telle peine que rien ne semble m'en distraire. Mais les filles ne me permettent pas de m'apitoyer sur mon sort et se saisissent de mes bras pour me remuer. On dirait une poupée désarticulée...

Je n'ose même pas regarder vers la plate-forme, de peur d'y voir un Terence qui ne me voit toujours pas.

Enfin, de gentilles fées se penchent sur mon cas, et la musique de fête se tait pour laisser place à une mélodie qui annonce la fin de mon calvaire. Je suis bien sûr la seule soulagée, car Marie et Alice affichent une moue de déception et balancent à l'unisson un :

— Oh ! Nul...

Nous regagnons alors le carré, mais William me barre le chemin.

— Hop, hop, hop ! On avait un accord, je crois.

Et merde !

— Bien sûr.

Je lui renvoie son sourire et attrape la main qu'il me tend pour retourner sur la piste. Je le laisse m'enlacer et serrer son corps contre le mien. Je ne peux réprimer un sentiment de honte quand je sais que j'étais dans les bras de son meilleur ami, quelques minutes auparavant.

Alors que nos corps ondulent, je repense à cette même soirée où tandis que je dansais avec ce même homme, je divaguais déjà vers un autre ; et cet autre est encore là, tapi dans l'obscurité, occupant désormais mon âme et il y a peu, mon corps.

William se fait pressant dans son étreinte, et plus il se colle et m'enlace, plus j'ai la nausée. Je sens ses mains se balader sur mon dos et glisser sous ma taille, jusqu'à atteindre mes...

— Putain, Selena ! Mais tu n'as pas de culotte !

Et remerde !

Je m'empresse de lui faire remonter ses mains et cogite nerveusement à la recherche d'une explication.

— Tu n'arrêteras jamais de me surprendre. Merci, j'adore.

Oh, c'est pas vrai ! Voilà qu'il prend ça pour lui. Pour ma part, je ne trouve aucune explication à lui donner. J'ai juste l'impression de m'enfoncer davantage dans mes turpitudes.

À chaque seconde supplémentaire, William resserre un peu plus son étreinte et rapproche dangereusement ses lèvres de mon cou. Et à chaque seconde supplémentaire, je suffoque un peu plus.

— Tu m'as manqué. J'ai vraiment besoin qu'on reparle de ce qui s'est passé, et je...

Je ne l'écoute plus. Terence passe au loin et se dirige vers la sortie. Le voir quitter le café me brise, comme à l'accoutumée. Souffrir de la vision de ses départs est devenu comme un réflexe dont je ne suis pas plus la maîtresse que de celui de respirer.

Et au moment où, baissant ma garde, William en profite pour baiser langoureusement ma gorge, à ce moment bien précis, Terence me regarde enfin.

La main sur la poignée, il s'arrête et pose finalement son regard sur le mien. Mais ce que j'y lis finit de faire saigner mon cœur. Je n'y vois que dédain et dégoût.

Il faut que je parte, tout de suite.

J'ai envie de pleurer, de hurler.

Je ne supporte plus ni les caresses ni les baisers de William.

Je dois sortir...

— William ! Stop ! je hurle presque. Je suis désolée, faut que je parte. Je ne peux pas.

— Quoi ? Je ne comprends pas. Mais je pensais que...

— Désolée.

Et je le laisse en plan sur la piste, filant à toute hâte récupérer les filles.

— On y va. On s'en va.

Les pauvres me regardent l'air hagard, mais s'exécutent, soumises.

— OK. Comme tu veux, Selena...

Alice semble inquiète, mais je n'ai aucune envie de m'étaler là, ici et maintenant. Tout ce que je veux, c'est rentrer chez moi.

Nous repartons dans un silence lugubre, qu'Alice tente de briser.

— Selena...

— Je n'ai pas envie d'en parler. Je veux juste rentrer.

— Bien... Comme tu veux.

Aucune des deux n'insiste, et je les en remercie intérieurement. Je les dépose chez Marie et leur dis quand même :

— Excusez-moi, les filles. Je vous appelle demain.

Une fois seule dans la voiture, je fonds en larmes. Je n'arrive pas arrêter le flot qui me brouille la vue et ne parviens pas à en extraire clairement les raisons. Je suis allée au bout de ce que je voulais, non ? Mais je...

Mon téléphone vibre. Je m'en saisis et vois les dix chiffres sur l'écran. Je me gare précipitamment sur le bas-côté et ouvre le message.

Lui : Jeudi prochain 14h. Je vous enverrai l'adresse.

Le temps s'est arrêté.

26- Pas d'Eden sans Enfer

Dire que j'ai passé une semaine de merde est un euphémisme.

Ma soirée de grande gueule, avide de conquête, s'est transformée en un désastre monumental.

D'une part, parce que j'ai usé et abusé de mes amies ainsi que de William, et d'autre part, parce que ce que j'ai fait avec Terence dans les toilettes est à l'antipode de ce que je suis. Non, pour être tout à fait exacte et honnête, c'est tout simplement à l'opposé de ce que je m'étais imaginé.

Je ne peux pas dire que je regrette, car j'ai désiré et adoré plus que tout autre chose ce que j'y ai fait, mais je n'en ai pas aimé l'issue.

Mis à part le texto que j'ai reçu ce soir-là, il ne m'a jamais appelée ni même envoyé d'autres messages. Depuis que je suis devenue l'ombre de lui-même, je fantasme sur des tas de choses. D'abord, j'ai rêvé que son corps prenne le mien, et puis quand ce fut fait, j'ai imaginé qu'il en redemanderait encore et encore, ou qu'il témoignerait de ce qu'il avait pu ressentir dans des messages sans fin.

Mais rien, pas un mot, pas un appel, pour me laisser entendre qu'il a aimé ce que nous avons fait.

Je prends alors conscience que je suis probablement et uniquement « le coup d'un soir ». Voilà ce que c'est que de s'amouracher d'un homme marié.

En attendant, nous sommes mercredi, et je n'ai toujours pas reçu de ses nouvelles pour demain. Je ne sais même pas si c'est toujours d'actualité. Il était absent de la clinique cette semaine, pour je ne sais quelle raison.

Quant à William, je n'ai guère eu plus de contact. Le pauvre n'a rien dû comprendre à mon cinéma d'hystérique, et il préfère probablement garder ses distances avec une personne névrosée comme je le suis.

Je relis pour la vingtième fois le message de Terence : « **Jeudi prochain 14h. Je vous enverrai l'adresse** ».

Ce con ne s'est même pas demandé si je travaillais ! Il doit me croire à sa disposition...

Et putain oui, je le suis. Je suis collée à mon téléphone chaque jour, à toute heure, dans l'attente d'une vibration ou d'une mélodie d'appel.

Et chaque jour en fin d'après-midi, je reperds l'espoir que j'avais encore à la mi-journée, parce que : « On n'appelle pas le soir ! ».

Alors aujourd'hui n'échappe pas à ma nouvelle addiction, et je reste avachie sur mon canapé, fusionnée à mon téléphone.

Il est 16h27 ce mercredi-ci, et il nous reste exactement 1heure et 33 minutes avant que cet après-midi ne se transforme en soirée dans le monde de Terence Cesare.

Finalement, 1heure et 33 minutes ce n'est pas grand-chose, comparé aux nombreuses et longues heures que j'ai déjà eu à subir...

Sauf que dans 1heure et 33 minutes, je perdrai définitivement tout espoir de le voir demain.

Ça y est, je bouillonne, je pète un plomb, je n'en peux plus !

Je balance le téléphone et me lève de mon canapé pour me jeter sur le pot de Nutella. Vous connaissez un autre moyen vous, pour faire face à toute cette merde ?

Moi non ; surtout qu'il est bien trop tôt pour que je me vide la bouteille de vin qui fait la belle sur le comptoir de la cuisine.

1heure et 33 minutes, ça fait combien en nombre de cuillères de Nutella ? 93, ça fait 93 cuillères...

Je n'en suis qu'à 12 lorsque mon téléphone sonne.

Putain ! Ça sonne. Il sonne. Mon téléphone sonne. Bordel de shit !

Je me précipite sur le canapé et le cherche activement entre les fringues dégueulasses et les paquets de gâteaux vides.

Je l'ai.

C'est lui !

Je me racle la gorge et tente d'adopter une voix naturelle à la limite de la

lascivité, ce qui est bien comique quand on sait que mes dents sont noircies par le chocolat.

— Allô ?

— Bonjour. Je vous dérange ?

Oh punaise, cette voix !!!

J'en frétille. Je serre les jambes pour tenter de retrouver tout mon contrôle et réponds d'un air qui se veut détaché.

— Oh ! C'est vous ! Salut. Je... je faisais un truc, mais c'est bon. Attendez, je sauvegarde...

J'ai du Nutella plein les doigts et je m'essuie à même mon bon vieux jogging.

— Voilà, ça y est.

Je roule des yeux, peu convaincue par mes talents de comédienne.

— Vous êtes disponible demain ? me demande-t-il enfin.

Ah quand même, ça t'intéresse !

— Euh... oui. Oui, je crois que c'est ce qui était prévu, non ?

Ouais, vas-y, Selena, prends le contrôle. Oui bon, même à distance, je le vois sourire dans sa barbe.

— Bien. Alors on se voit demain. Je vous envoie l'adresse. C'est chez un ami.

Ça y est je perds le contrôle et dis adieu à ma voix de femme fatale.

— D'accord.

Je n'ai pu éviter le tressautement sur un si petit mot. Je secoue la tête et me ressaisis.

— Très bien. Demain, quatorze heures.

— Bonsoir, Selena.

— Bonsoir...

Je n'arrive toujours pas à le nommer. J'ai tellement l'habitude de l'appeler « Monsieur » à la clinique ! Sauf que là, faut pas exagérer non plus, on n'est pas dans un putain de roman de E.L James. Alors je me tente au prénom, tout simplement. Après tout, c'est le sien, non ?

— Bonsoir, Ter... Allô ? Allô ?

Il a raccroché ! Merveilleux... Cet homme ne cesse de me surprendre par sa bienséance et sa courtoisie. Sûr que l'Angleterre n'en fabrique plus des gentlemen comme lui !

Je rejette mon téléphone à son point de départ et... Re-danse de la victoire et de la joie.

« C'est ça, danse et saute aussi, ma cochonne, histoire d'éliminer le Nutella. » rit cette garce de petite voix intérieure.

Punaise, c'est vrai ! Combien j'en ai avalé ? 12 je crois. Bouhhh... C'est affreux, mais trop tard.

Je suis toute émoustillée, mais complètement paniquée aussi.

Le suivre dans les toilettes sur un coup de tête, ou plutôt sous une pulsion, c'est une chose, mais le rejoindre pour un... rencard ? C'en est une autre.

Un rencard... Est-il possible de nommer le rendez-vous ainsi, quand on sait qu'il va se tenir dans une maison prêtée, et que l'un des invités y commettra le péché d'adultère ? Un 5 à 7. Voilà juste ce que c'est...

1heure 33 minutes, 93, 12 cuillères, 5 à 7, cette journée est bien trop numérique pour moi.

Je stoppe là mes élucubrations et vais avaler ma 13ème cuillère.

Oups, j'avais dit plus de chiffres.

Seigneur ! Existe-t-il pire situation que celle de choisir « La tenue » ? Pas Une tenue. Non. LA tenue.

Bon Ok, il y a des choses bien plus graves dans la vie, blablabla... Mais là, je suis en mode hyper-égoïste, enfin surtout en mode hyper-stressée. Je frôle l'escarre sacrée à rester assise sur mon lit, à fixer ma penderie.

J'adore ce jean, mais son ablation va nécessiter de violents coups de mains, et je crains d'y perdre le côté glamour. Avec celui-ci, j'ai plutôt l'impression d'aller à un match de rugby entre potos. « Hey ! Terry, High five ! » Mouais, exit le

baggy, et exit les pantalons.

Exit également la jupe d'écolière, la robe rouge catin, la robe noire de veuve sicilienne, exit bien sûr la robe verte portefeuille et ma robe *House of cards*.

À ce rythme, il ne va plus me rester que mon tutu du gala de l'année dernière ou mon déguisement de Cerise de Groupama....

Pff, je dois bien avoir un petit quelque chose qui ne soit ni trop décontracté ni trop guindé, ni qui nécessite un litre d'huile pour être retiré !

Et puis zut. Qui vote pour la petite jupe droite en dentelle beige et le chemisier vert olive ? Oui je sais, encore du vert... Mais le vert symbolise l'espoir, la réussite et la sérénité, et je vous avoue que là, j'en ai bien besoin, et d'une bonne dose qui plus est.

Une fois « La Tenue » sélectionnée, je vais récurer et élaguer chaque parcelle de mon corps.

Il y a un mois à peine, je m'accommodais fort bien de mon long statut de célibataire, et voilà qu'en quelques semaines, je passe d'un homme à un autre, me prêtant au même jeu de la préparation pré-rencard.

J'avais éprouvé beaucoup de craintes lorsque je m'étais mise à fréquenter William. J'avais eu peur de lui, de moi. Mais avec Terence, je pense approcher le 9 sur l'échelle de Richter, tant ce rendez-vous me secoue.

Je suis à une heure de notre tête-à-tête – pour ne pas dire autre chose – et mon estomac est une torture. Je ne peux rien avaler, et je me demande si à force de se serrer autant sans relâche, il ne va pas finir par se décrocher.

J'ai programmé l'adresse sur mon GPS et appris par cœur l'itinéraire. Je suis physiquement prête, et si je reste chez moi une minute de plus, je pense que je vais réellement décompenser.

Alors, en route.

La maison de son ami est à une demi-heure tout au plus de chez moi. Je roule en mode apprenti pour ne pas être trop en avance, parce que sinon, me connaissant, je vais ronger tous mes ongles et m'attaquer aux sièges de la voiture.

N°66. On y est.

Je me gare un petit peu plus loin, après avoir fait demi-tour. Ainsi placée, je verrai Terence arriver.

Prononcer son prénom m'envoie direct un spasme dans les entrailles. Il faut absolument que je me détende. Punaise, je me donne l'impression d'aller dans le bureau du proviseur ! De quoi ai-je si peur au juste ? Si seulement je le savais...

Tic-tac, tic-tac... L'heure du crime a sonné et je ne l'ai pas vu arriver. Peut-être est-il déjà là ?

J'inspire une bonne dose d'oxygène et me dirige vers la maison. Je sonne au portail et attends, mes jambes peinant à me supporter.

Terence sort de la maison. Le monde ne s'arrête pas, mais une nouvelle fois, le mien, si. Je ne savais même pas qu'un cœur pouvait taper si fort sans entraîner la mort à coup sûr.

Il porte un jean qui allonge ses jambes déjà élancées, et une chemise noire qui ne demande qu'à être retirée. Il me sourit légèrement, mais je le sais nerveux à la main qu'il passe dans ses cheveux. Je fais un effort surhumain pour me détacher de ses yeux noirs, malgré la brûlure que je ressens dans les miens.

— Venez.

Ni bonjour ni long discours d'introduction. Il me fait uniquement signe, afin que j'emprunte un accès sur le côté de la maison. Je m'exécute, et profite de cette dizaine de mètres supplémentaires pour tenter de me souvenir comment on fait pour respirer.

Terence regagne la porte de la maison, tandis que je me bats avec mes talons qui s'enfoncent dans l'allée du jardin.

On y est. Je suis là, il est là.

Je pénètre dans la maison inconnue et m'attarde à la découvrir, occupant comme je peux mon esprit, en lutte contre mon corps anxieux. Elle offre de belles proportions au salon et à la cuisine américaine. Une maison de maître sans prétention, mais très chaleureuse.

Un silence inconfortable persiste et j'ai peur de le briser, par crainte que ne

sortent de ma bouche qu'inepties et balivernes.

Je suis une vraie boule de nerfs, mes jambes tremblent, et mon cœur continue de battre à tout rompre. Je balaie du regard la maison encore et encore, et saisis au passage celui de Terence.

Les mains dans les poches, il se mordille la lèvre inférieure et semble s'amuser de ma nervosité.

Mais qu'est-ce qu'il attend, Monsieur Je-domine-en-toute-circonstance ???

— Vous devriez poser vos affaires, me dit-il enfin, tout doucement, le sourire toujours aux lèvres.

Je retire ma veste et la pose, ainsi que mon sac, sur le canapé qui me fait dos. Mais au moment de le faire, je perds l'équilibre et me retrouve penchée en avant sur le dossier du sofa, le fessier bien en l'air. Génial pour le côté glamour !

— Ah ! On s'y met déjà ? Vous ne voulez pas boire un verre d'abord ? rit Terence tout en m'aidant à me redresser.

Mais quel connard ! Je suis au comble de la honte. Ma maladresse me rappelle avec furie ma gamelle devant chez lui, et il ne m'en faut pas plus pour rougir.

— Désolée, me défends-je timidement, en replaçant ma jupe à sa place.

— Un verre de vin pour vous détendre ?

— Oh non merci ! Je crois que l'alcool et moi c'est fini. Enfin, je dis pas pour toujours bien sûr, pour les mariages, ou n'importe quelle fête, d'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je parle de mariage, alors que c'est pas le genre de fête où je vais souvent, enfin des fois oui, comme tout le monde, l'été dernier je suis allée à celui....

Je ne finis pas ma tirade logorrhéique. Terence recouvre ma bouche de la sienne.

Le contact de ses lèvres et la chaleur de son souffle font office de Lidocaïne et apaisent progressivement mon arythmie. Je reste néanmoins comme pétrifiée, et ne parviens pas à bouger mes bras qui restent ballants de chaque côté de mon corps. Mais rapidement, la pression de son étreinte me libère de mon anesthésie et je retrouve instinctivement leur usage.

Je lui rends son baiser et me permets enfin de caresser, du bout des doigts, son corps, au travers du tissu léger de sa chemise, brûlant de désir de ressentir le contact de sa peau nue.

Ses mains quittent mes reins et s'activent désormais sur les boutons de mon chemisier qu'il défait lentement, un à un. Il stoppe nos baisers et fait glisser mon vêtement sur le sol, puis arrête ses yeux sur ma poitrine qui ne cesse de gonfler, comme si elle tendait à se rapprocher de ses mains. Et c'est ce qu'elle finit par faire. Sans aucun contrôle dessus, je la vois se hisser vers l'avant, lourde de désir, jusqu'à ce qu'elle atteigne les mains que j'aime tant. Terence glisse délicatement ses longs doigts sous mon soutien-gorge, et presse avec fermeté son contenu, parfaitement adapté à ses paumes. La fraîcheur de leur contact durcit automatiquement la pointe de mes seins, et devient douceur sur ma peau si chaude.

Je me liquéfie sous la sensation d'un si simple toucher, et ne peux m'empêcher de me demander dans quel état je vais être par la suite.

— Viens, suis-moi, me souffle-t-il à l'oreille, brisant la distance que le vouvoiement imposait.

Terence me prend la main et me mène dans une pièce du rez-de-chaussée. Un bureau, qui doit également servir de chambre d'ami.

La pièce est dans l'obscurité et j'en suis heureuse, tant j'ai de choses affreuses à cacher... Les volets laissent néanmoins filtrer de fins rayons de lumière, éclairant seulement les belles parties de ce que nous sommes, de ce qu'il est. Ses yeux, sa bouche...

Il nous a arrêtés devant le lit, reprenant à présent le contact de mes lèvres. Il mène la danse, et accélère notre baiser, ainsi que ses caresses sur mon corps. Elles se font pressantes et avides. Je sens monter en lui le désir, autant que je sens le mien s'accroître. Je n'y tiens plus. Je m'active à lui défaire sa chemise, lui épargnant la délicatesse que lui a mis dans le même geste.

Quand mes doigts se posent sur la nudité de son dos, je me détache de ses lèvres pour découvrir enfin la physionomie du torse tant fantasmé. Et bien que je

n'aie encore jamais eu d'enfant, je m'imagine que lorsqu'une femme donne la vie, elle doit passer des heures à se délecter de ce qu'elle a fabriqué, regardant la perfection de chaque petit morceau de l'anatomie de son bébé. Et c'est ce que je fais et ressens, apaisant soudainement l'ardeur qui m'avait submergée. Je suis subjuguée par sa beauté. Il n'est pas aussi musclé que l'est William, il n'est pas non plus le standard de la divinité masculine, mais il est à mes yeux, parfait. Je suis ensorcelée par chaque courbure, par chaque grain de beauté qui parsème sa peau. Dans un geste ralenti, je dessine du bout des doigts les muscles bandés de son torse, les baladant sur les courbures saillantes et dures de son anatomie. Je sais dès lors que cette première vision et ce premier contact resteront à jamais gravés dans ma mémoire.

À présent, peau contre peau, lèvres contre lèvres, nous atteignons un niveau d'excitation qui annonce que nos corps en réclament plus. Je me détache alors de Terence pour défaire ma jupe, mais il m'arrête.

— Laisse-moi faire.

Il se montre une nouvelle fois autoritaire et prend le contrôle de la suite.

Il retire délicatement chacun des tissus qui me recouvrent, et lorsque l'effeuillage se termine, il observe le spectacle que ma nudité lui offre. Je n'éprouve ni honte ni gêne, je ne suis plus qu'une torche humaine, incendiée par le plaisir annoncé.

L'homme de mes torpeurs, torse nu, jean sur les hanches, ne me touche plus. Mais mon corps n'y tient plus, et je me jette sur lui, forçant le passage de sa bouche de ma langue, mes mains retrouvant le chemin de sa peau.

Tout va alors très vite. Je termine de le déshabiller et nous plongeons dans la douceur des draps frais.

Dans un éclair de conscience, je suis de nouveau saisie par l'aptitude de Terence à anticiper ce que mon corps réclame. Chacun de ses baisers, chacune de ses caresses, ne sont que le juste accomplissement de ce qui doit être fait, et à chacun d'entre eux, l'intensité de notre désir augmente. Au son rauque de sa voix, je devine que nous allons bientôt ne faire plus qu'un.

Il agrippe mes cheveux et me plaque soudainement de tout son poids sur le matelas. Il cesse de me toucher, et hypnotisée par l'instant, je fais de même.

— Ne bouge pas, m'ordonne-t-il néanmoins.

Nous n'avons pas encore commencé la plus belle danse de notre duo, que je suis déjà hors de souffle. Allongée sur le dos, je regarde mon bel amant qui me maintient, son avant-bras sur mes épaules.

Mon Dieu ! Malgré l'obscurité, je discerne toute la noirceur dans son regard, et un instant, la rage que je crois y lire me terrifie. Mais Terence rompt son immobilisation et glisse sa main jusqu'à mon entrejambe, me faisant alors abaisser les paupières dans un papillonnement significatif.

Il presse mon pubis de toute sa paume et la pointe de ses doigts frôle mon intimité. Je ne bouge toujours pas, et me délecte de ce que je ressens et de la vision de son visage au-dessus du mien. Mais lorsque ses doigts s'activent sur mon anatomie, je ne peux réfréner un gémissement et ferme les yeux.

— Regarde-moi.

Sa voix est ferme et impérieuse.

Je rouvre aussitôt les yeux, mais lutte pour ne pas les refermer, lorsque de son pouce il presse mon bouton et me pénètre de ses doigts agiles.

Il me maintient toujours, et mon impuissance à bouger couplée à mon incapacité à fermer les yeux propulse dangereusement mon orgasme vers sa libération.

Je suis sur le point de me répandre, quand Terence, en maître de notre ébat, s'enfonce en moi.

Je ne peux réprimer un cri et plante mes ongles dans ses bras.

Il m'agrippe alors les poignets et les maintient de ses mains, s'enfonçant plus profondément, lentement, exacerbant à chaque millimètre le plaisir qui me consume. La chaleur me brûle les joues, et chaque cellule de mon corps s'embrase.

Puis il s'arrête. Il reste en moi sans bouger, pleinement conscient de l'effet que cela me procure. Il ne donne pas un coup de rein et je jouis déjà du simple fait de

le sentir au plus profond de mon corps.

— Veux-tu que je te libère ? me demande-t-il jubilant de son pouvoir sur moi.

Je murmure entre deux gémissements un oui plaintif, espérant une nouvelle fois en mon âme et conscience que cette phrase ait un double sens.

— Alors demande-le.

— S'il te plaît, parvins-je à souffler, libère-moi.

Terence relâche alors mes poignets et me laisse l'agripper, tandis qu'il libère la bête qui est en lui.

Il me pilonne sans ménagement, tout en marquant mes seins de l'humidité de sa langue. Il les lèche, les engloutis, puis les pétris de ses grandes mains, m'arrachant cris après cris.

Mon corps ne m'appartient plus, et je crains que mon cœur et mon âme ne soient plus qu'un lointain souvenir. Je me laisse emporter par ce que je ressens, presque malmenée par l'ardeur que mon amant met dans ce corps à corps. Pourtant, malgré la vigueur de cette effusion, je ne perçois pas la violence qu'il avait pu mettre dans ce que nous avons partagé dans les toilettes du café Drop. J'ai même l'infime impression de ressentir chez lui une forme d'abandon, comme un lâcher prise dans lequel il me laisse entrevoir une pointe d'affection. Si seulement...

Peu m'importe. Je m'en remets entièrement à lui et le laisse me mener aux confins du plaisir.

J'ai perdu toute notion du temps et de l'espace. J'ai approché, je crois, ce que certains nomment le nirvana ou le paradis. Je me sais être encore vivante parce que ma conscience a violemment repris place dans mon corps endolori, et je perçois maintenant les images et les sons de ce qui m'entoure.

Et je vois l'homme qui m'a donné le plus bel orgasme que j'aie jamais eu se lever, avant de me dire :

— Habille-toi. On doit partir.

Je sais alors en cet instant, que ce que j'ai pu souffrir jusqu'ici, en sa présence, ne sont que les prémices de ce que je vais avoir à subir, car tandis que les larmes

roulent en silence sur mes joues, je prends conscience que j'aime un homme qui ne m'aimera jamais.

27- La lettre

Je suis maintenant à sa merci chaque fois qu'il me demande de venir.

La chose pour lui est simple : il m'envoie un message, me somme de le rejoindre chez son ami ou dans un hôtel, l'après-midi, le soir ou la nuit, probablement lorsque sa femme est absente. Et moi j'accours.

Il ne me parle pas plus qu'à l'accoutumée, mais son corps le fait pour lui.

Nos rencontres s'enchaînent, et je suis dès lors en mesure d'interpréter ses états. Je sais lorsque la colère le ronge, et je me délecte du pouvoir que mon corps lui apporte lorsqu'il repart plus serein.

Je le sais parfois envahi d'une grande tristesse, et je crois qu'égoïstement, c'est ainsi que je le préfère, car il m'enlace alors comme si je revêtais subitement une sorte d'importance à ses yeux. Et sa façon de me serrer si fort après qu'il m'ait fait l'amour me donne, une nanoseconde, le sentiment d'être aimée en retour.

Je sais bien que je ne suis que son déversoir à humeurs, mais je m'en accommode, préférant le peu qu'il veut bien m'offrir au néant d'une vie sans lui.

Je garde espoir qu'un jour il finira par m'appeler pour me dire au combien il aime passer du temps avec moi, et au combien je lui manque lorsque je suis loin de lui.

Alors en attendant, je me tente encore à lui envoyer un message, et comme à chaque fois, je crains d'appuyer sur Envoyer, malheureuse de l'éventualité de ne rien recevoir en retour.

Cachée dans la tisanerie de la clinique, je me risque à lui adresser un message supplémentaire. Je le vois demain, mais je n'ai pas eu ma dose aujourd'hui, et en bonne toxico, il me manque.

Moi : Salut grand chef, je m'ennuie et m'imagine ce que nous pourrions faire si nous étions réunis.

Et comme pour chaque texto que je lui envoie, je signe : « **Chirurgicalement Vôtre.** »

Mon cœur s'accélère comme à chaque fois que j'appuie sur la touche d'envoi, comme s'il essayait à ses dépens de me mettre en garde de ne pas le faire.

Et une fois de plus, il a raison. Je ne reçois pas de réponse, ni dans la seconde ni dans les heures qui viennent.

Dans cette épouvantable romance, je me laisse aussi aller à imaginer que nous dînons ensemble ou même buvons un verre. Mais je sais que cela m'est interdit, simplement parce que je ne suis pas celle avec laquelle il se montre...

Je suis à la fois son ombre et la mienne. Je ne mange plus, délaisse ma famille et mes amies, prétextant une quelconque fatigue. Je revis chaque fois que je le vois, pour mieux mourir chaque fois que je le quitte.

Le « Petit Gambetta » est un hôtel minable. Il sent le moisi et le renfermé. La propriétaire doit être aussi vieille que son établissement, et je devine qu'elle en a vu des clients salaces et coupables d'infidélité, qui comme nous, viennent cacher ici l'inavouable.

J'ai souffert au départ de ne mériter que cet endroit misérable, mais j'ai vite supposé, ou du moins j'ai tenté de me convaincre que les hôtels hauts de gamme renfermaient sûrement bon nombre de connaissances de Terence.

Nous n'arrivons jamais ensemble. Je monte le rejoindre dans la chambre 15, par le vieil escalier en bois qui craque sous mes pas.

Je connais par cœur le couloir sombre, et retrouve la sixième porte de gauche, blanche et délabrée par le temps. Je l'ouvre doucement, me préparant au tumulte que je ne connais que trop bien ; quelques minutes de bonheur, suivies de plusieurs heures de souffrance.

Mon tortionnaire est là, face à la fenêtre, une cigarette à la main.

Je voudrais que le temps s'arrête une nouvelle fois pour que l'on m'accorde de

garder indéfiniment la vision de cet homme qui se tient là, devant moi. Il est la plus belle chose qui m'ait été donnée de voir, et je ne cesse de me demander comment Dieu peut permettre qu'une telle beauté engendre autant de mal.

Je quitte le chambranle et referme la porte de la chambre, brisant ainsi le tableau dont je m'abreuvais. Terence éteint sa cigarette et me fait face.

— Viens là.

Je suis toujours aussi intimidée par sa prestance et m'approche de lui, le regard sur mes chaussures.

Il me relève le menton et pose ses yeux sur les miens. Il sent le tabac et le parfum pour homme, et il ne m'en faut pas plus pour éveiller mon corps qui reconnaît dès lors son maître.

Terence m'embrasse tendrement, et je devine alors que cette fois sera une de celles qui me laissent cet imperceptible sentiment d'être aimée en retour. Mais pour combien de temps...

Il glisse ses mains sous le tissu soyeux de ma robe blanche, et la remonte avec délicatesse. Je sens la douceur de ses doigts serpenter sur la peau brûlante de mes cuisses, lesquelles s'entrouvrent légèrement, comme par réflexe. D'un geste plus vif, il empoigne mes fesses lorsqu'il les atteint, et rapproche mon bassin du sien, accélérant l'intensité des baisers qu'il me donne. La perception que j'ai de sa dureté à travers son pantalon m'enorgueillit au plus haut point. Je me délecte, comme lui le fait, de mon pouvoir sur lui. Je le veux aussi accro que je le suis. Je le veux dépendant de mon corps, comme je le suis du sien. Je pose une main ferme sur son entrejambe et ouvre mes yeux sur les siens, cherchant une preuve de sa capitulation. Son regard se voile et son souffle s'accélère.

Je le tiens. Je garde alors d'une main ce qui m'appartient, et pose l'autre sur son torse que je pousse précipitamment. Terence se laisse tomber, sans lutte, sur le lit, tandis que je m'agenouille à ses pieds.

À aucun moment je ne quitte ses yeux. Pas même lorsque je défais les boutons de son pantalon. Pas même lorsque je sors de ma main fraîche son sexe si chaud et si gonflé de désir pour moi. Pas même lorsque je fais glisser ma langue

dessus, du gland voluptueux jusqu'à la base large. Pas même lorsque j'entoure sa fierté de mes lèvres affables, et que je l'engouffre au plus profond de ma gorge. Je lis en lui la confusion et le désir de reprendre le contrôle, mais j'accélère le mouvement et ne m'arrête que lorsqu'il ferme les yeux, prêt à s'abandonner. Je le laisse un temps baiser ma bouche de ses violents coups de reins, mais je finis par lâcher ce qu'elle agrippe, comme si je crachais un poison. Mais le mal est déjà fait. Le poison coule déjà en moi. Je le hais de l'aimer.

Je lutte pour ne pas pleurer, et je capitule à mon tour en fermant mes yeux pour retenir les larmes.

Il se saisit de ma faiblesse et me relève avec force pour me jeter sur le matelas. Comme pour mieux marquer sa domination, il glisse à son tour sa tête entre mes cuisses, et je le laisse gagner, une fois de plus...

Le contact de sa langue sur mon clitoris m'arrache instantanément un gémissement. Et comme pour chacun de nos ébats, je ne parviens pas à retenir les plaintes jouissives que ce baiser intime déclenche. Terence accélère ses coups de langue, léchant, suçant, mordillant, mon bout de chair. Il embrouille mes sensations en glissant ses doigts contre mes parois qui brûlent à présent, sous la rapidité de l'assaut. Mais à son tour, il s'arrête subitement, me défiant de son regard sombre, son doigt récupérant sur sa lèvre inférieure la rosée de mon intimité, doigt qu'il porte ensuite à sa bouche.

Puis, dans un mouvement précipité, il nous redresse hors du lit et me plaque contre le mur. Sans prendre le temps de nous déshabiller, il me pénètre là, brutalement, sur l'affreux papier peint à fleurs, sans jamais fermer ses yeux. Je m'accroche comme je peux à sa taille et à ses épaules, et alors que je devrais ressentir peine et souffrance, je convulse rapidement sous les violents va-et-vient de mon amant, mais surtout sous la jouissance que j'en retire.

Lui-même finit par fendre le silence de la chambre d'un râle jouissif, lorsqu'il libère en moi, tant sa substance que son humeur. Puis il se relâche pleinement et pose son front sur le mien. Il appuie son buste de tout son poids sur ma poitrine, reprenant un souffle progressivement plus calme. Nous restons comme ça

plusieurs minutes.

Coincée sous son corps, je me délecte de son odeur, comme si je la respirais pour la dernière fois.

Malgré la tendresse de départ, je le devine tourmenté. Je suis en sa présence, une sorte de voyante qui lit dans les tensions de nos ébats sexuels.

— Est-ce que tout va bien ? je lui demande comme une bonne soumise.

Il referme son pantalon et se rallume une cigarette. Je ne l'avais pas vu fumer depuis cette nuit au restaurant où il m'avait mise en garde de ne pas l'approcher.

Il tire des bouffées en silence et arbore un visage défait, regardant par la fenêtre, au-delà des passants de la rue.

— Je divorce.

Mon monde s'effondre. Je reçois ces deux mots comme un coup de poignard en plein cœur.

La joie que pourrait m'apporter une telle nouvelle ne me traverse pas, et laisse instantanément place à une douleur incommensurable. Car le savoir marié me permettait d'espérer que ma souffrance prenne rapidement fin, simplement parce qu'il cesserait un jour ou l'autre de me torturer en retournant auprès de sa femme. Mais il divorce. Il ne sera plus marié. Il sera libre et disponible, prêt à aimer de nouveau quelqu'un d'autre. Et amoureuse comme je le suis, je vais imaginer que je serai celle à qui il succombera. Or, depuis que je le vois, il ne m'a jamais accordé plus que des ébats érotiques. Je ne suis que le cinq à sept de ses journées ou de ses nuits, rien de plus.

Et pire encore, j'ai l'imagination suffisante pour me convaincre qu'il la quitte pour moi...

Je me suis laissée tomber sur le lit, et assise ainsi, je tente de retenir les larmes qui menacent de nouveau. Tout ce que je parviens alors à lui répondre est :

— Je suis désolée.

C'est vrai que je le suis, mais davantage pour moi que pour lui. Mais en dehors de ça, qu'est-ce qu'une maîtresse est censée dire à son amant dans cette situation ?

Je passe alors de la tristesse à la colère, car une fois de plus, il ne parvient pas à dissimuler l'inexistence de ses sentiments pour moi.

Il ne m'annonce pas qu'il divorce pour entamer une vraie relation avec moi. Non. En fait, il n'annonce rien du tout. Il dit, simplement. Il pleure sur son sort, et à aucun moment je n'ai ma place au sein de son drame. Alors je me lève et ramasse mes affaires pour le fuir, mais ose enfin avant de partir.

— Non. En fait, je ne suis pas désolée du tout.

Je ne regarde pas vers lui de peur de flancher. Je prends mes jambes à mon cou et le quitte, bien décidée à ne jamais le revoir.

Il n'essaie pas de me rattraper, donnant ainsi raison à mes inquiétudes. Il ne m'aime pas.

Je libère alors les larmes qui me font souffrir et lâche ainsi le trop plein de chagrin accumulé depuis des semaines.

Libérée de mon tortionnaire, j'ai fait de mon appartement une prison, mais un cachot dans lequel j'ai choisi moi-même de m'enfermer. J'y ai versé des larmes, hurlé mon chagrin, et cogné, détruit, tout ce qui m'est tombé sous la main. Je ne veux voir personne et donne seulement à la télé le droit de se faire entendre. Je rumine ce qu'il s'est passé, mais je me sens faiblir dès que je me perds dans les souvenirs de nos ébats. Alors je ne pense plus. Demain peut-être...

De lui, je n'ai pas de nouvelles durant les jours qui suivent. Je l'évite autant que faire se peut dans les couloirs de la clinique, ce qui du reste, n'est pas simple. Mon contrat se termine à la fin de la semaine, et je compte les heures qui me séparent de mon départ d'ici.

Je travaille par automatisme et je ne cherche plus à m'intégrer. Tout ce que je veux désormais, c'est quitter cet endroit et reprendre une vie normale, sans Terence Cesare pour me torturer.

Je lutte en permanence pour ne pas le regarder, mais le manque que je ressens est tellement insoutenable que je ne sais pas si je ne souffre pas plus de son absence que de sa cruelle présence.

Je l'ai croisé hier, et je n'ai pu m'empêcher de l'observer à la dérobée. Il

arborait un visage d'une indéfinissable tristesse, et malgré toute ma volonté, je me suis laissée aller à espérer le soulager, comme je l'avais si souvent fait à mes dépens.

Je suis en manque de son corps, de son âme et de sa douleur.

Je me suis nourrie d'eux comme on se nourrit après un jeûne, comblant ainsi un manque, une faille que je ne m'explique pourtant pas.

Alors comme tout bon toxicomane, je me dis qu'après une dernière dose, j'arrêterai ; rien qu'une fois. Une dernière où, pleinement consciente qu'elle sera l'ultime, je profiterai de ses saveurs et m'accorderai de lui dire adieu.

Je sais bien que mon idée est au fond totalement déraisonnée, mais pourtant, au plus profond de moi, je ressens le besoin irréprensible de conclure cette histoire de façon concrète.

Et tout comme je garde en mémoire toutes mes premières fois auprès de Terence, j'ai besoin de dessiner de façon indélébile les traits de notre dernière fois.

C'est ainsi que le cœur battant, je descends jusqu'à son bureau. J'aurais pu lui envoyer un message, mais je n'ai plus le temps ni la force de subir un nouveau silence de sa part. Alors, flottant entre le désir de le voir et la crainte d'être rejetée, je m'arme du peu de courage qu'il me reste et descends mettre un terme à cette idylle.

La porte de son bureau est ouverte. Je prends tout de même la peine de frapper doucement pour signaler ma présence.

Terence est assis et s'affaire sur des papiers. Il relève la tête, et je perds d'un coup toute la ténacité dont je me croyais investie.

Il semble surpris par ma présence, mais il ne bronche pas. Aucun son ne sort de sa bouche, une bouche dont je ne parviens pas à me détacher. Pourtant, je me force à le faire et affronte son regard où ne se lisent qu'amertume et désespoir. Mais je n'en peux plus de supporter son fardeau, et je ne veux plus être le buvard de son mal être, quand je peine à survivre au mien.

Graham Greene a écrit : « Il est facile d'écrire sur la souffrance. Face à elle,

nous sommes tous égocentriques, mais comment écrire sur le bonheur ? »

Et moi le bonheur je veux le connaître, je veux l'écrire. Je ne supporte plus de me nourrir de la douleur.

Je suis descendue sur un coup de tête et maintenant que je suis là, je ne sais pas quoi lui dire. Alors je prie pour que ce soit lui qui prenne la parole, juste une fois, cette fois-là. Et je suis exaucée...

— Ferme la porte.

Il se lève, tandis que j'obéis.

Cet homme m'a toujours impressionnée, mais jamais autant que lorsqu'il porte sa blouse blanche comme en ce moment.

Je m'appuie contre la porte fermée, et Terence arrive sur moi aussi rapidement qu'un Cullen, ne me laissant pas le temps d'appréhender davantage la situation.

Il prend mon visage entre ses mains et pose ses lèvres sur les miennes, aussi tendrement qu'il est possible de le faire. Moi, je me refuse de le toucher, pas maintenant, pas lorsqu'il est tendre comme ça ; parce que si je le touche maintenant, je sais que je capitulerai et ne parviendrai pas à honorer la promesse que je me suis faite. Mais il m'assassine en me donnant le coup fatal.

— J'ai besoin de toi.

Il l'a dit. Entre deux baisers, il l'a dit.

Je ferme les yeux et laisse sa phrase faire écho dans ma tête, jusqu'à ce que ses vibrations atteignent mon cœur. Mais je ne flanche pas. Je ne le touche pas.

J'ai besoin d'une dernière fois, mais pas ici, pas maintenant, alors qu'il est là, tendre et faible à la fois. J'ai besoin qu'il soit celui qu'il est habituellement, froid et distant, pour me convaincre que je fais le bon choix, un choix salutaire pour moi ; celui de mettre un terme à ces liaisons dangereuses.

Je l'interromps alors.

— Est-ce qu'on peut se voir ? Ce soir ?

Il opine de la tête tout en embrassant langoureusement mon cou, et je lutte pour garder les idées claires.

— Je te rejoins à l'hôtel, à vingt-deux heures.

Je tente de me libérer de son étreinte, mais le bougre est bien plus fort que moi, et ma volonté commence à me faire défaut.

— On peut se voir chez moi, me susurre-t-il de sa voix grave, tout en léchant le lobe de mon oreille.

Oh, Seigneur ! Non, pas chez lui. J'ai besoin que cette dernière fois soit la plus neutre possible. Je ne veux pas me laisser parasiter par sa maison, dans laquelle je ne vais pas pouvoir m'empêcher de me fantasmer en tant qu'éventuelle future colocataire.

— Je préfère à l'hôtel.

— OK. Comme tu veux.

— Je... je dois remonter travailler.

Il quitte mon cou et me libère de son étreinte. Il retourne à son bureau et à ses papiers.

— À ce soir alors, dit-il sans me regarder.

Enfin il me facilite la chose. Il se satisfait de baisers et de caresses même pas partagés. Lui a eu sa dose, une nouvelle fois, sans se soucier de mes états d'âme.

Je remonte dans mon service, tentant de me débarrasser au plus vite du souvenir de sa chaleur et du contact de ses baisers.

Il est vingt-deux heures, les marches en bois craquent, et je me sens vide.

À force de lutter contre moi-même, j'ai perdu toute sensation. Je ne suis ni triste ni heureuse.

Je suis venue dans cet hôtel prendre mon dernier shoot, et la dernière chose dont j'ai besoin, c'est d'associer tout un tas d'émotions à la con à ce que je m'apprête à faire. Je veux juste en finir et n'en garder aucun souvenir. Si je commence à ressentir, je sais que je ne pourrai me détacher de lui.

J'approche de la chambre et des voix se font entendre. Terence n'est pas seul.

Surprise, j'ouvre à la hâte la porte blanche et peine à intégrer la scène qui se

déroule sous mes yeux.

— Tu ne lui dis rien, hurle Terence à William.

Mais qu'est-ce qu'il fait ici, lui ?

— Me dire quoi ? demandé-je au bord de la syncope.

Je balaie du regard chacun des deux hommes, tandis que la colère et l'appréhension prennent progressivement place dans mon corps que je voulais dénué de tout sentiment.

Terence, les mains sur les hanches, est à bout de souffle, et une rage innommable a envahi tout son visage. William lui fait face, les mains sur la tête, comme pour mieux contenir la colère évidente qui menace de sortir. Mais il finit par exploser.

— Je n'ai plus peur de toi, Terence, c'est fini. Tu m'entends ? Je n'en ai plus rien à foutre de ce que tu peux me faire. Toi et tes menaces vous pouvez aller vous faire enculer !

— Ferme ta gueule, William. Ferme ta putain de gueule !

— Mais bon sang, qu'est-ce qui se passe ici ? Qu'est-ce que tu fais là, William ? Terence ?

— Je vais te le dire ce que je fous ici, Selena.

William est hors de lui. Ses yeux sont rouges, et moi, je suis de plus en plus incommodée.

— Mais peut-être que mon ami peut te le dire lui-même, hein, Terence ?

— Ferme-la, William, répète-t-il avec hargne, entre ses dents serrées.

— Sinon quoi ? Tu me feras virer du Manoir ? Tu me feras virer de mon boulot ? Vas-y, je n'en ai plus rien à foutre de toute façon. Je ne veux plus rien avoir à faire avec toi, espèce de salopard.

William qui menace Terence de son doigt se tourne enfin vers moi. Il serre si fort sa mâchoire que je peux entendre ses dents grincer.

— Tu veux savoir à quoi joue Monsieur Perfection, hein, Selena ? Tu veux savoir comment il se sert de nous deux ?

Je ne comprends rien et j'ai si peur que des larmes commencent à couler.

— De quoi il parle, Terence ?

Ma voix n'est que murmure et mes lèvres tremblent. Mais Terence nous fait dos et s'enferme dans un mutisme qui accentue ma sensation d'un désastre imminent.

— Tu n'es qu'un jeu pour lui, Selena. Et moi, je ne suis que le rabatteur.

— Je t'en prie, William... Arrête...

La voix de Terence se brise dans un souffle à peine audible, mais William poursuit.

— Je suis celui qui teste, celui qui essaie la marchandise de Monsieur. Et pour quoi ? Pour obtenir une meilleure place au sein de sa putain de secte de pervers au Manoir. Oui, MON AMI, l'homme que tu vois en douce m'a demandé de te baiser, de t'essayer, pour mieux te baiser après ! J'ai essayé de tout arrêter, de te mettre en garde, et il m'avait promis, Selena...

Ça y est. Le temps s'est arrêté, le ciel bleu s'est effondré et la Terre s'est écroulée.

Je n'entends plus rien, juste les battements de mon cœur qui ralentissent sans vouloir pour autant l'arrêter de battre. Je regarde les deux hommes sans même les voir. Je ne vois en l'instant que le synopsis de mon histoire en accéléré qui défile dans ma tête. Des images, des ressentis, des souvenirs, s'imbriquent maintenant sous un autre angle, formant une toute nouvelle histoire.

Dieu que j'ai mal ! Je ne bouge pas et pourtant, je ne suis plus que souffrance et chagrin. Et les larmes qui se déversent à grand flot ne suffisent pas à témoigner du calvaire qui se joue en moi.

Pourtant, comme dans un probable dernier instinct de survie, je m'approche de Terence. Car oui, au milieu de ma tragédie, je ne retiens que lui.

— Regarde-moi. REGARDE-MOI ! hurlé-je à mon tour.

Il finit par tourner la tête, le regard plein « d'amertume et de désespoir », le même qu'il avait dans son bureau. Mais je n'en éprouve que dégoût, et je lui assène une gifle qu'il accepte sans broncher.

— J'étais venue te remettre ceci, alors prends-la.

Je lui tends la lettre que j'ai écrite d'un trait, car oui, « Il est tellement plus facile d'écrire sur la souffrance » ... Et je quitte la chambre 15.

Terence

Putain ! Je suis mal. J'ai qu'une envie, c'est de casser la gueule à ce connard. Mais en fait, c'est à moi que j'ai envie de défoncer la face !

Tout m'explose en pleine tronche, et je mérite tout ce qui m'arrive. Mais ce qui me fait le plus mal, c'est de la voir Elle. Je la fais souffrir, une nouvelle fois.

Elle m'a tendu sa lettre et s'est enfuie. Je ne la rattrape pas, encore une fois.

Tout est mieux comme ça. J'ai fait assez de dégâts.

Je suis maintenant seul dans cette chambre dégueulasse. Putain, même cet endroit répugnant ne lui a pas fait prendre ses jambes à son cou. Je suis le plus mauvais manipulateur que la Terre ait jamais porté...

Je m'assois sur le lit, sur notre lit, et ouvre la lettre.

Mon très grand chef,

Je t'adresse cette lettre pour te dire que je ne te verrai plus, ce qui du reste est déjà une réalité.

Je voulais te remercier pour ce que tu m'as donné, sans même en avoir conscience. Tu n'imagines pas à quel point dans l'ombre, tu as contribué à faire de moi la femme que je suis aujourd'hui.

Je te sais torturé et j'ai eu la bêtise de croire que je pourrais t'apaiser, ou pire que tu pouvais me délivrer de mes propres maux.

La vérité, sans détour aucun, est que je suis amoureuse de toi, et la souffrance qui découle de cet amour irrationnel m'est devenue insupportable.

J'ai longtemps lutté pour ne pas succomber à nos pulsions charnelles, j'ai même pensé à fuir la clinique pensant que la distance entre nous m'apaiserait.

En vain, j'ai continué de te consacrer tous mes désirs et mes pensées.

Encline aux tourments de ne pas te posséder, je me suis finalement abandonnée à tes lèvres et à tes bras.

Mais force est de constater que l'affliction en a été plus grande, car Dieu seul sait que j'ai aimé ce que j'ai goûté, et que j'en ai voulu davantage.

Je sais que bon nombre de démons ont nui à ta vie et qu'à ce jour tu te bats encore contre certains. Il en est de même pour moi, à la différence que mon démon, c'est toi.

Je ne peux plus vivre avec tous ces mensonges. Je mens à tout le monde, à commencer par nous ; à toi quand je joue l'insouciance et la désinvolture, à moi quand je tente de réfréner ce que je ressens.

Consciente du ridicule de mon initiative de t'écrire, je te prie de ne pas trop m'accabler, car la honte et la gêne me submergent déjà.

Je te prie de me pardonner l'ineptie de cette lettre et de croire en l'humilité de son contenu.

Je te prie de me délivrer en laissant résonner dans le silence ces quelques mots.

Te dire adieu est un supplice que mes larmes n'apaisent pas, mais il y va de mon Salut.

Je souhaite profondément que tu puisses enfin trouver la paix que tu mérites, et sois convaincu que je ne t'importunerai plus.

Je t'embrasse fort une dernière fois et tourne la page...

A jamais chirurgicalement vôtre,

Selena.

Si seulement elle ne m'avait pas rencontré... Si seulement je n'avais pas été à cette fichue soirée... Si seulement je n'étais pas qui je suis...

Partie II
Terence Cesare

28 - Au commencement

Il est 05h12. J'ai les yeux grands ouverts, et malgré tout, j'ai une flemme colossale de me lever. Je devrais pourtant m'habituer ; ça fait vingt ans que je ne dors pas, vingt ans que je tente d'occuper mes nuits. D'abord avec les jeux vidéo pendant toute mon adolescence, car mon paternel était bien trop centré sur son destin brisé pour se soucier de mes propres états d'âme.

Puis, il y a eu la fac, et les études de médecine ont été parfaites pour occuper mes nuits. J'ai aussi cumulé les boulots à la con dans les fast-food, les maisons de retraite dégueulasses, et même dans les abattoirs sur les quais. Et puis, il y a eu les filles et toutes mes activités nocturnes autour d'elles. Ça reste d'ailleurs à ce jour le meilleur passe-temps que j'ai trouvé pour occuper mes insomnies.

Vingt ans que je passe mes nuits à essayer de dormir plus de quatre heures, sans que mes cauchemars ne viennent pourrir mon pseudo-repos.

Sam dort à mes côtés à poings fermés, et je sais, je suis un gros con, mais ça m'insupporte. Je la jalouse de ne pas avoir à affronter ses fantômes du passé.

Mon premier bloc est à huit heures, j'ai donc trois heures à tenir avant que ma vie diurne ne reprenne, laissant de côté pour quelques heures mes angoisses nocturnes.

Et puis merde. Le seul truc à cette heure-ci qui m'empêche de cogiter, c'est d'aller courir.

Cela ne fait que six mois que j'ai commencé mon activité de chirurgien, une chance inespérée de l'exercer dans le privé ; enfin, pas si inespérée que ça quand on sait que le PDG n'est autre que mon ancien professeur, retraité des hôpitaux, et accessoirement, mon parrain au Manoir. Il dit m'aimer comme son fils, ce qui est plutôt gerbant quand on sait que j'ai dû me taper sa femme pour obtenir

certaines avancements. Mais au fond, je n'ai aucun problème avec ça. Je me démerde comme je peux, tout seul depuis vingt ans, ou presque, et je finis toujours par obtenir ce que je veux, même si pour ça je dois me faire toutes les vieilles bourges de mes pairs.

Alors oui, j'ai eu mon cabinet à la sueur de ma queue, mais aussi à la sueur de mon travail, et je dois à mes parents le solde d'un loyer exorbitant.

Ouais, ça rapporte d'être orphelin. Une bonne grosse prime et une pluie d'assurances vie, placées à bon taux, pour te faire avaler la pilule de ne plus avoir de famille.

Je me demande qui j'aurais été si je n'avais pas cumulé tous ces drames. Peut-être un homme insouciant, un bon époux.

Sam me fait la gueule, une fois de plus, parce que je pars ce soir avec Will dans la résidence secondaire de ses parents. Elle sait pourtant comment je suis, enfin, elle ne sait pas tout, mais elle connaît peut-être mieux que personne mon besoin d'indépendance.

Je l'ai épousée parce qu'elle y tenait, comme toutes ces putains de bonnes femmes. Elle rêvait sûrement d'un gentil mari, au beau statut, qui lui paierait tout ce qu'elle veut, et quelque part elle l'a. Je ne lui refuse jamais rien. Oh, j'ai bien conscience que c'est probablement pour me déculpabiliser d'être l'affreux salopard que je suis, mais une part de moi aime cette femme.

Sam est apparue dans ma vie alors que je me battais contre mes démons, et elle m'a apporté une sorte de paix dans ce combat. Elle était tout ce que je n'étais pas, rayonnante et vivante, avec des parents aimants.

Mais les années passent, et force est de constater qu'elle n'a plus ce pouvoir apaisant sur moi.

Voilà plus d'un an que j'ai repris mes conneries. Je sors à tout va, en passant le plus clair de mon temps avec William. Faut dire qu'on a toujours été plus ou moins collés tous les deux et ce, depuis la maternelle. Mêmes études, même sport, mêmes nanas.

Bien qu'il soit célibataire, je l'ai introduit au Manoir, le faisant pénétrer dans

ce qu'il y a de plus sombre chez moi. C'est un gars bien au fond, bien meilleur que moi, et je commence à souffrir de l'entraîner dans mes délires pervers. Mais c'est un grand garçon, et je ne suis pas plus responsable de lui que lui de moi.

Bien sûr, lui a eu plus de chance que moi, mais je constate que nos passés, bien que différents, ne nous ont pas empêchés de devenir ce que nous sommes aujourd'hui, deux belles enflures.

Six mois que je suis dans cette clinique, et j'en ai déjà plein le cul.

Je ne m'éclate pas plus que ça dans ce que je fais, mis à part au bloc. Les patients, je les préfère endormis, et les infirmières, je les préférerais à poil dans mon lit quand j'étais à la fac, sauf qu'ici pas question de mêler mon boulot à mes perversions.

Je fais bonne figure, enfin, autant qu'il m'est possible de le faire, et bizarrement, quand je ne suis pas intéressé par leur cul, je peine à trouver un quelconque intérêt à ces godiches en pantalon blanc.

Alors aujourd'hui n'est pas une exception, je suis de mauvais poil.

Finalement, je suis content de partir ce soir chez Will avec les autres, parce que je sais qu'on va bien déconner entre nous et que j'oublierai un temps mes tourments.

Je fais le tour de mes blocs opérés ce matin et après je me casse. J'ai promis à Sam de la récupérer à son boulot. Je lui dois bien ça, et puis c'est vrai qu'à moto, c'est plus pratique qu'en bus et tram.

J'arrive dans la chambre de la première patiente qui a subi une saphénectomie bilatérale. Je l'ai prévenue que se faire opérer des varices l'été n'était pas une bonne idée, mais après tout, c'est son problème si elle veut se cogner des bas de contention sous quarante degrés.

Je lui remets ses ordonnances pour qu'elle puisse rentrer chez elle, mais elle m'annonce avec des yeux de biche, que je trouve ridicules, que ses pansements n'ont pas été refaits.

Fichues infirmières !!!

Je sors de la chambre furieux, prêt à gueuler un bon coup.

Bon sang, ce n'est pas compliqué ! Mes patients doivent être prêts pour quatorze heures, et là, il est...

Putain !!!

Une imbécile me tombe dessus. Je la repousse aussitôt. En plus elle est accompagnée de cette pimbêche de Darcebot qui ne peut pas me blairer. Mais pour ce que j'en ai à foutre...

— Oh ! Docteur. Je vous présente Selena, une étudiante infirmière qui va travailler chez nous cet été en tant qu'aide-soignante.

— Si ses compétences sont à la hauteur de sa maladresse, mes patients devront être mis à l'écart, réponds-je sans prendre de pincettes.

La brunette a l'air au bord de la syncope, mais aujourd'hui, faut pas me faire chier.

— Punaise, qu'est-ce que tu foutais ? Trois plombes que je t'attends. Fallait pas venir me chercher si tu savais que tu n'allais pas être à l'heure.

Sam est encore de bonne humeur... Elle m'engueule tout en m'arrachant le casque des mains.

— Désolé, j'ai été retenu à la clinique, tenté-je de me justifier.

En même temps, c'est la vérité. Sauf que depuis que Sam a trouvé des messages plus que compromettants sur mon téléphone, je rame en permanence pour lui paraître crédible.

C'était il y a un peu plus de six mois, avec une infirmière avec qui je bossais à l'hôpital, et avec laquelle je couchais accessoirement. Sauf que cette dernière s'est un peu emballée et me l'a joué à la *Liaison fatale*, et en bonne érotomane, elle m'a harcelé de messages, jusqu'à ce que je ne puisse plus contrôler leur flux. Cette conne m'en envoyait jour et nuit, si bien que, forcément, Sam a fini par tomber dessus. Résultat, j'ai quitté l'hôpital en saisissant l'opportunité que m'offrait mon mentor d'intégrer la clinique, et j'ai menacé l'infirmière en

question de déposer une main courante et de la faire virer. Par chance, elle n'a pas insisté, mais à compter de là, Sam ne m'a plus lâché la grappe.

Bien qu'elle m'ait « pardonné », elle est devenue suspicieuse devant chacune de mes attitudes, chacune de mes sorties, chacune de mes fréquentations. En même temps, je ne peux pas lui en vouloir, sauf que plus elle me flique, plus je ressens ce besoin de m'échapper.

Depuis ce jour-là, plus de cul au boulot.

Nos relations avec Sam sont depuis quelques temps un peu merdiques. Mais avec elle comme avec les autres, je tente de faire bonne figure.

Une part de moi reste néanmoins secrète, sauf à William qui me connaît sûrement mieux que quiconque. Mais même lui, j'ai l'impression que je ne peux pas m'empêcher de le manipuler.

Cet imbécile a voulu intégrer le Manoir. Bien que je bénéficie d'une excellente place au sein de la confrérie, j'ai eu un mal de chien à l'y faire admettre, tout simplement parce qu'il est célibataire et que le mariage est pour les pères fondateurs, un gage de couverture, et probablement un « code d'honneur » ; ce qui est tout de même tordant quand on sait ce qu'on y pratique.

Mais les règles sont d'ordinaire impossibles à enfreindre, aussi a-t-il fallu que j'use de toutes mes relations, et que je verse un considérable bakchich sous forme de dons, à des soi-disant œuvres de charité, pour que mon ami puisse s'adonner à la concupiscence qu'offre le Manoir.

La cooptation de William a eu lieu il y a plusieurs mois, et il franchit brillamment les initiations une à une. Il porte déjà le second masque, celui qui ne recouvre que les trois-quarts du visage.

Chaque passage franchi au sein de la confrérie permet d'exhiber le symbole de la réussite. Tout nouveau membre admis se couvre d'un masque plein, tandis que nous, les Vénérables Maîtres, revêtons uniquement un loup.

Les initiations au sein du Manoir n'ont rien de satanique ni même ne présente un quelconque caractère religieux. Elles tiennent plus de l'ordre financier qu'autre chose, et s'articulent autour d'une triangulation de prise de parole et de

gestuelle, où *l'Art d'Aimer* d'Ovide fait office de Bible.

Mais en tant qu'initié et fidèle, William m'a juré obédience. Alors en bon pervers que je suis, je lui fais faire tout et n'importe quoi. Et plus il m'obéit, plus je fais monter le niveau, ne lui laissant pas d'autre choix que de s'y soumettre. Loin d'être un faluchard⁵ pendant mes études, j'ai toujours excellé dans l'art de bizuter les plus jeunes.

Alors, tandis que je ramène Sam à la maison, je profite du moment de solitude que le trajet en moto m'offre pour réfléchir à quelle connerie je vais bien pouvoir encore mêler William.

Mouais, on verra bien, l'impro est ma meilleure arme.

Pour l'heure, je m'apprête à affronter les affres du mariage et à subir les nouvelles attaques de mon épouse, ce qui ne tarde pas à venir, à peine avons-nous pénétré dans la maison.

— Tu pars à quelle heure ? me jette-t-elle froidement.

— Le temps de me doucher et de préparer un sac. On ne veut pas arriver trop tard, réponds-je agacé d'avoir à me justifier.

— Et je suppose que tu ne rentres pas dormir, continue-t-elle plus comme une affirmation que comme une question.

— Je ne sais pas. J'ai un programme chargé demain. Je verrai.

— OK. Eh bien, écoute, chacun va faire ce qu'il a à faire. Pour ma part, je vais probablement improviser, dit-elle les lèvres pincées, tout en essuyant machinalement la table déjà propre.

— Sam ! Viens avec moi, je te l'ai déjà dit. Ne me fais pas le plan de la scène de ménage, là. Je vais juste avec William et les autres à une soirée entre potes. D'après ce que j'ai compris, il y a même ses frangins et d'autres gamins....

— Ce ne sont pas les gamins qui m'inquiètent, tu vois, mais plutôt les gamines, me coupe-t-elle.

— Qu'est-ce que j'irais foutre avec des gamines à peine pubères, quand j'ai la plus magnifique femme à mes côtés ? tenté-je en l'enlaçant.

Mais je me sais encore à l'épreuve, et je rame comme un malade pour me racheter une conduite et paraître le plus crédible à ses yeux. Et au plus profond de ma noirceur, je suis peiné de la faire souffrir. Elle ne le mérite pas.

Je sais, je suis pathétique, gerbant, tout ce que vous voulez, mais je ne sais pas être autrement. J'ai probablement un putain de problème d'ego, une carence affective ou je ne sais quelle psychopathologie à la con pour justifier mon comportement. Je ne suis pas un accroc au sexe, mais j'ai besoin de dominer et de posséder, ou simplement de me divertir, et même si cela est censé être inavouable, je ne suis pas l'homme d'une seule femme. C'est tout. Et puis tout ce que je peux faire avec ces femmes, ce n'est pas de l'amour, c'est simplement du plaisir, un probable besoin d'assouvir des pulsions ou une connerie du genre.

À vrai dire, je n'en sais foutrement rien, et pire que tout, ça fait bien longtemps que je n'intellectualise plus ma façon d'être et d'agir.

La seule chose dont je sois certain, c'est que je suis comme ça et que je m'en accommode.

Je suis Terence Cesare.

29- La brunette

Bon sang ! C'est une blague ?

La maison de Will est blindée de monde. Qu'est-ce qu'on vient foutre au milieu de tous ces jeunes ? La baraque sent bon la crème anti-boutons et le parfum à la vanille.

— Terence ! Viens, mon pote. On est sur la terrasse.

William m'interpelle en s'agitant, une blonde sur les genoux.

Je ne peux m'empêcher de ressentir un soupçon de jalousie quand son statut de célibataire lui permet de s'octroyer tout ce qui m'est interdit. Mais en arrivant plus près de lui, je constate que la blonde est dégueulasse, et je perds d'un coup tout élan de convoitise.

D'un geste peu galant, il vire la nana de ses genoux, et s'adresse à elle d'une manière tout aussi rustre.

— T'es mignonne, tu dégages, et tu ramènes une bière à mon copain.

La blonde, à peine gênée, s'exécute et s'engouffre dans la maison.

— Classe, Will. Vraiment... m'empressé-je de dire, plutôt amusé.

Les années passent et William n'a pas changé d'un iota. Il est parfois tellement mal élevé que c'est à se demander lequel de nous deux n'a pas eu de parents. Le reste de sa fratrie n'est guère mieux éduqué ; la pire étant, je crois, sa sœur Lena qui parle comme une charretière et dispose de la délicatesse d'un docker. Mais là où Will est très fort, c'est dans sa capacité à se transformer d'un perfide et cynique Don Juan en un romantique et attentionné gentilhomme, digne d'un Christian, célèbre poète de Pigalle. Pour obtenir les grâces d'une femme, il est capable des pires stratagèmes, et lorsque interloqué je le lui fais remarquer, il me répond toujours ne mettre en pratique que ce que j'ai pu lui enseigner. J'ai parfois l'épouvantable sentiment de revêtir les traits d'un Valmont post moderne, quand lui conserve encore l'ingénuité d'un Danceny.

La blonde me ramène illico ma bière en me bouffant du regard, et je prends place auprès de mes amis. Je retrouve avec plaisir Simon et Vincent, avec lesquels je joue au rugby depuis des années. Nos bonnes femmes ont sympathisé et nous partageons tous ensemble de bons moments de convivialité. Mais avec eux encore, je ne peux montrer que la meilleure part de moi-même, ou du moins la plus respectable. Je me fonds en quelque sorte dans la masse et ne partage mes duperies qu'avec William. Il en a toujours été ainsi. Vincent et Simon ne sont probablement pas naïfs, mais ils restent en retrait sur certaines choses, ne se mêlant que de ce qui les regarde, et je leur en suis reconnaissant.

— Si c'est pas bon ça ! Une soirée rien qu'entre nous ! dit Simon le verre en l'air, prêt à trinquer.

— Entre nous ? C'est quand même vite dit ! m'activé-je de lui répondre, en désignant de la tête la meute qui nous entoure.

William sourit et s'applique à justifier mon constat.

— Yep, je crois qu'on a un peu abusé chez les Auguste. Nos parents nous tueraient s'ils savaient le peuple qu'il y a ici ce soir. J'ai mis en garde ma sœur et mes frangins de gérer tous leurs potes. Mais putain, quand je vois tout ce monde, je crains le pire.

— Bah, ça ne peut pas être pire que la fois où on a défoncé la bagnole de ton vieux contre le portail en gueulant « Sésame, ouvre-toi » ! s'esclaffe Simon les mains sur le ventre.

— Oh, putain ! Son Austin Healey de 65. J'ai bien cru que je perdais la vie ce soir-là ! Mais on a survécu les mecs !

Nous rions au souvenir honteux de cette histoire, et enchaînons les anecdotes d'un passé en commun peu glorieux.

Plus tard dans la soirée vient l'heure de nourrir toute la viande soûle de cette maison. Vincent et Simon s'autoproclament « Maîtres du barbecue », nous laissant William et moi, seuls au bord de la piscine.

— Ça tient toujours pour vendredi soir ? me demande William à demi-mots, tandis qu'il jette des regards aux alentours pour s'assurer probablement que

personne ne nous entende.

— Bien sûr. Comme convenu, je passe te chercher à vingt et une heures.

— Est-ce qu'il est prévu que je passe bientôt à un autre stade ? Parce que regarder c'est bien, mais j'aimerais...

— Ça ne dépend pas que de moi et tu le sais très bien, William, le coupé-je sèchement.

Parler de ça, ici, m'agace au plus haut point, surtout quand on en a déjà débattu cent fois. Mais je poursuis, histoire de clore le sujet.

— Je parlerai à l'Alpha, mais il va te falloir assurer cette fois.

— Tout ce que tu voudras, je ferai tout ce que tu voudras.

J'opine de la tête, convaincu par sa loyauté et assuré par ses compétences.

La dernière fois que nous sommes sortis, je l'ai missionné de nous dénicher une fille pour passer la soirée. Mais comme à chaque fois, le jeu a été trop facile, et la nana en question n'a pas rechigné une seconde, quand je me suis glissé sous les draps. Dingue le nombre de filles faciles qu'on peut trouver ! Mais je suis las de tomber toujours sur le même style de femmes. Sans plus de vertu que je n'en ai, elles succombent, à mon goût, bien trop vite, et tout ça ne m'excite plus.

Je crois qu'au Manoir c'est pire, parce que les jouets en question ne sont que des putes payées pour nous satisfaire, ou bien des épouses en mal de sensations interdites et qui s'y adonnent sous l'œil consentant de leurs maris respectifs.

Alors j'ai besoin de quelque chose d'un peu plus *high level*, et tandis que je réfléchis aux possibilités qui s'offrent à moi, mon regard est attiré par un groupe de jeunes fêtards qui chante et danse à tue-tête.

Et je la vois. Je reconnais la brunette qui m'a bousculé cet après-midi à la clinique.

Au comble de l'agacement à ce moment-là, je ne me suis pas étendu sur son cas, mais mon œil expert a lui expressément analysé ce qu'il avait en face. Toute godiche qu'elle a été, elle n'en est pas moins restée séduisante, et la peur et le malaise qui se sont lus sur son visage sont exactement ce que je ne trouve plus dans mes ludiques conquêtes.

La partie pourrait s'avérer intéressante si la môme en bavait un peu.

J'ai avant tout besoin d'assurances. D'une part, celle que ce n'est pas une vierge en recherche du grand Amour, et d'autre part, celle qu'elle ne va pas me jouer, elle aussi, un remake d'*À la folie, pas du tout*. Je la regarde se dandiner, probablement aidée par un bon taux d'alcool, et le spectacle me laisse rêveur.

Elle agite habilement chaque membre de son frêle corps, dont le charme est mis en exergue par une courte robe noire. À chaque tour ou saut qu'elle exécute, le vent soulève le morceau de tissu fluide et donne naissance à de longilignes jambes.

Putain ! J'adore les jambes !

Elle est belle à en faire jalouser plus d'une, mais je ne suis même pas sûr qu'elle en soit consciente, tant la candeur et la douceur émanent de cette fille. Elle rit à gorge déployée, mouvant sa généreuse bouche, et j'imagine aisément ce que je pourrais en faire. Il me la faut !

— Will !

Ce dernier est resté bloqué sur la conversation du Manoir et je n'ai pas écouté un traître mot de ce qu'il a dit.

— Oui ? me demande-t-il, alors que je ne quitte pas des yeux la brunette dont j'ai oublié le prénom.

— Tu la connais ?

Je lui désigne ma nouvelle proie d'un coup de tête.

— Laquelle ? s'interroge-t-il alors que pour moi c'est évident.

— Ta sœur, ducon !

Je secoue la tête, rapidement agacé.

— La grande brune aux cheveux longs, lui remontré-je discrètement.

Il plisse des yeux, à la recherche d'une info, probablement enfouie au milieu de son cerveau, dans la case « Filles déjà sautées ».

Finalement, il secoue la tête, et j'en déduis - bizarrement soulagé - qu'elle n'est pas dans cette catégorie-là.

— Non, jamais tirée.

— Je ne te demande pas si tu l'as déjà tirée, mais si tu la connais.

— Je crois que c'est une copine de ma sœur.

— Bon sang, William, ça je le sais déjà, sinon elle ne se trémousserait pas comme ça en tenant la main de Lena !

William me regarde d'un coup, comme interloqué.

— Ne me dis pas qu'elle fait partie de mon prochain test, mec !

Il affiche maintenant un air dubitatif, une main derrière la nuque. Sauf qu'il me connaît mieux que personne, et il sait que je ne parlerais pas de cette fille si je n'avais pas une quelconque idée derrière la tête.

La brunette et ses copines rentrent dans la maison et peinent à arriver jusqu'au billard sans trébucher. Je souris de les voir si frivoles, et les envie presque de tant d'insouciance. Je détourne enfin le regard et le plante dans les yeux de mon frère d'armes.

— Terence, tu fais chier ! Merde, c'est une copine de ma sœur. Il y a tout un tas de nanas, même ici ce soir. Alors pourquoi elle ?

— Si j'avais besoin d'un objecteur de conscience, ce n'est pas toi que j'appellerais. Alors tu vas t'en tenir à ton rôle et faire ce que je te demande.

— OK, finit-il par lâcher, soumis comme je l'attends.

Il lorgne ses chaussures, les mains sur les hanches, et attend sagement mes instructions.

— Tu vas la séduire, l'aborder en douceur. Et quand tu la sentiras prête, tu l'essaieras. Tu t'assureras de ses compétences en la matière.

William m'écoute en silence, mais je sens la nervosité le gagner et putain, ça me fout hors de moi !

— C'est quoi le problème, Will ?

— Terence ! Cette fille n'est pas une de ces traînées qu'on se tape quand on sort ! C'est une copine de ma sœur, et si tout ça tourne mal...

— Veux-tu changer de statut au Manoir ? Oui ou non ? commencé-je à m'emporter.

— Oui, bien sûr, mais...

— Il n'y a pas de « Mais ». Tu fais ce que je te demande et garde tes états d'âme pour toi.

— OK. C'est bon.

Je m'assure un temps qu'il a pigé et s'est calmé, puis je reprends.

— Je veux que tu t'assures qu'elle n'est pas vierge et si elle l'est, tu t'en charges. Quand tu auras franchi ce premier cap, je t'en dirai plus.

Ma voix est grave et posée. Je suis dans mon élément. Dresser l'esquive de ce plan malsain suffit à lui seul à me faire jubiler.

Pour dire vrai, je ne sais pas jusqu'où je vais aller avec cette fille, mais je compte bien m'amuser autant qu'il est possible de le faire. Sa merveilleuse innocence a réveillé en moi des pulsions bien trop longtemps enfouies, et je compte bien mener la chasse la plus excitante de ces derniers mois.

Après s'être renseigné auprès de sa sœur sur l'identité de la brunette, William a profité que cette dernière soit sortie sur la terrasse pour l'approcher.

D'ici, je ne parviens pas à entendre ce qu'ils se disent, mais si j'en crois les sourires et les yeux de merlans frits qu'ils s'échangent, je sais que mon ami est sur la bonne voie.

Je l'ai si souvent vu à l'œuvre pour arriver à ses fins que je le crois même capable de détourner une nonne de ses vœux.

Punaise ! Ils se dirigent tous les deux vers moi. Je recule pour me planquer derrière un groupe d'ados en rut, et affiche un large sourire lorsque j'aperçois la main de William tenant celle de la fille.

La mienne à couper qu'il lui a sorti la tirade de l'accès direct à la plage, et qu'il va lui faire le coup du coucher de soleil !

Cette histoire pourrait aller finalement plus vite que je ne p...

— Oh, Cesare ! Tu viens ? On va se baigner, me gueule Simon alors qu'il suit déjà un petit groupe en route pour la plage.

— Bain de minuiiiiiit ! se mettent à crier les jeunes en déboulant de toute part.

Ma foi, ça peut être drôle, et je ne suis pas contre l'idée de découvrir la brunette sans sa robe.

Je rejoins Simon et Vincent sur le sable, et me déleste sans complexe de mes fringues.

Voici une coutume supplémentaire dans laquelle, sans jeu de mots aucun, nous baignons tous ici depuis notre plus tendre enfance. Les bains de minuit sont pour nous ce que les descentes au flambeau sont pour les skieurs, une bonne manière de clôturer une belle journée. OK, dans les deux cas, tu te gèles les couilles, mais nous au moins, on a le privilège de mater les filles à poil.

Je plonge direct dans la grande bleue et guette William. J'aperçois rapidement le requin en approche de sa victime. Cette dernière flotte sur le dos, paisible, à mille lieux d'imaginer ce qui se trame.

Merde ! Je ne l'ai pas vue entrer dans l'eau, mais croyez-moi, je vais faire en sorte de la voir sortir, et m'assurer de ce qu'elle a à offrir. D'un coup, la brunette disparaît sous l'eau.

Un jeune branleur remonte à la surface avant elle, et agite à la vue de tous, ce que je pense être sa culotte. P'tit con ! Tu n'étais même pas né que je faisais déjà ça. Bon, peut-être pas, je ne suis pas si vieux, mais le voir faire la même blague débile que nous faisons gamins me fait prendre un sacré coup de vieux, et ça ne me fait pas rire.

Cependant, quand je vois la brunette s'exciter dans tous les sens pour essayer de rattraper sa culotte, que les mecs s'envoient maintenant de mains en mains, je me dis que je saisis là une chance de m'amuser un peu. Alors quand ladite culotte arrive à ma hauteur, je la rattrape et stoppe les passes.

En moins de deux, la fille se pointe, la rage au visage.

Je refrène un fou rire, amusé de voir son doux visage transformé par la colère, et je jubile à l'idée de découvrir les conséquences de ce que je m'apprête à lui dire.

J'exhibe, sans lui accorder la moindre pudeur, l'objet de tous les fantasmes. Elle s'arrête devant moi et tente de mettre mon visage sur un nom. Elle plisse les yeux, gênée par l'obscurité, mais au moment où je lui demande si c'est à elle, je vois ses pupilles se dilater et sa bouche former un O de stupéfaction. Elle m'a

reconnu.

— Maladroite, exhibitionniste, ça promet !

Je l'habille des pires adjectifs qui soient en cet instant, en veillant bien à être le plus froid et le plus dédaigneux possible, mais William vient à son secours et m'arrache la culotte des mains.

— Terence, fous-lui la paix.

La brunette remet aussitôt le bout de vêtement à sa place et sort de l'eau aussi furieuse qu'il est possible de l'être. J'ai enfin le plaisir de la découvrir sans sa robe, et ce que je vois ravive en moi le désir de la posséder rapidement.

Bien que sa démarche peu glamour traduise la colère qui l'habite, elle n'en reste pas moins hyper sexy. Ses hanches sont rondes et ses jambes sont encore plus longues que je ne l'avais imaginé.

Je sors moi-même de l'eau et m'arrête non loin de William et de la fille, lorsque j'entends mon ami prononcer mon prénom.

— Lui qui ? Terence ? Tu le connais ?

Je m'approche un peu plus près, sous l'œil complice de William, et m'arrête juste derrière elle, au moment où je sais qu'elle va en dire trop.

— ... Ce matin je lui suis rentrée dedans, ce soir il a ma culotte dans la main. Dans les deux cas il me jette...

Là. Maintenant.

— ... Excuse-moi, mais ton copain, c'est un con !

On y est.

— Surtout ne dis plus rien et respire, lui conseille William, tout en éclatant de rire.

D'un geste de la tête il me désigne, et la brunette se retourne aussi vite que son instinct le lui ordonne. Elle découvre avec horreur que je suis là, et la couleur de son visage s'accorde, d'un seul coup, parfaitement à celle du sable. Elle est livide, et je lutte comme un fou pour contenir toute l'hilarité qui m'envahit, me devant de laisser place à l'expression la plus neutre qu'il me soit autorisé d'arborer. Je la laisse là, sans lui accorder le moindre mot.

Je regagne la maison, ravi de cette première approche. Je suis tellement habitué à ce que les filles se pavanent vulgairement devant moi que de la voir, elle, lutter contre la peur que je lui inspire, m'apporte une nouveauté qui n'est pas pour me déplaire. Le fait qu'elle travaille sous mes ordres, plus une probable bonne éducation, lui interdisent de me remettre à ma place. Oh, je sais parfaitement que toutes les filles de la clinique ont aussi peur et me détestent tout autant, mais ça m'est complètement égal, parce que je n'ai pas envie de coucher avec elles, mais avec la brunette, c'est différent. Je sais qu'elle doit déjà me haïr, mais j'ai envie de savoir jusqu'à quel point elle peut résister.

J'attends le retour de William à l'abri de la pergola, et je trouve le temps légèrement long, ce qui renforce mon sentiment qu'il arrive probablement à ses fins.

Simon et Vincent sont déjà rentrés chez eux, et je suis comme un con, à observer des couples d'un soir se former autour de moi.

Finalement, au bout d'une heure peut-être, mes deux marionnettes franchissent enfin le seuil du jardin. William raccompagne la fille à l'entrée de la maison et me cherche du regard.

— Je suis là, dis-je, tandis que je monte les marches de la terrasse.

Nous prenons place autour de la table, libérée par les jeunes qui se sont maintenant tous agglutinés à l'intérieur. J'invite du regard mon ami à se livrer, et ce dernier ne se fait pas prier, les étoiles encore dans les yeux. Cependant, il reprend vite le faciès que je lui connais le mieux, lorsqu'il débute son compte-rendu.

— Putain, tu y es allé un peu fort, Terence. La pauvre, j'ai cru qu'elle allait s'évanouir. Elle a du tempérament la petite, ça ne va pas être si facile !

William tripote une capsule de bière et cherche calmement ses mots.

— Ça ne va pas être facile, mais je vais y arriver. Je crois effectivement qu'il lui faut une approche en douceur, comme tu m'as dit. Ce n'est pas dans mes habitudes, mais il y a un début à tout.

J'écoute attentivement et ne l'interromps pas, parce que je sais qu'il va gérer.

— Elle est montée dans sa chambre pour dormir.

Il marque une pause, et étire un sourire en coin.

— Je monte la rejoindre.

Il se lève et marque un temps d'arrêt.

— Terence ?

— Mouais ? demandé-je à mon tour, en lui accordant enfin un regard.

— Tu es toujours sûr de ton coup ? Parce que ça a l'air d'être une chouette fille.

De mon silence il en déduit la réponse, et la tête basse, il reprend le chemin de la chambre de la brunette. Mais avant d'ouvrir la baie vitrée du salon, il fait une nouvelle pause, et dos à moi, il me dit dans un quasi murmure :

— Au fait, elle s'appelle Selena.

30- A la folie

Nous sommes vendredi et je n'ai pas revu la brunet... « Selena » depuis la soirée. Peut-être ne commence-t-elle à la clinique que la semaine prochaine ?

Peu importe, de toute façon je ne suis plus aussi sûr que cela soit une si « bonne » idée. Cela risque de m'attirer plus de problèmes qu'autre chose.

Will a raison, c'est une copine de sa sœur, et j'ai bien trop d'affection pour sa famille pour aller foutre la merde, et puis j'avais dit : plus de cul au boulot.

— Tu es prête, Sam ? On va être juste.

Sam part à Londres avec ses copines pour le week-end, et si elle n'accélère pas, elle va louper son vol. C'est un vrai bordel sur la rocade le vendredi, d'autant que les premiers départs en vacances ont commencé, et j'ai une sainte horreur de prendre la voiture.

— C'est bon, c'est bon, me voilà !

Elle est resplendissante ! Ce week-end Filles l'emplit tellement de joie qu'elle en devient belle. Elle l'a toujours été, physiquement parlant, mais toutes les crasses que j'ai pu lui faire ont terni son visage, et ses yeux autrefois pétillants ont laissé progressivement place à un regard plus sombre et dénué de gaieté. Mais là, en cet instant, je retrouve la fille dont je suis tombé sous le charme il y a cinq ans. Elle enfile ses Stan Smith, assise sur les marches de l'escalier, ses boucles blondes caressant la peau hâlée de ses jambes. Et puis merde, je roulerai comme un con.

Je ne lui laisse pas le temps de finir de nouer sa chaussure et lui attrape le poignet pour la coller contre moi. Je l'embrasse aussitôt à pleine bouche, tout en la dirigeant vers la commode de l'entrée qui fera office de matelas.

— Ter...mais...je...croy...ais...qu'on était...en retard... parvient-elle à placer entre deux coups de langue.

— T'inquiète, dis-je en soulevant sa jupe et en la plaquant contre la commode

de mon arrière-grand-mère.

Je ne suis pas super fier d'avoir remonté toute la rocade sur la bande d'arrêt d'urgence. Je suis le premier à gueuler quand un connard le fait. Mais ce soir, c'est moi qui ai le titre de « Super Connard », et j'ai eu une chance inouïe de ne pas tomber sur les flics.

En tout cas, Sam est arrivée à temps et a pris son vol avec ses copines, qui étaient toutes en mode hystérique.

Je devrais annuler ma soirée. Je n'ai aucune envie d'aller au Manoir ce soir, mais je l'ai promis à William, et je suis censé discuter avec André, mon mentor, du cas de mon ami. Alors je n'ai pas vraiment le choix, mais je ferai en sorte d'écourter cette soirée.

William est tout excité à l'idée d'y aller, mais s'il savait comme je suis las de fréquenter cet endroit, las d'y côtoyer toujours les mêmes dégénérés ! Je n'ai pas la prétention de me considérer au-dessus d'eux ni même mieux qu'eux, mais ma propre perversité me fatigue, et je n'éprouve plus à ce jour le même attrait pour ce qui s'y déroule qu'à mes débuts.

Une fois l'intronisation finale de William terminée, je mettrai un terme à tout ça. Je devrais donner une seconde chance à ma vie, à Sam.

Will m'attend en bas de chez lui. Il a mis le costume de rigueur et à voir son visage, j'ai dans l'idée qu'il est un peu nerveux.

— Ça va, mon frère ? je lui demande le sourire en coin, alors qu'il prend place dans ma voiture. Tu m'as l'air tendu.

Il esquisse une moue songeuse et après avoir regardé par la fenêtre, il me répond enfin.

— Ben, je sais que ce soir est important pour moi, mais y a un truc qui me chiffonne et...

Il marque une pause.

Les mains sur le volant, je ne lui accorde pas le moindre regard. Je sais où il veut en venir, et je sens monter en moi la contrariété. Je sais ce qu'il va me dire, et s'il y a bien une chose qui m'exaspère, c'est qu'on remette en question mes

ordres.

— Cette fille, la copine de ma sœur, tu ne m'avais pas dit qu'elle bossait avec toi. Je croyais que tu arrêtais ce genre de plan au travail, et...

Il s'arrête de nouveau.

Putain, moi non plus je ne le sens pas, et mon orgueil finira probablement par me faire perdre tout ce que j'ai, ou mieux, par me tuer, mais je ne supporte pas qu'il me dise ce qui est bon ou pas pour moi. Personne ne l'a jamais fait, et je m'en accommode parfaitement.

— Tu en es où avec elle ? le coupé-je dans ses jérémiades.

Je sens son regard se poser sur moi, tandis que je fixe la route. Puis il reprend.

— Il ne s'est rien passé. On a papoté une bonne partie de la nuit et je lui ai filé mon numéro avant de partir. Si elle ne m'appelle pas d'ici le début de la semaine prochaine, je demanderai son numéro à ma sœur et je l'appellerai. Là, elle est partie chez son père pour quelques jours.

— Bien.

Et je conclus ainsi la conversation « Selena ».

Nous arrivons au Manoir à l'heure prévue. André nous attend dans son bureau, aussi ne traînons-nous pas dans l'immensité de sa demeure. Nous aurons tout le temps nécessaire, après, de succomber aux charmes de ses occupantes.

— Fils !

André m'accueille généreusement, une main sur mon épaule et l'autre secouant énergiquement la mienne. Il réserve à William un simple hochement de tête en guise de bonjour, et nous invite à prendre place dans les fauteuils clubs en cuir.

— Whisky ? Scotch ? Bourbon ? nous demande-t-il le cigare aux lèvres.

— Deux Bourbons s'il vous plaît, André, réponds-je pour nous deux.

— Saviez-vous que le Bourbon porte le nom d'un hommage à la France, William ?

André est un homme au style imposant. Érudit dans différents domaines, il a une façon assez intimidante d'exposer l'étendue de ses connaissances, et son élocution très soignée, combinée à un physique de vieil acteur américain, lui

confère des allures de mafioso, ne pouvant qu'inspirer crainte et respect.

— Je... Non, Monsieur.

— Connaissez-vous au moins la différence entre les Whisky, Docteur Auguste ?

Je vois mon ami s'enfoncer davantage dans son fauteuil, et suis amusé par une situation que j'ai déjà eue à souffrir bien auparavant. Face à son silence révélateur, André poursuit.

— En dehors d'un savant dosage en céréales propre à chacun, seul le Whisky distillé et vieilli sur les terres d'Écosse se voit attribuer le nom de Scotch, voyez-vous ? Le reste n'est que Whisky. Le Bourbon quant à lui, produit dans l'État du Kentucky, doit son appellation au comté dans lequel il est distillé, lequel doit lui-même son nom à la maison de Bourbon, témoignant de la sorte d'un touchant hommage à Louis XVI, qui fut pour les États-Unis un fin allié contre les Anglais dans la lutte pour l'indépendance.

William hoche nerveusement la tête tout en se saisissant du verre que lui tend André.

— Comprenez-vous la raison pour laquelle je vous parle de ça, William Auguste ?

Will me regarde à la hâte comme s'il y avait une réponse capitale à donner. Je l'invite du menton à répondre.

— Non, Monsieur, finit-il par répondre en massant nerveusement ses genoux.

André termine de se servir un verre, et s'assoit sur son bureau, gardant toute la hauteur qui lui est due face à Will.

— Bien qu'ils soient tous des spiritueux, ils se départagent les uns des autres par leur origine, leur histoire, leur composition, ne pouvant être confondus, et se devant alors d'être traités selon leur exception, voyez-vous ?

André quitte son bureau et prend place dans le fauteuil faisant face aux nôtres. Son ton devient plus sec et son visage se ferme.

— Il en va de même pour les filles qui sont ici, Docteur Auguste. Le rang qu'elles occupent et la clientèle qu'elles servent ici les gardent d'être confondues

avec n'importe quelle putain de rue. Entendez-vous ce que je vous dis, William ? Au moment où je vous autorise à les approcher, vous vous devez de les respecter et de vous en tenir uniquement à ce pour quoi elles sont là. Suis-je maintenant clair, Docteur Auguste ?

— Oui, parfaitement, Monsieur.

— Bien. Je laisse à Terence le soin de vous expliquer les règles quant aux soumises.

André se lève, marquant ainsi la fin de notre entrevue. Mais alors que nous regagnons la porte, il nous interpelle.

— Et autre chose, Docteur Auguste.

Nous nous retournons pour lui faire face.

— Sachez que je tolère votre présence ici parce que Terence se porte garant de vous. Mais à la moindre incongruité, et si vous ne suivez pas à la lettre la conduite que vous impose votre parrain, je vous brise, William Auguste.

— Bien sûr, Monsieur. Je... je comprends.

Et nous quittons le bureau.

Une fois dans le couloir, William s'appuie contre le mur et souffle un bon coup.

— Putain, c'était quoi ça ? Un remake des *Affranchis* ?

— Il ne plaisante pas, William. Tiens-toi à carreaux, OK ?

— Hé ! Mais enfin, ça fait des mois que je viens ici. As-tu déjà eu à te plaindre de moi ? Ai-je été une seule fois borderline, irrespectueux ou je ne sais quoi ?

— Non, mais là, tu vas rentrer dans le vif du sujet. Regarder les autres baiser ne fait pas de toi quelqu'un de menaçant ni d'important. Tu n'existes pas pour eux. Mais à compter de maintenant, tu vas devoir te soumettre à de nouvelles règles. Ce soir tu auras ta première soumise, mais profite-en, parce que ce sera la seule avant un bon moment.

— Quoi ? Mais pourquoi ?

— Parce que tu ne peux pas en disposer pleinement encore. Tu dois encore

faire tes preuves, William, il te l'a dit. C'est tout ce que je peux t'obtenir pour l'instant. Mets ton masque maintenant.

Nous croisons différents hauts dignitaires et saluons chacun d'eux comme ils le méritent.

Les uns sont accompagnés de partenaires de jeu, la plupart étant des maîtresses attirées, tandis que les autres, dont la profondeur du portefeuille et l'influence politico-sociétale permettent plus d'avancement, s'affichent aux bras des soumises.

Ces dernières, en attente des heureux élus, sont au salon du rez-de-chaussée, et William sur mes talons, je vais rapidement en convier une, histoire d'en finir et de rentrer chez moi.

— Les règles sont simples avec elles, dis-je à William. Tu n'as pas besoin de leur parler plus qu'il ne le faut, simplement parce qu'elles n'ont pas le droit de te répondre. Pas la peine d'espérer une grande conversation. Cela dit, comme te l'a soufflé André, tu te dois de les respecter. Aucune violence ni physique ni verbale. Et autre règle, il est formellement interdit de les voir à l'extérieur. Ce qui se fait ici reste ici.

— Terence, tu me l'as déjà raconté tout ça !

— Will ! Je ne plaisante pas. Tu respectes à la lettre les instructions. C'est clair ?

Je dois être à dix centimètres de son visage et je serre ma mâchoire à la faire exploser, mais je ne sais pas s'il se rend bien compte des sanctions qu'il encourt s'il merde ici.

— Très clair. Excuse-moi.

— Attends-moi ici.

Je le plante en bas de l'escalier et vais chercher une soumise. Je choisis une brune avec laquelle je ne pense pas avoir déjà fait quelque chose. Elle est comme toutes les autres, magnifique, et je sais que mon ami en sera pleinement satisfait.

À la vue de son regard lubrique, lorsque je me pointe avec elle, je sais que j'ai fait le bon choix.

Nous gravissons le grand escalier et empruntons la volée de droite où se situent de simples chambres, enfin si l'adjectif simple peut s'appliquer ici, car chaque pièce, quelle que soit son utilisation, est d'un indéfinissable raffinement.

Nous pénétrons tous les trois dans une chambre de style victorien, et la soumise, d'un habituel professionnalisme, attend aux pieds du lit mes instructions.

Je m'approche lentement d'elle, et lui soulevant délicatement le menton, je dépose un doux baiser sur ses lèvres.

— Tu es ici pour lui, dis-je tendrement à son intention, tout en désignant William d'un léger coup de tête.

La belle acquiesce et se détourne vers mon ami. Je prends sa fine main et la glisse au creux de celle de William. J'offre un dernier baiser à sa peau diaphane qui n'en aura pas d'autre, le masque de Will ne lui permettant pas de jouir de sa bouche. Je prends place dans le fauteuil Chesterfield qui se cache dans l'ombre de la pièce, laissant la place d'honneur aux amants déjà enlacés.

William ne tarde pas à dévêtir la catin, et retire lui-même progressivement ses vêtements. Il prend à pleines mains les larges seins qui pointent en sa direction, libérant chez la soumise un souffle à peine audible. Il la fait fermement s'asseoir sur le lit d'une simple pression sur le ventre, l'invitant de la sorte à se saisir de sa queue qu'elle engouffre aussitôt dans sa bouche.

Lorsqu'il semble être au comble de l'excitation, il la retourne et la récompense de puissants coups de rein, lui arrachant un râle parfaitement simulé.

Ma présence dans l'obscurité de la chambre ne diminue en rien la vigueur de mon frère, tant nous avons déjà partagé des moments comme celui-ci.

Mais alors que William allonge la fille sur le dos et y déverse toute son excitation, la courtisane prend sous mon œil une autre silhouette. Et bien que son visage soit caché par le masque et les plumes rouges, je vois se dessiner les traits d'une autre brune, celle dont la beauté et la candeur ont récemment éveillé en moi des sentiments contradictoires, oscillant entre le désir de la posséder et le devoir de m'en préserver.

Souffrant de ce que cette fantomatique vision m'inflige, je quitte d'un bond la chambre. Je regagne le salon, et sans prendre la peine de choisir, je me saisis d'une soumise et m'enferme avec elle dans une chambre. Sans plus d'égard pour elle, je la prends aussi précipitamment que mon état me l'impose.

Mes tourments un temps évacués, je récupère William et nous quittons le Manoir. Je le dépose devant chez lui et brise le silence que j'ai maintenu durant le trajet.

— Dès qu'elle t'appelle, tu m'en informes.

Mon ami hoche la tête et quitte ma voiture.

Seul dans mon lit, je mène mon combat quotidien contre ma meilleure ennemie : l'insomnie.

Je repasse en boucle non pas les derniers événements qui ne sont que la répétition de mes habituels travers, mais les émotions, les pensées qui s'y rattachent, et qui, elles, m'infligent une torture sans précédent.

C'est un innommable bordel dans ma tête.

Dès que je tente d'analyser ce qui ne tourne pas rond chez moi ou pire, dès que j'essaie de créer une brèche salvatrice dans ma perversion, je m'enfonce un peu plus dans mon merdier.

Je suis à moi seul toutes les contradictions.

Je voudrais rendre heureuse la femme que j'ai choisie, mon propre bonheur m'important peu. Je voudrais apporter et prouver à William toute l'amitié et peut-être même tout l'amour que je sais éprouver pour lui, mais il n'y a rien à faire. J'entraîne chacun d'entre eux dans ma descente aux enfers, me perdant moi-même dans toute l'horreur de ma folie.

Salir cette fille de la clinique est, j'en suis certain, une abomination, qui aura pour probable conséquence de la détruire, elle, mais aussi William que je manipule épouvantablement.

Mais je ne parviens pas à stopper mes machinations, et bien au contraire, je m'enfonce un peu plus dans chacune d'elles, dès lors que je me sens perdre le contrôle.

Alors que je veux redonner un second souffle à ma vie, je m'enlise plus profondément chaque jour dans ce qu'il y a de pire en moi. Je suis à moi seul ce qu'il y a de plus vil, de plus abject chez l'homme, je ne suis que noirceur et pourriture. À force de détester les autres, je finis par me haïr moi-même, mais au moment où je prononce ces derniers mots, je comprends avec ironie que l'inverse est sûrement plus juste.

Je deviens un putain de psy ! Faut vraiment que je dorme.

31- Le Café Drop

Qu'est-ce qu'il n'a pas compris dans : « Tu me tiens au courant » ?

Après avoir eu Selena au téléphone dimanche soir, William m'a dit qu'il avait réussi à la convaincre de sortir avec lui. Ils étaient censés aller au Plana hier soir. Et depuis, aucune nouvelle.

J'ai pourtant été clair, je veux qu'il me tienne informé de ses avancements, et à moins que la fille ne soit une vierge effarouchée, il y a peu de chances qu'elle n'ait pas déjà succombé au charme de Will.

Je sens monter en moi la colère, tandis que je m'imagine que mon ami m'a doublé et qu'il a gardé la fille pour lui. S'il croit jouer au Prince Charmant en la gardant à l'écart de moi, il ne sait pas dans quoi il s'embarque.

J'ai croisé la brunette à la clinique lundi matin, et après le week-end de merde que j'ai passé à ruminer et à essayer d'oublier mes plans, la voir a été aussi violent pour moi que l'image que peut me renvoyer mon miroir. Paradoxalement à l'envie que j'ai d'elle, cette fille m'horripile – probablement parce qu'elle me renvoie à ce qu'il y a de pire en moi.

Je ne suis pas sûr que mon approche soit des plus efficaces, mais je ne peux m'empêcher de l'envoyer bouler, dès que je la croise...

Putain ! Quatre fois que j'appelle et je n'arrive toujours pas à joindre William.

Je me saisis de ses clés et décide de me rendre chez lui avant d'aller à la clinique. Je sais qu'il ne travaille pas un jeudi matin sur deux, et j'espère bien lui passer un bon savon.

L'appart de William est une vraie garçonnière, enfin, du style classiouze quand même. C'est pour moi l'adresse idéale quand j'ai besoin d'un « tête-à-tête » avec une fille – ou plusieurs. Son canapé est à lui seul une vraie salle de jeu !

J'entre dans l'appartement et entends aussitôt la musique s'échapper de la salle de bain. Lorsque la porte de celle-ci s'ouvre, je m'apprête à l'engueuler,

mais je tombe nez à nez avec Selena qui, au vu de sa tête, est aussi surprise de me voir que je peux l'être.

Elle sort a priori de la douche et fout de l'eau partout. Seule une serviette en coton blanc la recouvre, et à l'idée de la savoir à poil là-dessous, je perds tous mes moyens et ne trouve pas mieux, une fois de plus, que de l'injurier.

— Eh bien, je vois que vous ne perdez pas de temps !

Quel connard je suis ! C'était pourtant ça le plan, non ? Que William se la tape. Mais la même ne se démonte pas et me demande sous le ton de la colère :

— Pardon ? Je vous demande pardon ?

— Désolé, je pensais trouver William, je lui réponds en m'appêtant à quitter l'appart.

Bon sang, voilà qu'elle me fait m'excuser maintenant ! Une première chez moi.

— Est-ce qu'il vous arrive de porter des vêtements ? ne puis-je m'empêcher de lui demander, comme pour la blesser délibérément et faire de cette offense un marquage de mon territoire.

Je n'attends pas sa réponse et quitte l'appartement, dévalant les marches de l'escalier sous le coup d'une colère primaire. Je ne sais pas ce qui me fout le plus la rage : que Will ne m'ait pas appelé ? Ou d'avoir la confirmation qu'il a réussi sa mission ? Auquel cas je devrais plutôt me réjouir...

La sonnerie de mon téléphone ne me laisse pas y réfléchir davantage, et l'écran qui affiche le prénom de mon ami termine de me faire monter le sang au visage.

— Oui, décroché-je sans l'once d'une amabilité.

— Tu as cherché à me joindre ? Désolé, j'étais au bloc.

Sa voix est toute penaude, ce qui renforce mon sentiment qu'il a des choses à cacher.

— Putain, William, qu'est-ce que tu n'as pas compris dans : « Tu me tiens au courant » ?

— J'allais t'appeler, Terence ! Je... Après mes blocs.

Le silence s'installe et je stoppe ma remontée jusqu'à ma moto, pour entendre ce qu'il a à me dire.

— Je t'écoute.

— Je l'ai amenée au Plana pour dîner et nous avons fini chez moi.

Sa voix se fait murmure et il s'arrête là. Il se fout vraiment de ma gueule ou quoi ?

— Et ? m'agacé-je.

— Et il n'y a pas grand-chose à dire. On s'est juste embrassés. Cette fille en a bavé, tu sais ? Et elle est vachement sur ses gardes. Ma sœur lui a dit tout un tas de conneries à mon sujet. Enfin, ce ne sont pas que des conneries, mais du coup, elle est pas vraiment en confiance. Ça va me demander du temps, Terry.

— Ne m'appelle pas comme ça. Tu as quand même réussi à coucher avec elle, non ?

— Non. Ce n'était pas le bon moment.

— Alors qu'est-ce qu'elle fout chez toi ?

— Quoi ? Comment tu sais qu'elle est chez moi ?

— Je suis passé pour voir ce que tu foutais, et je suis tombé sur elle. Pas sûr qu'elle ait apprécié notre petite entrevue.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Rien. Pas important.

— On va finir en enfer, Terence.

— Parles-en à ton pasteur alors, et arrête de me casser les couilles avec ça. Accélère un peu le mouvement, William. Je ne t'ai pas demandé de l'épouser, mais de te la taper. Alors laisse ta conscience de côté et va à l'essentiel.

— OK, c'est bon. Considère que c'est fait.

Je raccroche le téléphone et prends le chemin de la clinique où une bonne journée de consultations m'attend. Au moins, elle me permettra de faire un break et de me concentrer sur autre chose que sur cette fille.

Aujourd'hui s'est terminée l'avant-dernière journée du XXXIème congrès de la société de chirurgie vasculaire, et je souffre d'être resté le cul sur ma chaise pendant huit heures. Une chance cependant que ce congrès n'ait pas eu lieu à Tataouine, ou je ne sais où. Au moins, j'ai pu me défouler au rugby ce soir, et je vais pouvoir passer la soirée avec mes potes, avant d'enchaîner demain, une nouvelle journée cent pour cent chiante.

J'ai eu la chance de finir mon internat dans un service de pointe, et pas grand-chose de révolutionnaire n'a été découvert sur l'anévrisme de l'aorte abdominale, depuis que j'ai prêté serment.

Comme souvent le jeudi soir, nous allons au café Drop.

Les années passent, et bien que nous ayons quitté les bancs de la fac, nous conservons des endroits fétiches comme celui-ci, peut-être par refus de laisser derrière nous nos plus belles années, ou tout simplement, pour maintenir dans nos vies d'adultes ce brin d'insouciance et de festivité.

William a convié Selena à se joindre à nous, enfin, à lui plutôt. Parce qu'une nouvelle fois, je ne l'ai pas épargnée à la clinique, et si elle savait que j'étais des leurs ce soir, il y aurait peu de chance pour qu'elle se pointe.

L'humilier est devenu pour moi un jeu pervers dont je me délecte. Mais je lui dois de s'en défendre avec brio. Cette petite a du répondant et n'a pas hésité à me remettre à ma place l'autre jour, quand je lui ai demandé si elle comptait souvent me percuter. Elle avait fait tomber le paquet de café dans la tisanerie après que je lui ai gueulé dessus parce qu'il n'était pas prêt ; et dans sa hâte de le ramasser, elle s'était une nouvelle fois cognée à moi, finissant le cul par terre.

« Chaque fois que vous serez sur mon chemin ! Sans déconner, c'est quoi votre problème ? » m'avait-elle alors répondu.

Eh bien ma jolie, on va pouvoir signer un bail dans un stand d'autos tamponneuses, parce que je compte bien rester sur ton chemin un bon moment et aussi souvent qu'il me sera possible de le faire. Pour autant, et je crois que c'est ce qui me séduit le plus, elle ne semble pas assumer ses accès de rage et

s'empourpre à une vitesse détonante. Elle alterne entre pleurs contrôlés et sourire nerveux, comme celui qu'elle m'a lancé au self, alors que je ne la quittais pas des yeux, tentant de déchiffrer ce qui m'attirait autant en elle.

Je crois également qu'en dehors de son indéniable beauté, c'est cette fragilité et ce sentiment de panique qu'elle affiche, chaque fois que je la blesse ou que je pose simplement les yeux sur elle, qui m'emballe chez elle.

Malgré ses vaines tentatives de me remballer, je reste persuadé que je ne lui suis pas indifférent. Et je ne pense pas me tromper quand je commence à ressentir chez elle la même contradiction qui m'habite, celle du besoin de fuir et une envie irrésistible de se laisser tenter.

Le café Drop est déjà blindé lorsque nous arrivons, mais nous avons comme d'habitude réservé un carré. Après avoir salué Marco le videur, qui fait sa ronde au milieu des fêtards, nous prenons place autour de la table basse et commandons de quoi désaltérer nos corps sportifs. Très vite, la bière ingurgitée m'oblige à me vider la vessie, et pour atteindre les toilettes crasseuses du pub, j'ai le déplaisir d'affronter une meute de greluches totalement hystériques. Si j'en crois l'accoutrement de l'une d'entre elles, ça sent l'enterrement de jeune fille à plein nez. Elles n'hésitent pas une seconde à me siffler et à me jeter dessus la future mariée. Putain ! Ça ne semble poser aucun problème à la promise qui se trémousse et se colle à moi. En d'autres temps, ç'aurait été plutôt sympa de me la faire, mais ce soir, j'ai d'autres projets. Aussi, je la repousse gentiment et lui glisse à l'oreille comme en cadeau de mariage : « Quel gâchis de ne te promettre qu'à un seul homme ».

La blonde en est décomposée et se mordille la lèvre. Au moins, elle m'a lâché et je peux, à ma guise, aller aux chiottes.

Au retour, je m'assure de ne pas repasser devant le groupe de nanas et allonge le chemin. Tandis que je contourne le bar, je me retrouve nez à nez avec ma brunette. Une nanoseconde de plus et elle me percutait. *Domage...*

Cette pensée me vaut un sourire en coin et je renforce instinctivement mon rictus, quand je l'aperçois quasi tétanisée à ma simple vue. *Surprise !*

Je brise sa torpeur en l'invitant de la main à passer devant, et profite de ce chemin de retour bien plus sympathique que celui de l'aller. J'ai une vue un peu limitée, mais suffisante pour admirer son joli petit cul moulé dans son pantalon noir. Prenant comme prétexte la foule envahissante, je me colle un peu plus à elle, humant avec délectation l'odeur de ses cheveux fraîchement shampooinés, et me permets de poser ma main sur son dos pour la faire avancer.

Je ne sais pas où en est son entrejambe, mais moi, ce simple contact suffit à me faire bander en moins de deux.

Lorsque nous parvenons au carré, William affiche pendant une demi-seconde un air surpris, mais il se ressaisit finalement et fait une démonstration talentueuse de ses talents de comédien.

— Hé, ça va ? Je vois que tu as rencontré Terence, adresse-t-il à Selena, avant de reprendre. Terence, tu connais Selena, je crois ?

Mouais, pas si talentueux que ça...

J'offre à la concernée un beau et franc sourire et lui demande comment elle va. Elle marmonne un truc inaudible et se jette sur son verre qu'elle vide d'un trait. Je ne lui en dis pas plus et choisis de l'épargner pour un temps. De toute façon, mes potes sont assis avec nous, et je n'ai aucune envie de leur montrer mon jeu.

Progressivement, je tente de faire abstraction de sa présence et je crois même que j'y parviens un peu, me laissant embarquer dans les conversations faciles de notre petit groupe. Mais je sens soudainement un regard se poser sur moi, et l'intensité de son insistance m'oblige à en chercher le détenteur.

On y est. Elle est inexorablement en train de me bouffer des yeux.

Bien que je sois au plus haut point satisfait du regard qu'elle m'accorde enfin, je lui oppose un visage fermé et arque un sourcil dont l'impact, je le sais, la mettra mal à l'aise. Et à la vue du fard qu'elle pique, je me déclare vainqueur et affiche maintenant toute la suffisance dont je regorge, en souriant de mes plus belles dents.

La pauvre tente de se cacher derrière les autres en s'enfonçant dans son fauteuil, mais mes potes ont décidé d'aller bouger leurs corps sur la piste, laissant

ma proie toute seule, abandonnée à son funeste sort...

— Selena, c'est ça ? Et vous, vous me connaissez déjà, lui dis-je en m'asseyant près d'elle.

Que c'est con ce que je lui dis !!! Non mais avec elle, je bats tous les records !

Pour autant, elle semble pétrifiée et ne parvient qu'à hocher la tête. Pour tenter d'engager notre première conversation, je fais encore preuve d'une grande éloquence et prouve par-là, mon « phénoménal » esprit de déduction.

— Alors comme ça, vous sortez avec William ?

Je réalise de nouveau toute la stupidité et l'audace de ma question, mais elle me cloue le bec, utilisant toute la vigueur qu'elle renferme dans son frêle corps.

— Si c'est une question, je ne vois pas en quoi ça vous regarde et si c'est une affirmation, pourquoi me le demandez-vous ?

Elle n'a pas sourcillé, pas bégayé et m'a jeté en pleine gueule toute la haine que je méritais de recevoir, avant de se lever pour rejoindre William sur la piste.

Cette rage dont elle m'a fait cadeau s'infiltrer progressivement dans chacun de mes pores, faisant palpiter mon cœur à son paroxysme.

Je ne sais pas ce qui me rend le plus en rogne en ce moment : Elle qui m'a envoyé bouler comme je le méritais ? Moi qui ne lui laisse pas le choix de faire autrement ? Ou William qui au son de la musique s'excite sur elle ?

Je suis assis comme un con, à regarder mon frère caresser et embrasser cette fille, et ce, comme je lui ai demandé de le faire. Mais pour la première fois de ma vie, ce que je ressens à la vue de ces préliminaires d'ébat me foutent hors de moi.

« Ses yeux sur ton visage. Sa main sur ta main. Ses lèvres qui caressent ta peau. C'est plus que je ne peux en supporter... »⁶

Pris d'un ultime coup de sang, je me lève d'un bond et me précipite derrière Selena qui vient de rentrer dans les toilettes. En moins de temps qu'il ne lui faut pour comprendre ce qui se passe, je la colle au mur et succombe à ma pulsion bestiale.

Je plonge mon regard colérique dans le sien, où se lit à présent la peur, et sans lui demander son avis, je l'embrasse fougueusement, lui tirant sur la tignasse aussi fermement que je le peux.

Hors de contrôle et à peine assouvi, je quitte la pièce et la laisse là, probablement en proie à une totale incompréhension.

— Oh, Cesare ! On file chez moi.

Simon m'attrape le bras et me fait signe qu'il est temps de changer d'endroit. Je m'apprête à le suivre avec plaisir, car j'en ai assez vu pour ce soir, mais William me barre le chemin.

— Où est-elle ? me demande-t-il, comme s'il avait l'espoir qu'elle n'était pas là d'où je sors.

— Elle se repoudre le nez, réponds-je avec suffisance.

Il ne dit mot et pénètre la tête basse dans les toilettes, récupérer *mon* dû.

Arrivé dehors, je sors mon téléphone et constate le nombre élevé de messages laissés par Sam. Conscient de la future engueulade que je vais devoir encaisser en rentrant à la maison, je décide d'arrêter la soirée là, et de rentrer chez moi. A priori, je ne suis pas le seul, car ma brunette, qui est sortie des toilettes, fait part avec insistance à William de son désir de rentrer chez elle.

— Mais attends, tu ne vas pas rentrer toute seule ! On va te ramener.

Quel gentleman ce William ! Il sait vraiment y faire. Au final, j'aurais plus à apprendre de lui, que lui de moi, malgré ce qu'il pense. Aussi, je décide de m'y exercer dès maintenant et saute sur l'occasion en proposant de ramener Cendrillon. Je ne serais pas contre l'idée de faire quelques kilomètres en sa compagnie.

— C'est bon, je vais la ramener. Je rentre aussi.

— Cool mec, merci, mon pote. Je te la confie.

Connard ! Il se fout de ma gueule là ? Il me « la confie » ... Sans déconner ! Son jeu bidon de « petit copain » commence sérieusement à me chauffer, et qui en pâtit une nouvelle fois ? Ben oui, c'est elle...

Alors quand prise d'une confiance retrouvée, elle m'assène : « Il est hors de

question que j'aïlle où que ce soit avec vous ! », je ne trouve pas mieux que de la planter devant le pub et de lui dire :

— Soit. Bonne nuit.

Pour ce soir, ils peuvent tous aller se faire foutre.

32- Parce que tu es à moi

— Tu as pris la glacière que j'ai laissée à l'entrée ?

— Oui, Sam. Ainsi que le sac de bouffe qui était dans la cuisine, la caisse de vin, les valises et... Meeerde !!! J'ai oublié ton grand sac en bas de l'escalier !

— Quoi ??? Mon sac de chaussures ??? crie-t-elle sous la panique.

Je détourne les yeux de la route et lui adresse un sourire des plus sarcastiques.

— T'es con ! me dit-elle, accompagné d'une tape sur l'épaule.

— Comment pourrais-je oublier le sac le plus volumineux et le plus cher à tes yeux ?

Chose que je ne comprends d'ailleurs pas. On va en week-end à la plage, bon sang ! Une paire de tongs suffit au commun des mortels, mais pas à Sam. Non, elle, elle a besoin de la paire ouverte et plate pour le marché, la paire fermée pour les soirées, les paires de talons pour les restos, la paire de sandales pour la plage... Putain ! Une chance que le ramassage de « cagouilles » ne soit pas *In* dans notre monde, sinon j'aurais eu droit à la paire de bottes de pluie.

Nous partons sous un soleil des plus prometteurs, profiter des joies de la côte.

Au programme : plage, huîtres-vin blanc, et franches rigolades avec nos couples d'amis.

La famille de Sam a eu la bonne idée d'investir, il y a plusieurs décennies, dans une zone sableuse et isolée du reste de la presqu'île. Autrefois achetée une bouchée de pain, chaque parcelle y vaut maintenant son pesant d'or. Et comme la plupart des résidents, les vieilles cabanes se sont transformées en véritables œuvres d'art, sous le talent incontestable des frères Bartherotte. Je suis pour une fois tout excité à l'idée d'y aller. D'une part, parce que j'ai plus que jamais besoin du calme et de la simplicité qu'offre ce lieu, et d'autre part, parce que mes potes sont de la partie.

Seule ombre au tableau, William vient de son côté avec Selena.

Au fond, je n'arrive pas à discerner si j'en suis réellement gêné ou finalement heureux. Car en y réfléchissant, autant la savoir à proximité de Sam ne me paraît pas des plus corrects, autant l'idée de la savoir près de moi me procure une sensation de plaisir, je dirais enfantin.

J'ai pas mal repensé à ce baiser volé dans les toilettes du café Drop, et au comportement de connard que j'avais avec cette fille. Tout ce que j'ai pu ressortir de mes heures de cogitation reste encore un joyeux bordel, et c'est bien la première fois que je cherche à donner une explication à mon attitude envers une fille. Pour dire toute la vérité, je n'y comprends rien...

Tout ce que je sais, c'est que je ne peux plus faire marche arrière. William l'amène ici ce week-end et il arrivera sans aucun doute à faire ce qui était prévu ; il « l'essaiera ». Putain, je suis un vrai porc !

— *Terence, mon chéri, réveille-toi.*

Nooonnn, je veux encore dormir... J'ai froid, et la pluie cogne fort sur les volets. Pourquoi papa me réveille ? On est samedi, y a pas école... J'ouvre à demi un œil.

— *Terence...*

Papa me frotte le bras et me caresse la joue. Il pleure. Pourquoi papa pleure ? Cette fois j'ouvre les yeux en grand et me redresse sur mon lit. J'ai tout d'un coup mal au cœur et mon ventre se serre si fort ! Pourquoi j'ai mal au cœur ? Pourquoi papa pleure ?

— *Papa ?*

— Oh, mon tout petit... continue-t-il de pleurer, la tête entre les mains. Mon tout petit... dit-il cette fois en me regardant, les yeux tous rouges et pleins de larmes.

— *Papa ?*

Cette fois, je pleure aussi.

— Où est maman, papa ? Où est Vanessa ?

Papa me regarde et ses yeux sont comme quand j'ai regardé ce film triste où le petit chien du garçon était mort. J'ai si mal au cœur, pourquoi j'ai mal au cœur ? Pourquoi il ne parle plus ? Pourquoi papa ne me dit pas ce que mon cœur a su avant moi ?

Papa ne dit rien, mais je sais maintenant.

Je n'entends plus les pleurs de papa, je ne le vois même plus. Tout est tout noir. Tout est silencieux et tout calme. Finalement au bout d'un moment, j'entends de nouveau. Et tout ce que j'entends dans ma petite chambre ce sont mes hurlements...

— Terence, Terence ! Réveille-toi, c'est juste un cauchemar.

Je m'assois d'un bond dans le lit, encore secoué par ce putain de rêve de merde à la con. Je devrais pourtant y être habitué ! Des années que je revis la même scène, encore et encore...

Je me passe les mains sur mon visage pour essuyer la flotte qui sort de mes yeux.

Ouais, j'appelle ça de la flotte, pas des larmes ; parce que depuis que j'ai lu *Salem*, je pense toujours à une citation de Stephen King : « Pleurer, c'est comme pisser son chagrin par terre ».

Et pleurer ma mère et ma sœur, ce serait pour moi les oublier salement. Je préfère garder ma peine et réduire mon liquide lacrymal à sa fonction première d'humidificateur et de protecteur de cornée. Après ce matin-là, je n'ai plus jamais pleuré, en tout cas, pas en état de veille.

— Va te doucher et descends déjeuner. On part tous au marché ce matin, reprend Sam de façon presque machinale.

Tout comme je le devrais, elle a fini par s'habituer à ces réveils en fanfare, et la seule aide qu'elle m'apporte dans ces moments-là consiste uniquement à me réveiller. Parce qu'en bon abruti que je suis, je ne lui ai pas laissé de plus généreuses options. Avec elle comme avec les autres, la perte de ma famille n'est

pas un sujet que j'aborde.

Lorsque je descends au rez-de-chaussée, les rires de nos amis, installés sur la terrasse en bois, chassent définitivement les dernières images de ma nuit. Je rejoins avec plaisir la table où se dresse bon nombre de victuailles.

— Salut, mon pote. Bien dormi ? me demande Simon, une chocolatine dans le gosier.

— Yep.

Ma réponse à cette sempiternelle question est pour moi un automatisme, un peu comme quand quelqu'un vous demande en vous saluant : « Bonjour, Ça va ? ».

Imaginez une seconde sa réaction si vous lui disiez : « Non ». Clairement, il en ferait quoi ? À moins qu'il ne soit très proche de vous, je dirais pas grand-chose. Il serait probablement gêné et évincerait une réponse hâtive, du genre « Ah... ». En tout cas, moi, c'est ce que je ferais.

Alors du coup, et d'une, je ne demande que très rarement à quelqu'un comment il va, à moins qu'il ne s'agisse d'un ami, et de deux, j'offre toujours pour réponse un simple oui, à une question dont la réponse est non. Rectification, je demande aussi comment elles vont aux filles qui me font tourner la tête ; ce que j'ai lamentablement fait au café Drop, parce que je commence légèrement à perdre mes moyens face à Elle.

Après avoir glandé un bon moment sur la terrasse, nous avons pris le chemin du marché. Nous y venons à chacun de nos séjours ici ; non pas pour les fripes et autres conneries pour touristes, mais pour la bouffe et le vin. Nous y avons nos habitudes, et passons toujours un bon moment au stand d'Hortense. Elle y vend le meilleur vin blanc et les meilleures huîtres du coin.

— Wow ! Mais regardez qui voilà ! Terence Cesare ! Comment ça va, mon ami ?

— Salut, Matis.

J'empoigne la main énergique que « mon Ami » me tend.

Matis Bastia est un chef d'entreprise avéré dans l'automobile, et il excelle

également dans l'art d'en mettre plein la vue. Il aime à croire que les gens qui l'entourent sont ses amis, là où je ne vois que charognards et profiteurs. Quand bien même je ne lui accorde pas les mêmes attributs en termes d'amitié, je n'en reste pas moins courtois, et lui offre une sincère et non intéressée entrevue.

Au fond, si on parvient à faire abstraction de son côté m'as-tu-vu, ce gars est sympa.

— J'ai une nouvelle Maserati. Tu veux la voir ? Elle est juste là.

Je souris. Une nouvelle saison ne change pas un homme. Allez, allons voir son dernier jouet.

— Bien sûr, Matis ! Allez-y, je vous rejoins, rajouté-je à l'attention de Sam et des autres.

Le bolide noir est garé en face du marché, ce qui fait redoubler mon sourire, parce que je sais que la baraque de Matis est trois rues plus loin. Et à moins qu'il ait une cheville foulée, ce qui n'est a priori pas le cas, il aurait pu, sans trop se fatiguer, venir jusqu'ici à pied.

La voiture est superbe, et j'ai droit à une présentation très technique de la Gran Turismo, présentation que je partage avec tous les curieux qui se sont amassés autour. Mais Matis Bastia jubile et enchaîne les histoires de moteur V8, de transmission hydraulique, et j'en passe.

— Tu veux faire un tour ? Attends d'entendre le moteur.

— Une prochaine fois, Matis. Ma femme et mes amis m'attendent, m'empressé-je de répondre.

— OK. Pas de problème. Une prochaine fois, Terence.

Je salue le gamin quadragénaire et regagne le stand d'Hortense, où je sais que la troupe a dû prendre place. Et bonne oreille ne saurait mentir. Je les entends rire d'où je suis, tandis que je finis par les voir, hissés sur les hauts tabourets du cabanon en bois, les verres déjà en main.

Mais ce qui attire d'avantage mes sens, c'est l'arrivée soudaine de William et de sa partenaire de week-end. Et contre toute attente, en apercevant Selena, mon estomac se resserre, et je suis presque sûr que mon cœur a changé de rythme.

Mais plus étrange encore, l'image de William lui enserrant la taille m'envoie direct des fourmillements dans la colonne vertébrale et hérissé chacun de mes poils.

Alors, après avoir signalé comme il se doit ma présence, je ne peux m'empêcher d'embrasser la joue de Sam, comme pour provoquer une pourtant improbable jalousie chez ma brunette.

— Bonjour. Vous buvez un coup avec nous ? les invité-je.

— Un peu, mon neveu. Tu es OK ? demande William, d'un coup embarrassé, à Selena, comme un gentil toutou.

Je ne sais pas si l'état de cette dernière est dû à ma présence ou à celle certainement insoupçonnée de ma femme, mais Selena semble au bord du malaise. Dans les deux cas, tout ce que j'en retiens, c'est que cela suffit à m'enorgueillir. Car quels que soient ses sentiments, je ne lui suis pas indifférent, et finalement c'est tout ce qui compte à mes yeux. Je suis sûrement le plus gros pervers que la Terre ait jamais porté, mais la peur et le dégoût que je semble lui inspirer renforcent mon ego. Allez savoir pourquoi...

De savoir que William a, avec certitude, franchi l'étape cruciale me laisse d'un coup percevoir avec délectation ma propre prochaine étape, celle de la posséder. Le pire est que, tandis que nous buvons tous ensemble, je n'éprouve en cet instant aucune culpabilité ni aucune tension à voir Sam papoter avec elle. En fait, je ne ressens plus grand chose. J'ai simplement le sentiment que les choses se posent là où elles doivent être, et que s'enclenche ce qui doit être accompli, rendant leur cours immuable. Je ne suis effrayé par rien, et prends plaisir à me jouer du destin.

Entre lui et moi, que le meilleur gagne !

Quand William a proposé d'amener Selena ici ce week-end, j'ai trouvé l'idée intéressante, dangereuse, mais intéressante. Présenter ma future maîtresse à mon épouse est somme toute, fort diabolique, mais je savais que la brunette ne pourrait résister à la magie de cet endroit et finirait par capituler, coincée entre les charmes de mon ami et la beauté du lieu.

Je compte bien profiter de façon détournée de sa présence, aussi, ai-je ordonné à William de l'amener au restaurant ce soir, celui-là même où nous comptons tous aller finir la soirée. Je lui ai bien sûr conseillé de ne pas informer la belle de ma présence, afin qu'elle n'ait pas la possibilité de refuser.

Après l'avoir maltraitée et humiliée, jouissant de la peur que je lui inspirais, j'ai dans l'idée maintenant d'enclencher une approche plus en douceur.

Je sais ce qui attise les filles comme elles. Élevées pourtant aux contes de fées, elles semblent paradoxalement attirées par le côté sombre et obscur du héros, et elles finissent stupidement par croire qu'elles vont parvenir à changer le monstre en un attentionné et amoureux gentleman, tirant alors toute leur gloire de ce gerbant fantasme d'amour impossible. Ouais, sauf que moi, je ne suis pas plus Fitzwilliam Darcy que je ne suis Christian Grey. Il n'y a rien à sauver en moi.

À l'évocation de cette épouvantable prise de conscience, je recommence finalement à éprouver du remord. Pourquoi ne puis-je m'empêcher de faire le mal et de détruire ce qu'il y a de plus pur et de plus fragile autour de moi ?

Lorsque nous rentrons dans le restaurant ce soir-là, William et Selena sont, comme convenu, installés à une table. Sous la « distinguée » et « discrète » entrée de Simon, le couple finit par nous rejoindre. Selena est ce soir d'une beauté saisissante dans sa robe bleue.

Au cours de la soirée, elle semble progressivement se détendre au contact de mes amis, affichant ce sourire plein de vie que je n'avais pas revu depuis cette nuit à la plage. Bien que titillé entre l'envie de déclencher en elle l'habituelle confusion et l'envie de la plaquer sur la table, je décide de la laisser en paix et tente avec beaucoup d'efforts de faire abstraction de sa remarquable présence.

Mais une nouvelle fois, je suis énervé d'assister au cirque de William qui se la joue « petit-ami ». Il accorde à Selena toute l'attention que seul un homme attaché est en mesure d'offrir. Donc, soit il est excellent comédien, soit il est...

Enfoiré ! Il est amoureux !

Me refusant de me donner en spectacle ici et maintenant, je choisis de prendre l'air pour calmer mes envies de meurtre.

— Je sors cinq minutes, annoncé-je à Sam, tout en piquant une clope à la femme de Vincent.

Des années que je n'ai pas fumé, et voilà à quoi je suis réduit ce soir. Cette nana fout vraiment le bordel dans ma vie. J'ai envie de casser la gueule à mon meilleur ami, et je m'intoxique les poumons avec cette merde.

William et moi avons souvent partagé des filles, mis à part Sam bien sûr. Mais là, j'ai l'impression d'assister au combat entre Abel et Caïn, et la jalousie qui commence à poindre en chacun de nous pourrait finir aussi mal que pour les frères bibliques.

Soit je me retire et laisse à William la possibilité de jouir du bonheur qu'il mérite sans conteste, soit je m'en tiens à mon propre désir, et en bon égoïste, je les brise tous les deux.

Un son soudain de talons sur la route me tire de mes incessantes ruminations.

La démarche hésitante et l'odeur de shampoing, que je reconnais, me laisse deviner sans l'ombre d'un doute que c'est Elle.

Par Belzébuth, pourquoi vient-elle me rejoindre dehors ? Pourquoi ne fait-elle pas comme d'habitude et ne me fuit-elle pas ?

Elle est maintenant à quelques centimètres de moi et je me refuse à la regarder quand, à l'instant, puisant dans le peu d'humanité qu'il reste en moi, je viens de me résigner à la laisser en paix.

Si je la regarde, je sais que je flancherai et que je ferai usage de tout le mal que je renferme.

— Vous ne devriez pas sortir dehors toute seule, lui dis-je sur un ton aussi ferme que bas.

Va-t'en, par pitié, va-t'en...

— La nuit cache bon nombre de monstres, rajouté-je.

— Des plus effrayants que vous ? trouve-t-elle toute l'audace de me répondre.

Mon Dieu, si tu savais... Je suis le mal en personne. J'en suis le créateur et le gouverneur. Je suis à moi seul toutes les immondices, tous les monstres que l'homme peut contenir.

— Vous voulez une cigarette ?

— Je ne fume pas.

Putain ! moi non plus...

— Alors qu'est-ce que vous me voulez, Selena ?

J'ai détourné le regard... Je suis foutu. *Va-t'en, par pitié, va-t'en...*

— Pourquoi me détestez-vous ? me souffle-t-elle, le regard plein d'incompréhension et la mine défaite.

Je ne te déteste pas. Ou plutôt si, je te hais. Je te hais, parce que tu m'infliges une torture sans précédent. Tu déclenches en moi une colère fratricide. Et pire que tout, tu me fais remettre en question mes certitudes, me faisant goûter pour la première fois à la saveur amère de la culpabilité.

— Vous devriez rester loin de moi, lui conseillé-je plus dans la plainte que dans la menace.

Pourquoi son regard a changé ? Pourquoi me regarde-t-elle avec ces yeux-là ? Ces yeux que je connais, ceux-là même qui envahissent si souvent mes nuits. Ceux qu'avait mon père ce matin-là.

Je saisis soudainement avec regret... Le mal est déjà fait.

J'écrase la clope dégueulasse et je m'éloigne d'elle pour retourner au restaurant.

Tandis qu'ayant repris ma place au salon violet je la regarde avancer, je comprends alors que je ne pourrai l'épargner. Je n'ai pas plus la force de renoncer à elle que je n'ai la faiblesse d'éloigner William de ma cruauté.

33- La fin justifie les moyens

Une nouvelle semaine débute, et pourtant il n'y a rien de nouveau pour moi. Je traîne ma carcasse comme à l'accoutumée, véhiculant une joie de vivre à faire jalouser n'importe quel mort.

Le week-end dernier m'a permis de me ressourcer physiquement, mais moralement, je crois qu'il m'a achevé. J'ai cet épouvantable sentiment de vivre une vie qui n'est plus la mienne, une vie que je ne maîtrise pas, ne contrôlant plus ni les tenants ni les aboutissants.

Je suis maintenant prisonnier d'une réflexion incessante, m'infligeant une inédite et douloureuse prise de conscience de ce qui est bien et de ce qui est mal.

De nature cynique, et habituellement dépourvu de tout sens moral, je me surprends depuis peu à éprouver des remords ou à culpabiliser pour ce que je m'appête à faire. Mais je crois qu'envisager de ne pas le faire me ronge d'autant plus. En fait, tout ce que je voudrais en ce moment, c'est retrouver mon état « normal » si je puis dire, et passer à autre chose.

La seule certitude que j'ai, au milieu de tout ce merdier, c'est que cette fille m'obsède ; elle ou toutes les sensations que sa conquête provoquent en moi.

Je ne cherche même pas à en comprendre les raisons, refusant d'y entrevoir des allégations psychologiques à deux balles, des manques à combler, ou je ne sais quelle merde freudienne.

Non, tout ce que je perçois, c'est que tant que je n'aurai pas été jusqu'au bout de cette envie, je ne serai pas en paix. Autant mes états d'âme ont quelque peu changé, autant mes intentions restent les mêmes.

Maintenant certain de ça, je reprends les traits de Machiavel et affirme plus que jamais que la fin justifie les moyens.

J'ai ainsi prévu de voir William en cette fin d'après-midi. Nous nous retrouvons au Plana pour discuter de son week-end et de ses avancements avec

Elle.

Je reste bien sûr sur mes gardes, car je suis certain d'avoir perçu chez William des sentiments pour elle. Il me faut donc agir au plus vite, et rapidement le mettre sur la touche. Je me refuse à ce qu'il la voie ne serait-ce qu'une seule fois de plus. Ce week-end à la plage avait un but. Maintenant que je m'apprête à avoir la confirmation qu'il a été atteint, je veux que William s'arrête là. Je lui réserve une dernière utilité, et il quitte le jeu, définitivement.

J'ai déjà pris place à la terrasse du café, lorsque William arrive. La mine qu'il arbore me confirme qu'il n'est pas aussi enthousiaste que moi à l'idée de ce tête-à-tête. Je ferme les yeux une ou deux secondes, inspirant tout l'air utile pour parvenir à me maîtriser.

— Salut, me dit-il la tête basse, l'accolade amicale en plus.

Nous commandons nos bières et je prends rapidement la parole, car je ne le sens vraiment pas enclin à le faire.

— Je t'écoute, William. Comment s'est déroulé ce week-end ?

— Comme tu l'espérais, me répond-il sèchement, montrant que la colère le gagne.

Je le sens sur la réserve, mais aussi conscient que ma patience arrive à ses limites, et le regard que je dois renvoyer suffit à lui faire retrouver sa loquacité. Cependant, il balance ses infos avec une froideur inhabituelle chez lui, tandis que je ressens une chaleur brûlante dans la moindre fibre nerveuse de mon corps.

— Elle n'était pas vierge. Elle a eu un mec pendant longtemps, le « Grand Amour ». Mais tu n'as rien à craindre de lui, il est mort.

William marque une pause et regarde autour de lui, les lèvres pincées.

— Elle angoisse à mort que je me foute de sa...

— Quand et où l'as-tu essayée ? je l'interromps, en appuyant bien sur le mot « essayée », afin de lui rappeler son rôle dans l'histoire.

William secoue nerveusement la tête et souffle laconiquement sa réponse :

— D'abord dans la voiture, sur la route pour aller au Ferret.

La première pensée qui me vient en entendant sa réponse, c'est qu'au moins,

elle n'est pas farouche, et que sous ses airs timides, elle n'hésite pas à se laisser aller à ce qui peut être piquant. Mais la première sensation que je ressens fait monter ma rage d'un cran, confirmant à mes dépens que je suis jaloux. Putain, c'est bien une première, là encore !

— Poursuis, et ne t'en tiens qu'aux détails qui m'intéressent, lui ordonné-je dans le but, une fois de plus, de le recentrer sur son statut de testeur.

En l'instant, une deuxième certitude s'impose à moi : cette fille nous rend complètement fous. Je ne sais pas si elle use de sorcellerie ou de n'importe quoi d'autre, mais force est de constater que ni William ni moi n'avons jamais été comme ça l'un envers l'autre. À voir toute la réserve dont il fait preuve aujourd'hui, je le sais épris d'elle, et pour ma part, ce sentiment de possessivité que je développe à l'égard de Selena me pousse pour la première fois à ressentir de la haine envers mon frère.

Mais depuis le début, j'ai été clair avec lui. Elle est à moi.

— Putain, Terence, tu veux savoir quoi ? Que je l'ai prise sur la table ? Dans la douche et je ne sais combien de fois dans le lit ? Que son corps est parfait et qu'elle est étroite à t'en faire jouir en deux minutes ? C'est ça que tu veux que je te dise ? Alors oui, elle est tout ça, et j'ai pris mon pied comme peut-être jamais.

Par Lucifer, mais qu'est-ce qui m'a pris ? Et lui, ne pouvait-il pas se contenter de faire comme à chaque fois, en mettant ses émotions de côté, et en s'en tenant juste à ce qu'on fait d'habitude ? Il faut que ça cesse, il faut qu'on en finisse. Et si les deux doivent m'échapper, alors que tout se termine en beauté.

— Tu vas l'amener au Manoir.

— Quoi !? Terence, non ! Elle ne voudra jamais. Comment veux-tu que je lui présente ça ? Elle... Elle n'est pas comme ça, c'est trop tôt et je lui ai promis...

— Tu lui as promis quoi, bordel ? gueulé-je maintenant.

William baisse à nouveau la tête et murmure plus à lui-même qu'à moi, ce que je sais déjà.

— Que je ne me joue pas d'elle. Que je ne lui ferai pas de mal.

Je crois que je vais le tuer.

— Mais depuis quand tu t'es transformé en Prince Charmant, Will ? Sans déconner, depuis le début tu savais ce qu'on faisait. Tu ne peux t'en prendre qu'à toi même de lui avoir sorti ces conneries.

— Putain, mais je l'ai fait pour toi, Terence ! Elle n'avait pas confiance en moi et... Et puis merde ! Je me retire, mec, j'arrête tout. Démerde-toi avec tes saloperies.

William s'apprête à quitter le café, mais je le rattrape instinctivement par la manche avec une telle force et une telle fureur que je ne lui laisse pas d'autre choix que de se rasseoir.

— Mes saloperies ? Je croyais avoir été très clair, William, et André l'a été aussi. Tu vas jusqu'au bout de ce qui est prévu.

Je me tais un temps, espérant ne pas avoir à prononcer ces paroles, mais je ne suis plus que colère et feu.

— Sinon, je fais de ta vie un enfer, William. Ta place au Manoir, ton boulot, je détruis tout ce que tu as.

Et je le lâche. Des larmes envahissent ses yeux, et après quelques secondes durant lesquelles il tente de se ressaisir, il desserre la mâchoire et prononce la seule chose que j'attends de lui :

— C'est bon, je vais l'amener au Manoir.

Et contre toute attente, il l'a fait.

Ce jeudi-là, William a réussi, par je ne sais quelle sombre malice, à la convaincre de se rendre dans ce lieu de débauche et de luxure, dans mon Hadès, mon Enfer sur Terre.

J'ai bien conscience que la faire venir ici est pure folie, pure abjection, et qu'elle n'y fera jamais tout ce que je pourrais rêver de l'y voir faire.

Mais pour dire vrai, la finalité de sa venue ici est même très différente de mon infâme fantasme. Je m'avoue vaincu. Mon principal objectif est dès lors de la faire fuir à tout jamais, avant que je ne la détruise. Mon autre intention, et pas des moindres, est de lui montrer le réel visage de William. Le mien, elle le connaît déjà, et si comme je le pense, elle ne succombera jamais à mes travers, je

me refuse de permettre à William de s'en attribuer la possibilité. En somme, et c'est très clair, je la perds, il la perd.

Alors que je déambule au milieu des autres, traînant mon ombre comme une vile souffrance, je l'aperçois pénétrant dans l'immense salon au bras de mon frère.

Elle porte une robe noire, dont le style n'est absolument pas de circonstance, tant elle camoufle son corps. Mais au fond cela me réjouit, car elle confirme de la sorte ne pas être comme toutes ici, une putain. Même à distance, depuis le haut de l'escalier, je la sens au comble de la nervosité. Elle triture ses longs doigts, et aucun son ne semble sortir de sa rouge et si gourmande bouche.

Tandis que William la conduit à l'étage pour lui dévoiler la plus tordue de nos addictions, je me retire et garde avec eux la distance suffisante pour ne pas être vu. Pour autant, je ne la lâche pas des yeux. Conscient que ce qu'elle s'apprête à voir la fera déguerpier avec vélocité, je ne peux pourtant m'empêcher de m'abreuver de ce qu'elle va en ressentir : dégoût et répugnance ; les seuls réels sentiments que je ne peux que moi-même lui inspirer.

Tous deux vont ainsi de salon en salon, découvrant pour elle à chaque fois des scènes de plus en plus sordides, et je sais que William lui réserve pour la fin la plus ignoble et la plus luxuriante de toutes.

Quand arrêtés devant les portes battantes, il lui susurre que derrière se joue la plus grande partie du jeu, Selena succombe à sa curiosité et le somme de lui montrer.

Tous deux pénètrent alors dans Pandémonium, et je prie je ne sais quel démon pour que se joue ici, dans toute cette infâme théâtralité, la fin de notre calvaire à tous.

Caché derrière les portes, je laisse le temps à la douce candeur de ma belle de choisir entre le désir ou l'horreur qu'un tel spectacle peut lui susciter. Et lorsqu'enfin je pénètre dans le lieu maudit, et la vois au loin titubant sous un trop plein d'épouvante, je triomphe. Car sous le traumatisme infligé se cache le seul but honorifique de ce lugubre plan, celui de la sauver de moi.

Selena s'effondre dans les bras de William et finit de perdre connaissance au moment où elle me voit au-dessus d'elle.

— Laisse, je vais la porter. Il faut qu'elle quitte cette pièce.

Je me saisis d'elle, et William sur les talons, je traverse le grand couloir menant aux chambres. À la lumière des bougies qui nous éclairent, Selena rouvre un temps les yeux, mais replonge presque aussitôt dans un sommeil dont malheureusement elle va bientôt se réveiller.

Je la dépose sur le lit d'une chambre quelconque, et attends patiemment que la Belle encore dormante quitte le bois. L'allusion au joli conte de fées me fait sourire quand je sais que Perrault s'est inspiré d'une sombre histoire, dans laquelle la princesse n'est en fait pas du tout réveillée par un Prince, mais par les jumeaux qu'elle met au monde neuf mois après son viol...

Mouais, c'est beaucoup moins glam d'un coup, hein ? Mais finalement tellement plus proche de la réalité, quand je sais qu'à son réveil, notre Belle à nous ouvrira les yeux sur ce que mon frère d'armes et moi lui avons fait, violant en quelque sorte toute l'innocence qu'elle pouvait encore renfermer.

— C'était trop tôt, je te l'avais dit. Elle n'était pas prête, commence William alors que de légers mouvements me laissent entendre qu'elle est en train de revenir à elle.

— Tais-toi, elle se réveille. Va chercher de l'eau, lui ordonné-je dans le but de l'évincer de cette chambre.

William s'exécute et ramène aussi vite un verre d'eau.

— Et maintenant ? On fait quoi, Terence ?

— Toi, tu rentres.

— Mais... tente-t-il.

— Il n'y a pas de « Mais », William. Tu as fait ce que je t'avais demandé. Maintenant, tu pars d'ici et de sa vie aussi. Tu m'entends Will ? Ici s'arrête ton rôle et tes entrevues avec elle. Rappelle-toi de ce que je t'ai dit. Et tu sais mieux que quiconque que je ne menace jamais gratuitement.

William serre les dents à s'en faire péter la mâchoire, mais finit sans mot dire

par quitter la chambre. Je me retrouve enfin seul avec elle, n'ayant aucune certitude des événements qui vont suivre ; à la seule exception peut-être, de son désappointement quand elle m'apercevra.

J'en ai rapidement la confirmation, quand elle me demande avec désespoir ce que je fais ici et ce qu'il s'est passé. Tout en me retournant, je ne peux m'empêcher de feindre le Bon Samaritain en reportant la faute sur William.

— Il n'aurait jamais dû vous amener ici. Ce n'est pas un endroit pour vous. Ce type est un crétin.

Et puisqu'on parle du Loup, elle s'empresse de me demander où il est passé. Au ton qu'elle y associe, je doute que cela soit pour reprendre une séance de pelotage. Elle a d'un coup recouvré toute sa force et la véhémence que je lui connais.

— Parti chercher la voiture, je suppose. Buvez, lui dis-je en lui tendant le verre.

— Qu'il ne s'en donne pas la peine, je préfère appeler un taxi. Et je n'ai pas soif.

Oui, elle est furieuse et têtue aussi, ce que je ne manque pas de lui faire remarquer. Je vois bien qu'elle a la bouche sèche. Une bouche que je rêve de réhydrater moi-même. Mais elle finit elle aussi par m'obéir et vide le verre.

— Bien, voilà qui est raisonnable, la sermonné-je.

À peine a-t-elle reposé le verre qu'elle se lève du lit et se précipite vers la porte. Au fond, qu'est-ce que je croyais ? N'était-ce pas ça le plan ? Qu'elle fuie comme elle s'apprête à le faire ?

Pourtant je la rattrape fermement, et la seule chose que je parviens à lui dire tient une nouvelle fois plus d'une menace que d'une excuse ou d'une improbable invitation à se revoir.

— Je vous saurais gré de ne parler à personne de ce que vous avez vu ici.

— Vous êtes de grands malades ! me donne-t-elle comme toute réponse.

Et elle quitte précipitamment la chambre, laissant résonner en moi ses dernières paroles : « Vous êtes de grands malades ».

C'est un fait, je le suis, sans l'ombre d'un doute, malade et machiavélique. Mais je ne suis plus aussi certain que la fin ait justifié les moyens.

Sans plus tarder, je quitte moi-même le Manoir, sans me laisser aller à une quelconque tentation.

À cette heure-ci, la seule tentation que j'ai est de déverser toute ma colère sur moi-même. Dans mes viles turpitudes, je suis en train de tout perdre : mon ami, ma femme, elle.

Tandis que je roule à la recherche d'un bar quelconque, je ne suis – une nouvelle fois – plus aussi sûr de pouvoir choisir entre ce que je dois et ce que je suis en mesure de faire, et je me demande si un jour je parviendrai à le faire. Mais après un nombre indéterminé de whisky dégueulasses, avalés auprès de mes deux nouveaux amis du soir, une vieille pute défraîchie et un alcoololo d'au moins quarante ans mon aîné, la réponse s'impose à moi comme une évidence.

Je me sais damné pour l'éternité, mais je ne peux me passer d'Elle.

34- Le baiser du pardon

William : Faut qu'on parle.

Parler, encore parler. Est-ce qu'on va devoir se comporter encore longtemps comme deux ados lui et moi ? De quoi veut-il parler au juste ? D'Elle probablement. Est-ce que j'en ai envie ? Pas plus que ça. Mais je ne peux pas dire que je vive bien ma nouvelle relation avec lui. Je ne suis même pas sûr qu'aucune fille ne mérite que nous nous entretenions.

Moi : OK.

Nous allons donc parler, mais je compte vite fait mettre un terme à tout sujet qui abordera Selena.

Je ne sais toujours pas dans quoi je mets les pieds, et je me demande si je ne vais pas moi-même finir par me brûler les ailes, ou du moins, devrais-je dire les cornes.

Étrangement, ces derniers jours en la présence de ma brunette ont été pour moi les plus sereins de ces derniers mois. L'épouvantable épisode du Manoir ne s'est absolument pas soldé comme j'avais imaginé, ni pour elle ni pour moi. Elle n'a pas pris ses jambes à son cou comme j'avais espéré qu'elle le fasse, ne m'a pas insulté au lendemain, ni même jeté des regards assassins. Non, elle s'est semble-t-il libérée de toute colère à mon égard, et son joli minois n'affiche plus maintenant que timidité, confusion, et probable gêne. Elle rougit à s'en faire péter les vaisseaux, et je lis facilement dans son attitude tout l'émoi qu'elle peut ressentir quand elle m'aperçoit.

Quand le week-end dernier à la clinique, elle s'est une nouvelle fois cognée à moi en sortant de l'ascenseur, alors que je lui barrais la route, je n'ai pas pu m'empêcher de l'embrasser. Pas un baiser violent comme je lui avais déjà

volé ; non, un baiser plus tendre, un baiser qui se voulait exprimer toutes les excuses que je ne suis pas en mesure de lui présenter avec des mots. Un baiser qui voulait dire pardon ; pardon pour hier et pardon pour demain, parce que je ne peux pas m'arrêter, et que je sais que je vais te faire souffrir. Après qu'elle ait quitté l'ascenseur et que j'aie atteint le rez-de-chaussée, j'ai, pendant quelques secondes, regretté de ne pas avoir accompagné ce baiser de quelques mots. Aussi, me suis-je empressé de remonter au deuxième étage, mais elle n'y était plus... C'était peut-être mieux ainsi. Que lui aurais-je dit de toute façon ?

Mes mots n'auraient eu de toute manière aucun sens pour elle. Ils seraient restés vides de tout entendement. Elle n'aurait pu y déceler une quelconque vraisemblance entre mon parler et mon attitude plus que douteuse à son égard.

À ce jour, ce silence, entre elle et moi, occupe paradoxalement une confortable place, laissant ainsi à nos corps le soin de parler pour nous. Je parviens, jusqu'à présent, à me contenter de sa simple présence dans les couloirs ou dans la salle de soins, et je dois avouer que cela provoque chez moi une sorte d'apaisement. C'est étrange, mais le simple fait de la savoir présente, de respirer un air que je partage avec elle, suffit à enfouir mes habituelles tensions. Oh, je ne suis pas à l'abri d'un contact, comme celui malheureux et insignifiant que nous avons eu en attrapant le même dossier, et qui a suffi à lui seul à m'envoyer un afflux massif de sang dans la queue.

Force est de constater que je parviens à m'en contenter, ou du moins que j'y parvenais, m'affligeant la bêtise de croire que je pouvais ainsi l'épargner.

Mais il a fallu que je tombe sur elle à la Villa Marcel, ce putain d'endroit où je ne mets plus les pieds depuis un bail. Sauf que cet imbécile de Matis Bastia a voulu y célébrer son anniversaire. Et moi, n'ayant plus William et ne voulant plus aller au Manoir, je me suis laissé embarquer là-dedans, faisant croire à Matis, comme tous les autres blaireaux, que j'étais ainsi son « ami ».

Quand j'ai aperçu Selena sur la piste de danse, en train de se trémousser sensuellement sous les yeux de tous ces pervers dégueulasses, mon sang n'a fait qu'un tour. Je n'ai pas pu m'empêcher de l'arrêter et de m'attribuer une colère et

une possessivité qui, une nouvelle fois, ne m'étaient pas légitimes. Rien ne justifiait que je la traite de « pute ».

Si vous saviez le bien que ça m'a fait d'éclater la gueule à ces trois « merdes », comme les a ainsi nommés ce bon vieux Frank ! Un bien somme toute de courte durée, car à l'idée d'imaginer ce que ces trois déjections auraient pu lui faire, j'ai peiné à retrouver tout mon calme.

Elle était ivre, et une bonne dose qui plus est ! Un taux d'alcool largement au-dessus de ce que son joli corps ne pouvait supporter, mais qui ne la rendait que plus attirante. Attirante, parce que même la robe déchirée, les genoux écorchés, le maquillage éparpillé et les cheveux dans tous les sens, elle était belle. Attirante, parce que privée de toute retenue, de tout filtre, imposés par la bienséance et l'éducation, elle exposait enfin ce qu'elle pensait, ce que sa jolie tête renfermait.

Elle m'a traité de connard, de dictator, d'imperator, et ma femme de pétasse alors qu'elle regardait une photo d'elle sur les murs, sa désinhibition me révélant ainsi ce qu'elle pense réellement de moi. Et comment l'en blâmer ?

Lorsque je l'ai ramenée chez elle et qu'elle m'a sommé sur son palier de ne pas l'embrasser parce qu'elle n'était pas jolie, j'ai dû user de toute la retenue dont l'alcool l'avait privée, elle, pour ne pas y succomber ; car pour moi, ce soir-là, elle n'avait jamais été aussi belle.

Bénis soient les diabolins qui me l'ont envoyée au bloc le lendemain, car la seule vue de son mal être en ma présence, ce matin-là, a suffi à me faire ma journée, tant la situation était hilarante. Je tenais enfin ma revanche sur la veille, une revanche certes bien stupide, mais tellement facile !

La trouvant, dans cet inconfort, si délicieuse, je me suis finalement abaissé à lui donner mon numéro ; oui abaissé, parce qu'une fois de plus ma faiblesse à son égard a pris le dessus. Et au final, c'est moi qui ai pris peur lorsqu'elle a accepté que l'on se voie le soir même chez moi.

Peur ! Voilà que le Monstre en personne retournait contre lui-même la peur qu'il inflige habituellement aux autres... Une part de moi sait très bien qu'il s'agit

en fait d'autre chose que de la peur. Une autre émotion dont j'ai récemment fait l'acquisition, et qui depuis, s'est infiltrée en moi comme de la mauvaise herbe : la culpabilité.

Alors, bien que je lui aie laissé entendre que je l'appellerais, je n'en ai rien fait. J'ai une nouvelle fois tenté de stopper ce qui avait inéluctablement commencé. J'avais lancé ma diabolique machinerie, il y a maintenant plusieurs semaines, mais je pouvais encore l'arrêter et donner la mort à toutes mes pulsions destructrices. Je pouvais encore épargner Selena d'une déconvenue certaine.

Voilà à quels tourments je me livre encore, tandis que j'attends William à la terrasse du café.

Ce dernier arrive et je ne peux m'empêcher de repenser à la dernière fois où nous nous sommes vus ici, lorsque je l'avais menacé de lui pourrir la vie s'il n'amenait pas Selena au Manoir.

Aussi, pour une fois, c'est moi qui suis peut-être le plus tendu des deux, car je sais être allé beaucoup trop loin avec lui. Alors, lorsqu'il se penche sur moi pour me saluer, je le déleste de tout malaise et m'attribue tous les remords, en le serrant fort dans mes bras. Il resserre lui-même l'étreinte et sans mot dire, nous enterrons ainsi la hache de guerre.

— On est jeudi, tu sais ? Alors comme d'hab, on va au Café Drop avec les autres, interrompt-il enfin l'épouvantable silence. Tu... tu es des nôtres ?

— Je ne raterais ça pour rien au monde, mon frère, je lui réponds, le sourire encore timide.

— Bien, c'est bien, conclue-t-il en renforçant son dire d'un vif mouvement de la tête.

Le malaise entre nous disparaît peu à peu et nous reprenons les discussions banales que peuvent échanger deux amis, sans aborder à aucun moment l'histoire Selena, et j'en suis soulagé.

Mais un message que je reçois interrompt mon éphémère béatitude.

Numéro inconnu : Salut grand chef, auriez-vous égaré mon numéro ou

simplement perdu l'audace et le courage de m'appeler ? Selena.

Et la voilà qui s'insinue encore entre William et moi. Je me hâte de lui écrire une réponse expéditive tout en poursuivant mon tête-à-tête avec mon ami.

Moi : SMS = appels = pas le soir.

Je n'en suis pas fier, parce que Sam n'est pas avec moi. Mais William et moi n'avons pas mis sur le tapis la source de notre conflit. Aussi, je ne préfère pas m'attarder avec elle au téléphone devant lui. Lorsqu'elle m'envoie un dernier message me faisant remarquer qu'à 18 heures ce n'est pas le soir et que je suis donc une personne âgée, je ne peux réfréner un sourire, mais arrête là nos échanges numériques.

— Je vais y aller, Will. Merci pour le café. Je passe par chez moi et je vous rejoins.

— OK, à tout à l'heure. Terence ? me rappelle-t-il, alors que je quitte la terrasse.

Je détourne le visage et attends en silence ce qu'il a à me dire.

— Tout est OK ? Je veux dire, entre nous ?

— Oui, William, tout est OK.

Mais alors que je pense qu'il en a fini, il m'interpelle de nouveau, et sort enfin ses cartes.

— Est-ce que tu l'as revue ?

— Pas en dehors du travail, donné-je comme seule réponse, lui épargnant qu'en réalité, je la vois même là où elle n'est pas ; dans ma tête, dans mes poumons, dans mon entrejambe, dans mes rêves...

À ma réponse, il paraît soulagé et arbore un sourire que je lui renvoie faussement, le laissant ainsi croire que j'ai mis fin à tous mes plans avec elle. Quelque part, c'est la vérité, il n'y a pas plus de plan que je n'ai de trame de ce qui pourrait arriver. La seule chose que je sais, c'est que j'ai lutté en vain pour ne rien ressentir quand elle est là, et que j'aspire à ne lui donner aucun espoir en ne

la rappelant pas. Mais je sais également au plus profond de mon infâme être que je perdrai d'avance tout contrôle si elle devait continuer le rentre-dedans explicite qu'elle s'est mise à jouer depuis peu.

— Sam, SAM ! gueulé-je plus fort. Pourquoi tu te mets dans cet état, putain ?

— Pourquoi ? Parce qu'une fois de plus tu sors, et qu'une fois de plus je reste seule à regarder de la merde à la télé.

— Sam, je suis toujours sorti le jeudi !

— Oh oui ! Ça je le sais bien, Terence. Mais merde, t'es plus à la fac. Et s'il n'y avait que le jeudi, mais non, il y a le vendredi, le samedi, le mardi...

— C'est bon, j'ai compris !

— Tu as compris quoi au juste, Terence ? Parce que moi, tout ce que je comprends, c'est que ta vie avec moi est tellement éprouvante que tu ne veux même plus passer une soirée avec moi !

Elle marque une pause dans son hystérie frénétique et attaque là où je l'attendais.

— Tu as recommencé, c'est ça ? Il y en a une autre, je me trompe ?

En entendant ses questions, je réalise soudainement que pour la première fois depuis longtemps, l'unique réponse est non ; en tout cas, pas physiquement parlant. Ça fait même des semaines que je n'ai pas touché une fille. Et pourtant, contre toute attente, je culpabilise de nouveau, car si aucune fille ne m'a physiquement touché, je dois me rendre à l'évidence que cette obsession que j'ai pour Selena est bien plus ravageuse que n'importe quel adultère.

Pourtant, je ne contredis pas Sam. Je ne dis rien, mais le trouble qui se lit dans mon regard suffit à la convaincre que j'ai cette fois commis l'irréparable, l'impardonnable péché, celui de trop.

— Va-t'en, Terence. Je t'en supplie, dégage d'ici.

Elle pleure, mais je ne m'active pas à la consoler. Je l'ai cette fois bel et bien

brisée, et s'il devait rester en elle un soupçon de ce qui peut reconstituer les fragments de son cœur et de son âme, je me dois de le lui laisser. Alors je pars.

Je rejoins comme prévu mes amis au café Drop, et je tente de prendre part aux conversations qui se tiennent autour du dîner, mais à vrai dire, je n'ai pas la tête à ça. Malgré les efforts de William pour faire comme si tout était redevenu normal, je ne me sens pas à ma place ici ce soir, et ne sachant même pas où je vais dormir pour la nuit, je prie pour que cette fichue soirée prenne fin le plus rapidement possible.

— Selena.

— Hein ? Quoi Selena ? demandé-je à William, comme si je sortais d'un profond coma.

— Elle va passer ici, ce soir, dit-il en reposant son téléphone.

Ça ne s'arrêtera donc jamais. Je n'aurai donc jamais la paix dont je rêvais, il y a encore une minute. Pourtant, en entendant son prénom, j'ai comme un infime espoir, un regain de vie, une microscopique conviction qu'elle seule sera à même d'apaiser mes tensions, comme elle le fait à ses dépens chaque jour que je la croise.

William me regarde mal à l'aise et je sais ce qu'il va me demander, alors je lui donne, à lui, la réponse qu'il espère.

— C'est bon, William, j'ai laissé tomber.

Une fois de plus, je sombre dans mes mensonges, mais au moins, cette fois, je suis sûr de n'embarquer que moi, et je me promets, parole de Belzébuth en personne, de ne pas interférer dans ce qui pourrait arriver entre les deux.

Sauf que peut-être deux heures après, lorsqu'elle se pointe avec ses copines, dans une robe verte à faire virer sa cuti à Elton John, je réalise qu'une fois de plus, je ne pourrai honorer ma promesse.

Selena prend place à mes côtés, et j'ai toutes les peines du monde à écouter ce que Sami, un ami de la fac, me raconte, tant je suis envahi par la chaleur qu'elle diffuse ou peut-être que je diffuse moi-même. Tentant d'éteindre le feu qui me consume et qui lèche la moindre de mes cellules, je feins de partager l'avis de ce

cher Sami sur les effets néfastes de la tarification à l'acte, mise en place par l'Assurance Maladie. Mais s'il savait comme je m'en branle !

Un SMS reçu me sauve de la conversation la plus chianté que j'aie jamais eu à tenir en soirée.

C'est elle.

Elle : On est peut-être le soir, mais je ne vois aucune femme à l'horizon.

Moi : Même pas la superbe brune à ma gauche ?

Je ne montre rien, mais ce petit jeu d'adolescents fait revenir en un temps record toute la vitalité que j'avais perdue en arrivant. Je savais bien qu'elle seule en avait le pouvoir. Et je sens, là, d'un coup, beaucoup de vitalité m'envahir – beaucoup trop même, jusqu'à mon entrejambe.

De rapides coups d'œil dans la direction de William m'apprennent qu'il est occupé avec une autre et punaise, en m'en assurant il a fallu que je tombe sur les jambes de ma brunette, qui sous le coup, je suppose, de la nervosité, n'arrête pas de les frotter l'une sur l'autre, dégageant au passage l'insignifiant bout de tissu sensé les recouvrir.

Moi : Si vous n'arrêtez pas de jouer avec vos jambes, je ne répons plus de rien.

Elle : Quel jeu de jambes ? Celui-ci ?

Putain ! Je ne réfléchis même pas à qui m'entoure ni même à ce que je m'apprête à faire. Je fonce vers les toilettes, ayant pour seule conviction qu'elle va m'y rejoindre.

La porte des toilettes s'ouvre sur elle. Elle m'a suivi. Elle verrouille la porte d'un geste sûr, malgré la peur qu'elle ne peut dissimuler. Sa respiration est saccadée et son regard en dit long sur ce qu'elle ressent. Pourtant, elle trouve une nouvelle fois tout le courage de rompre le silence.

— Et maintenant ?

Et maintenant, ai-je envie de lui dire... Maintenant que tu es là, sache que je n'aurai pas la force de te laisser partir. Maintenant que tu es là, puisque tu vas m'y autoriser, je vais te prendre et assouvir ce que je garde en moi depuis trop longtemps. Maintenant, c'est le Après qui devrait davantage t'inquiéter, car il n'y en aura pas. Après je te détruirai, parce que je ne sais faire que ça.

Va-t'en, par pitié, va-t'en...

Mais elle ne m'entend pas, et se jette sur moi.

Alors j'explose à mon tour et me saisis d'elle, déversant dans cet ébat toutes mes contradictions ; des classiques rage et colère aux récentes culpabilité et obsession.

Je sais qu'il n'y rien de sain dans ce que je fais et je ne cherche même pas son plaisir. Tout ce que j'aspire à faire en cet instant est de m'enfoncer en elle aussi profondément que possible, et disparaître au moins un temps. Je ne la ménage pas, ne la touche même pas, concentrant uniquement mon déversoir entre ses jambes. Je veux juste la pénétrer, de ma langue, de ma queue. J'enfonce chacune d'elle aussi loin que je peux, la remplissant de mon égo, mêlant mon souffle de glace au sien si chaud. Rapidement, les spasmes de mon bas-ventre me laissent entendre qu'elle ne prendra de moi que la partie la plus organique, la seule visible. Et je me répands en elle, la souillant physiquement. Je sais aussi à mon grand dam, qu'en l'instant, je viens également d'avilir son âme, car les larmes qu'elle déverse maintenant ne sauraient mentir.

Je n'ai pas la force de la regarder dans les yeux et lui dépose un baiser sur le front, un baiser qui veut dire pardon...

Je l'abandonne lâchement dans ces chiottes répugnantes, sans lui dire un seul mot, sans même lui accorder un regard. Je ne veux rien lui dire, rien lui montrer, tout simplement parce qu'il n'y a rien de beau à voir, et rien de bon à entendre.

Comme pour rationaliser ce qu'il vient de se passer, je me convaincs qu'après tout, je n'ai fait qu'aller jusqu'au bout de ce que j'avais prévu ; au bout de ce si grandiose et si chevaleresque plan.

William l'a essayée, elle m'a détesté lorsque je me suis délecté à l'humilier, et elle a fini par succomber. Voilà, fin de l'histoire Selena.

Comprenant avec soulagement que tout ce bordel s'arrête ici ce soir, je quitte le café Drop.

Mais au moment où j'atteins la sortie, allez savoir pourquoi, je me décide enfin à la regarder. Et longtemps après, je ne cesserai jamais de me demander, « pourquoi l'ai-je regardée ? ». Car tout ce que j'ai vu alors, c'est William enlaçant son corps et couvrant sa peau de baisers, cette peau dont ma bouche s'était si récemment imprégnée.

Et l'état dans lequel cela m'a mis, m'a fait comprendre que rien ne s'était ici fini.

35- Les Eaux Bonnes

Je sais, la fuite n'est pas une solution, mais à ce jour, c'est le seul mécanisme de défense qui me permette de ne pas envoyer bouler, plus que je ne l'ai déjà fait, tout ce qui me fait chier. Tout ce dont j'ai besoin pour l'instant, c'est d'un break ; une pause physique et morale dans ce cataclysme qu'est ma vie. Et le seul endroit qui m'offre ce stand-by, c'est le village où j'ai passé une bonne partie de mon enfance.

Après avoir annulé mes blocs de la semaine, j'ai rassemblé quelques affaires et j'ai pris la route. Sam s'est installée chez une amie, c'est en tout cas ce que dit le mot que j'ai trouvé dans la cuisine. Je lui ai tout de même envoyé un message pour l'informer que je quittais la ville pour quelques temps. Elle n'y a pas répondu.

Trois heures de route et je pourrai enfin respirer. Là-bas, il n'y a pas grand-chose. La montagne, des moutons, peut-être trois cents habitants, pas de wifi, à peine un réseau qui oblige à garder le contact. Là-bas, il y a la maison de Papou, mon arrière-grand-père maternel, un vieux béarnais reconverti. Amoureux de ce vieux village thermal, il y a fait construire une villa dans laquelle il aimait se ressourcer et y recevoir ses amis ; "La fleur des artistes" aimait-il à dire. Poètes, écrivains, acteurs, composaient le cercle animé des soirées de mon arrière-grand-père. La *jet-society* d'un village autrefois luxueux, et qui a pour seules traces de ce passé fastueux les somptueux édifices Haussmanniens et néo-classiques, témoins du passage de l'Impératrice Eugénie.

Aujourd'hui laissés à l'abandon, les immeubles du second empire exposent fièrement leurs belles façades, mais ne sont à l'intérieur que pourriture et effondrement. Réflexion qui me donne le sourire, car je finis par croire que c'est cette ressemblance avec moi qui me fait autant aimer ce village.

Après la mort de mes grands-parents, j'ai hérité de la villa. Un cadeau

empoisonné si on tient compte de l'entretien coûteux de cette vieille bâtisse et du peu de temps que je peux y consacrer. Sam déteste y venir. Elle n'y aime pas l'humidité permanente, le calme y régnant, et à coup sûr le manque d'activités qu'offre le lieu. Les seuls magasins encore en activité sont l'épicerie ouverte quatre jours par semaine, et un vieil hôtel-restaurant dont les propriétaires sont usés par l'arthrose.

Les seules fois où Sam accepte de venir, c'est l'hiver, lorsque la station de ski de Gourette nous permet de skier, et encore... « C'est tellement moins bien que Courchevel » ! Ouais, si on aime les trous du cul...

Comme à chaque fois que je viens ici, je m'arrête chez Jean-Pierre, un ami de mon grand-père. Après avoir fait le tour du monde sur des paquebots de rêves en tant que chef-cuisinier, Jean-Pierre est retourné aux sources et a repris l'affaire familiale. Il fabrique les meilleurs fromages et les meilleurs gâteaux basques du coin. Il est aussi aimable que ses chèvres, et arbore le même sourire que ses vaches. Mais j'imagine encore qu'entre gueules de con on doit probablement s'attirer.

— Tiens, voilà le gosse ! m'accueille Jean-Pierre, tandis qu'il me faut quelques secondes pour m'habituer aux odeurs de fromages que dégage son commerce.

Il fait le tour de son comptoir, et de sa main calleuse me frotte énergiquement la tignasse, comme si j'avais encore dix ans. Il y a bien longtemps que j'ai dépassé le vieux Jean-Pierre d'une tête et que je ne suis plus un gamin, mais ce dernier préserve ses saluts paternalistes, et ma foi, je crois que ce n'est pas pour me déplaire. Jean-Pierre me connaît depuis mon âge le plus tendre, bien avant tous mes drames, et il sait tout ce que j'ai pu traverser et surtout, comment j'ai choisi d'y faire face. Mais il ne m'a jamais jugé, jamais sermonné, pas même questionné.

Des conseils, il n'en donne pas, sauf si je lui en demande, mais pour ça encore, il a une manière bien à lui de le faire. Il arrive à me faire émerger mes propres solutions, simplement en m'écoutant et en me renvoyant ce que je lui dis. En bref, Jean-Pierre, c'est le fromager-empathique, pâtissier-psy.

— Besoin de l'air de la montagne ?

— Ouais ! T'as tout compris, je réponds un sourire gêné aux lèvres.

— Bien. Prends-toi ça, et je te prépare un gâteau à la cerise. Mais pas avant deux jours, hein ? Tu sais que ça ne se fabrique pas comme ça, hein ? Moi je fais...

— Oui, chef, je sais, la pâte, la crème fraîche, la garniture. Tu fais tout toi-même, dis-je amusé, face à cette éternelle réplique que quiconque entrant dans ce commerce a à subir.

Je me saisis du gros morceau de fromage qu'il me tend, et j'affronte le regard noir de mon acariâtre préféré.

— On ne déconne pas avec mes gâteaux !

— Je sais, chef ! enchaîné-je cette fois, le plus sérieusement du monde.

— On te voit ici pour quelques jours ?

J'offre à Jean-Pierre un simple hochement de tête auquel il répond par mimétisme, avant de m'octroyer un « Bien » qui résume tous les plus longs discours et autres investigations curieuses.

Je fais retentir la clochette de la porte en quittant son magasin et remonte en voiture, parfumant ma bagnole d'un doux parfum de mixe chèvre-vache. Pas très Courchevel tout ça !

Après dix minutes de routes sinueuses, j'atteins la Villa du Rocher.

La vieille porte en chêne grince, et comme à chaque fois, elle suffit à elle seule à faire remonter tout un tas de souvenirs. De bons souvenirs, ceux d'une enfance heureuse, pleine de vie et d'êtres aimés. De bons souvenirs, qui au contraire de m'arracher peine et nostalgie, font émerger en moi des sentiments de bonheur et de bien-être.

Voilà probablement pourquoi j'ai tant besoin de venir ici, tout comme mes aïeux. Quatre générations grâce auxquelles les plaisirs éprouvés ont comme laissé une empreinte dans les murs de pierre, dont je sais m'abreuver.

Je ne prends pas la peine d'ouvrir tous les volets, ils sont bien trop nombreux, et me limite à aérer ma chambre et à faire entrer la lumière sur la pièce

principale, mettant ainsi en vedette le cadre de la fierté familiale qui trône au-dessus de la vieille cheminée.

Je me contente pour le dîner d'un bon bout de fromage avec un morceau de pain et d'un verre de vin. Après une douche brûlante, je m'allonge dans le lit de mon arrière-grand-père, et comme ici tout tient pour moi de la magie et du paradis, je m'endors, sans même m'en rendre compte, bercé par le vent frais qui entre par la fenêtre laissée ouverte.

Le paradis, c'est donc ça que je disais hier soir ?

Dix heures, j'ai dormi dix heures d'affilées, sans cauchemars, pas même un rêve dont je pourrais entrevoir une quelconque image. Dix longues heures de sommeil dont j'avais cruellement besoin. Ça fait donc ça de suffisamment dormir ? Je me sens bien et engourdi à la fois. J'oublierais presque pourquoi je suis là... Mais une grosse voix venue du rez-de-chaussée me tire de ma béatitude.

— Oh ! T'es là, le drôle ?

— Ouais, Chef ! Je descends.

Je descends au pas de course l'escalier, et rejoins Jean-Pierre dans la cuisine. Ce dernier finit d'ouvrir les volets et se met à chercher dans le placard le café, je suppose.

— Eh ben ! T'étais encore au lit à c'te heure-ci ? Pour sûr que t'avais besoin de venir là.

— Je ne te le fais pas dire, Chef. Placard de gauche, Chef, pour le café, lui dis-je en désignant ledit placard, tandis que je me gratte la barbe naissante.

— Qui c'est qui a changé le café de place ? L'a toujours été là le café, grognait-il.

— Sam je suppose, réponds-je amusé.

Jean-Pierre connaît cette maison mieux que moi je crois, en tout cas, depuis plus longtemps que moi. Il y venait quand il était gamin jouer avec mon grand-

père, et à la mort de ce dernier, il a apporté toute son aide à ma grand-mère pour l'entretien, les courses, et uniquement ça j'espère...

— On n'a pas idée. L'a toujours été là le café. Elle est pas avec toi Madame ? rajoute-t-il sur un ton obséquieux.

Mon hochement de tête lui donne la réponse et lui extirpe son traditionnel « Bien ».

Jean-Pierre n'a jamais trop aimé Sam, un sentiment qu'elle partage avec lui. Mais là encore, quand bien même il ne saurait dissimuler son manque d'affection pour elle, il ne me l'a jamais ouvertement exprimé.

— Alors, le gosse, qu'est-ce qu'on fait ? De quoi t'as besoin ? Le Gourzy, le pic de Ger ?

Jean-Pierre me connaît par cœur et sait que lorsque je viens ici, la seule chose qui marche pour évacuer mes tensions, c'est de me défouler dans la montagne.

Il a beau avoir 80 balais, il pulvériserait n'importe quel jeune quand il s'agit de grimper. Six heures, quinze heures de randonnée ne lui font pas peur. Mais je sais qu'il a eu des problèmes de santé cet hiver, et je n'ai pas envie de devoir le réanimer au milieu des bois. Aussi, je choisis le parcours le plus court.

— Le Gourzy. Je ne suis pas en super forme, Chef. Je vais y aller doucement.

Il semble avaler la pilule, et tandis qu'il termine de préparer le café, il me donne les instructions pour demain.

— Sept heures, demain matin au casino. J'amène la bouffe. D'ici là, descends t'en chercher toi, parce que y a rien à grailer ici.

— Bien, Chef.

Voici donc une partie du programme de ma journée ici : faire des courses. Pour le reste, je vais la consacrer à refaire l'électricité de la villa avant qu'elle ne prenne feu. Et dans les jours à venir, je compte bien m'attaquer à la vieille toiture, sans quoi, les orages d'été vont finir par noyer mon Eden.

Cette première journée fut aussi bien remplie que je l'avais espéré. J'ai approvisionné le frigo, remplacé le vieux compteur à fusibles en porcelaine, changé les prises vétustes, et miracle parmi tous les miracles, je n'ai pensé à rien.

Mais ce soir, dans le vieux lit en bois, les images d'un passé récent resurgissent et voilent mes yeux, empêchant le sommeil de se saisir de moi.

Si seulement je ne l'avais pas regardée, si seulement j'avais quitté le café sans me retourner, si seulement enragé par cette putain de jalousie, je ne lui avais pas envoyé de message...

Mais il a fallu que je la regarde et que je le vois lui, et que je la vois elle, prenant du plaisir sous les caresses de mon frère. Je me sens possessif avec cette fille, sans pour autant la blâmer de ce qu'elle pourrait ressentir pour William. Après tout, c'est moi qui l'ai poussée dans ses bras !

En ce qui me concerne, je ne suis probablement à ses yeux qu'un ensemble de contradictions qui circulent entre besoin d'attirer, de posséder, et besoin de repousser, une sorte de *push-pull* qui a pour seule finalité de désarçonner, même moi.

Alors oui, je n'ai pu me résigner à jeter l'éponge ce soir-là, le pire étant que je ne l'ai même pas calculé. Sous l'emprise de la colère, je lui ai envoyé un message, lui disant simplement : « Jeudi prochain. 14h. Je vous enverrai l'adresse ». Et après mon comportement ce soir-là, je doute qu'elle accepte ce rendez-vous.

— *Veni, Vidi, Vici*⁷, dis-je ironiquement à voix haute, au fond de mon lit et l'avant-bras sur les yeux.

Voilà une belle phrase glorieuse pour l'Imperator des carotides, Connard parmi tous les Connards !

Avec un amusement des plus cyniques, je me rends compte qu'une nouvelle fois mes pensées ne vont pas vers Sam. Y a-t-il encore un espoir pour qu'elle revienne ? Je ne le pense pas, et je ne suis même pas sûr de ce que j'en ressens.

— Putain ! Fais chier ! Ce n'est pas avec toute cette merde que je vais m'endormir, me dis-je à moi-même.

Je me lève furibond et réitère mes gestes de la veille, espérant y trouver une sorte de cérémonial qui me permettra de trouver le sommeil. Je prends une

douche brûlante, ouvre les volets et la fenêtre de ma chambre, et laisse entrer la brise des montagnes.

Lorsque mon alarme de réveil sonne, je constate que mon rituel a marché. J'ai fini par m'endormir rapidement, me régénérant suffisamment pour affronter les heures de marche qui m'attendent aujourd'hui.

À sept heures exactement, je suis devant le colossal casino, ce magnifique édifice laissé pour mort, et dont seules les briques rouges et l'architecture mondaine expriment la liesse des aristocrates qui l'ont autrefois occupé.

Ce bon vieux Jean-Pierre arrive, accoutré de l'habituelle tenue et de la besace de rigueur. Sans même un bonjour, il s'assure que j'ai pris tout ce dont j'ai besoin pour les rudes heures à venir. Dieu que j'aime être avec cet homme. Avec lui, pas d'artifice. Pas de mots inutiles, pas de bienséance et de paraître à offrir.

— Tu as ton bâton ? Des gants ? De l'eau ?

Je lui montre aussitôt mon attirail et il acquiesce d'un bref coup de tête.

Il me montre à son tour le contenu de son sac, et notamment la partie « soins d'urgence ». Avec lui, je ne suis pas le Docteur Cesare. Je reste Terence le gosse, le gamin empoté dont il a la responsabilité. Et c'est si bon...

Nous empruntons la balade des Princes et gagnons rapidement la promenade de l'Impératrice, avant de s'engouffrer dans les bois où 900 mètres de dénivelé nous attendent. De pentus lacets à flanc de crête sont le seul accès permettant d'accéder au plateau du Gourzy. Et je reste toujours autant médusé par la vigueur et l'agilité de mon vieux compagnon de route.

Voilà ce dont j'avais le plus besoin. Marcher, gravir, ne pas parler, ne pas penser. Et mon guide est le parfait mentor pour ce genre de thérapie. Il enchaîne les kilomètres sans dire mot, me montrant du bout de son bâton les chemins que nous devons suivre pour arriver au sommet et avoir vue sur la merveilleuse vallée d'Ossau.

Après plus de deux heures de marche active, nous atteignons une clairière, et Jean-Pierre sonne la pause en plantant son bâton dans l'herbe encore humide par de la rosée.

— On va manger un bout, gamin. Y a encore pas mal de route avant le Gourzy.

Il me fait assoir sur un morceau de roche et prend place à mes côtés, tout en sortant du pain et un énorme saucisson qu'il coupe d'un trait avec le couteau qui ne quitte jamais son pantalon.

— Mange, m'ordonne-t-il.

« Assieds-toi, Mange ». Ses ordres me rappellent avec douceur la réflexion que m'avait faite Selena ce fameux soir, où ivre, elle s'était vautrée sur mon trottoir : « Descendez, venez, levez-vous. C'est vrai que vous êtes un putain d'Imperator ».

La réminiscence de ce souvenir, aussi tendre soit-il, finit par me ramener à mes tourments, transformant la douce sensation en une acide et douloureuse émotion.

— Je crois que Sam m'a quitté, brisé-je le silence qui était mien depuis l'aurore.

Jean-Pierre ne m'offre pour réponse qu'un sombre grognement de gorge et continue de manger son saucisson, sans m'adresser un regard.

— Tu crois, finit-il par dire.

La voilà, la technique d'écoute et de conseils du vieux sage. Je réfléchis à l'écho de mes propres paroles et poursuis mon monologue.

— Cette fois, je l'ai brisée. Je n'ai même pas cherché à m'en défendre.

Je marque une pause, plus pour moi-même que pour laisser la parole à Jean-Pierre, parce que je sais qu'il ne dira rien.

— Je ne sais même pas pourquoi je n'ai pas démenti, pourquoi je ne lui ai pas dit que je ne l'avais pas trompée, enfin pas comme elle l'entend.

— Tu ne sais pas.

— Si je sais. Je n'ai rien dit parce qu'au plus profond de moi, c'est ce que je voulais et continue de vouloir. Je n'ai rien dit parce que pour la première fois de ma vie, je suis obsédé par une fille, au point où je ne me reconnais pas. Je culpabilise parce que je maltraite tout le monde, à commencer par elle, Sam, et

même William.

Je ne sais pas si c'est dû à l'énonciation du prénom de mon ami, mais Jean-Pierre laisse échapper un nouveau grognement.

— C'est ce que tu veux.

— Oui. Je la veux comme je n'ai jamais voulu quelqu'un, mais je la veux comme je voudrais un shoot parce qu'elle me fait du bien, parce que quand elle est là, je me sens renaître.

— Elle te fait du bien.

— Et moi je lui fais du mal, enchaîné-je rapidement en détournant la tête vers mon vieil ami.

À son tour, il pose son regard sur moi.

— Ce que je lui ai fait est immonde, Chef. Et lorsqu'elle le découvrira, parce qu'elle le découvrira, je l'aurai définitivement brisée elle aussi.

— Et toi, gamin, qu'est-ce qui te brise ?

— Ça, Chef, je le sais déjà et je dois faire avec, ou bien je n'ai plus qu'à me jeter dans le ravin. Parce que la seule chose qui me brise, c'est moi.

Après un silence plein de compassion, Jean-Pierre reprend la parole, le regard dominant la vallée.

— Lorsque j'ai rencontré ma Victorine, je venais de signer pour embarquer sur le Queen Mary. Je savais que je partais pour des mois, mais je l'aimais, et je n'étais pas le seul. Dans ce petit village, les filles n'étaient pas nombreuses, et Victorine était de loin la plus belle jeune fille. Mon frère Armand, que tu n'as pas connu, était bien sûr amoureux lui aussi, comme tous les gars du village, et Victorine n'était pas insensible à son charme, je le voyais bien dans ses yeux, quand elle le regardait. Mais je la voulais pour moi, et je ne pouvais pas imaginer qu'elle épouse mon frère pendant que je serais en mer. Alors j'ai convaincu Armand d'aller se battre pour la France et de s'engager pour le conflit en Indochine. Il l'a fait. Quelques jours après son arrivée là-bas, il s'est fait tuer. J'ai épousé Victorine, et un mois après, j'embarquais sur le paquebot, puis ce fut sur un autre, et un autre encore. J'ai ainsi privé Victorine d'un vrai mari, un qui

l'aurait aimé chaque jour, chaque soir, et pas deux fois par an, un qui lui aurait donné des enfants. Mais j'ai tué mon frère et j'ai eu Victorine.

— Je ne savais pas, Chef. Je suis désolé pour ton frère et toute cette histoire.

— Ne le sois pas. Ça, c'est mon combat, pas le tien.

Il se tait un instant, puis reprend.

— Terence, je ne t'ai jamais donné de conseils parce que je serais une belle enflure de le faire, mais je vais juste te dire une chose, petit. Si tu regardes ma triste histoire à son départ, tu ne verras qu'orgueil et égocentrisme, mais si tu vois mon histoire à sa fin, tu y verras des années de bonheur, certes tardif et accumulé pour exister, mais réel et partagé. J'ai demandé pardon à Victorine sur son lit de morte, et la seule chose qu'elle m'ait dite, c'est : « Gros nigo, je préfère avoir eu une vie avec un peu de toi, que toute une vie sans toi du tout. Je n'ai jamais aimé Armand comme j'ai pu t'aimer ». Tout ce que je veux que tu comprennes, Terence, c'est que le bonheur n'est jamais l'affaire d'une seule personne, et que parfois tout ce que tu crois faire subir à l'autre n'est en fait que ce qu'il attend de toi, parce qu'il sait qui tu es, il sait de quoi tu es fait. Et si tu ne t'autorises pas à accéder au bonheur, alors sois sûr que tu ne l'atteindras pas. Allez, il est temps de repartir, gamin. La route est encore longue.

Pour sûr qu'elle est encore longue ! Jamais je n'avais autant entendu parler le vieux Jean-Pierre, et pour dire vrai, je ne suis pas certain de pouvoir intégrer tout ce qu'il m'a raconté. Aussi je me répète ses dernières phrases, espérant pouvoir un jour en tirer une quelconque leçon ; parce qu'il s'agit bien de ça, non, une leçon donnée par la seule figure paternaliste qu'il me reste ?

36- Tomber...

Nous avons repris notre marche silencieuse, et seule la répétition des paroles de Jean-Pierre tourne comme un vieux disque rayé dans ma tête.

Nous sommes arrivés quelques deux heures après notre pause sur le plateau du Gourzy. Mais pour autant, Jean-Pierre ne s'est pas arrêté. Gardant son rythme effréné, il continue encore d'avancer, à une bonne dizaine de mètres de moi.

— Chef ? Je croyais qu'on allait uniquement jusqu'au Gourzy ?

— En effet, c'est ce qui était prévu.

Et il arrête là sa réponse, ne ralentissant à aucun moment sa cadence.

— Alors pourquoi on continue, Chef ? dis-je haletant.

— Parce que tu n'es pas encore prêt à descendre. Tu n'en as pas fini.

Cette fois, je stoppe moi-même la marche, et profite de ce moment pour reprendre mon souffle. Merde ! Il va me tuer le vieux !

Voyant mon arrêt, Jean-Pierre stoppe lui aussi sa folle course et rebrousse chemin pour arriver à ma hauteur.

— Y a un endroit où je veux t'amener, gamin. C'est plus très loin.

— OK...

Et le voilà qui repasse direct la seconde et ré-ouvre la marche.

Effectivement, à peine trente minutes plus tard, Jean-Pierre quitte le sentier et s'engouffre dans un bois. Pour le traverser, nous n'avons pas d'autre choix que de nous accrocher d'arbre en arbre, tant la montagne est pentue à cet endroit. Et après peut-être quinze minutes d'accrobranche plutôt sportif, nous débouchons tout en haut d'un précipice, duquel la vue sur la vallée est à couper le souffle.

Jean-Pierre s'assoit tout au bord, les jambes dans le vide. Je n'ai pas besoin de l'entendre parler et sais qu'il me faut prendre place à ses côtés. Je m'assois donc délicatement, conscient de la folle hauteur qui me sépare du sol en contrebas.

— Ça fait haut, hein, mon drôle ?

— Pfiou ! Plutôt oui.

Je n'ai pas particulièrement le vertige, mais je restreins tout de même mes gestes à leur juste utilité et acquiesce timidement de la tête. Jean-Pierre, lui, paraît être dans son élément. Il ne sourcille pas. J'aimerais bien savoir si quelque chose lui fait peur dans la vie !

Le silence est de nouveau maître, et je me demande ce qui justifie notre présence ici.

« Tu n'es pas prêt à descendre. Tu n'en as pas fini ».

— Pourquoi on est ici, Chef ? demandé-je finalement.

Il évince ma question et entame un nouveau monologue.

— Je connais cet endroit depuis que je suis même. Mais bien sûr, on n'avait pas le droit d'y venir, trop dangereux. Alors, j'ai fini par l'oublier. Et puis Victorine est morte et je me suis souvenu.

Il se tait un instant, regardant l'horizon et remplissant ses poumons de l'air vivifiant. Puis il reprend.

— J'ai aimé deux choses dans la vie : Victorine et cette terre. Et quand la vie m'a arraché mon premier amour, je me suis dit que le seul moyen d'être pour toujours avec l'une et l'autre était de me jeter d'ici. Mon corps n'aurait jamais été retrouvé, et j'aurais enfin fini par me trouver une utilité en servant de nourriture à la nature.

Putain, pour quelqu'un qui ne parle jamais, il ne s'arrête plus de me confier tous ses plus sombres souvenirs. Je peine à reconnaître le vieil homme que je croyais parfaitement cerner. Mais une fois de plus, je me demande pourquoi il me raconte tout ça, dévoilant ainsi une nouvelle facette de lui peu reluisante, et bien loin de l'image de l'homme fort que je m'étais faite de lui. Et je sais parfaitement ce qu'il doit lui en coûter de me parler de ça.

— Mais je ne l'ai pas fait, conclue-t-il.

— Pourquoi tu me racontes ça, Chef ?

— D'après toi, couillon ?

Je secoue légèrement la tête pour lui signifier que je ne sais pas.

— La question que tu devrais me poser c'est « Pourquoi tu n'as pas sauté,

Chef ? ».

— Pourquoi tu n'as pas sauté, Chef ? lui renvoyé-je alors avec insolence.

— Parce que même brisé, je devais faire avec.

Je sais dès lors où il veut aller et je n'aime pas ça. Même venant de lui, surtout venant de lui, je n'aime pas que l'on me dise ce que j'ai à faire ou ne pas faire. Et bon sang ! Si j'avais envie de me jeter dans le vide, ce ne sont certainement pas ses discours moralisateurs qui me feraient changer d'avis. Merde ! J'étais venu chercher ici du calme, et me voilà à écouter les élucubrations de Père Fouras.

— Putain, chef ! J'ai dit ça comme ça ! Je ne vais pas me jeter dans le vide.

— Je sais, dit-il simplement.

Quoi ? Alors là, je n'y comprends plus rien. Je ne le suis plus du tout.

— Mais ce que tu t'apprêtes à faire est bien pire, Terence.

— Pire que quoi ? commencé-je à m'agacer.

— Pire que de mettre un terme à ta vie, tu t'apprêtes à survivre avec de fausses certitudes sur ce que tu crois être et ce que tu crois infliger aux autres.

Cette fois je suis vraiment furieux. Je me lève d'un bond, oubliant les centaines de mètres de vide en-dessous.

— Mais quelles fausses certitudes, Jean-Pierre ? Sais-tu seulement QUI je suis ? Ce que je suis devenu ? Ce que je fais subir à tout le monde ?

Le vieux se relève avec difficulté et je ne tente même pas de l'aider. Il peut aller pourrir au fond de son gouffre. Mais je n'en ai pas fini, pas avec lui. Et je ne parviens plus à contenir les mots qui brûlent ma tête et ma gorge.

— Elles sont MORTES ! Il m'a ABANDONNÉ ! Et les seules choses qui me font savoir être en vie, c'est ma SOUFFRANCE et mon appétit pour celle que j'inflige aux autres. Les voilà MES CERTITUDES ! Et crois-moi, elles sont loin d'être fausses !

J'ai hurlé mes paroles, et leur écho résonne à travers la montagne, jusqu'à reprendre leur place dans mon corps. Je me précipite pour rebrousser chemin, mais ma rage est telle que je reviens sur mes pas et déverse au vieux mes dernières pensées.

— Tu veux savoir ce que je lui ai fait à Elle et à William aussi ? Hein ? Tu veux savoir à quel point « Le Drôle » n'est pas ce qu'il dit être ? Je l'ai faite essayer, oui essayer par mon meilleur ami. Je lui ai demandé de la baiser pour mieux passer derrière après, et pour mieux la rejeter en suivant, la sachant fragile. J'ai poussé mon frère à commettre les pires vices et à infliger à la fille dont on est tombé amoureux les pires saloperi...

Mes derniers mots s'étouffent dans ma gorge et mes yeux s'écarquillent devant leur agonie. Que viens-je de dire ? Non ! Ça ne peut pas être ça. Pas moi !

Jean-Pierre esquisse un sourire en coin et ses yeux reprennent leur légendaire noirceur.

— Maintenant tu es prêt à redescendre. Tu en as fini.

Mon vieil ami passe devant moi et prend la direction du chemin du retour. Pour ma part, je suis en état de choc et peine à rassembler mes idées sur ce qui vient de se passer. J'attribue mes dernières paroles au manque d'oxygène lié à l'altitude.

Je n'ai pas bougé, et les mains sur les hanches, le regard perdu dans la vallée, je continue de recevoir par effet de vague, l'écho de mes paroles.

« La fille dont on est tombé amoureux ... fille... on... amoureux... amoureux... »

Ça ne peut pas être ça. Ça n'est jamais ça ! Je ne sais même pas si ça l'a déjà été un jour ! Si j'avais vraiment été amoureux de Sam, est-ce que je lui aurais fait subir tout ce que je lui ai fait ? Est-ce que je ne serais pas plus affecté par la perspective de son imminente perte ? Terence Cesare n'aime personne, et personne ne l'aime.

Comprenant que « la route est encore longue... », je me résigne à redescendre. Je sais que ce chemin de retour ne sera pas aussi bénéfique que celui de l'aller, car maintenant, mille pensées à la con me traversent. Putain ! Jean-Pierre, tu as foutu une de ces merdes dans ma tête !

« Amoureux... ». Non, ce n'est que du sexe, ce n'est toujours que du sexe, il en a toujours été ainsi. Je ne la connais même pas ! Ça ne rime à rien. Comment

peut-on tomber amoureux de quelqu'un qu'on ne connaît pas ?

Au moment où je me pose cette question, Jean-Pierre, par je ne sais quelle sorcellerie télépathique, me donne une ébauche de réponse.

— C'est quand même drôle de dire « tomber amoureux » ! rit-il en secouant la tête. Parce que « tomber », tu ne le fais pas exprès ! Non ? On dit ça comme si c'était un accident d'être amoureux, comme si on n'avait rien demandé, comme si on n'avait pas le choix. Je la trouve drôle moi cette expression. « Tomber amoureux » ... Qu'est-ce que t'en penses, le drôle ?

— Rien. Je ne pense plus rien, réponds-je agacé au plus haut point.

Maintenant, soit il la ferme pour les heures qu'il nous reste à descendre, soit je lui défonce sa gueule de béarnais et je le laisse crever ici. Il a assez foutu le bordel !

Grâce à Dieu, il n'ouvre plus la bouche jusqu'à ce que nous atteignons la place centrale du village.

Il est plus de treize heures et le soleil est épouvantablement chaud. Je rêve d'une douche et de solitude, de beaucoup de solitude...

— Gamin, je sais que ce n'est pas ce à quoi tu t'attendais ce matin. Aujourd'hui tu es en colère et aveuglé par elle, mais demain tu y verras mieux.

Je ne lui réponds rien, parce que c'est vrai que je suis en colère. Si je dois parler, ce ne sera que pour lui dire d'aller se faire mettre et de retourner faire ses fromages au lieu de me casser les couilles. Alors, je me contente de le saluer, et je le quitte pour m'enfermer dans ma maison, dont je clos tous les volets.

Je reste sous la douche froide un temps incalculable, et lorsque j'en sors, je ne peux qu'apprécier la fraîcheur qui règne dans cette maison obscure. Une fraîcheur presque glaciale, comme dans une tombe. Une tombe... Je me demande si ce mot a un rapport avec le mot « tomber » ?

Juste vêtu de mon boxer, je m'empare du vieux dictionnaire de mon grand-père, et affalé sur le canapé, j'y cherche la définition du mot « tomber ».

Tomber :

Sens 1 : Chuter.

Sens 2 : Perdre le pouvoir, être renversé.

Sens 3 : Cesser, perdre de son intensité, de sa force, se défaire de.

Sens 4 : Etre tué, capituler, se rendre.

Sens 5 : Etre déprimé.

Sens 6 : Devenir.

Et pour clore la définition, un exemple : « Je suis tombé amoureux ».

Putain !!! Je ne suis pas dans la merde !

Les jours qui ont suivi cette escapade, soi-disant « thérapeutique », j'ai pu profiter de bons moments de solitude, comme je les aime. Personne pour me faire des métaphores à deux balles et des leçons de morale de vieil aborigène en béret.

J'ai profité de ces quelques jours au calme pour faire le jardin, finir l'électricité et glander. J'ai bien tenté de m'occuper de la charpente, mais faut dire ce qui est, je suis un bien piètre bricoleur ! Assembler des fils électriques, ça, ce n'est pas bien compliqué et pas très loin de mon métier, mais travailler le bois, ça, c'est autre chose. Alors je me suis contenté de replacer quelques tuiles. Il va me falloir demander à Jean-Pierre de s'occuper de faire venir un artisan.

Je suis ainsi parvenu à trouver la paix que j'étais venue chercher. J'ai une fois de plus mis de côté toutes les conneries que le vieux m'avait mises en tête, et je me suis suffisamment rechargé les batteries pour affronter tout ce qui m'attend en rentrant.

Je pars demain, mais avant ça, je passe voir Jean-Pierre, avec pour prétexte la toiture de la villa. Mais au fond, je sais que j'y vais pour le voir lui, pour lui dire, ou du moins lui laisser entendre, que je ne suis plus en colère après lui. L'ai-je d'ailleurs été à un moment donné ? Il n'a fait que ce qu'il fait à chaque fois. Il m'a accompagné, écouté, et fait émerger des choses en moi. Bon, cette fois, il est allé un peu loin, et il n'y a que de la merde qui en est sortie, mais c'est de ma faute, pas la sienne.

Je me gare devant la petite boutique et fait retentir la clochette. Jean-Pierre est à sa place, derrière son comptoir, et finit de servir des clients. Il lève la tête vers moi.

— Tiens, voilà le gosse.

Voilà, rien n'a changé. Engueulade ou pas engueulade, Jean-Pierre reste avec moi ce qu'il a toujours été. Un vieux bougon paternaliste.

— Salut, Chef. La toiture de la villa va s'effondrer au prochain orage si je ne fais rien. J'ai remis quelques tuiles en place, mais c'est tout ce que je peux faire.

— T'inquiète, je m'occupe d'appeler qui il faut.

Je me mets en retrait sur le côté du magasin pour signifier que je ne commande pas, quand un couple entre.

— Bonjour. Nous aimerions un gâteau basque à la cerise. Vous en avez, s'il vous plaît ? demande la femme avec un accent bien parisien.

Oh putain ! Ils ne vont pas aimer les parisiens !

— Mais non, je n'en n'ai pas ! Ça ne se fait pas à l'avance comme ça ! Moi je fais tout moi-même, la pâte, la crème fraîche, les cerises il faut que je les vide, les prépare. C'est écrit ici : « Commander 48 heures à l'avance ». Vous serez là, dans deux jours ?

— Bah non... répond timidement l'homme.

— Ben la prochaine fois, téléphonez, ou passez pour commander. Je fais pas de l'industriel, moi !

Le couple ne dit plus rien et quitte le magasin au pas de course. Pour ma part, je suis hilare devant cette scène à laquelle j'ai déjà pourtant assisté un bon paquet de fois.

— Cons de touristes, rajoute-t-il, une fois les parisiens sortis. Tu pars quand ?

— Demain.

— Je vais fermer et tu vas manger avec moi ce soir.

— OK. Mais je ne reste pas longtemps, parce que je veux partir tôt demain.

— Parce ce que tu crois qu'on n'a pas assez parlé là-haut ? J'ai dit manger, pas blaguasser. Saucisse-purée. Mais attention, pas n'importe quelle saucisse-purée.

Tu sais que je fais tout moi-même, hein ?

— Oui, oui, Chef, je sais, dis-je amusé, mais en étant suffisamment sérieux pour ne pas le vexer.

Jean-Pierre ferme son comptoir, éteint les lumières, et je le suis dans l'arrière-boutique qui mène aux parties privées.

Nous dînons en toute simplicité, mangeant un plat tout simple, dans un lieu tout simple, et les deux êtres complexes que nous sommes partagent avec facilité et bonheur l'intimité d'un tel moment. Seul Elvis Presley chante à travers le vieux tourne disque son *Can't help falling in love*, une des passions que Jean-Pierre a ramenée des États-Unis.

Je passe ma dernière nuit dans la villa de mon arrière-grand-père, les volets de ma chambre et la fenêtre ouverte. Me rappelant une certaine définition d'un certain mot, je m'endors, me demandant jusqu'à quel point j'ai chuté, perdu le pouvoir, capitulé et ce que je vais devenir... Et faute d'obtenir une réponse sur mon éventuel sentiment amoureux, je finis par tomber, mais seulement dans le sommeil.

37- Ce n'est rien que du sexe

Les trois heures de route qui m'ont ramené chez moi ont été beaucoup moins excitantes qu'à l'aller. Je me gare devant la maison, sans savoir si elle est encore habitée, ou si je ne suis plus désormais que le seul résident. Sam n'a pas daigné répondre à un seul de mes messages.

La porte n'est pas fermée à clé. Voici donc la réponse que j'attendais. Sam est là.

Je tente d'intégrer ce que cette nouvelle me fait, mais je constate rapidement que ça ne me fait pas grand-chose. Non, ça ne me fait rien du tout même. Ni joie ni dégoût. Elle est là, c'est tout.

Pourtant, le vacarme qui vient de l'étage et qui me pousse à monter me laisse deviner qu'un combat ne va pas tarder à être mené. Des bruits de cintres et de valises se font entendre, et bon sang, elle savait que je rentrais aujourd'hui ! Ne pouvait-elle pas faire ça avant ?

Quand je passe le seuil de la porte de la chambre, je trouve effectivement plusieurs sacs et valises sur le lit. Mais à ma grande surprise, ce n'est pas Sam qui sort du dressing, les bras pleins de fringues, mais Stéphanie, sa soi-disant « meilleure amie » ...

— Wow ! Tu m'as fait peur, Terence ! lâche-t-elle de surprise.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Ça ne se voit pas ? me rétorque-t-elle sur un ton supérieur.

Pas faux.

— Elle ne pouvait pas faire ça toute seule ? Ou avant, si elle avait si peur de me croiser ? lui renvoyé-je.

— Écoute, Terence. Fous-lui la paix, d'accord ? Tu l'as assez bousillée comme ça, me jette-t-elle à la gueule, tout en s'affairant à remplir les valises.

— Ah, ouais ! Ça n'avait pas l'air de trop te gêner à Noël dernier qu'elle puisse être « bousillée » ? lui balancé-je à mon tour dans son visage de sainte Nitouche.

Dans ta gueule, la meilleure amie ! Pour le coup, elle ferme d'un trait son claque-merde, et un rouge bien tenace envahit sa jolie face d'hypocrite.

— C'était un... un accident, se défend-elle à mi-mots.

— Une fois dans tes chiottes, et deux fois dans celles de mon bureau pendant qu'elle gardait tes gosses, je n'appelle pas ça un accident, mais une merdique détermination. Alors pour ce qui est de la rigueur morale, tu repasseras.

Cette fois elle chiale, mais en silence, et au final, c'est plutôt étrange... Elle grimace, je dirais même qu'elle convulse sous les pleurs, mais aucun son ne sort. Mouais, plutôt flippant. Mais là, on y est, elle me soule. Alors je m'empare des valises mêmes pas fermées, lui colle dans les bras tout ce que je peux et la conduis sans ménagement vers la sortie. Je balance le reste des sacs sur le trottoir, et je gueule à Stéphanie une dernière remarque.

— Et tu diras à ta « meilleure amie » qu'elle non plus n'est plus à la fac. C'est plus une gamine, merde ! Elle pourrait au moins m'appeler ou me dire en face qu'elle me quitte. Et puis non, dis-lui d'aller se faire foutre, et toi avec ! Il doit bien y avoir des chiottes là où elle a décidé d'habiter.

Et je lui claque la porte à la face, la laissant chialer comme une madeleine, les valises éventrées sur les pieds.

Voilà, je n'ai plus ni la brise ni les kilomètres à marcher dans la montagne pour me calmer. Dix minutes ici et je suis déjà une bombe à retardement ! Si je reste une seconde de plus, je vais tout casser.

Je m'empare de mes clés de moto et prends la route pour la clinique. Ma subite et longue absence a pour sûr dû entraîner pas mal de bazar, et « cul-vissé » ma secrétaire, doit être noyée sous tout ce merdier, ou pas d'ailleurs. À la réflexion, elle a probablement les pieds en éventail, encore plus qu'elle ne les a habituellement.

Quand quinze minutes plus tard, je pénètre dans mon cabinet, je constate que les poumons de « cul-vissé » vont très bien, et que ses pieds ont parfaitement pris l'air, parce qu'elle affiche une telle moue de déception en m'apercevant, que je devine qu'elle n'a pas dû en foutre une durant mon absence, et qu'il va falloir

maintenant qu'elle s'y remette.

— Oh ! Bonjour, Monsieur Cesare...

Cache ta joie...

— Delphine, lui adressé-je avec un léger mouvement de tête en guise de bonjour, tandis qu'elle me suit au trot jusqu'à mon bureau.

— Je... je ne savais pas que vous repreniez aujourd'hui, Docteur. J'ai mis tout votre courrier sur votre bureau et je...

— Vous avez listé les patients à reprogrammer ? la coupé-je pour abrégé ses tentatives vouées à l'échec de « J'ai bossé comme une malade pendant votre absence, Docteur ».

— Je... Non, conclue-t-elle les yeux sur ses chaussures.

— Alors bougez-vous. Et, Delphine ? la rappelé-je alors qu'elle court déjà jusqu'à son agenda.

— Oui, Docteur ?

— Arrêtez de rougir comme ça, je vais finir par croire que vous en avez pas foutu une rame pendant mon absence. Vous avez une tête de coupable, Delphine.

Elle ne bronche pas, et tout le réseau capillaire de son visage prend feu dans la seconde. Je suis vraiment qu'un gros con, mais faut croire qu'aujourd'hui, elles ont toutes décidé de me pousser à bout.

Je regarde mon courrier et peine à y trouver un quelconque intérêt. Le retour à la réalité est un peu violent et une autre réalité me saute en plein visage, lorsque en prenant mon portable, je tombe sur le message que j'ai adressé à ma brunette.

« Jeudi prochain. 14h. Je vous enverrai l'adresse ».

Génial. Je devais être bien inspiré ce soir-là ! Bordel, quelle adresse ? Et jeudi, ben c'est demain.

« Amoureux... »

— Conneries ! me gueulé-je à moi-même.

Le seul moyen d'en avoir le cœur net, c'est de la revoir. Je n'ai pas beaucoup de « certitudes » ni même de connaissances étendues en matière d'amour, et je commence à sérieusement douter de ma raison, mais mon corps ne saurait me

mentir. Alors oui, je vais la voir demain ; enfin si c'est encore possible et surtout si elle le veut bien, et je verrai bien si je ressens des trucs à la fraise Tagada et à la guimauve.

Je réfléchis, tout en me balançant sur mon fauteuil, à l'endroit où nous pourrions aller dans l'éventualité où elle accepte de venir, car il n'est pas question d'aller chez moi avec une Sam dans les parages, et je refuse d'aller chez elle. D'abord, je ne sais pas si elle vit seule, et surtout je n'ai pas envie qu'elle s' imagine des choses à la noix, en me faisant pénétrer chez elle.

Du sexe, ce n'est rien que du sexe.

Charles !

Charles est séparé depuis plusieurs mois et tel que je le connais, mon pote n'ira pas me harceler de questions. Charles est plutôt discret, tant avec les autres que sur lui-même, mais c'est un gars sur lequel on peut compter. Il est bourré de valeurs, pas comme William ou moi, mais il ne se permet pas de juger les autres. Ce qu'il aurait mieux fait de faire avec sa femme quand elle s'est barrée avec un autre, parce que depuis leur divorce, il ne cesse de dire des conneries du genre : « Dans un couple on est deux... Elle devait avoir ses raisons... ». Il met ainsi de côté toute forme de colère, et s'auto-flagelle. Charles a choisi la psy comme discipline. Mouais...

J'arrête de faire tourner mon portable dans mes mains, afin d'y chercher le numéro de Charles.

Il décroche.

— Hé ! Terence ! Comment ça va, vieux ?

— Salut, Charles. Ça va merci. Dis-moi, je t'appelle parce que j'ai un petit service à te demander.

— Ouais, bien sûr. Je t'écoute.

— Je ne sais pas comment te demander ça, mais je... j'aurais besoin que tu me prêtés ta maison. Enfin, juste demain, juste pour quelques heures, l'après-midi.

Putain ! Je me sens si con, d'un coup !

— Euh... OK. Ouais, y a pas de problème. Est-ce que tout va bien, mec ?

— Oui. Je... C'est juste...

J'enlève mon téléphone de mon oreille et le pose sur ma bouche, me donnant ainsi quelques secondes pour recouvrer mes esprits et un brin d'éloquence.

— Allô ? Allô ? Terence ? T'es toujours là ?

— Oui excuse-moi, je suis là.

— Qu'est-ce qui se passe, mon pote ?

— Rien. Sam s'est barrée et je suis pas mal chamboulé en ce moment.

— Tu ne vas pas faire de conneries hein ? Tu ne veux pas ma baraque pour te faire du mal ou... ?

— Putain, Charles ! Tu crois vraiment que j'irais demander sa baraque à mon copain psychiatre si je voulais me flinguer ?

— Non effectivement. OK. Excuse-moi, déformation professionnelle, l'entends-je sourire. Tu passes chercher les clés au cabinet quand tu veux. J'ai même un double, si tu as besoin de plus de temps.

— C'est cool. Sympa. Je te remercie, Charles. Je te rappelle pour te dire quand je passe.

— Ça marche. Prends soin de toi, Terence.

Ça, c'est fait.

Deuxième étape, et pas des moindres, l'appeler elle.

Je cherche dans mes contacts « Bruno ». Oui parce qu'en beau fauteur que je suis et pour ne pas que Sam, que je savais fouiller dans mon téléphone, tombe sur une Selena, j'ai rebaptisé ma brunette Bruno. C'est naze à souhait, mais jusqu'à présent ça a eu le mérite de fonctionner.

Ça sonne...

— Allô ?

« D'accord ». Elle a dit d'accord. Après tout ce que je lui ai fait subir, elle a dit d'accord.

J'ai récupéré le double des clés de Charles, sans lui donner d'autres explications que celles de la veille, et je suis maintenant dans sa maison avec une bonne demi-heure d'avance, nerveux comme ce n'est pas permis. Et la faute à qui ? À cet imbécile de béarnais qui m'a mis en tête tout un tas de conneries. Après les « certitudes », place aux « doutes ». Mais à la réflexion, je suis sûr de n'en avoir aucun. Il n'y a aucune raison sensée que je sois « Amoureux... » de cette fille. Très attiré, ça c'est une évidence, mais putain, certainement pas amoureux. Rien que d'entendre ou de prononcer ce mot, je sens l'urticaire me recouvrir.

Alors dans peu de temps, je vais être fixé.

Le temps écoulé, on sonne au portail. Je me renfrogne, tentant de me convaincre de je-ne-sais-quoi, et bien décidé à mettre toute ma testostérone à mon service.

Tu parles ! En l'apercevant dans sa petite jupe moulante, je pense que je perds un bon tiers de mon hormone de mâle, et une image à la con de Haribo me traverse les méninges.

Merde ! Faut que je me ressaisisse !

Je la fais pénétrer dans la maison et me plante là comme un con, à la recherche d'un truc à dire ou à faire. Elle est à coup sûr très nerveuse elle aussi, parce qu'elle regarde la maison sous toutes ses coutures, et je suis certain qu'elle ne la voit même pas. Elle se dandine d'un pied sur l'autre et tripote les anses de son sac. Elle se mordille l'intérieur des joues, et je me rends compte que si moi-même je ne relâche pas ma lèvre inférieure, je vais me la foutre en sang.

Du sexe, ce n'est rien que du sexe ! Alors bouge-toi, Terence, merde !

Je prends conscience que d'ordinaire, c'est bien plus facile avec les putes ou toutes ces filles faciles qu'on peut trouver avec Will.

— Vous devriez poser vos affaires, brisé-je enfin délicatement ce silence.

Au moins, à défaut de parler, elle a bougé, beaucoup trop même. La maladroite, qui me percute « dès que je suis sur son chemin », perd l'équilibre et s'affaisse dangereusement sur le canapé, m'offrant une vision des plus érotiques.

Je l'aide à se relever, et tandis que je lui propose un verre, histoire qu'elle se détende un peu, elle sort de son mutisme ; mais elle en sort avec fracas, et déverse un flot de paroles à une vitesse hallucinante.

En cet instant, je me souviens moi-même avec fracas de ce qui m'attire autant en elle. C'est cette timidité et cette maladresse qui la pousse à dire ou faire des choses qui la rendent encore plus maladroite.

Je ne comprends rien à ce qu'elle raconte et de toute façon je ne l'écoute pas. Je ne l'entends même plus. Le seul sens qu'il me reste à ce moment bien précis est la vue. Et tout ce que je vois, c'est sa bouche. Et tout ce que je veux, c'est l'embrasser.

Alors je le fais.

Bordel ! Mes lèvres fusionnent avec les siennes, réveillant en un jet tous mes sens. Ce que je sens, ressens et entends n'est qu'un tout. Un tout qui se veut chaud, électrifiant et apaisant à la fois. Et tout ce que je vois, en cet instant, ne sont que les moments chauds, électrifiants et apaisants que j'ai pu avoir avec elle, depuis cette rencontre dans le couloir.

Pourtant, je me dessaisis de sa bouche et instinctivement, je lui retire son chemiser pour m'approcher de son corps.

— Viens, suis-moi.

Je nous conduis jusqu'à la chambre et me permets de me donner, de *lui* donner, tout ce que je ne nous ai pas offerts au café, ce soir-là. Parce que plus que le mien, aujourd'hui, c'est son plaisir que je veux.

Je me montre autoritaire, mais pas pour la blesser. Non, je veux juste comprendre et voir ce qui en elle me met dans un tel état. Quelque part, j'espère de la sorte garder un semblant de maîtrise.

Mais les caresses dont elle me voile et les baisers dont elle me couvre me font clore toutes mes croyances, annihilant mes doutes et mes certitudes, éloignant dangereusement mon « semblant de maîtrise ».

— Ne bouge pas.

Je reprends le contrôle en la maintenant de toutes mes forces sous moi, tandis

que je m'aventure au cœur de son intimité. Je veux qu'elle me regarde, oui, je veux pouvoir lire en elle, plus profondément encore que mon corps n'est en train de le faire.

— Regarde-moi.

Le cri que je lui arrache en la pénétrant libère toute la bestialité que je contenais, et je ne m'en montre que plus impérieux, lui sommant de me demander de la soulager.

Elle le fait. Elle finit toujours par faire ce que j'attends ou veux d'elle, même et surtout lorsqu'elle ne le devrait pas. Alors je la libère, du moins, pas comme je voudrais avoir la force de le faire ; et j'évacue une nouvelle fois en elle, tout ce qui me torture et me bouleverse. Elle le prend, absorbant, se remplissant parfaitement de ce que je lui abandonne. Mais ce que j'en ressens n'est rien comparé au plaisir que je prends à la regarder en jouir. Nous ne formons plus qu'un tout, une communion entre le dehors et le dedans, le noir et le blanc, le mal et le bien...

Putain de merde ! C'est quoi ce bordel ???

J'ai chuté, j'ai perdu le pouvoir, capitulé, et je sais ce que je suis devenu... Je le suis.

— Habille-toi. On doit partir.

Je ne lui adresse même pas un regard, et guère plus de mots que ceux que je viens de lui donner. Elle se rhabille à la hâte et me suis jusqu'à la porte d'entrée. Quand je daigne la regarder, ce que j'y vois me fend le peu d'âme qu'il me restait. Mais je ne sais pas être autrement, et je ne peux pas tomber... Il ne faut pas qu'elle ressente pour moi ce que je commence à m'avouer ressentir pour elle.

Tout ce que j'ai envie de lui dire, là, sur le seuil de cette porte, c'est : « Pour une fois, entends-moi et fuis ». Mais tout ce qui sort de ma bouche n'est une fois de plus que pur égoïsme.

— Je t'appelle.

Elle hoche la tête et je lui donne un baiser timide, avant de regagner ma voiture.

Une fois installé derrière mon volant, je la regarde s'éloigner et ce que j'en éprouve provoque en moi une rage sans précédent.

— Merde ! gueulé-je en tapant le volant de violents coups de mains.

Je démarre en trombe et prends la route à une vitesse dangereuse.

La musique qui s'échappe des enceintes rythme les accélérations de ma conduite. En entendant Muse chanter, je me demande si quelque part, quelqu'un se joue de moi, car les paroles du groupe anglais ne peuvent avoir été écrites que pour nous...

« Je contrôle mes sentiments depuis trop longtemps

Je force la noirceur de notre âme à se révéler

Nous poussant à l'auto destruction

Et ils me font rêver tes rêves

Et ils me font crier tes cris

Tentant de te plaire depuis trop longtemps

Vision d'avidité dans laquelle tu te vautres

Je contrôle mes sentiments depuis trop longtemps. »

Muse - Showbiz

38- Co-naissance

J'ai toujours trouvé que ma vie était un immense bordel ; mais un bordel au milieu duquel je parvenais à maintenir le cap et à survivre, sans guère me poser de questions existentielles sur qui j'étais, ce que je pouvais faire de mieux, et même de bien ou de mal. Ma vie se résumait en une continuité de drames, de stratégies d'adaptation peu reluisantes, mais efficaces.

J'avais tout de même réussi à me faire une place dans la société, certes de façon peu avenante ou même convenable, mais pour certains, ma place était envieuse et séduisante. J'exerçais un métier aux mille fantasmes, et étais maintenant assis sur une fortune suffisamment confortable. J'étais l'époux de la plus belle et de la plus pétillante fille de la bande, et j'avais de nombreux amis, des vrais comme des faux. Je jouissais avec ça d'un physique me permettant de m'adonner facilement à ma principale occupation : le sexe.

J'offrais à la vue de certains ce qu'ils attendaient de moi, et quant aux autres, je n'avais que faire de ce qu'ils pouvaient penser de ma personne. Un con, voilà sûrement ce qui traversait n'importe quelle tête se disant bien-pensante en me côtoyant. Mais leur jugement ne renvoyait sur moi rien qui ne puisse m'atteindre ou me faire dévier de ce que j'étais.

Voici à quoi je résumais ma vie jusqu'à présent.

Mais voilà que nous sommes aujourd'hui. Et aujourd'hui, ce qui me permettait de garder la barre, au milieu de la tempête qu'est ma vie, vient de sombrer dans les profondeurs. J'ai perdu ma bouée qui n'était autre que moi-même, et ma balise que je croyais fiable ne clignote plus le même message. Elle m'a fait dévier de ma route et me fait dangereusement prendre un tracé que je ne connais pas, ne maîtrise pas.

Je n'ai jamais compté que sur moi-même et n'ai jamais eu besoin de personne pour avancer. Les relations aux autres n'ont toujours été qu'une source de plaisirs à sens unique ou de jeux pervers, mais je découvre à présent, et pour la première

fois depuis probablement mon enfance, que ma relation avec Selena est devenue presque existentielle. J'ai besoin d'elle pour survivre. Je suis, à son insu, dépendant.

Mon côté cynique s'estompe peu à peu et laisse place à une humilité déconcertante. Je continue de prendre chaque plaisir pour ce qu'il me rapporte, mais je commence à me remettre en question et à y percevoir quelque chose de nouveau. Le sexe continue de me délester de mes pires travers et de ma souffrance, comme il l'a toujours fait, mais pour la première fois, il y met à la place de nouveaux ressentis et quelque chose que je ne parviens toujours pas à définir.

C'est comme si au contact de cette fille, chaque côté sombre de ce que je suis prenait la lumière et se transformait en autre chose ; quelque chose de plus doux et de plus sensible. Une forme de co-naissance de ce que je pourrais être. Je suis à moi seul *l'Allégorie de la caverne* de Platon.

Pourtant, en bon Neandertal que je suis, je lutte. Je résiste encore à me laisser transformer et refuse de m'accoutumer. Non pas pour les plaisirs que j'en récolte, parce que Satan en est témoin, ils sont plus que jouissifs, mais parce que je sais au plus profond de moi que je ne mérite pas ce que je reçois. L'horreur de ce que je lui ai fait me prive à jamais de ce qu'elle pourrait me donner.

Alors, comme je suis maintenant plus faible que fort, je persiste dans cette dualité entre scrupules et égoïsme. Je continue de prendre plus que je ne lui donne, mais souffre en secret de mes actes.

Mes contradictions en sa présence persistent, et je ne sais comment elle ne parvient pas à fuir, et au-delà, je me demande même ce qui l'attire en moi.

Je me surprends à être tendre comme jamais je ne l'ai été, pour être plus brutal le lendemain, et chaque fois que je prends conscience du changement qui s'opère en moi, je fais en sorte de la rejeter et de la limiter à ce pour quoi on se voit.

Je voudrais tellement qu'elle parte loin de moi ! Sauf que je n'ai pas la force de la sommer de le faire. Je ne trouve pas les mots, et espère que mon attitude envers elle soit suffisamment explicite pour qu'elle s'exécute enfin. Je ne lui dis

rien qui ne soit trop personnel, ne l'appelle jamais, si ce n'est pour que l'on se retrouve.

Nous allons chez Charles en journée, lorsqu'il travaille, et je nous ai trouvé un hôtel pitoyable pour accueillir nos rendez-vous nocturnes. Je le trouve à la hauteur de ce que je suis, délabré et dégueulasse. Je ne suis pas le Prince Charmant et tel est mon royaume. Pourtant, cette chambre est devenue notre *domaine* et ce que nous y faisons y est devenu *loi*, et elle y est devenue *Reine*.

Enfoiré de Jacques Brel ! Sûr qu'il n'avait pas dû demander à son frère d'essayer sa future nana pour écrire cette chanson à la con, la priant de ne pas le quitter...

En revenant à la civilisation après mon escapade à la montagne, j'ai repris quelques-unes de mes habitudes. De toute façon, je suis maintenant seul, et je dispose donc de mon temps comme je l'entends. Je vais principalement bosser, mais je consacre mon temps libre à voir Selena, lorsque son planning lui permet, ou à passer des heures avec mes potes.

Mes relations avec William sont quasi normales, en tout cas pour lui. Pour ma part, je garde au fond de moi une ineffaçable fissure, délimitant ainsi la culpabilité que je ressens d'avoir privé mon ami de l'amour, et la haine qu'il m'inspire d'avoir pu l'envisager.

Jusqu'à ce jour, nous n'avons pas reparlé de Selena. Ce sujet a bien trop créé de discordes entre nous, et je sais que William n'est pas fier de ce qu'il a fait. Je ne le suis pas non plus, mais je me garde bien de le lui avouer. Nous n'en parlons pas, c'est tout. Enfin, c'est ce que je croyais, ce que j'espérais...

— Putain ! On les a bouffés les rosbifs. 25 à 20. C'est bon ça ! s'égosille Will, tandis qu'il éteint sa télé qui vient de diffuser le match test, opposant la France à l'Angleterre.

— Euh... Deux essais marqués par les Anglais dans les dix dernières minutes, je dirais plutôt qu'on a eu chaud au cul, mais pas qu'on les a bouffés !

— Avec toi, le verre il est toujours à moitié vide, me dit-il sérieusement avant d'éclater de rire.

— Et toi, tu vas toujours chercher des expressions de vieux con ! lui renvoyé-je tout aussi sérieusement.

— Et si on allait fêter ça ? On ne va quand même pas rester comme deux amoureuses sur mon canapé, hein, ma cochonne ? rit-il en me claquant le cuissot.

— Pourquoi pas. Tu proposes quoi ?

— On pourrait aller au Manoir ! Ça fait un bail, et là-bas, je suis sûr au moins d'avoir et les filles et l'alcool.

Voilà une idée qui ne me donne, mais alors aucune envie. J'en ai ma claque de cet endroit et de tous ceux qui y traînent. Je pense en avoir fait le tour et je n'ai vraiment pas la tête à ça en ce moment.

— Une autre fois, Will. Pas ce soir... commencé-je à évincer sa proposition, quand une sonnerie de message vient à ma rescousse.

Simon : Qu'est-ce que vous branlez, les papis ? Finissez votre soupe et viendez nous rejoindre !!!

Je souris devant la prose de Simon et m'empresse de montrer à William le message.

— Ou, on peut les rejoindre, propose-t-il à ma plus grande joie.

Nous débarquons ainsi au Plana et rejoignons le reste de la bande. La victoire de la France a généré une ambiance festive, et je me laisse aller à passer un excellent moment. Je retrouve, comme si je l'avais quittée depuis des lustres, la sérénité d'antan et la joie des soirées sans prise de tête.

Ce soir, je compte bien profiter de mon état cérébral – je dirais végétatif – pour mettre de côté, pour quelques temps, mes récents tourments. Qu'importe le prix que je paierai demain au réveil, mais de chaque côté des parenthèses que je viens d'ouvrir, je laisse place à l'alcool et à la déconne.

Nous sommes ce soir une bonne quinzaine autour de la table, et toutes les conversations tournent autour du match qui vient d'avoir lieu et de la coupe du

monde de Rugby en approche.

Une table comme la nôtre, qui gueule et qui rit plus fort que toutes les autres réunions, ben forcément ça attire du monde. Mais pas des employés consciencieux de maintenir l'ordre, ou d'autres types qui aimeraient rejoindre notre joyeuse troupe. Non, ça attire les nanas émoustillées par tant de testostérone réunie, le genre qui n'a pas froid aux yeux, le genre que je me suis envoyé pendant un bail, le genre que je ne supporte plus.

Quatre filles sérieusement éméchées font leur entrée fracassante en riant à pleins poumons et en se dandinant, leur cul à hauteur de nos faces.

— Eh bien, le voilà le bouquet final de la troisième mi-temps ! ne puis-je m'empêcher de commenter avec ironie, le pitoyable spectacle qui se joue sous notre nez.

— Mouais, pas mal.

William accompagne son commentaire d'une moue à peine expressive, ce qui ne manque pas de me surprendre. Car, et d'une, les filles en question sont plus que « pas mal », et de deux, mon frère n'a jamais rechigné à répondre de façon adaptée au genre d'appel sans équivoque qu'elles sont en train de nous lancer.

— Eh ben ! T'es déjà mort ? Ou t'as viré ta cuti ? m'empêché-je de lui demander, sans détacher mon regard de la plus blonde des quatre, qui maintenant perchée sur la table, se trémousse comme une danseuse exotique.

— Je ne sais pas... En fait, en les voyant, je ne peux pas m'empêcher de penser à Selena.

Il termine sa phrase dans un quasi murmure, le regard sur sa bière, avant de tourner la tête dans ma direction. Je lui offre pour tout dialogue un grognement de gorge, et m'active à prendre une longue gorgée de bière. Je n'ai vraiment pas envie de partir sur ce terrain, parce qu'à part y glisser et s'y gameller, je ne vois pas comment nous pourrions en sortir indemnes.

À croire que Will prend mon silence pour une invitation à se confier, car il poursuit ses confidences.

— Je ne l'ai pas revue depuis le café Drop de la dernière fois. Je ne sais pas,

j'ai dû lui faire peur ce soir-là, je l'ai peut-être un peu trop collée. Après tout ce qu'elle a vécu, son mec et tout, et moi qui l'amène au Manoir... Je crois qu'elle a besoin de temps. Tu vois, je t'avais dit que c'était une fille bien. On a bien fait d'arrêter nos conneries.

Putain ! J'ai bu la moitié de ma bière pendant son court monologue, et si je ne ralentis pas, mon verre sera vide en moins de deux, et je serai contraint de lui répondre.

— Ce soir-là, elle m'a pourtant appelé pour me rejoindre, reprend-il. Bordel, elle n'avait même pas mis de culotte pour moi...

Voilà. La gorgée de trop. J'avale de travers et recrache le liquide sur la table.
Et merde ! Bon sang, cette culotte...

— Hé, Mec ! T'es trop jeune pour faire des fausses routes, reste avec moi, me dit-il tout en me tapotant le dos.

Après ce bref intermède, il reprend.

— Elle est comment ? Je veux dire à la clinique. Elle a l'air d'aller comment ?

— Je n'en sais rien, Will. Je ne la vois jamais. Elle n'est plus dans mon service, je lui mens.

— Je vais la laisser respirer. Ouais, je vais faire ça, lui laisser un peu de temps. Putain, Terence... Je crois que je suis raide dingue de cette fille.

Tout ce que je trouve à faire en entendant sa confession, c'est de secouer la tête bêtement, en mode « je comprends », alors qu'intérieurement, j'explose sous l'impact de son aveu et celui de la culpabilité de lui dissimuler ma réelle relation avec elle.

— Mais merde ! Je suis un mec, moi. J'ai des besoins, conclue-t-il étrangement sa tirade amoureuse.

William se lève et attrape brutalement la gogo danseuse du soir, et la fait vivement descendre de la table, avant de la faire s'asseoir fermement sur ses genoux et de lui coller sa langue au fond de la gorge.

Les autres sont hilares, mais moi, je bous... Je bous parce qu'il vient de m'avouer qu'il en pinçait pour Selena, et le meilleur moyen qu'il a trouvé pour le

prouver, c'est de se chopper une autre gonzesse.

Ce qu'il y a de pire dans tout ça, c'est l'état dans lequel ça me met. On ne peut pas dire que je sois un exemple de fidélité, loin de là même, mais allez savoir pourquoi, tout ce que son attitude m'inspire c'est du dégoût et de la rage.

Je rage parce que Selena ne mérite pas qu'on la traite ainsi, et c'est moi qui dis ça... Après tout ce que je lui ai fait subir et continue de lui infliger ! Mais je rage surtout, parce que ça fait des semaines que je culpabilise pour ce que j'ai fait à William, alors qu'il est en train d'agir comme un vrai salopard. Au final, lui non plus ne la mérite pas.

Je suis un bel hypocrite, mais j'en ai assez vu pour ce soir.

Je me lève et fais part de mon imminent départ à William qui n'a pas décroché sa bouche de celle de la fille.

— Will, je me casse.

Je n'attends pas sa réponse et enfile mon blouson.

— Quoi ? Pourquoi tu files ? Attends, tu ne veux pas qu'on finisse ensemble ce que j'ai commencé ? me demande-t-il, en désignant la blonde sur ses genoux.

Je ne réponds rien, car je suis bien trop en colère, et je quitte le Pub, sans plus d'égard pour William que pour les autres.

À peine suis-je dehors que j'entends Will m'interpeller. Après une mince hésitation, je m'arrête et me retourne pour lui faire face.

— Putain, Terence ! Qu'est-ce qu'il se passe ? C'est Sam, c'est ça ?

Quoi !?! Qu'est-ce que Sam vient foutre dans l'histoire ?

— Je suis désolé, mon pote, reprend-il face à mon silence. Je te parle de mes projets avec Selena et j'oublie que t'es en pleine séparation. Mais je pensais justement que cette blonde-là t'aiderait à penser à autre chose.

Ses projets !?! Mais quel connard ! Et, oui, dans une vie pas si lointaine que ça, la blonde aurait à coup sûr fait ma soirée. Mais aussi étrange que cela puisse paraître, je n'en ai aucune envie, ni ce soir ni aucun soir depuis mal de temps d'ailleurs. La seule qui parvient à me faire « penser à autre chose », elle est brune.

— Je n'ai pas envie de ta blondasse, Will, et putain, de quels projets tu parles ? Y'a pas plus de projets qu'il n'y a de temps à lui accorder. Elle ne t'a pas rappelé, bon sang, Will ! Lâche l'affaire et passe à autre chose !

Je lui dis ça avec un calme qui me surprend moi-même. Mais je ne suis pas le seul à en être interpellé, et William s'approche de plus près, affichant un air dubitatif.

— Il y a quelque chose que tu sais ou que tu ne me dis pas ? Tu l'as revue ?

Et une fois de plus, je ne peux m'empêcher de lui mentir. Tout sort de ma bouche, sans que je ne me donne le temps de formuler une quelconque réponse ayant un semblant de vérité.

— Non. Je ne l'ai pas revue et je ne sais rien la concernant.

Il garde un temps le silence et me menace plus qu'il ne m'informe.

— Alors garde tes leçons pour toi. Ce n'est pas parce que tu as foiré ton mariage que je dois rester aussi sur la touche. Je vais la récupérer, et je sais qu'elle a des sentiments pour moi. Je ne suis pas toi, Terence !

Et il me plante sur le trottoir.

Je le regarde pénétrer dans le pub et attraper par le cou la blonde qui l'attendait sagement. Alors qu'il longe les vitres de l'établissement, il ne me quitte pas des yeux et regagne les chiottes, sa proie lovée sous son bras.

Qu'il aille se faire foutre ! Puisqu'il veut jouer à ça, il ne va pas être déçu.

Il m'a foutu hors de moi. Et par là même, il a éjecté de ma tête et de mon corps toute forme de culpabilité à son égard. Alors la seule chose qui me paraît être adaptée, au vu de la situation, c'est de l'appeler Elle. Qu'importe l'heure et ce qu'elle fait en ce moment, il faut que je la voie, maintenant.

Et elle décroche.

— Faut que je te voie ... Oui, maintenant ... À l'hôtel ... Bien.

39- Abel & Caïn

William

— Faut que je te parle, Will. Viens-là. Magne-toi.

Ma sœur me tire brutalement par le bras jusqu'à la cuisine, et ferme la porte d'un coup sec. Elle a plutôt l'air furieux. Ses bras sont croisés sur sa poitrine, et les lèvres pincées qu'elle affiche en suivant, ne font que me le confirmer.

— Quoi ? Qu'est-ce que t'as ? lui demandé-je déjà agacé.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? chuchote-t-elle fermement, en approchant son visage du mien.

— De quoi tu parles ?

— Lena ? William ? On passe à table, crie au loin ma mère.

— Ouais, deux secondes, lui renvoyé-je aussitôt.

Lena ne change pas de position, et l'expression de son regard s'accroît davantage encore dans le sens de son humeur. Mais elle finit par me répondre.

— Selena. Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Putain, Lena, me fais pas chier. Ça ne te regarde pas.

Je commence à ouvrir la porte pour rejoindre le reste de la famille, mais elle referme cette dernière avec vigueur.

— Je te jure que si tu lui as fait quoi que ce soit, je t'arrache les yeux, William, frère ou pas.

— Pourquoi tu me prends la tête avec ça ? Sérieux, de quoi tu te mêles ?

— De quoi je me mêle ? Tu n'as pas vu dans quel état elle est ?

Non, ça c'est sûr. Je n'ai pas vu Selena depuis un moment, pensant que lui donner un peu de temps pour respirer lui permettrait de me « pardonner » pour la soirée au Manoir, et que l'on pourrait repartir à zéro. Mais les dernières paroles de Lena me glacent d'un coup le sang, et je ne suis plus aussi certain que mon

plan soit si génialissime.

— Quel état ? m'inquiété-je aussitôt.

Lena me regarde suspicieuse, mais poursuit avec plus de calme.

— Elle ne sort plus avec nous, ne répond quasiment plus à mes messages. Et la dernière fois que je l'ai vue, elle avait une mine épouvantable. Je ne sais même pas si elle met le nez en dehors de chez elle, à part pour aller bosser. Pourtant, quand je passe à l'improviste, que ce soit en journée ou le soir, elle n'est pas là, ou en tout cas, elle fait comme si. Dis-moi que tu n'y es pour rien.

Je me passe la main sur le visage, comme pour tenter d'effacer toute forme de culpabilité et tout le merdier qui s'y rattache. Mais je sais que ça n'y suffira pas, et dans un profond soupir, j'endosse toute la responsabilité de ce que Selena peut vivre en ce moment.

— Putain de bâtard de merde ! J'en étais sûre ! Qu'est-ce que tu lui as fait ?

Je ne sais pas quoi dire à ma sœur. Je suis là, debout devant elle, ne parvenant pas à émettre quoi que ce soit.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous fichez ? Le rôti va être froid ! Dépêchez-vous de venir à table.

Ma mère fait irruption dans la cuisine et met fin à mon épouvantable, mais juste procès. Lena est au bord du crime et moi je suis comme un con, bouffé par les remords et envahi par une soudaine tristesse.

Lena et moi stoppons là notre conversation, et nous rejoignons le reste de la famille déjà installé autour de la table, sous l'œil inquisiteur de ma mère.

Je peine à avaler quelques bouchées et ma sœur ne me quitte pas des yeux, mâchant fermement chaque morceau de viande, comme s'il s'agissait de ma tête.

— Désolé, faut que je parte.

Je me lève d'un bond et pose un baiser sur le front de ma mère qui ne peut cacher sa surprise face à mon départ si précipité.

— Mais... tente-t-elle.

— C'était très bon, maman. Désolé, mais j'ai un truc super important à faire. Je quitte la maison de mes parents et ne réfléchis même pas à ce que j'ai à

faire maintenant, tant cela me paraît évident.

Je prends ainsi la direction de chez Selena, bien décidé à m'excuser de l'avoir fait souffrir, et surtout bien enclin à lui exprimer ce que je ressens pour elle.

Arrivé en bas de son immeuble, je prends quelques secondes et m'arme de courage pour sonner chez elle. Mais après plusieurs tentatives et de longues minutes sans réponse, je dois me rendre à l'évidence qu'elle n'est pas là. Alors je repars, furieux et navré à la fois.

« William Auguste fait partie de ces gamins, nés avec une cuillère en argent dans la bouche » diront certains. Et c'est vrai. Je viens d'une famille aisée, j'affiche un « pedigree » somme toute prometteur, et n'ai eu qu'à suivre les pas de mon père, dont la renommée chirurgicale m'assure une clientèle sur plusieurs générations.

Voilà toute la prestance sociale que je suis en mesure d'afficher. Mais intérieurement, humainement parlant, je ne suis qu'une grosse merde, sans plus de valeurs que de jugeote. Je suis ce qu'on appelle un suiveur, et je me suis toujours laissé embarquer dans des plans foireux. Oh pas seulement par manque de discernement sur les conséquences que pourraient avoir mes actes, mais aussi et surtout, par cupidité et probablement par besoin d'abolir un sentiment d'infériorité.

Terence Cesare a toujours été pour moi le frère sur lequel je devais prendre exemple. Il était courageux, brillant, un gagnant. Il avait bien sûr traversé des drames qui l'avaient sacrément amoché, mais à mes yeux, il en était ressorti plus fort à chaque fois. Il s'était construit tout seul, sans cuillère en argent, sans paternel qui lui léguait un nom sur une plaque professionnelle. Terence Cesare obtenait toujours ce qu'il voulait.

Dans notre duo, il était le dominant, et moi le dominé. Mais je n'y voyais rien d'avalissant, et bien au contraire, j'y percevais avec amusement un hommage aux

bonnes vieilles figures du cinéma ; nous étions les *Inglorious Basterds* des soirées, les *Frères Farinelli* de ces dames, mettant au service du gain des méthodes certes peu respectables, mais pourtant efficaces.

Les années passaient, et nous poursuivions nos jeux malsains, sans nous soucier de ce que cela pouvait engendrer sur ceux, enfin surtout sur celles, qui les subissaient.

Mais aujourd'hui, il avait fallu que je tombe sur cette fille. Une fille pourtant parmi les autres. Une pour laquelle les conséquences de nos actes n'auraient pas dû mettre en exergue nos états d'âmes.

Elle ne devait être qu'un jeu de plus, un moyen pour moi de nourrir mon avidité, et un moyen pour Terence d'affirmer une nouvelle fois sa supériorité.

Quelque chose n'allait pas. J'étais conscient à ce jour qu'il me manquait pas mal de morceaux de puzzle, et beaucoup de réponses à mes questions. Les seules convictions que j'avais étaient que nous n'aurions pas dû la choisir Elle, et que j'en étais maintenant désespérément amoureux.

À ce jour, je ne parvenais plus à discerner si sa perte était due à ma bêtise ou à la monstruosité de Terence. Qui de nous deux était le plus coupable ? Je n'en avais encore aucune réponse.

En tout cas, jusqu'à ce jour...

Ce jour où ne parvenant pas à joindre Selena, parce qu'elle ne répondait pas à mes appels ou ne m'ouvrait jamais sa porte, ce jour où je décidai, caché dans ma voiture, de la suivre. Ce jour où je compris qui il était vraiment.

Lorsque j'avais vu Terence pour la dernière fois, il m'avait encore affirmé qu'il ne la voyait que très peu à la clinique, qu'il ne savait rien de particulier à son sujet, et surtout qu'il avait depuis longtemps stoppé tout plan avec elle. Pourtant, sa réaction face à mes confidences avait fait émerger en moi un je-ne-sais quoi d'alarmant...

J'avais mis ça sur le coup de la jalousie. Oui, pour une fois, Terence Cesare était jaloux de moi. Son plan de merde n'avait pas abouti, la fille en question était tombée amoureuse de moi, et il avait fini par perdre sa femme. J'avais pour

une fois marqué tous les points, et lui avait lamentablement échoué.

Il était jaloux et pour moi cela ne faisait aucun doute. Mais j'étais également persuadé, convaincu qu'il me disait la vérité. J'avais ainsi fini par écarter Terence de toute cette histoire, et je cherchais dès lors à trouver une explication rationnelle au silence de Selena. Et j'espérais profondément ne pas découvrir qu'il y avait un autre homme derrière son attitude.

Alors je l'ai suivie. Oui, j'ai commencé à la suivre partout où elle allait. Jusqu'à son travail, au supermarché rarement, et c'était à peu près tout. Jusqu'à ce jour...

Jusqu'à ce jour où je l'ai suivie en ville. Ce jour où je l'ai vue entrer dans cet hôtel. Ce jour où j'ai attendu dans l'impasse sordide, positionné en face. Ce jour où j'ai tenté de contenir toute la peine et la colère qui s'étaient saisies de moi en la voyant y pénétrer. Ce jour où je l'ai vue en ressortir peut-être une heure plus tard, avec Lui...

Mon Ami, mon Frère, celui pour qui j'aurais tout donné, tout fait. Il m'avait trahi, aussi vilement qu'il était possible de le faire. Il m'avait berné, et elle aussi probablement. Mais les sentiments que je ressentais à son égard la protégeaient de ma colère, tandis qu'ils renforçaient ma haine envers lui.

J'avais alors quitté ce lieu où toutes les questions avaient fini par trouver leurs réponses, et j'avais pris la route sans but précis, si ce n'était celui de rouler le plus vite possible, et de m'éloigner le plus loin possible de celui qui venait de réveiller mes envies de meurtre. Et peut-être qu'instinctivement, certain de trouver toute la solitude qui m'était nécessaire, je m'étais retrouvé dans la maison secondaire de mes parents, là où tout avait commencé.

J'y avais vidé le contenu du bar de mon père et une bonne partie de ma rage, conservant à minima la dose suffisante qui me permettrait de me venger.

Au lendemain matin, je m'étais tapé une migraine carabinée en me réveillant sur le canapé. Des bouteilles vides jonchaient le sol, et de la vaisselle cassée témoignait de la violence qui m'avait habité. Dans le chaos de ce réveil douloureux, j'avais pourtant perçu avec beaucoup de clarté la raison qui m'avait

conduit à agir de la sorte. Les émotions s'étaient apaisées, mais les sentiments qui en étaient responsables étaient quant à eux toujours intacts. Ma haine et mon envie de vengeance avaient conservé une place maîtresse dans tout mon être.

Je devais faire payer à Terence sa trahison.

Je justifie rapidement mon absence à l'hôpital, prétextant être souffrant, et consacre maintenant mon temps à suivre Terence. Mon comportement est méprisable et ne doit probablement inspirer que ridicule et tristesse, mais c'est la seule réaction que je parviens à trouver pour m'adapter à la situation.

De nouveau, je me retrouve face à ce même hôtel ce soir, celui-là même où ils s'étaient déjà rejoints tous les deux.

J'attends que Terence y entre. Et quand je suis certain que Selena n'est pas en approche, je pénètre moi-même dans ce lieu maudit.

Malgré l'heure tardive, une vieille femme se tient derrière le comptoir. Tout droit sortie du pire film d'horreur qui soit, elle fait à la calculatrice et au stylo ses comptes sur un grand cahier.

— Oui. Bonsoir. C'est pour quoi ? me demande-t-elle le regard au-dessus de ses demi-lunes. C'est pour une chambre ?

Putain ! J'ai trop envie de lui sortir des réponses à deux balles rapport à sa question si conne ! Mais mon humeur ne s'y prêtant pas, je décline directement la raison de ma présence devant elle.

— Un homme vient de rentrer chez vous. Je voudrais que vous me donniez le numéro de sa chambre.

La vieille au chignon gris me regarde avec un sourire en coin, qui veut dire : « Sérieusement, tu crois que je vais te filer le numéro de chambre d'un mec comme ça ? ».

Je ne lui laisse pas le temps de le verbaliser et coupe court à l'arrogance que son sourire de merde m'envoie.

— Je ne lui veux rien de mal. Je veux juste lui parler.

— Jeune homme, ça ne marche pas comme ça. Vous ne croyez tout de même pas que j'ai duré aussi longtemps dans ce métier, en écoutant des balivernes comme vous êtes en train de me servir ! Je n'ai à mon actif aucun meurtre, et seulement douze suicides en cinquante-cinq ans d'hôtellerie. Alors il m'en faudra bien plus pour me convaincre de vous donner le numéro de chambre de ce si charmant monsieur.

— Une pièce d'identité ? Mon permis ? Un échantillon d'urine ? commencé-je à m'emporter face à son ton supérieur et à sa face dégueulasse de Minerva McGonagall⁸.

— C'est un bon début. Effectivement, à condition qu'elle soit vraie, une copie de pièce d'identité dissuade plutôt pas mal les éventuels meurtriers. Mais... ce qui accompagne le bout de papier administratif me permet aussi de garder pour moi les quelques informations juteuses dont seraient friands les fameux clients concernés, me dit-elle en levant son doigt en direction des étages, ou nos chers amis en képi... continue-t-elle avec le même air de Tati Danielle.

La pourriture ! Elle me demande un bakchich pour fermer sa gueule. « En képi » ! Je me demande depuis combien d'années la vieille n'est pas sortie de son hôtel minable et n'a pas vu de gendarmes ! Et je me demande aussi furtivement si ses scores de « non meurtre » sont réellement exacts.

Toujours est-il qu'elle m'a et que je lui sors un billet pour obtenir ce que je suis venu chercher.

Elle regarde ledit billet, mais ne le touche pas et reprend son langage de vipère :

— Avec celui-ci, je me garderai seulement de ne pas avertir le charmant Monsieur de votre présence ici.

Putain ! Si elle dit encore le mot « charmant », je lui fais bouffer les cinquante balles que je tiens en main. Je lui tends donc un second billet de même valeur et attends avec de moins en moins de patience sa réaction.

Elle sourit, mais ne flanche pas. Je rajoute donc un troisième billet.

— Je vois que vous avez fini par comprendre, jeune homme. Chambre 15. Ce fut un plaisir de faire des affaires avec vous, conclut-elle en retournant à son cahier de comptes.

Nous y sommes.

Je suis à un étage de liquider vingt-cinq ans de pseudo-amitié, et à quelques marches de reprendre enfin le contrôle de ma vie et de ma fierté.

Je vais le coincer et lui foutre le nez dans sa merde. Et puisque je ne peux pas avoir Selena, alors il ne l'aura pas non plus. Le prix à payer pour cette vengeance m'importe finalement peu, aussi douloureux soit-il. Quand je lui aurai tout balancé, je la perdrai définitivement, mais je sais que je l'ai déjà perdue depuis longtemps...

Arrivé devant la porte 15, je prends plusieurs secondes pour puiser la force d'aller jusqu'au bout ; pour ne pas flancher et à l'inverse, pour ne rien commettre d'irréparable. Je crois que j'ai perdu ces jours-ci toute forme de discernement, et je sais qu'agir sous la colère n'engendrerait rien d'efficace. Alors, j'ai attendu qu'il ne reste plus au fond de moi que la haine que je ressens, un sentiment puissant, mais dénué d'émotions destructrices. Du moins, c'est ce dont j'essaie de me convaincre derrière cette porte.

Je ne frappe pas, j'entre sans invitation, sûrement pour mieux le surprendre. Pourtant, lorsqu'il se retourne, je ne lis pas en lui l'effet attendu. Il donne même le sentiment inverse. J'ai l'impression qu'il m'attendait, qu'il savait que je finirais par venir.

Je le regarde silencieusement, tentant de contenir la colère soudainement ressuscitée, mais une part de moi souffre sous la douleur de voir devant moi cet homme, avec lequel il me semble avoir passé toute ma vie.

Il finit par baisser la tête, et je sais dès lors qu'il connaît les raisons de ma présence ici.

— Comment l'as-tu su ? me demande-t-il dans un demi murmure.

— Je t'ai suivi, et pas qu'aujourd'hui.

Il relève les yeux et je peux y lire toute sa probable et misérable peine. Mais si je pouvais, je lui arracherais sa gerbante culpabilité et je la lui ferais bouffer.

— Tu n'es qu'un fils de pute, Terence.

— Will... tente-t-il.

— Tu savais ce que je ressentais pour elle. Tu savais qu'elle n'était pas comme ces filles. Mais tu n'as pas pu t'en empêcher, hein ? Il a fallu que tu me poignardes et que tu ailles jusqu'au bout de ton plan de merde ? Terence Cesare ne lâche jamais rien. Terence Cesare ne perd jamais.

— William écoute...

— Que j'écoute quoi bordel ? Que ça y est, t'as eu ce que tu voulais ? Que tu l'as sautée comme c'était prévu ? Qu'on va pouvoir passer à la suivante, puis encore à une autre ? gueulé-je d'un coup.

— Bon sang, William, écoute-moi ! Ce n'est pas ce que tu crois.

— Ah oui ! Que j'écoute quoi ? Que tu ne t'es pas servi de moi ni d'elle ? Qu'elle est au courant et que ça lui va ?

À sa réaction, je saisis facilement qu'il n'en est rien. Selena a elle aussi été manipulée en toute beauté par le Maître de l'illusion en personne ; celui qui use de bienséance pour mieux baiser ceux qui l'entourent, au sens propre comme au figuré.

— Elle ne devrait pas être surprise alors, quand je vais lui en parler à son arrivée. Elle ne va absolument pas tilter, quand je vais lui rappeler que tu t'es bien foutu de notre gueule.

— Tu ne lui dis rien, se met à crier Terence à son tour.

— Me dire quoi ?

Partie III

Et ils vécurent heureux... Ou pas.

40- Selena – À présent

« ... Et pourtant, je suis là, à me demander si la vraie fin de toute histoire n'est pas celle d'Emma Bovary ... »

Personne n'aime la pluie. Tout le monde lui préfère le soleil.

Mais parfois, lorsque votre humeur s'y prête, il vous est plus facile d'apprécier les trombes et les bourrasques associées, comme celles qui s'abattent derrière ma fenêtre, à la chaleur et à l'éblouissement d'un soleil trop présent.

De biens jolies métaphores ont été écrites sur la souffrance et l'amour, comme par exemple « le cœur saigne », « l'âme se fend en deux », mais en réalité, il n'en est rien. Tout ça ne sont que mots couchés sur du papier. Et aucune de ces pitoyables expressions ne revêt la réalité qui habite le souffrant.

Le cœur ne saigne pas, vous privant ainsi de toute hémorragie fatale, et l'âme meurtrie reste bel et bien entière, hurlant à qui la contient toutes les horreurs qu'elle a eu à subir.

La seule chose concrète qui se rapproche pour moi de ce que je peux ressentir depuis peu, c'est la pluie qui tombe devant mes yeux.

Elle prend naissance au sein d'un ciel aussi sombre que menaçant. Elle est froide et glace jusqu'aux os quiconque s'en recouvre, fouettant les visages qui osent la regarder.

Elle est détestée par les hommes, bien qu'elle les abreuve et finisse par donner vie à de magnifiques fleurs.

Aujourd'hui, derrière ma fenêtre, je la contemple et ne peux m'empêcher de voir en elle ce que je suis en cet instant...

Tout comme elle, je sais quel sombre nuage est responsable de cette même eau qui a maintenant cessé de couler de mes yeux. Tout comme elle, je sais que je ne suis à ce jour que froideur. Et les secousses qui me traversent sont semblables à celles que le vent lui inflige.

Mais tout comme elle, j'espère, et ce pour la première fois, que de mes larmes

naîtra quelque chose de plus beau et de plus fort. Et je sais maintenant, que lorsque les sombres nuages auront été écartés, le soleil puissant et maître du ciel réapparaîtra.

Parce qu'une autre aussi pitoyable, mais pourtant véridique métaphore raconte que « Après la pluie vient le beau temps » ...

Et pourtant, plus que jamais je veux croire en elle, et plus que jamais je veux transformer la laideur et la sécheresse de mon histoire en une belle et douce fatalité.

Car je refuse de croire que tout ce qui m'est arrivé ne prenne pas sens un jour. À ce jour, je décide d'être le soleil.

De ma force, je choisis de chasser les nuages, et mon souffle de vie aidant, je choisis de balayer ce qui ternit mon ciel.

De mes larmes naîtra une fleur, une rose aussi rouge que voluptueuse, mais une rose dont la souffrance l'aura sertie des plus féroces et des plus puissantes épines qui soient...

— Oh mon dieu ! Seigneur Jésus Marie Joseph ! Selena, je... je... C'est horrible !

— Chuuuut !!! la sommé-je de se taire, alors que toute la maisonnée dort.

Je n'ai pu tenir davantage, et j'ai fini par raconter ma sombre histoire à Chiara, ma sœur cadette. Loin d'être guérie et déculpabilisée des plus horribles parties, je lui ai uniquement confié certaines choses : ma rencontre avec William, le temps passé avec lui, puis mes sentiments incompréhensibles pour son ami, cet homme qui m'avait pourtant méprisée et humiliée, jusqu'à ce que je finisse par succomber.

J'ai offert à ma sœur une fin simple et dénuée de détours, en lui disant qu'au final, les deux s'étaient joués de moi. J'avais été « testée » par l'un, pour mieux servir l'autre. J'ai épargné à Chiara l'histoire du Manoir et mon entêtement à pourchasser Terence, alors que tout me disait de ne pas le faire.

Je ne lui en ai rien dit, parce que malgré tous les efforts que je tente de faire

ces jours-ci, je conserve tout de même une pointe de culpabilité envers ma propre attitude. Mais au plus profond de moi, je crois pouvoir m'octroyer le droit de les incriminer eux, pour ce qu'ils m'ont fait. Oui, aux yeux des autres, je pense même avoir le devoir de laisser à ces deux salopards toute la responsabilité de leurs actions.

— Mais pourquoi tu ne m'as rien dit avant, Selena ? Comment as-tu pu garder ça pour toi ? Punaise, si papa l'apprenait, je crois qu'il les tuerait !

— Tu ne lui dis rien, Chiara ! Jure-le-moi ! m'empressé-je de lui dire sévèrement.

— Oui, non. Promis. Bien sûr que je ne lui dis rien. Et ces deux grosses pourritures sont médecins ?

Je commence à regretter ma confiance, car je sens que ma sœur va maintenant me harceler de questions.

— Non, je demande ça, parce que ça ne donne pas envie de se faire soigner par eux. Franchement ! Et ta copine Lena, elle le sait tout ça, sur son frère et son super ami ?

— Non, elle n'en sait rien, et je ne compte pas lui en parler. Mais ne me fais pas regretter de te l'avoir dit, Chiara. Je te remerciais de garder tout ça pour toi et d'arrêter avec tes questions, la supplié-je maintenant.

— Croix de bois. Juste une dernière question. C'est quoi son nom au Docteur Dégueulasse ?

Je lève les yeux au ciel avant de les fermer, et je retrouve en un éclair toute la souffrance de devoir prononcer son nom à voix haute.

— Terence Cesare.

Ma voix se brise, et les treize lettres prononcées suffisent à faire émerger des larmes de mes yeux que je pensais devenus arides.

Chiara se glisse dans mon lit et m'offre un câlin que seule une sœur est en mesure de donner. Un câlin tendre et dénué de préjugés. Un câlin qui voudrait prendre à la malheureuse que je suis, tous les tourments qui la peinent. Un câlin comme ceux que nous avons déjà tant de fois échangés.

Chiara finit par s'endormir auprès de moi. Et moi, comme chaque nuit, j'affronte toujours le même film... Celui où je revis chaque scène de ce que j'ai vécu, les mauvais comme les bons moments.

Je repasse en boucle les épisodes et m'interroge à chaque visionnage sur ce que j'aurais pu éviter ou dû faire, à quels moments j'aurais dû prendre la fuite.

Les semaines passant, je crois que la peine et la tristesse ont progressivement laissé place à de la rage et de la haine. Et ce soir, j'analyse et interprète le film différemment.

Je me refuse d'être la victime une seconde de plus. Et je ne sais encore comment, et si j'y parviendrai, mais je jure devant Dieu, que plus jamais je ne laisserai un homme me salir comme il l'a fait. D'ailleurs, si je n'étais pas si faible, je donnerais tout ce que j'ai pour me venger.

Mais quelle pâle vengeance pourrait atteindre un homme qui n'a pas plus d'âme qu'il n'a de cœur ?

Je me sais encore bien trop en colère pour imaginer ou échafauder quoique soit, et bien trop naïve aussi. Et puis, ne dit-on pas que la haine est proche de l'amour ? Et croyez-moi, tout ce dont j'ai besoin, c'est que ces deux sentiments restent le plus éloignés possible l'un de l'autre.

La seule certitude que j'ai à ce jour sur ces rapports ancestraux, c'est que parfois l'amour et la souffrance ne peuvent faire qu'un.

Vidée par ces tourments redondants, je regarde depuis mon lit la lune si lumineuse, et adresse mes dernières pensées à ma mère que je prie de m'aider à trouver le sommeil. Je suis si fatiguée...

Le lendemain, la pluie est encore bien présente, comme si les divinités tentaient de me maintenir dans mon état dépressif.

Comme un éternel rituel, je pose mon front contre la fenêtre et regarde le triste tableau. Concentrée sur la musique que les gouttes d'eau font sur la vitre glacée, je n'entends pas que l'on frappe à ma porte et entre.

— Selena, il faut que tu sortes de ta chambre. Je t'ai laissé tout le temps nécessaire, mais maintenant, il faut que tu te ressaisisses.

Mon père met fin à la lugubre mélodie. Je quitte la fenêtre et m'empresse de me précipiter dans ses bras. Je me love dans la chaleur du seul homme qui ne me fera jamais souffrir, et je me nourris de son amour paternel et si réconfortant.

— Je t'aime, papa.

— Moi aussi, mon ange. Et je tuerai quiconque te fera du mal, même avec une rose.

Je souris aux creux de ses bras quand ses derniers mots sont si proches de mes précédentes réflexions sur ladite fleur.

Mon père ne sait rien de ce qui m'a amenée à fuir ma vie citadine et à chercher le réconfort familial. Il a bien tenté de m'extirper des confessions, mais n'a finalement pas insisté face à mon mutisme. Il a respecté mon silence et a pris soin de moi, l'instinct en avant, mais l'inquiétude rattachée. Je culpabilise de le faire souffrir, mais je ne peux lui conter ce qui pour moi n'est pas avouable. Parce qu'à ce jour, le seul fait de repenser à mon histoire n'a fait qu'alimenter un sentiment de honte et de tristesse infinie.

Oui, j'ai eu honte. Honte d'avoir été si naïve, honte de m'être faite manipuler de la sorte. Honte d'avoir mis en exergue mes émotions, alors que mes sentiments profonds ne cessaient de me mettre en alerte. Depuis le début de toute cette histoire, je me savais en danger. Je n'avais eu de cesse de douter, et j'avais consciemment choisi de faire fi de ce que mon instinct m'intimait de faire.

Je n'avais pas écouté les maux que mon corps hurlait, et n'avais pas regardé les larmes que mes yeux avaient bien trop souvent versées.

J'avais baissé ma garde et avais succombé à mon propre avilissement.

Je m'étais recouverte de *sa* souffrance, masquant ainsi les gouffres de la mienne. Mais là encore, je m'étais fourvoyée en croyant voir dans son attitude ses propres failles, alors qu'elle ne cachait en réalité que son infâme esprit maléfique.

— Qu'est-ce que je pourrais faire pour t'aider, ma chérie ? continue de s'inquiéter mon père.

C'en est trop. Voilà des jours entiers que je suis là à me morfondre, faisant

grandir en mon père ce sentiment d'impuissance.

Je ne suis pas retournée à la clinique, n'ai ni même repris les cours. Mais aujourd'hui, pour la première fois depuis ces dernières semaines, je sens poindre en moi un regain de vie. Et si je ne le fais pas pour moi-même, je me dois de me relever pour mon père.

Alors je prends le parti de saisir cette infime envie de survie, et offre à mon père la réponse qu'il attend depuis trop longtemps.

— Tu as déjà fait tout ce qu'il faut, papa. Tu as raison, ça a assez duré. Je vais sortir.

Mon père resserre son étreinte avant de me saisir tendrement par les épaules et de me regarder profondément.

— Selena, tu sais que je serai toujours là pour toi et tes sœurs. Ce n'est pas facile pour un bourru comme moi de s'occuper de ses filles, seul, et je sais que maman aurait été plus douée que moi pour vous épauler ou vous conseiller. Mais je veux que tu saches que quoi que tu fasses, quoi que tu vives, tu peux compter sur moi. Je n'aurai peut-être pas toutes les solutions ni les meilleurs conseils, mais je te promets de faire de mon mieux. Je t'aime, ma fille aînée.

Je culpabilise maintenant qu'il puisse s'imaginer que les pires choses me soient arrivées, mais face à ce si ténu et si subtil regain de vie qui me traverse, je préfère encore garder pour moi les détails sordides de mon histoire. Je choisis tout de même de lui offrir une vague conclusion de cette dernière.

— Papa, je suis désolée d'avoir été si excessive dans ma déprime. C'est, comment dire... C'est juste une histoire de garçon qui ne s'est pas terminée comme je l'aurais espérée. Tu sais à cause de mon passé avec Max, je suis encore pas mal sensible, et disons que j'ai été un peu trop fleur bleue... Mais ça va aller, papa, je te le promets, je le sens, je le sais.

Nous terminons notre étreinte, et la force avec laquelle mon père relâche ses épaules me laisse entendre qu'il est enfin rassuré.

Il quitte ma chambre, et au moment où je tourne la tête vers la fenêtre, un magnifique et prometteur arc-en-ciel s'étire vers le ciel.

Voilà, une fois de plus, le beau temps revenait après la pluie...

41- You'd better STOP

Terence

— Putain ! Je vous ai demandé un Prolène 6/0, pas un Vicryl ! Qu'est-ce que vous voulez que je foute de cette merde ?

Je balance le fil de suture à la gueule de mon aide-opérateur et roule nerveusement ma tête sur mes épaules, dans l'espoir de calmer cette rage qui ne me quitte plus depuis des semaines.

Je lui arrache des mains le nouveau fil qu'elle me tend, et m'active à refermer la plaie.

Une heure plus tard, j'en ai fini avec cette journée de merde qui ressemble à toutes les autres. Dans ma grandiose nouvelle vie de solitaire dépressif, j'ai l'impression d'être Bill Murray dans *Un jour sans fin*. Chaque jour, les choses se répètent inlassablement : j'opère, je consulte, dors à peine, cours aux aurores ; je bois, je mange, je chie.

Je rentre chez moi dans une maison vide, pas même un clébard pour remuer la queue derrière la porte. La mienne de queue, elle reste là où elle est, coincée entre mon boxer et mes couilles que je pensais pourtant avoir perdues.

Je suis un tel connard que j'ai envoyé bouler mes amis. Pour être honnête, je n'ai pas envie qu'on vienne me tenir la main, m'interroger sur les raisons qui me mettent dans cet état. Les ignorants pensent que mon nouveau spleen est dû à ma séparation d'avec Sam, et je les laisse le croire. Le seul qui serait être en mesure de savoir, l'ami que j'ai trahi, je ne l'ai pas revu depuis ce fameux soir à l'hôtel. Ce fameux soir où la sentence est tombée et ma tête avec. Ce fameux soir où je l'ai laissée partir. Que pouvais-je faire d'autre ? N'était-ce pas ce que je voulais depuis le début, qu'elle fuie ?

Oui, ce fameux soir où je les ai tous les deux perdus. Mon propre piège s'était

refermé sur moi, prenant dans son étau de fer une bonne partie de William et de Selena. Comme je l'avais prédit, je les ai tous deux entraînés dans mes travers et probablement brisés eux aussi.

Depuis ce jour, je ne décolère pas. Je suis en permanence de mauvais poil, et venant de moi c'est peu dire. Je me méprise comme jamais et en fais payer le prix à tous ceux qui se trouvent sur mon chemin : mon aide-opérateur, les infirmières, mes collègues, mes patients, ma boulangère.

Mes nuits sont à la hauteur de mes infâmes journées : silencieuses, longues et lugubres. Je ressasse comme une gonzesse les chapitres pourris de cette histoire, et me surprends à rêvasser une nouvelle version. Je m'improvise écrivain en chef, et de ma gomme j'efface les horreurs de mes paragraphes, et de ma plume en réinvente les lignes directrices et la fin.

Plus que tout, je lui parle à Elle. Je lui dis des choses, probablement celles qu'elle veut entendre. Je lui achète même des fleurs, lui tiens la main, lui donne de mon temps...

Ce soir-là, je voulais tout lui dire, enfin peut-être pas tout, mais je voulais en tout cas lui dire un certain nombre de choses. J'avais déjà tenté de le faire dans mon bureau ce même jour, en lui avouant que j'avais besoin d'elle. Certes, j'essayais depuis le début de me convaincre que j'en avais besoin pour assouvir toutes mes pulsions de merde et pour combler un manque à la con, mais j'avais fini par comprendre que j'avais besoin d'elle simplement pour le plaisir d'être auprès d'elle, et celui de ressentir ce que je n'avais jamais encore éprouvé avant. Après tout, on ne choisit pas de tomber...

Ne vous avais-je pas dit que je pensais avoir perdu mes couilles quelque part, entre le jour où elle m'a percuté la première fois et maintenant ?

Une chose est sûre, si je pouvais revenir en arrière, même à ce fameux soir, je l'attendrais en bas de l'hôtel, je m'afficherais avec elle et nous monterions ensemble. Je fermerais cette porte blanche à clé et je lui parlerais.

À part pour la blesser, je ne lui ai jamais vraiment parlé. Pourtant, paraît-il que les femmes aiment qu'on leur parle. Et vous savez de qui je le tiens ? Du

Marquis de Sade, qui dans toute sa perversité, n'a pas dit que des conneries. Et si une citation de lui m'est restée, c'est bien celle-ci : « Il faut savoir parler aux femmes, car elles bandent par l'oreille ».

N'empêche que j'ai beau connaître cette citation, on ne peut pas dire que je l'ai beaucoup mise en pratique. Non, moi du Marquis de Sade, je n'ai gardé que l'érotisme exacerbé et la cruauté qui lui doit son nom.

Mais voilà, je ne l'ai pas attendue, je ne suis pas monté avec elle, et je n'ai pas fermé la porte...

Cette putain de porte est restée ouverte, même après mon départ. Je suis parti de ce taudis avec pour seuls bagages ma misérable carcasse, la trace de sa main sur ma joue, et sa lettre.

Cette lettre que j'ai conservée et que je tiens encore dans ma main. L'écriture y est tordue sous le froissage de mes nombreuses colères, mais les mots sont restés intacts : « La vérité sans détour aucun est que je suis amoureuse de toi », « la souffrance qui découle de cet amour ». Voilà tout ce que je suis parvenu à lui offrir, un Amour qui rime avec Souffrance.

« Je te prie de me délivrer en laissant résonner dans le silence ces quelques mots ». Oui, je me suis tu. Je le lui devais bien. Je ne lui avais jamais parlé, quel comble cela aurait été si je m'étais mis à le faire à ce moment-là... J'aurais une fois de plus démontré ma grande perversité et mon engouement pour faire le mal.

J'ai laissé ses mots résonner comme elle me le demandait, mais dans un silence qui n'en est pas un. Elle ne m'entend pas, mais pourtant je ne cesse de hurler tous ces non-dits et toute la peine qui continue de se propager au plus profond de moi. Mais non, elle ne l'entend pas, comme elle ne m'a d'ailleurs jamais entendu.

Voilà des semaines que je ne l'ai pas vue, pas sentie, pas touchée, pas percutée. Des semaines qu'elle a quitté la clinique, mes après-midis et mes nuits. Et mes nuits, maintenant, c'est ça : inventer, imaginer ce qui n'arrivera jamais.

Dans les pages réécrites de mon histoire, je lui dirais les paroles de cette

chanson : « Ma fierté, mon ego, mes besoins et mon égoïsme, ont fait qu'une femme bien et forte comme toi est sortie de ma vie. Maintenant, je ne vais jamais pouvoir réparer tout le gâchis que j'ai causé. Ça me hante, chaque fois que je ferme les yeux. Même si ça fait mal, je serai le premier à dire que je me suis trompé. Je sais qu'il est sûrement trop tard pour essayer de m'excuser pour mes erreurs. J'étais trop bête pour comprendre que j'aurais dû t'acheter des fleurs et tenir ta main, que j'aurais dû te donner de mon temps, tant que j'en avais l'opportunité, toutes ces choses que j'aurais dû faire, quand j'étais ton homme. »⁹

Et puis merde ! Je ne lui ai rien promis. J'ai essayé. J'ai laissé « résonner dans le silence » pendant toutes ces semaines. Mais je ne peux plus rester comme ça, je suis devenu le roi de la Tagada et je commence à me faire gerber !

Un message. Un seul. Si elle n'y répond pas, eh bien je serai fixé, et si elle y répond, eh bien... J'y penserai plus tard. Dans les deux cas, je choisis de reprendre le contrôle de ma vie. Tout ça a assez duré.

Moi : Selena, Je ne suis pas doué pour les tirades et les longs discours. Je ne sais même pas ce que je dois ou peux t'écrire, mais il faut que tu me croies, je suis désolé. J'ai besoin de te voir et de te parler. Il y a tellement de choses que je voudrais te dire, et j'aurais dû le faire il y a bien longtemps. Je ne peux pas laisser tes mots, ni ce qui s'est passé ce soir-là résonner dans le silence. Je sais que je suis un gros connard, mais s'il te plaît, laisse-moi te parler. Terence.

-

Selena

De Bridget Jones à Ally McBeal, toutes ces femmes bafouées ont toujours su relever la tête. Et aujourd'hui, je comptais bien suivre les traces des héroïnes télé de mon adolescence.

J'avais touché le fond, et comme on dit, avec une telle puissance que je ne pouvais que rebondir et regagner la surface de l'eau. J'avais terminé de me noyer dans ma peine et ma douleur, et aujourd'hui je respirais de nouveau l'air frais de la vie et de la gaieté.

Je m'étais inventée une sorte de pensée magique. Chaque fois que je pensais à « Celui dont on ne doit pas prononcer le nom » et à tout ce (ou ceux) qui y était rattaché, je chantonnais haut et fort : *You'd better STOP*¹⁰ le geste de la main avec. C'était peut-être bête, mais ça avait le mérite de fonctionner.

Appelez-ça si vous voulez la politique de l'autruche ou des gamineries, mais en tout cas ça marchait. Un *You'd better STOP* par-ci, par-là, et bye-bye les idées noires et les monstres des placards.

De toute façon, j'avais déjà tenté toutes les introspections, les auto-analyses en tout genre, et rien n'avait fonctionné. Je tenais là mon mécanisme de défense, ma stratégie d'adaptation, mon crucifix, ma gousse d'ail. Point final.

Je suis retournée ce matin voir mon médecin traitant. Il m'a trouvée en pleine forme et n'a pu que valider mon envie de retourner à mes études. J'avais suffisamment été absente, et le retard accumulé allait me demander de nombreuses journées studieuses.

J'étais ma foi tout excitée à l'idée de reprendre le chemin de l'école, et plus encore de retrouver mes amies. Elles n'avaient cessé de venir aux nouvelles et s'étaient autant inquiétées, si ce n'est plus, que ma famille.

J'avais consciemment négligé Lena, non pas par cruauté ou parce que je la rendais responsable de mes déboires, mais par manque de force et parce que tout en elle me rappelait... *You'd better STOP*.

Mais finalement, j'étais parvenue à faire la part des choses, à distance d'elle

tout au moins. Nous avons alors toutes deux repris nos conversations bon-enfant, aussi futiles que fringantes. Certaines choses n'étaient tout simplement pas abordées et ne le seraient peut-être jamais. C'était mon compromis, et il était irrévocable.

Aujourd'hui, j'avais appelé mon école et mes amies pour annoncer mon retour imminent.

J'étais venue me réfugier chez mon père, dans ma maison aux multiples ressources, et j'étais parvenue à reprendre le dessus. Le combat avait été long et douloureux, mais j'avais gagné. J'avais affronté le troisième deuil de ma vie, et au final, avec le recul, je me disais que celui-ci n'était rien comparé à la perte d'une mère ou à celle du garçon pour lequel je m'accusais de la mort.

Oui, au final, rien de tout ça ne méritait que je sombre dans cet état. J'avais connu bien pire, et surtout, les personnes pour lesquelles j'avais ressenti cette peine l'avaient toutes méritée, contrairement à... Vous savez qui.

En dehors de ma pensée magique, j'étais également parvenue à faire un bon dosage entre haine et amour, un quelque chose qui se rapprochait sûrement de la pitié. Je ne l'aimais plus, je ne le détestais plus, j'avais simplement pitié de lui. Oh pas de la gentille compassion que tous les bons manuels vous enseignent, non juste un snob dédain et une hautaine P-I-T-I-E. Celle qui vous émeut, mais vous fait passer votre chemin et regarder ailleurs.

J'en étais arrivée à la conclusion prétentieuse qu'il devait être bien malheureux pour agir de la sorte. J'avais choisi de ne pas en faire une légende, et avais décidé de ne plus croire en lui, de ne plus le regarder, et tel le Croque-mitaine dans *Les cinq légendes*, il avait fini par disparaître de mon esprit et de ma vision. Il tentait bien de se faufiler par une quelconque brèche inconsciente, mais un coup de *You'd better STOP* et ouste, je pouvais dormir tranquille.

Aujourd'hui tout va bien, et ce aujourd'hui est le demain de ma chère Scarlett O'Hara. Oui, aujourd'hui est un autre jour, et j'ai maintenant toute la force et la distance pour voir clair et penser à ce qui est bon pour moi. Je suis le positivisme à l'état pur.

Punaise, heureusement que j'ai dit non aux antidépresseurs, sans quoi on pourrait croire que je suis en plein effet rebond et que je dois mon état maniaque aux molécules chimiques. Mais il n'en est rien. J'ai simplement – de nouveau – décidé de renouer avec la vie et bon sang, n'en ai-je pas le droit ni le devoir du haut de mes petits vingt ans ?

Je suis tellement en symbiose avec le magnifique soleil, qui cogne sur les vitres, que je décide de faire le grand ménage de la maison, en faisant péter les watts de la chaîne de mon père. Balai, aspirateur, chiffon, tout est bon pour servir de micro. Je suis seule dans la maison, et j'ai un tel besoin de me défouler que je m'offre à moi-même ce pitoyable *one-woman-show*. *The show must go on !*

Mais tandis que je m'égosille à accompagner Freddie Mercury, tout en aspirant le tapis du salon, je sens d'un coup mon sourire quitter la pantomime, et sous un geste guère plus contrôlé, j'entends l'aspirateur que je viens de lâcher, tomber avec fracas sur le sol.

Je tiens dans mes mains, maintenant libérées, mon téléphone, dont les vibrations m'ont incitée à m'en saisir. Et comme en état de choc, je tente de lire le message que j'ai ouvert par mégarde. Il est signé : Terence. Terence. TERENCE. TERENNNNCEEEEEE !!!!

You'd better STOP - You'd better STOP - You'd better STOP - You'd better STOP...

Bordel ! Ça ne marche pas, ça ne marche plus ! Il est là, et je n'arrive pas à le chasser. Il est là, sur mon téléphone, avec ses putains de « dix chiffres » au-dessus du message.

Mon état de choc de plusieurs minutes à peine passé, je me dis que le mieux que j'ai à faire est d'effacer de suite le message que je n'arrive même pas à lire. Je n'ai vu que son prénom à la fin ; juste cet horrible-magnifique prénom que j'ai tenté d'éradiquer de ma mémoire.

— Oui efface. Vas-y, efface. Efface, je t'en prie efface-le...

Je m'écroule sur le tapis. Je n'ai pas la force d'effacer.

— Non. Certainement pas. Pas après tout ce que j'ai traversé.

Je me relève avec toute la rage nécessaire et me positionne, bien décidée à effacer ledit message. Le doigt en l'air, je me rapproche doucement de l'écran, et je ne suis maintenant qu'à quelques millimètres...

— 3... 2... 1... 1 moins 0,75... 1 moins 0,50... 1 moins 0,25... Je peux pas, je peux pas ! Merdeeeeeeuh !!! gueulé-je, tout en jetant mon téléphone sur le canapé.

Ça y est. Y a plus de soleil, plus d'arc-en-ciel et d'oiseaux à la con qui volent. Non là, c'est le grand retour de la tempête et des animateurs de la météo. Tout clignote de nouveau rouge !

Mon cœur cogne comme si une tribu indienne se préparait à me jeter dans le feu en sacrifice à la déesse Kâli. Sauf que je n'ai pas Demi-Lune pour me sauver, et que mon Docteur à moi ne s'appelle pas Jones !

Si j'efface, je ne saurai jamais et ça me torturera indéfiniment, mais si je lis... Si je lis, ça me torturera indéfiniment. OK.

Je finis de me ronger le sixième ongle de mes mains, et attrape d'un geste vif mon téléphone. Septième, huitième ongle. Je rallume mon téléphone. Neuvième, dixième. Merde, je ne vais tout de même pas me mâchouiller les orteils !

Je prends une grande inspiration et clique sur la petite enveloppe qui s'affiche en bas de mon écran.

Je n'aperçois que quelques mots et je tremble déjà : « Selena, Je ne suis pas doué... »

OK, c'est parti.

Lui : Selena, Je ne suis pas doué pour les tirades et les longs discours. Je ne sais même pas ce que je dois ou peux t'écrire, mais il faut que tu me croies, je suis désolé. J'ai besoin de te voir et de te parler. Il y a tellement de choses que je voudrais te dire, et j'aurais dû le faire il y a bien longtemps. Je ne peux pas laisser tes mots, ni ce qui s'est passé ce soir-là résonner dans le

silence. Je sais que je suis un gros connard, mais s'il te plaît, laisse-moi te parler. Terence.

La douche froide. Voilà ce que je viens de me prendre.

Je n'ai même pas besoin de relire son message. Je sais qu'il vient de rejoindre tout ce que je croyais avoir effacé de lui. De son visage à son odeur, du goût de sa bouche à celui de sa peau, de ses paroles à ses silences, de sa tendresse à sa souffrance, tout est soudainement réapparu, comme un virus qui ne meurt jamais ; un virus qui attend juste, tapi dans les profondeurs, la faiblesse de son occupant pour proliférer à nouveau. Et avec lui, la chaleur et l'humidité de mes larmes resurgissent, reprenant le même chemin sur mon visage, qu'autrefois.

« Je suis désolé... J'ai besoin de te voir... Il y a tellement de choses que je voudrais te dire... »

Je secoue la tête comme pour tenter de chasser ce que je ressens en cet instant. Mais pour dire vrai, je ne suis même pas certaine de ce que je ressens réellement. Tout s'embrouille de nouveau. Je ne discerne plus la haine de l'amour, la folie de la raison.

Et la seule pitié que je perçois à présent est celle que je m'inspire à moi-même.

Me dire quoi ? Tout ce qu'il ne m'a jamais dit, tout ce qu'il ne m'a jamais fait ?

Sans plus de compréhension pour mon geste que pour mes états d'âmes, je m'installe derrière le piano de ma mère. Je ne l'ai pas touché depuis sa mort, et n'ai pas senti le contact de ses touches depuis qu'elle-même ne les a pas caressées.

Mais les yeux fermés et vaincue par le trop plein de sentiments contradictoires, je me laisse à jouer et à chanter cette reprise de la chanson de Bruno Mars par Madilyn Bailey, *When you were my man*. Et chaque goutte salée qui s'échappe de mes yeux renforce avec rage l'émotion que j'y mets.

42- Elle ne bouge pas

Selena

— Je suis sûre que ça va te faire le plus grand bien. Dis pas non, dis pas non, dis pas non...

— OK, OK, OK ! Je dis OUI. Mais je t'en conjure, arrête de répéter « Dis pas non ».

— Tu ne dis pas non ? C'est vrai ?

— Oui, Lena, c'est bon. Va pour un week-end filles.

— J'te jure, tu ne vas pas le regretter. On a prévu plein de trucs avec les filles. On va te chouchouter, c'est TON week-end. On part vendredi soir, alors t'as intérêt de rabouler ton cul de dépressive d'ici là. On va t'offrir le plus magique des anniversaires. 100% Girly ! Bon, disons 65%, parce que les autres 15% sont pas très Girly, si tu vois ce que je veux dire.

— 35%, Lena.

— Quoi ?

— Si t'enlèves 65 à 100%, il reste 35%.

— Pas du tout. Ça fait 15% de pas très Girly, plus 20% de terriblement, absolument, mais alors pas du tout Girly, et ce n'est pas pareil.

— Je rentre demain, Lena. Je serai prête pour vendredi.

Je raccroche le téléphone et garde le grand sourire que mon amie a réussi à me figer sur le visage. J'ai, je pense, la plus dépravée, mais aussi la plus merveilleuse amie qui soit. Elle se plie en quatre pour me tirer de ma mélancolie et m'offrir un anniversaire à la hauteur de notre amitié.

Je lui en suis profondément reconnaissante, mais elle a choisi pour cela de m'emmener, pour ce week-end « 100% Girly ou presque », dans la résidence secondaire de ses parents. Et je n'ose lui avouer que c'est pour moi la pire des

tortures que de retourner dans cette maison où tout avait commencé. Mais après plusieurs semaines à pleurer, à me déprécier, et à voir la vie en noir, j'ai décidé de relever la tête et d'avancer. Ce qui est arrivé est arrivé, et je refuse d'attribuer aux deux autres davantage de tourments ni d'en faire l'échec de ma vie. Alors si pour cela je dois combattre le feu par le feu, eh bien qu'il en soit ainsi. Et je compte bien affronter le premier endroit qui m'a conduite là où j'en suis aujourd'hui.

Si je parviens à en repartir sereine, je saurai que j'ai gagné une partie de mon combat.

Oui, une partie. Parce que la plus grande, je ne suis pas encore prête à la braver.

Après avoir reçu son message, je suis restée de nombreuses heures à relire les mots que

Terence m'avait écrits. Bien que je le sache imprimé dans ma mémoire, je n'ai pu me résigner à l'effacer, peut-être dans le stupide espoir qu'il disparaisse seul, me prouvant ainsi qu'il n'avait jamais existé, ou bien dans l'impossible rêve que les phrases qu'il a écrites soient miraculeusement changées. De pas du tout de message à « bah, puisqu'il en existe un », j'aurais préféré y lire des phrases moins lourdes de sens et de culpabilité. Des phrases plus plates et moins travaillées. Des phrases sans aucun relief et qui ne m'auraient pas atteinte comme elles l'ont fait. En tous cas, pas un message où il déclare être désolé et assure vouloir me parler, me revoir...

Pour être honnête, je ne sais pas ce que le fait de le revoir me ferait. J'ai longtemps cru que ça ne ferait qu'accentuer ma haine et mon dégoût pour lui, mais même ça, je n'en suis plus aussi certaine. Car contre toute attente, la réminiscence des meilleures parties de mon histoire, aussi infimes soient-elles, a réussi à faire renaître en moi ce sentiment de manque et ce profond sentiment d'attache que j'avais pour lui. Il m'a suffi de recevoir ce fichu message, pour que de lui, tout me revienne. J'avais balancé tous mes souvenirs en boule dans l'univers, mais je n'avais pas vu qu'ils s'étaient accrochés à un boomerang, et ils

me revenaient maintenant en pleine figure, reprenant leur place dans ma tête et dans mon cœur.

Je sais que c'est totalement irrationnel, voir même débile et stupide, grotesque et complètement con, et même à moi-même j'ose à peine l'avouer, mais au plus profond de moi, j'ai envie ou besoin de le voir. J'espère juste que c'est pour m'assurer que je n'éprouve plus rien, ou pour arriver à lui dire en face ce que j'ai pu souffrir et ressentir encore. Et peut-être suis-je finalement intriguée par ce qu'il aurait à me dire. Ce dont je suis certaine, c'est que quoi qu'il puisse arguer, rien ne pourra pardonner ce qu'il m'a fait.

Oui, peut-être qu'au final, je veux juste le voir se mettre à genoux et espérer qu'il me supplie de lui pardonner, pour mieux le rejeter. Le feu par le feu, le mal par le mal...

Je profite de ma dernière soirée chez mon père pour faire monter au maximum ma jauge d'amour et d'ondes positives.

Au jour de mon départ, je lui promets que tout va maintenant pour le mieux, et que je suis prête pour réussir avec brio ma dernière année d'école.

J'ai, semble-t-il, été plutôt convaincante à ses yeux, mais aux miens, j'ai un peu plus de difficulté à m'en persuader. Oh rien de trop profond, mais juste un infime sentiment qui tient, je pense, plus de l'appréhension et de la superstition que de la certitude. J'ai simplement peur que cette nouvelle année amène avec elle de nouvelles horreurs ou déconvenues.

Lorsque je pénètre dans mon appartement, je suis finalement plus heureuse et apaisée que je ne l'aurais cru. J'ai le sentiment d'être enfin chez moi, mon chez moi de « grande », celui de la jeune femme forte de 21 ans que je me suis promise de devenir.

Je défais ma valise et en sors mes fringues, mais également toutes les ondes positives que j'ai ramenées de chez mon père, et je les disperse aux quatre coins de l'appart, de façon cérémoniale.

— Puissent ces ondes me protéger du mal et de tous les Vilains que la Terre renferme en elle. Et puissent-elles me donner la force de combattre mes propres

démooooonnnsss !

Mon Dieu ! Je me jette sur le canapé et me saisis de mon téléphone pour envoyer un message à Lena.

Moi : Monte à 40% le « terriblement, absolument, mais alors pas du tout Girly » pour ce week-end. Trop besoin de me défouler. Trop besoin de péter une durite. #JeMeFaisPeur #BonnePourLaPsy.

**Lena : Faut pas me le dire 2 fois. Prépare tes strings, ton estomac et du Doliprane. On passe te prendre demain vers 15h.
#JeVaisFaireDeLaFêteTaMaison :D**

Son message me laisse rêveuse, et je me dis qu'avec un tel week-end en perspective, j'ai le meilleur des paratonnerres sur la tête, la plus efficace des capes d'invisibilité, et les plus puissants méga pouvoirs qui soient. En clair, rien ne peut m'atteindre.

— OK. Voici le programme : demain matin marché, enfin si on arrive à émerger. Ensuite plage, puis huitres-vin blanc à la Cabane 171, et enfin resto-boîte. Et ce soir, je vous tire les cartes.

— Depuis quand tu sais tirer les cartes, Lena ? demandé-je ironiquement à mon amie organisatrice de week-end Girly.

— Je ne sais pas le faire, mais ça peut être drôle. Ça ne doit pas être si compliqué. Une bonne dose de psychologie et cent doses d'imagination, et le tour est joué. Je l'ai vu faire à la télé, suis sûre de pouvoir vous sortir toute la vérité, rien que la vérité.

— N'importe quoi ! Mais finalement, je serai curieuse de voir ça ! ris-je aux éclats, rapidement suivie par mes trois amies.

Ce week-end filles commence vraiment bien. Je suis heureuse de retrouver les filles, et par là même, nos sorties de groupe. L'espace d'un court instant, je

parviens à faire abstraction de mon récent passé, mettant de côté mes trois derniers mois, et je savoure chaque moment de ce trajet en voiture avec mes amies. Oui, l'espace d'un court instant, car alors que nous roulons fenêtres ouvertes, chantant à tue-tête le *Reufs* de Nekfeu, j'aperçois sur ma droite la forêt devant laquelle nous nous étions arrêtés William et moi. Cette même forêt où il m'avait « essayée » pour la première fois...

Comme il peut être surprenant de transformer d'un coup ce que l'on croyait être le plus merveilleux souvenir en un des pires qui soit ! Je perds subitement toute envie de chanter, et derrière mes lunettes noires, je revois la scène et en ressens des choses maintenant complètement contradictoires. Les images restent les mêmes, mais les émotions qui s'y rattachent ont bien changé. « Tant pis si William s'amusait de moi... » : voilà exactement les paroles que je m'étais dites à moi-même ce jour-là. Dieu du ciel ! Comment aurais-je pu imaginer à quel point les hommes peuvent être tordus et pervers ?

— Hé ! Ça va, ma belle ? me demande tout en douceur Lena, en me caressant du bout des doigts le genou.

— Ouais ! Bien sûr que ça va ! J'ai juste eu un bug sur les paroles de la chanson.

Lena m'offre un sourire des plus sincères et compatissants, et ne répond rien au gros mensonge que je viens de lui servir. Pour ma part, je culpabilise de me laisser ainsi aller, quand elle fait tant d'efforts pour me venir en aide.

— « Je te parle de mes reufs, les vrais, pas les faux, les frères, pas les potes, les TRAÎTRES, on les FUCK ! » Ah ! Ben tu vois, fin du bug, tout est revenu ! je reprends la chanson en forçant mon sourire.

Lena garde le sien qui se veut amical et renforce l'étreinte de sa main sur mon genou, puis elle reporte son regard sur la route, me laissant me débattre avec le poids de mes souvenirs, mais avec une envie plus lourde encore de m'en débarrasser au plus vite.

À la vue de l'impact d'un tel souvenir, l'appréhension de ce que je m'apprête à ressentir quand je pénétrerai dans la maison du bord de mer me glace le sang, et

tord tous les organes de mon corps qui peuvent l'être : mes entrailles, mon estomac, mon cœur, retrouvent en un éclair la constriction si significative de ce qu'ils ont eu à subir. Mais je m'y refuse. Je refuse de revivre ça. « Ce qui est arrivé est arrivé ». Et quand je suis suffisamment convaincue que souvenirs et douleurs ne font que passer, je les accepte et les mets dans un même paquet au creux de ma main, et je les souffle vers l'extérieur de la voiture. Et au loin, penchée sur la fenêtre, je les vois se poser et se fixer à l'orée de la forêt maudite.

Quand une demi-heure après nous arrivons dans la magnifique villa, je m'accorde dix secondes et pas une de plus pour revoir tout ce qu'elle peut me rappeler de plus horrible.

1 seconde : le grand salon aux rideaux blanc, le billard...

2 secondes - 3 secondes : la grande table de salle à manger sur laquelle nous avons diné et...

4 secondes - 5 secondes : la cuisine où nous avons préparé les repas, et dans laquelle William m'avait promis : « Je-Ne-M'amuse-Pas-de-toi ».

6 secondes : la terrasse, celle où je l'ai rencontré, celle où il m'a confié la sombre histoire de...

7 secondes - 8 secondes - 9 secondes - 10 secondes : la plage, ma culotte, le restaurant, la mise en garde, Terence, Terence, Terence, Terence... 11 secondes - 12 secondes - 13...

— Oh, Oh ! Selena ? Ici la Terre ! Allô ? Allô ? Selena, tu me reçois ? Mayday Mayday ! Rechute en approche dans le jardin. Lâchez un CCU en urgence ! J'en appelle à tous les soldats du câlin. Je répète, Câlin Collectif Urgent !

Quelle merveilleuse et stupide-attachante-idiote cette Lena. Rattrapée par Marie et Alice, elle me saute dessus me faisant tomber à la renverse sur le canapé d'été. Et j'ai maintenant trois pots de colle qui m'étouffent sous leur « Câlin Collectif Urgent ».

À partir de là, je n'ai pas accordé une seconde supplémentaire à... vous savez quoi. Non. Nous avons dîné comme des goinfres sur la terrasse, nous sommes

baignées dans la grande piscine en inventant d'horribles ballets aquatiques, avons refait dans la maison le clip de *Hair* des Little Mix, et critiqué toutes celles qui nous passaient sous la langue. Bref, tout ce que quatre filles complètement folles font quand elles sont livrées à elles-mêmes.

Lena a, comme prévu, tenté de nous tirer les cartes, et il faut lui reconnaître qu'elle ne manque pas d'imagination ! Je crains que notre avenir aux filles et moi ne tourne qu'autour du cul, que ce soit pour les études, le boulot, les voyages, sans parler des rencontres à venir. Et mis à part moi, cela ne semble embêter personne. Lena m'a tout de même prédit que j'écrirai un livre de cul, du genre comme elle a dit : « Hot saucisse ». Surtout qu'au final, elle « voyait » que le fameux livre allait tourner autour d'une histoire de cul entre une nympho et une saucisse... Seigneur Jésus Marie Joseph ! Je vous jure que des comme elle, il n'y en a pas deux !

Après une nuit très courte, nous avons tenté de nous réveiller suffisamment tôt pour aller au marché. Et finalement, onze heures trente, quand on s'est couché à plus de cinq heures du matin, c'est plutôt de bonne heure. Nous sommes parvenues à atteindre le fameux marché, la gueule de bois en avant, et le visage camouflé sous les lunettes noires et les Panama. Mais je me rendis vite compte que ma panoplie n'était pas complète. J'avais omis de prendre ma cape d'invisibilité, et j'avais laissé mes méga pouvoirs et mon paratonnerre à la villa. Car quand j'aperçus à quelques mètres de moi l'homme qui me faisait dos, je reçus comme une décharge électrique ; une de celles qui vous incendie du bout des pieds jusqu'au sommet du crâne. Une de celles qui vous fait littéralement exploser et disperse les morceaux de votre corps aux quatre coins de la planète. Une de celles qui est censée vous anéantir, vous achever, vous exterminer, décimer, refroidir, liquider, tuer. Sauf, que peut-être « dix secondes » après que la fameuse décharge m'ait traversée, je dus me rendre à l'évidence, j'étais toujours en vie.

Lorsqu'il se retourna, je n'étais pas parvenue à bouger d'un iota et je dus, comme la toute première fois où nous nous étions rencontrés, soutenir le regard

orageux de Terence Cesare.

Terence

Elle est devant moi.

Elle se tient debout, à plusieurs mètres d'ici, et je crois pourtant sentir son odeur comme si elle était on ne peut plus proche. Mais ce n'est pas l'odeur de son shampoing que je sens ni celle du parfum de sa peau. L'odeur qui me parvient est celle de la peur et du choc que ma vision lui impose.

Elle ne bouge pas. Pas plus que moi.

Au milieu de cette foule animée, des cris des vendeurs et des vacanciers, seuls nos corps et nos voix se sont arrêtés.

Ses yeux sont cachés sous ses lunettes noires, mais il me suffit de voir ce que son corps exprime pour lire ce que son âme reflète.

Elle ne bouge pas.

Les bras ballants de chaque côté de son corps amaigri, elle ne bouge pas.

Seuls quelques tremblements parcourent maintenant ses lèvres qu'elle serre pourtant avec force.

Elle ne bouge pas, et pourtant elle souffre.

Voilà tout ce que je lui inspire encore, plusieurs semaines après. Voilà tout ce que j'ai réussi à lui offrir : de la souffrance. Je ne vois pas ses yeux, mais je sais qu'elle me hait. Elle me déteste. Et quelque part, cela me rassure, car ce qu'elle ressent la maintient en vie, et je sais que ce sentiment la gardera éloignée de moi et de tout ce que je pourrais lui faire encore subir.

Son corps est paralysé par la tristesse et la haine qu'elle éprouve à mon égard. Le mien est paralysé par la culpabilité. Mais au final, je le crois davantage paralysé par la même haine.

Je me hais.

Et la vision de l'état dans lequel elle est renforce la rage qui m'habite.

Elle ne m'a pas rappelé, et c'est certainement mieux ainsi. Quelle folie m'a pris

de lui envoyer ce message ? Le probable instinct de mon habituel égoïsme.

Finalement, nous finissons elle et moi par rejoindre l'animation de ce qui nous entoure, au moment où nos amis respectifs nous ramènent à la réalité. La sœur de William lui passe la main devant les yeux et finit par la tirer en arrière en lui saisissant le bras. Selena se laisse emporter sans me quitter des yeux, mais sans plus laisser paraître une quelconque expression sur son visage. Quant à moi, ma douloureuse inertie prend fin au moment où Simon me cogne sa baguette de pain sur le crâne.

— Oh ! Cesare ! T'as vu un fantôme ou quoi ? Bouge ou tu vas crever au soleil. Putain ! T'as flingué ma baguette ! Tête dure va, gueule-t-il en se donnant en spectacle devant nos potes hilares.

— T'es con ! Tu m'as fait mal, Simon, me plains-je tout en me massant l'arrière du crâne.

— Laisse-la partir, se met-il soudainement à me murmurer à l'oreille, préservant ainsi mon intimité du reste du groupe.

Le temps que je relève la tête, elle avait disparu. Oui, mon fantôme s'était évaporé, ravivant une douleur tout aussi fantomatique, et si réelle à la fois.

Je m'étais laissé embarquer dans ce week-end « 100% bites », comme aime à le dire Simon. Il avait débarqué un soir à la maison avec les autres, forçant presque ma porte, et faisant abstraction de mes nombreux refus et silences. Il n'avait eu que faire de mon coup de sang réactionnel à sa visite forcée, et était même parvenu à esquiver le coup de poing que je m'étais apprêté à lui coller dans la gueule. Il m'avait traîné par le col dans le jardin, sous le regard halluciné du reste de la bande, et m'avait plaqué fermement contre le mur en pierre.

— Bordel ! Je ne sais pas ce qui s'est passé, Terence, entre toi et William, et je n'ai même pas envie de le savoir. Je n'ai pas à choisir entre vous deux, et ce soir je suis là pour toi, que tu le veuilles ou non. Mais ne t'avise plus jamais de vouloir me casser la gueule, ou fais-le, mais à m'en laisser dans le coma, parce que si je me relève, je te défonce, Terence.

Je m'étais écroulé. J'avais glissé le long du mur jusqu'à me retrouver la tête

entre les mains, et je m'étais laissé submerger par ce que j'avais réussi à écarter toutes ces années. Je pleurais. Et je ne maîtrisais plus ni le flot ni les tremblements qui s'y rattachaient. Je laissais s'échapper des années de retenue, de souffrance, de haine, et d'amour refoulé. Je laissais sortir des semaines de douleur, de honte et de culpabilité. Tout ce que j'avais de plus dispersé en moi se mélangeait et s'unifiait maintenant pour se déverser avec ampleur sur mes joues.

Simon avait fini par demander aux autres de partir et m'avait offert une présence et une écoute que je m'étais pourtant évertué à repousser jusque-là. Il ne m'avait posé aucune question, mais je m'étais pourtant confié à lui comme jamais je ne l'avais fait avec personne. Je lui ai tout raconté. De mes pires perversions à mes relations si particulières avec William ; de ma rencontre avec Selena dans le couloir de la clinique, à mon monstrueux plan de la faire essayer par William pour mieux la mettre dans mon lit. Je lui ai conté les sentiments identiques que mon frère et moi nous étions mis à ressentir pour elle, et le combat que nous nous étions acharnés à nous livrer. Je ne lui ai rien épargné de ce que j'avais vécu avec elle ni la façon dont tout s'était terminé. Et pire que tout, je lui ai vomi tout l'espoir que j'avais encore de la revoir, malgré tout le mal que je lui avais fait. Simon a tout écouté, sans jamais m'interrompre et m'exprimer ce qu'il en éprouvait.

Et puis hier soir, il a débarqué chez moi, encore à l'improviste, pour m'embarquer dans ce week-end « 100 % bites ». Il ne m'a guère laissé le choix, mais au final, il n'a pas eu beaucoup à me forcer. Car, aussi étrange que cela puisse paraître, j'ai eu soudainement envie que tout ça s'arrête, et que les choses sur lesquelles je pouvais m'appuyer reprennent leur place dans ma vie. J'avais de bons amis, du moins, ceux qui me restaient, et pour la première fois depuis longtemps, j'avais envie d'aller de l'avant.

Enfin, jusqu'à ce que je la voie...

43- Un nouveau départ

Selena

— Vous croyez que les gens le savent, les filles, qu'on va dans l'eau pour pisser ? demande le plus sérieusement du monde Marie, les mains sur la taille, tandis que nous nous tenons toutes à une distance suffisamment *secure* les unes des autres.

— Possible. On est les seules morues à se déplacer en banc et à rester trois secondes quand on a mis trois plombes pour atteindre l'eau jusqu'à hauteur du bassin. Putain... Tout ça serait bien plus simple si on avait l'appareil urinaire sur le genou. Vous imaginez le côté pratique du truc ? Plus besoin de se geler le cul pour pisser dans l'eau, plus besoin de s'accroupir entre deux voitures ou de payer la dame pipi quand on va en ville. Non, juste un coup de genou contre un mur, et hop le tour est joué. Et même chose pour le sexe, un p'tit coup de genou par-ci par-là avec un mec pendant qu'on danse ou qu'on prend le tram.

Lena mime l'idée qu'elle se fait des rapports sexuels de genou à genou, ce qui déclenche l'hilarité générale chez mes amies. Je tente de paraître aussi amusée qu'elles, mais à vrai dire, j'ai beaucoup de mal à me remettre de ce matin.

Bonté divine ! Quelles étaient les probabilités pour que je tombe sur lui, ici, aujourd'hui même ? Je n'en sais rien, et je ne suis même pas certaine qu'il existe une réponse. Je crois que tout ce qui concerne cet homme est hors statistiques, données, et autres lois mathématiques. Je pense davantage que tout ce qui touche à Terence Cesare tient plus de l'ordre métaphysique ou paranormal, et que chacune de ses actions trouve sa source dans les abîmes de l'enfer.

Je crois qu'en fait, je ne me suis jamais débarrassée de ces fichus diabolins, et qu'ils continuent chaque fois qu'ils en ont la possibilité à me faire vivre les pires situations qui soient. Je vous jure que je ne vais pas tarder à me coller une patte

de poulet autour du cou, ou à me promener avec de l'eau bénite et une salière partout où je vais !

Je prête à rire, mais croyez-moi, je me sens plus proche des crabes crevés, entassés sur le sable, que de mon clown de copine. Et si je ne m'étais pas engagée auprès de mes amies pour ce week-end Girly, je rentrerais chez moi.

— OK, les moules. Tout le monde a fait son pipi ? On peut partir maintenant ? C'est l'heure des huîtres. Il faut qu'on y soit à l'ouverture, parce qu'après y aura plus de banquettes de libres, clame si fort Lena que tous ceux qui n'avaient pas encore compris le but de notre baignade dans cette eau à dix-huit degrés posent maintenant sur nous des regards dégoûtés, et s'éloignent au plus vite de notre petit groupe.

— Ben quoi ? les nargue-t-elle. Vous croyez vraiment à ces conneries de courant chaud ?

Sur cette nouvelle démonstration de la bonne éducation de mon amie, nous quittons l'eau et regagnons le sable de cette petite plage familiale. Nous ramassons nos serviettes et nous rhabillons. Je regarde une dernière fois le paysage qui s'offre à moi, et il suffit à lui seul à apaiser un temps les tensions qui se sont de nouveau immiscées dans tout mon être.

Tout ressemble ici à une toile peinte : le calme de l'eau, les pinasses qui flottent au rythme de la légère houle, et la présence de l'immense dune qui s'érige fièrement de l'autre côté du bassin, me faisant ...

— Hé, Miss rêveuse, tu auras tout le temps d'admirer la vue tout à l'heure. L'endroit où je t'amène est magique, tu verras, me glisse doucement Lena à l'oreille, sa main délicatement posée sur mon épaule.

Cette fille est vraiment déconcertante ! Elle peut passer de la plus gueularde des vendeuses de poisson à un Bisounours en moins de deux.

Et elle ne me mentait pas. La Cabane 171 est tout bonnement féérique. Accessible aux plus initiés par un chemin de traverse, la vieille cabane de pêcheurs, transformée en restaurant d'été, parvient à se distinguer de ses voisines qui ont pourtant toutes la même vue. Ce qui lui confère sa particularité, c'est sans

conteste le choix qui a été fait dans la décoration de sa terrasse. Tout n'est que bois gris : du plancher aux tables hautes et tabourets assortis, aux nombreux objets de décoration artisanalement construits en bois flotté, comme cet immense poisson qui délimite la terrasse sur pilotis du bassin d'eau qui lui fait face. De longues guirlandes électriques, accrochées sans soucis d'uniformité, offrent à ce lieu une promesse de romantisme et de bohème pour les soirées nocturnes.

Lorsque nous arrivons les filles et moi, dès l'ouverture du restaurant, nous prenons place sur les immenses banquettes façonnées avec de simples palettes de transport, et sur lesquelles des coussins aux teintes bleues et vertes ont été confortablement posés.

La serveuse ne tarde pas à nous proposer la carte, mais en bonnes locales que nous sommes, nous savons déjà que huîtres et vin blanc sauront nous satisfaire. Dans les quelques minutes qui suivent, la jeune femme dépose sur les palettes, qui font office de table basse, un immense plateau à étage qui sent bon la marée. Le parfum si particulier du mollusque et celui si acide du citron suffisent à eux seuls à nous faire saliver à distance.

Mon dieu ! Le vin blanc est sans conteste le meilleur que j'aie jamais bu, et la sensation de fraîcheur que le nectar me procure à chaque gorgée me ferait presque oublier que c'est de l'alcool, tant je m'empresse de le boire.

— Wow, Paris ! Va falloir penser à en laisser aux copines ! m'interrompt Alice, tandis que je remplis mon deuxième verre.

— T'inquiète, Alice, c'est ma tournée. Mademoiselle ! Une autre bouteille, s'il vous plaît, interpellé-je la serveuse.

— Jamais de la vie ! Ce week-end, tu gardes ton portefeuille dans ton sac. C'est ton anniversaire. Je m'occupe de tout. Laissez la bouteille, Miss. Ne vous occupez pas de qui la paye, ordonne presque Lena à la pauvre serveuse qui obtempère.

Je me jette sans plus de retenue sur ma part de fruits de mer, et profite de ce gargantuesque, et presque orgasmique apéritif, pour chasser toutes mes pensées sombres.

Oui, en cet instant je ne pense plus à rien, si ce n'est au plaisir que je suis en train de prendre à manger mon plat préféré, dans mon tout nouvel endroit préféré.

La vue ici est à couper le souffle. Le même ciel bleu, la même eau calme, les mêmes bateaux qui tanguent, les mêmes pignottes, ces grands bâtons enfoncés dans le sable pour délimiter les parcs à huîtres, le même sable blanc que sur la plage où nous avons passé l'après-midi. Et pourtant, tout me paraît si différent ! Le regard que j'y pose se veut nouveau et tellement nostalgique. Je ne sais si je dois l'émerveillement de la vision que j'en ai à la légère brise qui se lève maintenant, ou au fait que je partage ce moment avec les meilleures amies qui soient. Mais je saisis rapidement que l'émotion que j'y rattache n'est que l'inévitable retour de ce que j'ai tenté d'éloigner ces dernières heures.

Mon cœur se noie une nouvelle fois au souvenir de Terence Cesare. J'ai essayé de mettre de côté tout ce que le choc de sa vision a provoqué en moi ce matin, mais je crois bien avoir laissé une vanne ou deux ouvertes, et toutes les valves anti-reflux de mon cœur ne suffisent plus à stopper les émotions qui me submergent maintenant.

L'orage que j'ai lu dans son regard a suffi à lui seul à faire s'envoler toutes les certitudes que je croyais solidement ancrées. Je me croyais guérie de lui, de nous, de moi. Et ce regard qu'il a posé sur moi ce matin était celui d'un homme que je ne connais pas. Après toutes ces heures passées jadis à tenter de percer ce que ses yeux me renvoyaient, j'ai découvert pour la première fois en eux une émotion que je ne lui connais pas.

Seigneur ! Je l'aime encore.

Attristée par ce douloureux constat, je n'aspire plus qu'à me retrouver maintenant seule.

Tandis que le rire de mes amies me parvient aussi lointain qu'un rêve, je m'assois au bord de la terrasse, les jambes dans le vide, le regard sur le paysage qui me fait face, et je mets mes écouteurs pour m'isoler, juste le temps d'une chanson. Et alors que je laisse le hasard choisir la mélodie, Amy Winehouse

pleure à mes oreilles que « le mieux pour le connaître est de l'aimer » (*To know him is to love him*), et que s'il n'était pas si aveugle, il verrait à quel point il est signifiant pour elle - *pour moi...*

La boîte de nuit où nous nous rendons fait également office de restaurant, mais notre apéritif à la Cabane 171 s'est éternisé, et nous avons ingurgité suffisamment de fruits de mer pour repeupler les profondeurs de l'océan. Seules les gouttes de pluie, annonçant l'orage en approche, avaient réussi à nous faire quitter cet endroit paradisiaque.

Nous sommes repassées par la villa pour nous préparer, comme si nous allions à notre propre mariage. Du choix de la tenue à la confection du maquillage et de la coiffure, tout nous a pris un temps infini. Pour ma part, je me serais bien contentée d'un bon vieux jogging et d'une nuit anticipée dans mon lit, mais je ne veux pas peiner mes amies, aussi fais-je semblant de me joindre à leur enthousiasme débordant de sortir ce soir.

Elles m'ont offert mon cadeau d'anniversaire : une serviette de plage sur laquelle est cousue une étoffe. Je l'avais repérée au marché et ce n'était pas tombé dans l'œil aveugle de mes amies. Lena m'avait dit que c'était super à la mode dans le coin, et m'avait juré que ça s'appelait une « teucha ». J'avais trouvé ça pour le moins étrange, mais je n'avais pas insisté face au sérieux qu'elle avait mis dans son affirmation.

Toujours est-il que je suis maintenant propriétaire d'une belle « teucha » et que le bout de tissu a suffi à me rendre le sourire.

Il n'est pas loin de minuit lorsque nous pénétrons dans le White Garden. Comme son nom le laisse entendre, l'établissement est blanc du sol au plafond, et un immense bar ovale délimite la salle de restaurant de la piste de danse, déjà assaillie.

Très rapidement, nous passons commande auprès du barman, et j'ai d'un coup

très envie de refaire appel à mes vieux amis-démons : « Alcool et Désinhibition ». Oui, j'ai plus que jamais envie d'échanger mon cerveau et mes tourments contre tout l'alcool et tous les glaçons que le barman voudra bien me servir.

Au bout de peut-être seulement deux verres, associés à la chaleur ambiante et aux puissantes vibrations de la musique qui hurle à mes oreilles, mon corps et mon esprit parviennent enfin à atteindre le lâcher-prise tant espéré. Je danse sans aucune retenue, et seuls les stroboscopes tentent de parasiter mon esprit enfin libéré, en projetant de leurs violents flashes les images de l'homme auquel je ne veux plus penser. Non, je ne veux plus penser à rien. Je veux juste danser et sentir la vie en moi ; une vie simple et faite de danse et de vibrations musicales. Voilà, c'est ça, je veux juste vibrer sous les caresses de la musique et sous aucune autre...

— Méga bombe à neuf heures, brise soudainement Lena ma bulle, de sa voix criarde.

— Quoi ? hurlé-je pour me faire entendre. Je n'ai pas de montre.

— Hein ? Je ne te demande pas l'heure ! Je te dis qu'il y a une méga bombe, un super canon, de la grosse artillerie à ta droite, grosse naze. Il n'arrête pas de te mater, et je suis sûre qu'il a le Pokémon chargé et les grenades prêtes à exploser.

Je me retourne aussitôt, sans aucune discrétion, pour découvrir le « magasin à flingues » à lui tout seul qu'est censé être le mec en question. Et c'est vrai qu'il est pas mal. Il est très grand, *pas aussi grand que...*, il est brun, *pas aussi brun que...*, et il est plutôt balaise, *pas aussi balaise que...*

— Il est pas mal... continué-je de m'égosiller pour que Lena m'entende. Qu'est-ce que t'attends ? Attaque, Lara Croft.

— Non ! Il est à toi, c'est ton anniversaire ! C'est mon cadeau, rit-elle sans arrêter de danser en complet décalage avec la musique.

— Merci, mais j'ai déjà eu mon cadeau. Je te le laisse.

— Putain, Paris ! Lâche-toi un peu, allez. Si tu vas lui parler, je te paye un

autre verre.

— Ah, ben voilà ! Toi, tu sais me parler ! *Lord of war*, j'arrive !

Sans aucune retenue, je me dirige alors droit sur le gars. J'ai soudainement une envie irréprouvable de jouer les dominatrices et de faire du mal à cet homme. Il me regarde avancer, et son sourire s'efface progressivement sous une probable grande timidité. Il baisse les yeux avant de les relever sur le regard de braise que je lui adresse.

— Alors, GTA, c'est toi mon cadeau d'anniversaire ?

— Quoi ? me demande-t-il les yeux plissés.

— Parce que mes copines m'ont déjà offert une « teucha », mais je veux bien un autre cadeau, balbutié-je légèrement.

— Une quoi ? reprend-il cette fois amusé.

— Quoi, Quoi ? T'es un canard ou « quoi » ? Oh ! T'aurais pas un poulet ? Parce que je cherche une patte de poulet pour me la mettre autour du cou. C'est pour faire fuir le Vilain, lui glissé-je à l'oreille, sur la pointe des pieds. Si tu me donnes un poulet, je t'embrasse. Tu veux m'embrasser ?

Je n'ai pas le temps d'obtenir sa réponse qu'il se saisit lui-même de ma bouche et m'embrasse en force, me coinçant de ses bras contre le bar. C'est humide, le goût est dégoûtant, ce qui me fait reprendre d'un coup tous mes esprits. Cela dit, je n'ai guère plus le temps de déprécier ce baiser que je sens que le gars – pas si timide que ça – est comme arraché à cette étreinte forcée.

Le temps que le type bascule sur le côté, sous la violence du geste qui lui a été imposé, mon monde s'effondre brutalement. La musique s'éteint d'un coup, la pièce devient noire et vide, et seule une pâle lumière éclaire l'homme qui se tient devant moi. Terence Cesare est là ; si loin et si proche à la fois, assombrissant de nouveau mon ciel pailleté, faisant éclater toutes les bulles que j'avais tenté de créer. Nous restons peut-être quelques secondes, aussi pétrifiés que ce matin, à nous regarder, à tenter de sonder sans y parvenir ce que chacun renferme en lui.

Mais le type que je viens d'embrasser met une trêve à notre immobilisme, et commence à s'en prendre à Terence, lequel, s'en même me quitter des yeux,

l'attrape par le col du tee-shirt, et le traîne dehors avec une telle rage que le pauvre gars ne parvient pas à en arrêter le mouvement.

— Oh, c'est pas vrai ! Ça ne va pas recommencer !?

Je cours aussitôt dehors pour rattraper Terence et l'empêcher de casser *encore* la figure à un type que je viens *encore* d'allumer. La pluie est maintenant diluvienne, et l'orage en approche se fait bruyamment entendre.

Lorsque je les trouve un peu plus loin à distance de la boîte, Terence tient toujours le gars par le col, et ce dernier, semblant être habité par la même hargne, se prépare à se livrer au combat.

— ARRÊTEZ !!! hurlé-je en arrivant à leur hauteur. Arrêtez, je vous en prie. Terence, lâche-le, et toi... quel que soit ton nom, excuse-moi. Je... j'ai été ridicule, je n'aurais pas dû te laisser m'embrasser.

— Espèce de sale allumeuse, me jette-t-il au visage en se dégageant de la main de Terence.

Le connard bis pénètre dans la boîte, me laissant seule sous la pluie battante avec Terence qui n'a pas perdu une once de colère.

Nous sommes sous ce même réverbère où il m'avait intimée, il y fut un temps, de ne pas l'approcher. Il me regarde, luttant contre les gouttes d'eau qui s'insinuent dans ses yeux. Hors d'haleine, il les ferme, et reprend progressivement un calme qui me surprend et me déstabilise presque. Pour ma part, je suis terrifiée par le tête-à-tête qui se profile. Nous sommes maintenant seuls, livrés aux intempéries des cieux et de nos cœurs. Plus rien ne peut éviter la confrontation.

— C'est vrai ? Ce que tu lui as dit ? brise-t-il à demi-mots le silence qu'était le nôtre.

— Quoi, qu'est-ce qui est vrai ?

— Que tu n'aurais pas dû le laisser t'embrasser.

Il a dit ça sur un ton plein d'espoir que je me refuse de lui accorder. Au bord de la crise de nerfs, je m'approche de lui aussi vite et aussi près qu'il est possible de le faire, et lui crie sans plus y réfléchir toute mon indignation, le son de ma

voix couvrant à peine les grondements de la tempête en approche.

— MAIS BORDEL, en quoi ça te regarde ? Qu'est-ce que ça peut te foutre que j'embrasse un homme ou même cent ? Après tout, ne suis-je pas à tes yeux qu'une putain qu'on utilise, qu'on essaie ? TU M'AS HUMILÉE ! TU M'AS DETRUIE, TERENCE !

Je couvre ma bouche et me détourne de lui, refusant de me laisser aller à un trop plein d'émotions. Je me refuse à lui accorder une seule larme.

— Je suis désolé... lâche-t-il plaintivement, la voix embrumée, avant de rajouter dans un murmure... Je suis tombé amoureux de toi, Selena.

Je me retourne précipitamment pour lui faire face. Le vent violent plaque mes cheveux trempés sur mon visage mouillé, et le tonnerre ne suffit plus à couvrir les battements de mon cœur.

... La pluie glace jusqu'aux os quiconque s'en recouvre, fouettant les visages qui osent la regarder...

— Non. Non ! Je t'interdis de me dire ça, lui ordonné-je droit dans les yeux, tout en secouant la tête plus que de nécessité.

... Tout comme elle, je sais quel sombre nuage est responsable de cette même eau qui a maintenant cessé de couler de mes yeux...

— Je te l'interdis, le menacé-je, le doigt dans sa direction. Tu n'es qu'un salopard. Je te l'interdis, répété-je cette fois, la voix brisée.

Par pitié, que la foudre me terrasse en l'instant. J'ai si mal...

— Non, tu n'as pas le droit de me dire ça, t'as pas le droit...continué-je douloureusement, en me rapprochant de lui. Je te déteste, je te déteste, je te déteste, je te déteste, lui déversé-je tout en lui martelant le torse de faibles coups de poings, sans parvenir à arrêter le flot de larmes qui se mêle maintenant à la pluie. Je te déteste...

Tandis que je m'effondre contre son cœur, Terence me serre dans ses bras, si tendrement, si fermement, « qu'il me donne une nanoseconde le sentiment d'être

aimée en retour » ...

— Je suis désolé, continue-t-il de me souffler. Je suis désolé... Je t'...

Mais alors que je ferme les yeux, lovée au creux de ses bras, et que je ressens l'effet pourtant si apaisant de ses paroles, je ne parviens pas à chasser toute l'horreur de ce qu'il m'a fait subir. Il m'a faite essayer. Il m'a mise dans les bras de son meilleur ami pour abuser de moi. Ils se sont servis de moi. Ils m'ont humiliée... Et ce que j'en ressens ravive alors toute ma haine.

— Comment peux-tu dire que tu es désolé ? Et pire, que tu es amoureux de moi ? lui demandé-je avec force en me dégageant de lui.

Il ne répond rien, et son regard tente une nouvelle fois de parler pour lui. Mais je n'ai a priori jamais su interpréter son regard. Comment pourrais-je y parvenir maintenant, quand je me sens de nouveau si faible et si vulnérable ?

— Alors laisse-moi t'expliquer, je t'en prie... Laisse-moi te dire ce que j'ai vécu. Laisse-moi te montrer ce que tu as fait de moi, tente-t-il.

— Et après quoi ? On fait comme si de rien n'était ? Comme si rien de tout ça ne s'était passé ? On reprend là où on n'a d'ailleurs jamais commencé ? Je deviens l'amnésique de service, et toi tu passes de crapaud à Prince Charmant ?

Je sais qu'il ne peut y avoir d'autre vérité. Et je ne perçois guère plus d'issue à notre histoire.

— Tu sais, Terence, parfois le beau temps ne revient pas après la pluie.

Au son de mes paroles si violentes, il ferme les yeux un temps, avant de les rouvrir. Une fois de plus ce que j'y lis déborde de souffrance et de cette nouvelle émotion que je n'arrivais pas à identifier ce matin. Oui, il m'aime, je le vois maintenant, et son regard dépeint toutes les promesses du monde. Mais le feu par le feu, le mal par le mal...

— Tout ce que je peux te promettre, Terence, c'est un nouveau départ..., soufflé-je en marquant une pause, ... mais seule.

Et je quitte « mon prince valentinois », le laissant seul sous le réverbère, le ciel grondant notre peine, le vent soufflant sur notre histoire, et la pluie effaçant nos souvenirs.

44- Et maintenant ? (Partie 1)

Selena

Est-il possible que je sois aussi connectée à l'univers, au point que le ciel dépeint encore l'humeur qui est la mienne ? Des jours qu'il pleut et que je ne suis qu'une pâle copie du mauvais temps.

Je parviens néanmoins à sourire, lorsque la miss météo de Canal+ annonce le retour des éclaircies dans le sud dès demain. Chouette ! Espérons que le soleil amènera avec lui toute la joie dont j'aimerais déborder. Mais je suis certaine qu'il n'y suffira pas, car je peine à me remettre de ma rencontre avec Terence.

Bon sang, les mots qu'il m'a dits m'ont mise hors de moi, et je ne sais comment j'ai trouvé toute la force et tout le courage de l'affronter. Des mots que j'ai tellement espéré entendre, fut un temps, mais qui à ce jour n'ont plus aucun sens. De ses excuses je n'ai que faire ; elles sont même un affront à ce que j'ai enduré pour lui. Et de ses « Je t'aime », exprimés à mi-mots, je me ris presque ; ils sont une insulte à ce qu'il m'a fait.

Je me sais convaincue par l'ineptie de toute cette mascarade, et par la vérité de ce que j'ai pu lui dire. Il n'y a pas plus d'avenir pour notre histoire qu'il n'y a de pardon à accorder.

Alors pourquoi ne puis-je ressentir autre chose que de la peine et de la colère mêlée ? Pourquoi faut-il encore que j'accorde autant d'importance à cette abomination et à son maître ? Pourquoi ne parviens-je pas à faire abstraction de ce qu'il m'a dit, quand je jure n'en avoir discerné que mensonge et ignominie ? Son regard. Ses yeux m'ont faite prisonnière des sentiments qu'ils renvoyaient. J'y ai lu ce que j'ai tant espéré y voir autrefois. Eux seuls ont rendu crédibles les mots qu'il a osé prononcer. Et pourtant... Il m'est impossible de ne pas me débattre devant tant de contradictions.

Oui, je me bats contre des mots que j'ai si souvent rêvé d'entendre, et contre des sentiments que je ne peux m'empêcher d'éprouver. Il m'aime, mais je ne peux pas l'aimer. Et il n'y a pas plus de sens dans ce qu'il m'a dit que dans les doutes que j'ai encore. Rien de tout ça n'est rationnel.

Les seules vérités qui soient sont qu'aucun homme qui se dit aimant ne peut traiter quelqu'un comme il l'a fait, que je me dois de l'oublier une bonne fois pour toute, et prendre le nouveau départ que j'ai clamé si fort.

Seigneur ! J'aurais mieux fait d'accompagner mon père et mes sœurs en Auvergne. Ma tante et mon oncle y vivent, et nous leur rendons visite chaque année à la même période pour y célébrer en grande pompe leur anniversaire de mariage. Mais je n'avais cette année aucune envie d'affronter le caractère épouvantable de la sœur de ma mère, et m'entendre dire à quel point je lui ressemble, surtout pour mon côté « perché » et sensible. Sauf qu'à ce jour, je me demande s'il n'est pas plus confortable de braver les médisances de ma tante que les états d'âmes qui me hantent encore.

À bien y réfléchir, je crois que je préfère me morfondre. Vous ne connaissez pas la grosse tante Viviane...

Une notification m'annonçant que j'ai reçu un texto m'arrache avec soulagement à la vision familiale que j'ai du Grinch.

Pa : Bonsoir, ma chérie. As-tu reçu ma carte ? Bises. Papa.

Merde ! Quelle carte ? Je ne suis pas allée au courrier depuis des jours. Plutôt que de lui offrir un énorme mensonge, ou une vérité bien plus accablante qui lui laisserait entendre que je n'ai pas le moral, je me décide à descendre de ce pas récupérer ladite carte.

Mon dieu ! La boîte aux lettres est envahie, et il me faut trier les publicités en masse pour y récupérer la carte postale. Une lettre attire mon attention, car seul mon prénom est écrit sur l'enveloppe, mais je décide de la mettre de côté le temps de lire la carte de mon père.

Tandis que je remonte les escaliers, je reste amusée face à l'humour sarcastique de ce dernier. La carte postale représente une énorme vache blonde qui sort une grosse langue répugnante. Le texte écrit au dos est le suivant :

Ma chérie,

Ici tout va bien. Le séjour est à la hauteur de nos attentes. Ta tante remplit tes silences de sa « douce langue », et comble le vide de ton absence de sa si « mince présence ». Tes sœurs se joignent à moi pour t'embrasser, ainsi que Viviane qui te « meugle » ses meilleures pensées.

Papa.

Je ris, mais me demande une nouvelle fois pourquoi mon père continue de s'imposer cette torture en allant voir une belle-sœur si odieuse ! Il dit le supporter par la présence plus sympathique de mon oncle.

Je m'empresse de répondre au texto de mon père.

Moi : Mon papa, j'ai bien reçu ta carte et n'allons pas faire tout un FOIN de mon absence. Et j'ai même envie de dire : tant PIS si je ne suis pas là, même si c'est VACHEMENT dur de ne pas vous voir. J'espère qu'elle vous TRAITE bien. ALAIT, embrasse tout le monde. Selena.

Voilà un champ lexical qui a suffi à me rendre le sourire ! *La vache !*

Requinquée par nos échanges champêtres, je me saisis de la lettre que j'ai mise de côté et tente d'en deviner l'expéditeur, car je ne reconnais pas l'écriture qui a tracé mon prénom. Je me demande bien ce qu'elle peut renfermer au point de ne pas avoir été envoyée par la poste. Probablement une nouvelle blague de Lena. L'hiver dernier, elle m'avait adressé une lettre anonyme, enfin... si je puis dire. Parce que la menace, que formaient les lettres découpées dans les magazines, ne pouvait que provenir d'elle : « PaRis ON sAit OÙ tu HAbiTeS ARrETe les BoNNEs nOtEs oU ON tE TUE » ...

Je m'active avec amusement à ouvrir la lettre pour découvrir la dernière blague douteuse de mon amie. Mais je perds vite mon sourire, quand je lis au bas

des trois pages manuscrites le prénom signé à l'encre noire... Et c'est le ventre et la gorge serrés comme jamais que je mets à lire la lettre qu'il m'a déposée.

Selena,

Je n'ai ni l'arrogance ni la stupidité de te dire que je t'écris cette lettre pour que tu me reviennes. M'as-tu d'ailleurs jamais appartenu ?

J'ai entendu tes propres mots sous cet orage, et je sais maintenant toute la véracité qu'ils revêtent.

Si je couche les miens sur ce papier aujourd'hui, ce n'est pas non plus pour te demander de me pardonner. Je ne le mérite pas, pas plus que je ne mérite ce sentiment d'amour que tu m'as exprimé dans ta lettre. Un amour que mon abjection a réussi à te faire rimer avec souffrance.

L'amour. Je ne le connais pas. J'ai bien connu celui d'une mère, mais sa mort a emporté avec elle celui que mon père aurait dû me donner et continuer de m'enseigner. Je ne leur rejette pas la faute, mais je crois qu'ils ont ainsi brisé mes propres capacités à l'exercer. J'ai bien tenté de m'en approcher, j'ai voulu moi aussi aimer, et j'ai cru que j'y parvenais en épousant Sam. Mais je dois me rendre à l'évidence, ce n'était qu'un leurre. Je n'ai pas aimé ; pas plus elle que quiconque.

J'en ai maintenant la certitude ; non pas face à l'horreur de ce que laissent entendre mes déboires et mes travers nocturnes, mais face à ce que je me suis soudainement mis à ressentir à tes côtés.

J'ai bien tenté de me convaincre que je succombais uniquement à mes pulsions, me délestant à chacune de nos rencontres de ma souffrance, et y puisant les plaisirs attendus. Et ce fut le cas. J'ai joui sous les plaisirs de nos ébats, et tu as pris en toi, à tes dépens, tout ce qu'il y a de plus douloureux et de plus sombre en moi. Mais je n'ai compris que bien trop tard que tu y avais semé à la place quelque chose d'autre que je n'arrivais pas à nommer ni même à définir. Un quelque chose qui a annihilé mes certitudes, remis en question la gouvernance de mon corps, engendré le doute de ma raison, et fait émerger ce que je croyais impossible.

Tu ne devais être qu'un jeu, un parmi tant d'autres, un avec lequel j'aurais dû

m'amuser, sans états d'âmes. Et Si mon orgueil ne m'avait pas une nouvelle fois dominé face à mes doutes, j'aurais dû mettre un terme à tout ça. Mais je n'ai pas écouté ma raison, pas plus que je n'ai écouté William qui me conjurait de tout arrêter. Je ne l'ai pas arrêté non plus.

C'est bien là, la pire des choses que j'ai pu commettre. Dans mon besoin de dominer, je l'ai contraint par la menace à s'exécuter, alors qu'il ne cessait de me supplier de mettre fin à cette diablerie. Et je l'ai mis sur ton chemin...

J'étais bien trop fier, bien trop convaincu par ma supériorité et bien trop gouverné par ma monstruosité.

Et il a fallu qu'il tombe amoureux de toi. Oui, il a lui-même succombé, dérogeant pour la première fois à notre habituelle conduite. Et c'est lorsque j'ai senti l'impact que son aveu avait sur moi que j'ai compris que je souffrais moi-même de quelque chose d'autre. J'étais jaloux. Jaloux qu'il te touche, jaloux que tu puisses lui appartenir.

Je l'ai détesté, maudit, haï, et bien que j'aie tenté de tout stopper, je n'ai pas eu la force ni le courage de vous épargner.

Je t'ai toi aussi haïe, parce que tu me renvoyais à ce qu'il y avait de pire en moi, parce que tu me torturais en déclenchant chez moi cette colère fratricide envers William ; et pire que tout, parce que tu venais d'éveiller en moi ce nouveau sentiment, celui de la culpabilité.

Pour la première fois de ma vie, j'ai ressenti envers ce que je vivais et infligeais des sentiments contradictoires. Mais mon obsession pour toi était telle que j'étais d'avantage rongé à l'idée de ne pas te posséder.

Et puis j'ai vu ton regard ce soir-là sous le réverbère du restaurant. J'ai vu que quelque chose avait changé en toi. Tu ne me regardais plus avec cette haine et cette peur que seules je méritais de recevoir. J'ai vu naître en toi ces prémices de sentiments irrationnels. Le mal était déjà fait.

Je t'ai alors fait-venir au Manoir. Je voulais te montrer qui j'étais, mais aussi qui était William. Je voulais que tu fuies loin de moi, et je refusais qu'il t'ait lui. Il était tout aussi coupable.

Dégoût et répugnance, voilà ce que je voulais que tu ressenties envers nous, à

l'image de ce que le Manoir aurait dû t'inspirer. Mais il n'en a rien été. Au lendemain, ton regard n'avait pas changé, et le mien s'était éveillé face au trouble qu'il avait lu dans le tien. Il n'a alors cessé de croître devant ce que je pensais être tes faiblesses.

Ta candeur, ta maladresse étaient en fait tes forces. Toute la retenue, dont l'alcool t'avait privée le soir où je t'ai emmenée chez moi, t'a rendue plus attirante et plus belle encore. Et jamais je n'ai eu plus envie de t'embrasser que ce soir-là.

Tu es parvenue à me donner toute la vitalité, tous les plaisirs dont je me croyais privé. Puis je t'ai prise... Tu m'as offert ton corps et bien plus encore.

Tu me faisais du bien et je te faisais du mal.

Tu me donnais et je gardais tout, sans rien partager.

J'étais certain de connaître les plaisirs du corps, mais je n'avais pas idée de combien les sentiments qui m'avaient envahi pouvaient les décupler.

Je ne sais toujours pas si je connais l'amour tel qu'il est écrit, conté, chanté ou peint, et je ne sais pas si j'ai chuté, perdu le pouvoir, capitulé, ni même ce que je suis devenu, mais ce que je sais, c'est qu'il y a un avant et un après toi.

Tu m'as demandé de laisser tes mots résonner dans le silence, mais je n'en ai rien fait. Alors la seule chose pour laquelle je te demanderai de me pardonner est de ne pas avoir respecté ce silence.

Je n'aurais pas dû t'approcher l'autre soir, et encore moins te pleurer ce que je ressens pour toi. Je ne mérite même pas que tu me lises, et crois-moi lorsque je te dis que je ne demande pas ton pardon.

La seule raison pour laquelle je t'écris cette lettre est pour te dire que rien de tout ça n'est de ta faute. Et tout connard et arrogant que je dois encore te paraître, je veux que tu ôtes en toi toute forme de culpabilité et de responsabilité dans ce que je t'ai fait.

Ne sois pas en colère et ne me hais pas non plus. Ça, je le fais pour nous deux.

Je n'ai jamais cessé d'être en colère et je le suis toujours.

Je n'ai jamais cessé de me haïr et je le ferai toujours.

Je veux qu'à cet instant, tu te délestes de tout sentiment à mon égard, surtout des pires, et que tu redeviennes celle que tu étais avant ; cette magnifique jeune femme insouciante qui percute ceux qui sont sur son chemin.

Terence.

OH - MON – DIEU.

Les mots que je viens de lire se mélangent aux souvenirs enfouis et aux cris que mon cœur et mon âme me hurlent. Je reste pétrifiée face au chaos qui se joue en moi. Mes larmes se lient à l'encre de la lettre, et mes doigts tremblants serrent avec douleur les pages maintenant froissées.

Je reste ainsi peut-être une minute ou une heure, ne parvenant pas à raccrocher ma conscience au temps qui n'a sûrement pas cessé sa course. Et pourtant, j'ai une nouvelle fois l'impression que pour moi, il vient de s'arrêter.

Je n'ai plus aucune connexion neurologique autre que celles qui permettent à mon cœur de battre et à mes poumons de respirer. Et aucune pensée, aucun sentiment, ne viennent couvrir ce que je viens de lire. Alors sans explication sensée ou insensée à ce que je m'apprête à faire, je me lève d'un bond et me saisis de mes clés de voiture.

Les seules capacités que ma conscience est en mesure d'engendrer sont celles qui me permettent de le retrouver.

Je dévale mes escaliers, me précipite dans ma voiture, et la fais démarrer.

Je ne sais pas si les feux étaient verts ou bien rouges, si la route était saturée ou bien libre d'accès, si j'ai mis des chaussures, ou même fermé ma porte, mais je suis maintenant devant le seul endroit où je pourrais le trouver ce soir, un jeudi soir.

La foule que je traverse je ne la vois pas, et la musique tambourinant, je ne l'entends pas.

Mais lorsque arrivée au carré, je prends conscience qu'il n'y est pas, mon corps reprend d'un coup ses fonctions, et je retrouve toute la douleur d'antan que m'infligeaient ses absences.

— Selena ? Mais qu'est-ce que tu fais là ? Hé ! Qu'est-ce qui se passe, ma grande ?

Simon s'approche le regard inquiet, et prend mon visage inondé par les larmes entre ses mains, tandis que je tiens encore fermement la lettre entre les miennes.

— Où est-il ?

— Il n'est pas là, secoue-t-il délicatement la tête en essuyant mes joues.

— Où est-il ? pleuré-je un peu plus fort.

— Il... il est parti, il y a quelques jours, Selena.

— Où ça ? Où est-ce qu'il est parti ? Il faut que je le voie. Maintenant.

— Ma puce, ça ne va pas être possible. Il est parti dans la maison de son grand-père à côté de Gourette.

— Où exactement ? haussé-je le ton.

— Aux Eaux Bonnes, mais c'est à trois heures de route au moins, et tu ne peux pas y...

Je ne lui laisse pas plus de temps pour tenter de me convaincre de ne pas y aller. Quand bien même Terence aurait été à l'autre bout du monde, j'y serais allée. Je n'ai dès lors qu'une certitude, il faut que je le voie. Maintenant. Ou dans les heures à venir.

Je ne prends pas le temps de faire une valise ou même de m'interroger sur l'élégance de ma tenue. Je ne me soucie pas de savoir si j'ai faim ou soif, si ma voiture supportera le trajet que je vais lui imposer, ni même si je suis sûre de l'itinéraire que je dois emprunter. Et je ne sais même pas si je parviendrai à le trouver, n'ayant pour seule adresse que le nom d'un village qui m'est parfaitement inconnu.

Je pars donc sur le champ. J'emprunte cette longue route, sans plus m'imposer de peurs que celle qui m'apparaît comme étant la seule intolérable : Et si je ne le trouve pas !

Je ne suis ni en mesure d'appréhender de me retrouver face à lui, ni en mesure de me demander ce que je vais lui dire. Les seules pensées qui me traversent, durant le long trajet qui me mène à lui, sont celles qu'il a couchées sur le papier.

Je repasse en boucle ses phrases et y mets maintenant le sens attaché aux attitudes qu'il a eu à mon égard. Je parviens à relier les épisodes de mon histoire et à en comprendre certaines parties, hier encore obscures. Je perçois dans la tragédie les raisons qui ont poussé au drame. Et sans y déceler pour autant de tangibles raisonnements, j'accepte en cet instant l'inacceptable.

Je sais que la route sera longue, et je ne sais même pas vers quels autres chemins elle me conduira. Je ne sais pas ce qui m'attend ni ce que j'y trouverai, mais je me laisse emporter par l'impulsivité de mes sentiments, et à cet instant, ils ne m'ont jamais paru aussi réels et aussi fiables.

Lorsque j'arrive, quelques trois heures plus tard, aux portes des Eaux Bonnes, je trouve un village microscopique endormi. Je fais le tour de la grande place centrale, mais dois me rendre à l'évidence, il n'y a pas âme qui vit. Je gare ma voiture devant un vieil immeuble délabré, dont les lettres effacées renseignent qu'il a autrefois été un hôtel pour Princes.

Consciente qu'il m'est impossible de sonner à toutes les portes des habitations pour y trouver Terence, je prends le parti d'attendre que le jour se lève pour le retrouver.

La nuit est longue et glaciale. Je n'ai pris ni veste ni manteau, et le fin legging, qui me recouvre, peine à me tenir chaud. J'attends que les lumières naissent derrière les fenêtres, mais le jour se levant, je comprends avec stupeur que la plupart des immeubles sont vides, abandonnés, délaissés pour une saison, ou pour toujours.

Je me rends au seul magasin que compte le village ; une petite épicerie dont le nom me fait sourire : « Marché de l'Impératrice ». Nous sommes donc sur les Terres de mon Imperator ! Mais le magasin est fermé pour la journée. Je ne me laisse pas anéantir pour autant. Je n'ai pas fait tout ce chemin pour rien, et quelqu'un finira bien par passer ici, quand bien même je devrai attendre une saison entière.

Peut-être deux heures après, je suis exaucée. Tandis que j'attends assise sur un banc de la place à tenter de me réchauffer, en me frottant les bras, tout en

m'émerveillant du paysage que m'offre la vue sur la montagne, je vois sur le trottoir d'en face un homme qui s'apprête à monter sur son vélo de course.

— Attendez ! lui hurlé-je dessus tout en lui courant après.

Mes fesses endolories me font un mal de chien sous le réveil brutal que je leur ai imposé, mais je n'arrête pas pour autant ma course, de peur que le cycliste m'échappe.

— Bonjour. Je peux vous aider ? me demande-t-il très chaleureusement.

— Oh oui ! Je cherche la maison de Monsieur Cesare. Terence Cesare. J'espérais que vous le connaissiez et pourriez m'indiquer où la trouver.

Le type secoue la tête et fait une moue qui ne laisse rien entendre qui puisse me satisfaire.

— Cesare... Non. Ça ne me dit rien du tout. Vous savez, il y a pas mal de touristes qui viennent ici ou de nouveaux propriétaires et...

— Il n'est pas nouveau, m'empressé-je de le couper. C'est la maison de son grand-père, je crois.

— Moi, j'en suis un. Enfin, je veux dire un nouveau propriétaire, pas un grand-père. Par contre, il y a peut-être quelqu'un qui pourra vous aider. Il y a un vieux bonhomme qui tient une boutique en redescendant. Lui, c'est vraiment un local, et vous savez, dans ce genre de village tous les anciens se connaissent, alors...

— Où est sa boutique ? C'est où plus bas ? C... comment s'appelle son magasin ?

— Eh bien, on dirait que c'est super important pour vous ! Vous redescendez vers Laruns sur plusieurs kilomètres et... Laissez tomber, je vais vous y conduire. Vous n'avez qu'à me suivre en voiture. Je vous ferai signe quand vous y serez.

— Oh merci ! lui crié-je presque en ne pouvant m'empêcher de lui baiser la joue.

Je me précipite dans ma voiture et rejoins mon bon samaritain qui enfourche son vélo et ouvre la route. Je suis saisie par la vitesse à laquelle il pédale, quand bien même nous descendons la montagne. Les virages sont tellement nombreux

et serrés que je crains que le type ne fasse un méchant tout droit dans la roche. Mais non, il maîtrise son engin, et quelques cinq minutes plus tard, il me fait signe que la fameuse boutique que je cherche se trouve sur ma droite. Je le remercie d'un vif geste de la main en garant ma voiture.

Le magasin est ouvert, si j'en juge par la lumière qui transperce la porte vitrée. Je la pousse et fais sonner par ce geste une petite clochette. J'attends à peine quelques secondes la venue du propriétaire, mais elles sont suffisamment longues pour m'indiquer que je me trouve dans une fromagerie. L'odeur qui se dégage de la boutique est significative et affreusement forte pour une heure aussi matinale.

— Bonjour. C'est pour quoi ?

Un vieil homme au regard aussi noir qu'aimable fait son apparition, et je ne peux m'empêcher de me demander si cette Terre met au monde tous les *Imperatores Dictatores* de la planète...

— Bonjour. Veuillez m'excuser. Je cherche la maison de Monsieur Cesare, et je me demandais si vous pouviez me l'indiquer, parce que je crois que c'est une vieille famille d'ici et...

— Connais pas. Comment ça se fait que vous voulez le voir et que vous savez pas où il habite ? Qu'est-ce que vous lui voulez à ce Terence ché-pas-quoi ?

— Attendez ! Je ne vous ai jamais dit qu'il s'appelait Terence... Oh s'il vous plaît, c'est important, je dois absolument le voir !

— Mmm. Faites pas la maligne, grogna-t-il. Qu'est-ce qui vous fait dire qu'il a envie d'être dérangé, lui ? Et puis vous êtes qui d'abord ?

En d'autres circonstances, j'aurais fini par envoyer bouler « Connard Senior », mais j'ai bien trop besoin de lui. Aussi je ravale mon agacement, et lui offre ce qu'il attend. Je me présente.

— Je m'appelle Selena et je...

— Ah... Je vois, dit-il sombrement, un rictus naissant au coin de sa bouche.

Bon sang ! Pour sûr qu'ils se connaissent tous les deux. C'est peut-être même lui le grand-père, bien que je ne leur trouve aucun trait en commun, mis à part le

faciès de serial killer...

— Vous montez jusqu'aux Eaux Bonnes. Vous allez faire le tour de la grande place et prendre la direction de Gourette, et vous prendrez le premier chemin sur votre gauche, de suite après avoir quitté la place. Vous prenez ce petit chemin, et la maison du drôle est tout au bout. Vous ne pouvez pas la louper. C'est une grande maison avec une sorte de tour.

Son ton a changé, mais son regard se fait plus pressant. Mais je n'ai pas peur de lui. Oh non ! Les bougres dans son genre, j'en ai déjà approchés... Et il me suffit de penser à Terence pour me rappeler les raisons de ma présence ici.

Je remercie vivement le « gentil » fromager et monte en voiture. Je suis bien les indications du vieil acariâtre, et dix minutes plus tard, je suis devant la maison de Terence.

Je ne prends pas la peine de regarder dans le rétroviseur mon reflet, que je sais être épouvantable, ni même le temps de me recoiffer. Je reste devant la grosse porte en bois quelques secondes, et d'une main je frappe le heurtoir, tandis que de l'autre je tiens fermement la lettre que je n'ai jamais lâchée.

Et quand le temps est venu, il ouvre la porte...

45- Et maintenant ? (Partie 2)

Terence

« Yves Godard, médecin, embarque à bord d'un voilier au large de Saint Malo avec ses deux enfants, pour ne jamais revenir. Plusieurs jours après, des traces de sang de son épouse Marie-France sont retrouvées au domicile. C'est ainsi que débute l'affaire Godard... »

« Et vous voyez qu'avec ce gel, vous allez pouvoir vous offrir une nouvelle garde-robe (...) Avec ce gel, j'ai ressenti une légèreté. Et inconsciemment, ça m'a permis de ressentir un dynamisme, une énergie... »

« Good morning USA, I got a feeling that it's gonna be a wonderful day ! The sun in the sky has a smile in his face and it's shining to salute the american race... »

« Amour, gloire et beauté, talala pampam, palam palam. Des mots qui font rêver... »

— Mon cul oui ! Conneries !

Je finis de zapper et éteins avec empressement cette putain de télé. Un médecin qui a buté toute sa famille avant de disparaître, une connasse qui est une nouvelle femme parce qu'elle se fout du gel sur son gros cul, un dessin animé qui malgré son humour ne réussit pas à me faire sourire, un soap à la con, où les mecs ont les mêmes brushings que leurs nanas... C'est trop pour moi !

Je suis venu ici, espérant y retrouver le même calme et les mêmes effets bénéfiques que la fois précédente, mais je dois me rendre à l'évidence, il n'en est rien. Tout ce que j'ai réussi à faire, c'est à me couper du monde, et en ça, c'est une bonne chose. Mais il faut dire ce qui est : Je me fais chier.

Cela fait des jours que je joue aux ermites, sans autres activités que celles de regarder la télé ou de dormir, quand j'y parviens. Jean-Pierre a, comme d'habitude, voulu me faire crapahuter, mais je n'ai eu aucune envie de me relancer dans sa thérapie des montagnes, à écouter ses confidences moralisatrices et à exposer les miennes, dégoulinantes de niaiseries.

À bien y réfléchir, je ne sais si en venant ici je m'impose un break salvateur ou un séjour punitif. Sûrement un peu des deux. En fait, je me morfonds autant que je me flagelle. Et là encore, je ne sais pas si je fais rêver ou pitié.

Bon sang, c'est donc ça la bipolarité ! Un voyage entre « Bien fait pour ta gueule » et « Pauvre gars ». Un voyage durant lequel j'ai plus de temps qu'il n'en faut pour admirer le paysage de ma glorieuse décadence.

À la clé de cette extrapolation, je n'arrive même pas à être honnête envers moi-même. Des jours après lui avoir laissé cette lettre, je ne suis plus aussi certain de mes intentions. Je les ai voulues pour une fois bienfaisantes et désintéressées, et je jure y avoir cru quand je l'ai écrite. Mais force est d'admettre, à ce jour, que j'y avais glissé un infime espoir, celui improbable qu'elle y réponde et m'absolve de mes immondes péchés. Sauf que le silence qui est le sien depuis les plus longs jours de mon existence me fait comprendre que cette fois, la bataille est perdue.

J'ai bel et bien chuté. Je suis bien tombé, et encore plus bas que je ne l'aurais cru, mais uniquement par ma faute, et certainement pas de façon accidentelle. Et à cet instant, je me maudis davantage d'oser m'en plaindre. Je chiale sur mon histoire comme si j'en étais la victime, alors que j'ai la totale propriété de sa création et de son aboutissement.

Il faut que je passe à autre chose. S'il me reste encore un minimum d'honneur, il est temps que je prenne mes responsabilités. Je suis le plus gros fils de pute que la Terre ait jamais porté, et je viens d'en payer les conséquences. J'ai perdu. J'ai tout perdu. Et ce n'est que le juste prix à payer.

Alors même si je m'avoue aujourd'hui que j'ai gardé ce stupide espoir qu'elle me pardonne, je jure que je respecte sa décision de ne rien en faire, et je jure que

je souhaite qu'elle se déleste de ce que je lui ai fait. Moi seul doit supporter les conséquences de mes actes. Et autant avec elle à jamais je me tairai, autant avec William il me faut parler. Je me dois d'assumer avec lui aussi toute la responsabilité de ma dépravation. Quand bien même il y répondra probablement à grands coups de poings dans la gueule, je les accepterai.

C'est ainsi que je prends la décision de partir d'ici et d'affronter ce que je pense être mon devoir : m'excuser – une nouvelle fois, sans en avoir le droit – pour ce que j'ai fait.

Armé de cette certitude, je me détache du vieux fauteuil de mon grand-père et me dirige vers l'escalier pour faire mon sac. Il ne me faut que quelques minutes à peine pour regrouper les trois fringues et demie que j'ai amenées. Je laisse la baraque en l'état, prévoyant de demander à Jean-Pierre d'y mettre de l'ordre après mon imminent départ.

Tandis que je m'apprête à sortir, le heurtoir en bronze cogne lourdement sur la porte en chêne. Je me demande ce qui retient Jean-Pierre d'entrer, quand il sait que je ne la ferme jamais à clé. Prêt à l'engueuler, je me saisis de la poignée et la descends.

J'ouvre la porte...

Selena

Et quand le temps est venu, il ouvre la porte...

Seulement là, uniquement à ce moment-là, maintenant qu'il est en face de moi, je me demande ce qui peut sortir de ma bouche.

Je reste pétrifiée et atrocement peinée par la vision que j'ai de lui. Il arbore un visage défait, dont la barbe de plusieurs jours ne parvient pas à camoufler les cicatrices qu'il s'est encore infligées. Ses yeux se veulent surpris par l'irréalité de ma présence ici, mais ils ne peuvent se défaire de son éternelle souffrance. Il porte un bas de jogging noir difforme et un tee-shirt gris anthracite sans tenue,

mais je vous jure qu'il m'apparaît plus beau que jamais. À ses pieds gît un sac encore ouvert.

— Tu partais ? lui demandé-je sans plus prêter de bon sens à ma question qu'à ma présence ici.

Il acquiesce d'un geste à peine perceptible, sans détacher son regard du mien, ni sa main de la poignée de porte. La mienne serre toujours avec la même vigueur la lettre maintenant abîmée. La portant à mon cœur, elle l'emplit à nouveau de tous les mots que Terence y a écrits, et avec eux se grave maintenant la seule certitude que j'ai :

— Tu m'aimes.

Je ne peux m'empêcher de pleurer en affirmant la seule chose au monde à laquelle je crois en cet instant. Aucune personne ni aucun dieu détenteur de clairvoyance, ou de soi-disant bon sens, ne pourrait me détourner de ce qui pour moi est une évidence. Et qu'importe les vices dont il a usé et les atrocités qu'il m'a infligées, je l'aime aussi.

À présent convaincue par cette évidence et aussi certaine qu'après la pluie vient le beau temps, je me précipite sur lui, au moment où il en fait de même.

Il n'y a ni lion ni agneau, pas plus qu'il n'y a de prédateur et de proie. Face à ce moment solennel, nous nous délestons de notre passé, et par l'impact de nos bouches nous créons notre présent.

Nos lèvres se heurtent violemment, et de ce choc ne me reviennent en mémoire que les sensations merveilleuses que ce contact provoquait autrefois. Si une échelle devait exister sur les ressentis que qu'éveillent en moi ce baiser, alors je dirais qu'elle ne suffirait pas à évaluer son intensité.

Terence encercle fermement mon visage de ses puissantes et si habiles mains, sans jamais briser le contact de mes lèvres, et je me laisse entraîner dans une maison que je ne vois pas. Tous mes sens sont à nouveau consacrés à cet homme, et la sensation que j'éprouve au partage des siens me transporte au-delà de tout lieu et de tout temps.

Je nous sais gravir un escalier et tomber sur ce qui doit être un lit. Je crois

percevoir l'envolée de vêtements dont je me sens libérée. Mais quand nos corps se mélangent, je vois alors la seule chose au monde qui n'a besoin ni des yeux ni d'aucun autre organe pour exister. L'amour.

Il est là, aussi réel que partagé. Dieu sait que j'ai toujours pris du plaisir sous les caresses de mon amant, mais jamais autant que maintenant, lorsque je sais, je sens, j'ai la certitude, que Terence vit la même chose.

La férocité avec laquelle nous nous unissons peine à calmer l'envie que nous avons l'un de l'autre. Il y a toujours le même empressement qu'autrefois, la même brutalité, la même douleur... Pourtant, les caresses, les baisers qu'il me donne n'ont jamais été plus doux, plus profonds, et plus apaisants qu'à cet instant.

J'accueille sa bouche et sa langue sur ma peau, avec gourmandise et délectation, et au son de ses grognements, je sais que lui-même accueille mes gémissements avec enivrement. Mon souffle, léger et aigu, le sien, si lourd et si sombre. Oui, la mélodie de nos plaintes jouissives exalte la vigueur que nous mettons dans ces retrouvailles.

Je souffre de ne pouvoir me remplir davantage de son être, quand à chaque pénétration, la limite de notre anatomie nous prive de ne former réellement qu'un. Je voudrais tant former cette improbable unicité que j'enfonce solidement mes ongles dans la chair de son dos, le rapprochant toujours plus près de moi. Comme pour répondre aux traces que je suis en train de laisser sur sa peau, Terence marque la mienne, en mordant la base de mon cou. Il enfonce ses dents, suce, aspire ma blanche peau, qui demain sera violette. Et comme pour répondre à la domination de son corps sur le mien, je le fais d'un coup basculer sur le côté et le chevauche aussitôt. Nous ne bougeons plus. Je sonde son regard à la recherche d'une colère, d'un égo dominateur, mais je n'en trouve pas la moindre teinte. Il me laisse faire. Il m'autorise à prendre le contrôle et m'accorde enfin d'avoir le dessus sur lui. Il se soumet pleinement à moi...

Je le capture alors au plus profond de ma chaleur, dans un geste consciemment ralenti. Et lorsque je sens son membre buter contre mon fond, mes hanches

dansent aussitôt, d'un mouvement empressé. Un mouvement qui dépeint l'excitation que mon corps ressent, mais avant tout, celle qui traverse mon âme face à cette emprise égalitaire. Nous ne fermons à aucun moment nos yeux, mais lorsque je vois dans les siens le trouble et la perte de tout contrôle, je ferme enfin les miens sur ce que je sais avoir gagné. Je suis alors envahie par des soubresauts significatifs, et ma conscience s'égaré un temps dans les contrées lointaines de la jouissance. Plus que des cris arrachés par l'orgasme, ce sont dès lors des larmes de bonheur qui s'écoulent.

Mes forces me lâchent, et je m'écroule sur Terence. Nous restons étendus là, silencieux, mais encore enlacés et liés comme si cet ébat ne s'était jamais arrêté.

— Selena ? souffle-t-il mon prénom, alors que je frémis sous l'impact de sa voix que je n'avais pas encore entendue.

Blottie au creux de ses bras, je presse davantage ma tête contre son torse et ferme les yeux, attendant de nouvelles paroles, tandis que je sens son cœur accélérer plus encore son rythme déjà élevé.

— Selena, si j'avais su qu'un jour tu serais dans ma vie, jamais, je... Jamais, je n'aurais fait tout ce que j'ai fait. Tout ce que je *t'ai* fait. J'aimerais laisser le passé derrière, ou même y revenir pour te rendre l'innocence que tu m'as donnée. Mais je ne peux pas. Je suis désolé.

Je ferme avec force mes paupières, pourtant déjà closes, afin de chasser les horribles images qui veulent s'immiscer. Et après une brève pause, Terence reprend.

— Je ne suis pas le genre d'homme qui tiendra tes cheveux quand tu vomiras, ni celui qui s'extasiera devant Ryan Gosling que je trouve laid comme un cul, ni même celui qui te fera une playlist pour tes règles, et je ne retiens aucune date d'anniversaire. Mais tout ce que je peux te promettre... c'est un nouveau départ.

Oh bordel ! Mon cœur va lâcher... Cette fois c'est pour de bon ; et pas parce qu'il le piétine, le brûle ou l'asphyxie par ses silences et ses actions passées, mais parce qu'il me dit des mots qui vont au-delà de ce que j'aurais voulu entendre. Il nous envisage. Oui, il nous projette dans une relation, dans un avenir dans lequel

il expose ses faiblesses. Et en cet instant, je vous jure qu'un mec capable de citer *Sex friends*, ou de parler de l'acteur qui joue dans mon film préféré *N'oublie jamais*, est l'homme de ma vie !

« Tout ce que je peux te promettre... c'est un nouveau départ » Oh. Mon. Dieu.

Je me redresse sur mes coudes et scrute amoureusement les yeux et la bouche de l'homme allongé sous moi. Terence balade sensuellement ses doigts sur mon dos, et je peine à me concentrer sur ce que je m'apprête à lui répondre.

— Terence. Je sais qui tu es, et de quoi tu es fait, et je n'attends pas autre chose de toi que ce que tu es en mesure de me donner.

— Après tout ce que je t'ai...

— Chut. S'il te plaît. Pas maintenant. Pas maintenant.

Et je retire le doigt que j'ai posé sur ses lèvres, pour recouvrir sa bouche de la mienne.

Ce matin je ne veux rien entendre d'autre que les paroles qu'il m'a dites. Voilà que l'homme, qui n'a pourtant jamais su me parler, se mettait à écrire et à prononcer des paroles qui allaient au-delà de mes espérances.

J'ai bien conscience qu'il faudra pourtant le faire ; parler et dire, expliquer et argumenter, mais pas ce matin, pas maintenant. Pour l'heure, je veux juste profiter de cette si douce pause dans ce combat qui fut si violent, et profiter de cette béatitude que nous offrent ces retrouvailles. Demain est un autre jour...

46- La plainte de deux cœurs

Terence

Des heures qu'elle est dans mes bras et dort. Des heures que je n'ose pas bouger. Pourtant, ma tête n'a peut-être jamais été autant agitée.

Elle est venue. Je ne sais même pas comment elle m'a retrouvé, mais elle est là, dans mes bras, aussi collée à moi qu'on puisse l'être. J'avais perdu tout espoir de la revoir, et encore à ce jour, je ne peux y croire. Elle n'a pas voulu écouter mes lamentations et au fond, j'appréhende moi-même de les prononcer, car elles nous renverront à une vérité trop insoutenable pour engendrer quelque chose de bon. Elle a raison. Quel avenir pouvons-nous avoir quand nous savons ce que je lui ai fait, ce que je suis ? Mais maintenant qu'elle est là, je n'ai guère plus de force pour la repousser que je n'en ai eue autrefois.

« Je sais qui tu es, et de quoi tu es fait, et je n'attends pas autre chose de toi que ce que tu es en mesure de me donner ». *En mesure de lui donner...* Je sais en tout cas ce que je lui ai déjà offert, et comment pourrai-je un jour me le pardonner ? Est-elle elle-même en mesure de le faire ?

Jean-Pierre. C'est exactement ce que le vieux m'avait dit là-haut. « Tout ce que tu crois faire subir à l'autre n'est en fait que ce qu'il attend de toi, parce qu'il sait qui tu es, il sait de quoi tu es fait ». N'est-ce pas là une façon confortable de me dédouaner ? Elle croit savoir qui je suis et m'accepte en tant que tel, malgré les vices et les perversions que je lui ai fait subir. Mais bon sang, comment pourrait-elle me pardonner, quand je sais que je ne saurai moi-même y parvenir un jour ?

Jean-Pierre. Je me demande s'il aimerait Selena, là où il a toujours détesté Sam.

Putain, il faut que j'arrête avec ça. Elle doit partir. Je ne peux pas la retenir et nous envisager comme je lui ai laissé entendre ce matin.

Mais alors qu'elle bouge doucement, et se presse davantage contre moi, signifiant qu'elle est en train de se réveiller, je prends de nouveau conscience que je ne suis pas en mesure de la repousser ; pas encore. Je me surprends alors à prier pour que l'on nous accorde encore un peu de temps. Je sais l'inéluctable fin de notre histoire, mais j'ai besoin de vivre encore comme si nous avions toute la vie pour nous.

Elle ouvre délicatement ses yeux, gênée par la lumière extérieure, et elle me sourit. Je lui caresse la joue et fais glisser mes doigts sur ses lèvres, avant d'y déposer un tendre baiser. Et malgré le temps écoulé, il a la même saveur qu'autrefois, celle du pardon...

— Bonjour, m'adresse-t-elle le plus simplement du monde, sans quitter son sourire.

Ses cheveux sont emmêlés, et sa bouche est gonflée par les baisers ardents, violemment échangés. Je prends conscience que je ne l'ai encore jamais vue au réveil. Non, je n'ai même jamais passé une nuit avec elle. Je me force à me tirer de mes fantasmes et réponds à son bonjour en la serrant plus encore. Ce jour ne peut en l'instant qu'être bon.

— Comment m'as-tu retrouvé ? ne puis-je m'empêcher de lui demander enfin.

— Simon. Je suis allée au Café Drop pensant t'y trouver. Il ne t'a pas appelé pour te le dire ?

— On ne capte pas dans la maison.

À ma grande surprise, elle se redresse en sursaut et saute du lit à la recherche de ses vêtements éparpillés, sans donner suite à notre courte conversation.

— Bon sang, mon téléphone. Où est-il ? Où j'ai mis mon sac ?

En un temps express, elle a remis sa culotte et son tee-shirt, et s'agite dans la chambre, attachant nerveusement ses cheveux en un chignon qu'elle relâche aussitôt.

— J'suis dans la merde. Je ne sais pas quelle heure il est, mais je n'ai pas appelé l'école pour prévenir de mon absence. Ils vont péter un plomb !

Je m'extrais à peine du lit que je l'entends déjà dévaler les escaliers. Lorsque je

la rejoins au rez-de-chaussée, elle se déplace dans l'entrée, son téléphone dans la main et le bras en l'air, à la recherche d'ondes inexistantes.

— Ça ne capte pas ! panique-t-elle.

Appuyé contre le mur, les bras croisés, je lui fais non de la tête sans parvenir à cacher mon amusement. Elle m'a tellement manqué.

— On va descendre au village. Ici, c'est peine perdue pour passer un coup de fil.

— OK. Tu as une salle de bain ? Parce que je voudrais me doucher, demande-t-elle, d'un coup gênée, en passant une mèche de cheveux derrière son oreille.

— J'ai une salle de bain, l'eau courante, l'électricité, mais les toilettes sont à l'extérieur dans un cabanon avec un sceau, je lui réponds le plus sérieusement du monde.

Je vois son visage se décomposer et je lutte pour garder un visage impassible.

— Suis-moi. La salle de bain est en haut.

Je la conduis dans la petite salle de bain au carrelage blanc et bleu de Salernes, et lorsqu'elle aperçoit les toilettes jouxtant la baignoire, elle m'adresse une moue désapprobatrice.

— Tu as du savon et du shampoing ici, lui dis-je en désignant l'étagère au-dessus de la baignoire. Je te sors une serviette.

Elle acquiesce timidement, et je n'ai qu'une envie, qu'elle m'invite à partager sa douche. Mais elle n'en fait rien. Elle serre la serviette contre elle et me renvoie un regard interrogateur, attendant ma probable sortie. *Domage !*

Lorsqu'elle descend me rejoindre, elle passe une tête timide dans la cuisine et mélange nerveusement ses mains l'une à l'autre.

— Humm ! Ça sent bon, me sourit-elle en retroussant son petit nez.

— J'espère que tu as faim. J'ai fait du café et Jean-Pierre a déposé des viennoiseries encore chaudes.

— Jean-Pierre ?

— Un ami de la famille. Il tient une fromagerie, un peu plus bas.

— Oh ! Un ami. Je vois.

— Ce n'est pas son genre de m'amener le petit déjeuner, mais on peut dire que ça tombe plutôt bien. Non ?

— Si si. Oui.

Elle est nerveuse et je le suis aussi. Tout ceci est tellement irréel. Il y a quelques heures à peine, je déprimais en regardant des trucs débiles à la télé, pensant ne jamais la revoir ; et maintenant, elle est là, devant moi, s'apprêtant à partager mon petit déjeuner, de début d'après-midi, après que nous ayons fait l'amour comme jamais. Bon sang, ce matin était...

— Tu ne manges pas ? m'interroge-t-elle, alors qu'elle engouffre son troisième croissant sur lequel elle a mis une tonne de confiture à la cerise.

Je sais que cette vision d'elle rejoindra celle du soir où elle était ivre chez moi. Elle est, en cet instant, délicieuse. La confiture qui s'étale au coin de sa bouche me donne une envie irrésistible de lui lécher les lèvres.

Je porte mon mug à la bouche, à défaut de la couvrir d'autre chose, sans la quitter des yeux. Elle rougit, probablement gênée par mon regard attendri devant son appétit gargantuesque.

— Désolée, je n'ai pas mangé depuis je ne sais combien de temps, me dit-elle la bouche pleine et le regard coupable, tout en reposant le croissant.

— Continue. J'aime te voir manger.

— Ah bon ? T'es vraiment chelou comme type, tu le sais ? éclate-t-elle de rire. Mais j'ai vraiment trop faim pour te prêter une analyse psychologique maintenant.

Le petit déjeuner avalé et une douche plus tard – seul –, nous regagnons le village à la recherche d'un réseau téléphonique. J'ai pour ma part un message de Simon que je n'écoute pas, car je sais ce qu'il dit ; quant à Selena, elle grimace à l'écoute de celui de son école qui la blâme pour son absence. Elle s'empresse de les rappeler tout en s'écartant de moi pour conserver l'intimité nécessaire.

Et maintenant ?

— C'est superbe ici, tente-t-elle de briser le silence qui vient de s'installer, le regard virevoltant vers les édifices qui nous entourent.

— Ça l'a été. Aujourd'hui, tout est malheureusement à l'abandon. Tu veux marcher un peu ? Je voudrais te montrer quelque chose.

— Marcher ? Oui, OK. Je crois que ma tenue s'y prête, dit-elle en rougissant, le regard sur ses tennis. Je... je suis partie un peu précipitamment, rajoute-t-elle, en tentant de cacher l'inscription sur son tee-shirt : « Le Prince Charmant S'appelle Satan » ...

Je lui saisis la main et l'entraîne derrière le casino pour accéder à la promenade.

Nous empruntons, non sans difficulté, les chemins pentus et abimés par le dernier orage. Des arbres sont couchés sur les petits sentiers, et nous avons pour combat de les enjamber pour accéder à la butte aux trésors où je veux l'amener. Les troncs éventrés sont humides et Selena glisse à plusieurs reprises sur les amas de végétation. Elle semble pourtant amusée par la situation et sourit autant qu'elle cherche son souffle. Pour ma part, je n'ai jamais grimpé aussi lentement...

Nous y sommes. Après une bonne demi-heure d'ascension, nous atteignons la fameuse butte sur laquelle surplombe un vieux kiosque en pierre.

— Après toi.

Je lui laisse l'accès au vieil escalier, creusé dans la roche, qui mène au kiosque, offrant à Selena la première place à une des vues les plus belles que je connaisse.

— Ouah ! Terence, c'est... c'est magnifique !

D'ici, nous dominons le village statique, comme endormi au creux des bras des imposantes montagnes qui l'encerclent. D'ici, plus rien n'a de mesure, tout paraît infiniment grand et petit à la fois. D'ici, le temps n'existe plus. Nous sommes ici, comme nulle part ailleurs, renvoyés à notre condition première ; celle de l'être humain dominé par une nature toujours victorieuse.

Elle ne quitte pas la vallée des yeux, et le vent soulève avec vigueur ses cheveux qui viennent me fouetter le visage. Sans plus y réfléchir, je me colle à son dos et entoure sa taille de mes bras.

Lorsque je pose mes lèvres sur sa joue, elle tourne enfin sa tête pour y joindre

les siennes. Elles ont le goût salé des larmes, et je prie pour qu'une fois, elles soient le témoin d'un moment de bonheur. Selena se tourne alors, et nous échangeons probablement le baiser le plus long que nous n'ayons jamais partagé. Ma bouche se fait insistante, et j'encercle avec la même gourmandise sa taille, comprimant mon corps pressé contre le sien. Je perds autant la tête que je manque d'air, mais je ne m'arrête pas. Nos langues s'entremêlent et délient les sentiments que nous n'avons pas encore exprimés. Exprimés... Il y a tellement de choses que je voudrais lui dire, mais chaque fois que je tente de me séparer de sa bouche, elle la rattache un peu plus fort à la mienne, comme pour me sommer de ne rien dire.

— Je suis désolé, parviens-je néanmoins à souffler.

— Je sais, pleure-t-elle en me caressant la joue. Je sais, répète-t-elle en posant ses doigts tremblants sur ma bouche, qu'elle baise de nouveau, avec tendresse.

Au combien il m'est difficile de m'arracher à ce moment si merveilleux et si nouveau pour moi, je ne peux plus me taire. Trop de silences et de non-dits ont sali notre histoire.

— Selena, il faut que tu m'écoutes ! On ne peut pas continuer à faire comme si rien ne s'était passé, tu me l'as dit toi-même, et je... Et merde !

Je me détache à contrecœur d'elle, et les mains derrière la nuque, j'inspire tout le putain de courage nécessaire pour lui faire face.

— Je ne suis pas quelqu'un de bien, Selena. Ce que je t'ai fait n'est qu'une pâle démonstration de la merde que je suis. Et bon sang, je te jure que j'ai essayé de tout arrêter, je t'ai repoussée autant que j'ai pu, mais je suis tellement égoïste que j'ai continué...

— Je le sais, Terence, me coupe-t-elle. J'ai lu ta lettre et...

— Non. C'est trop facile de l'écrire. J'ai besoin que tu l'entendes. Et sous prétexte que je t'aime, je n'ai pas le droit de te demander pardon et tu ne peux pas m'aimer, Selena ! Tu ne m'aimes pas. Tu ne peux pas aimer un type comme moi. Je ne sais pas quels sentiments t'habitent, mais ça ne peut pas être de l'amour, Selena...

— Terence, crois-moi, j'ai eu plus de temps qu'il n'en faut pour réfléchir à tout ça. J'étais anéantie, je me croyais détruite, et une part de moi l'est probablement encore. Mais si tu savais comme je suis davantage morte quand je suis loin de toi ! Il en a toujours été ainsi. Tu as été ignoble avec moi, depuis cette fameuse rencontre dans le couloir. Tu m'as humiliée, insultée, attirée puis repoussée. Mais c'est moi qui suis revenue vers toi à chaque fois. C'est moi qui me suis jetée dans tes bras. Je savais qui tu étais et j'étais certaine que William s'amusait de moi. Pourtant... Oh Seigneur ! Je te désirais tellement ! Les seules tortures que tu m'infligeais réellement étaient quand tu étais loin de moi. Je n'ai jamais autant souffert de l'absence de quelqu'un. Je n'ai jamais été autant obsédée par quelqu'un comme je l'ai été de toi. Et j'ai beau savoir comment notre histoire a débuté, j'ai beau essayé d'y amener toute la raison du monde, je ne peux pas m'empêcher de t'aimer, Terence. Et tu ne peux pas m'empêcher de le faire. Et je sais que tu m'aimes. Terence, regarde-moi, regarde-moi.

Elle attrape mon visage et approche le sien, tentant de plonger son regard humide dans le mien si sombre. Le vent frais des montagnes peine à calmer la rage qui s'est éveillée en moi, et je ne sais pas si je ne souffre pas plus d'entendre ses paroles, qui nous renvoient à l'abominable passé, qu'au dégoût que je m'inspire moi-même. Pourtant, je capitule et m'abandonne à ses yeux si tendres de sincérité.

— J'ai besoin que tu te pardonnes. Ne me demande pas pardon. C'est à toi que tu dois pardonner. Tu m'as écrit que je t'avais montré la lumière. Alors laisse-moi te la montrer encore. Laisse-moi t'apprendre à aimer et à t'aimer, Terence. Laisse-moi te faire du bien. Le mal finit toujours par guérir. Rappelle-toi, tu m'as dit qu'il y avait un « après moi ». Alors laisse le « avant » derrière nous, et autorise-nous à avancer. Tu es le pire connard que j'aie jamais connu, rit-elle en me serrant la mâchoire. Mais je jure devant Dieu et devant toutes ces montagnes que la seule chose que je veux, c'est de te percuter aussi longtemps que tu le voudras bien.

— Tu es complètement folle, Selena, rétorqué-je uniquement à sa tirade.

— Oui. De toi.

Je crois qu'à ce moment précis, sous ce kiosque au milieu de rien, j'ai ressenti pour la première fois de ma vie ce que je n'avais encore jamais éprouvé. J'ai cru en tout. En Dieu, au triomphe du bien sur le mal, au pardon, en Elle, en Moi, en Nous. Je l'ai serrée aussi fort que son frêle corps pouvait le supporter, et je me suis abandonné à elle. Elle m'avait tout donné et moi rien. Mais ici, en haut de ces montagnes, je lui ai tout déposé : mon cœur, mon âme, mon passé et mon avenir.

— Il y a quelqu'un que je voudrais te présenter, suis-je parvenu à lui dire, en me forçant à me détacher de sa bouche.

Il ne pouvait que l'aimer...

— Je crois que je le connais déjà.

Voilà, cette fois j'en ai la certitude. Je suis tombé, *nous* sommes tombés. Et la montagne m'est témoin que c'est la plus belle chute qui m'ait été donnée de subir.

Si un groupe de vieux retraités n'avait pas été en approche, j'aurais fait l'amour à Selena, sous ce kiosque, liant à jamais le plaisir que nous aurions ressenti aux graffitis laissés par les randonneurs dans les colonnes de pierre.

Nous avons passé le week-end ici, sans plus d'occupations que de faire l'amour, se nourrir, un peu, et apprendre à nous connaître, beaucoup.

Elle a voulu découvrir l'histoire de ce village et suivre les traces de l'Impératrice Eugénie, et elle les a aimées.

Je lui ai présentée Jean-Pierre, et il l'a aimée.

Nous rentrons ce soir, sans savoir comment cet « après toi » va se poursuivre. Et tandis que je bois une dernière bière, assis sur une chaise du jardin, je contemple le tendre spectacle qui se joue devant moi. Selena retire du fil à linge ses vêtements lavés à la main, dont l'affreux tee-shirt qu'elle brûlera j'espère. La brise aux mille parfums soulève la jolie robe à fleurs que je lui ai achetée sur le marché, et le soleil couchant dore sa fine peau diaphane.

Depuis le salon s'échappe le son si particulier du vieux tourne-disque de ma grand-mère sur lequel Selena a déposé une chanson de Dalida, je crois. Elle

pleure l'*Histoire d'un amour*. Et en cet instant, celui que je ressens est aussi profond que la montagne est haute.

47- La Belle et la Bête

Terence

Voici deux jours qu'elle révise son module, et je suis certain qu'elle le maîtrise parfaitement. Mais à trop bosser dessus, elle ne parvient maintenant qu'à tout mélanger.

Cela fait, je pense, vingt bonnes minutes qu'elle fait les cent pas sur mon lit, avec juste mon tee-shirt sur le dos, à réciter pour la dixième fois ce putain de « Système Rénine-Angiotensine-Aldostérone ». Je l'aide comme je peux, mais je refrène des fous rires en la voyant s'agacer de la sorte, et je lutte encore plus violemment pour ne pas la baiser. Je reste extérieurement de marbre – sans jeu de mots douteux aucun – et allongé sous les draps, je tiens ses cours, dont je n'ai nullement besoin, en mains.

— Les reins sécrètent une hormone : la rénine, qui transforme l'angiotensino-machin truc en...

— L'angiotensinogène, la corrigé-je.

— Ouais, l'angiotensinogène, en angiotensine I, transformée en angio-bidule II...

— Angiotensine II

— Grrr !!! Ça me souleuuuh ! lâche-t-elle en se jetant comme une gamine sur le lit.

Je m'extrahis des draps et la rejoins au pied du lit depuis lequel, les bras et les jambes en croix, elle regarde le plafond, la mine boudeuse. Je m'approche d'elle en douceur, et embrasse langoureusement chaque partie de son corps, à commencer par ses pieds, jusqu'à ce que j'atteigne son cou, en me glissant sous le tee-shirt. Et à chaque baiser déposé, je lui remets en mémoire son cours.

— Transformée... *sa fine cheville* ... en angiotensine II... *son genou qu'elle*

n'aime pas ... activée par... le tendre intérieur de sa cuisse ... l'enzyme de conversion... juste au-dessus de son Mont de Vénus ... sécrétée par... ses seins si ronds ... les poumons...

— Mmm... Les poumons, ouiii...

— Lequel permet... *sa douce épaule ... la sécrétion... son cou qui palpite aux accélérations de son pouls ... de l'aldostérone...*

— Mmm... L'aldostérone...

Je n'ai plus de zones à couvrir et mes baisers prennent fin sur sa bouche.

— Ce n'est pas comme ça que je vais apprendre ce fichu cours, Terence. Tu ne m'aides pas vraiment là, soupire-t-elle lascivement sous la pluie de baisers dont je la parsème.

— Prends ça comme un cours pratique. Je vais te montrer moi, comment se régule la pression artérielle, lui imposé-je en promenant le bout de ma langue sur sa gorge. « L'Imperator des carotides » va éveiller tes hormones.

Elle part dans un éclat de rire, mais il meurt aussitôt, alors que je m'enfonce en elle, sans prévenir. Elle affiche des yeux ronds de surprise, mais son regard se fait rapidement plus soumis au plaisir. Je lui retire mon tee-shirt sans me détacher d'elle, et glisse une main ferme sous ses fesses voluptueuses pour me perdre plus loin en elle.

Me perdre en elle... C'est exactement ça. À chaque moment passé auprès d'elle, je me dépouille un peu plus de ce que j'étais, parvenant presque à croire que je deviens dès lors quelqu'un d'autre.

À cette pensée, mes idées s'embrouillent et décuplent l'ardeur que je mets à me saisir de son corps, lequel se cambre violemment sous l'orgasme naissant. Je ne sais pas où en sont les hormones de Selena, mais les miennes sont en ébullition ! Je mets tant de vigueur dans ce corps-à-corps que ma pression artérielle doit être à la limite de me provoquer un infarct.

Conscient que ni l'un ni l'autre ne va tenir plus longtemps, je passe ses jambes de part et d'autre de mon visage, rendant la pénétration plus profonde encore, et presque douloureuse pour elle. Mais cela ne m'arrête pas. Bien au contraire.

J'accélère le rythme et intensifie la force de mes coups de reins, car elle ne m'arrête pas non plus. Elle gémit de plaisir, se contorsionne, serre dangereusement les parois de son vagin étroit autour de ma queue gonflée, mais surtout... Elle ferme les yeux, s'en remettant pleinement à moi. Elle ne me craint plus, et j'associe son laisser-aller à une confiance en moi inébranlable. Et Dieu que ça m'est jouissif... À un tel point que je me laisse embarquer par le tourbillon de plaisirs et succombe rapidement à l'orgasme.

— OK. Je crois que je vais retenir ma leçon maintenant, halète-t-elle alors que je reste encore en elle. Mais je ne suis pas sûre d'écrire ce qu'on attend de moi sur ma copie !

— Ah oui ? Et tu écrirais quoi si tu te laissais aller ? lui demandé-je tout en liant ma langue à la sienne, comme si je n'étais pas rassasié. Que ta pression artérielle ne peut pas se réguler si je suis dans les parages ? Que ton Imperator préféré détient toutes les régulations de tes hormones ?

— Arrête de te la péter, Cesare. Dieu soit loué, mes hormones ne t'ont pas attendu pour faire leur job.

— Peut-être, mais maintenant elles savent au moins qui est leur maître.

Je continue de faire glisser ma langue sur la rondeur de ses seins, tout en la scrutant de mon regard machiavélique. Elle me regarde sidérée, avant de prendre un visage songeur et grave. Elle me repousse de la main et se relève sur ses coudes.

— Terence ?

— Oui ? demandé-je avec toute la suffisance que je sais avoir conservée de mon « ancien moi ».

— Tu sais quel est mon nouveau mot préféré ?

— Parce que tu as des mots préférés !

— Tout le monde a des mots préférés, Monsieur sans nuance !

— Ah oui ? Et ce serait quoi mon mot préféré ?

— Ben, ça je ne sais pas trop. C'est très personnel un mot préféré. Ça pourrait être... Grinch ! Ou... serial killer ! Mais là ça ferait deux mots. Ou alors,

réfléchit-elle les yeux en l'air et l'index tapotant sa bouche, ça pourrait-être une onomatopée, comme... GRRR !!! Tu vois le genre ? rit-elle de bon cœur.

— OK. Je vois le concept. J'y réfléchirai alors. Et donc ? Quel est ton nouveau mot préféré ?

— Connard. J'adore ce mot. CO-NNARD. C'est comme culotte. Avant, c'était lui mon mot préféré. CU-LOTTE. C'est joli, je trouve... Mais j'adore celui-là : CO-NNARD, répète-t-elle en m'offrant un regard pétillant, plein de malice.

Cette fille va me tuer.

— Je te laisse dix secondes d'avance avant que le CO-NNARD ne te mette la fessée de ta vie. Dix, neuf...

Elle arrache avec force le drap du lit dont elle se recouvre, et part s'enfermer dans la salle de bain sans se défaire de son rire que j'aime tant.

— Huit, sept... Selena, ce n'est pas du jeu. Tu n'as pas le droit de fermer la porte à clé. Ouvre ! tambouriné-je cette fichue porte.

— Même pas en rêve.

— Six... Allez, ouvre.

— Je ne t'entends pas avec le bruit de l'eau !

Elle, sous la douche... Malgré le côté obscur qui tente de s'immiscer dans ce souvenir, je ne retiens que la sensation que j'avais éprouvée ce jour-là, en la voyant sortir humide de la salle de bain de William. Je me demande si elle m'avait vu rougir. Je suis certain d'avoir rougi. Un jour, peut-être, je lui demanderai...

— Tu sais, je finirai par me doucher avec toi. Et un jour, crois-moi, tu l'auras ta fessée.

— Je ne t'entends toujours pas ! Tu voudrais te moucher avec moi ??? Non merci ! rit-elle un peu plus fort.

M'avouant une nouvelle fois vaincu, je descends jusqu'au frigo.

J'en sors de quoi nous nourrir et bois le reste de la bouteille de jus d'orange au goulot. Je suis assoiffé. Elle va vraiment me tuer...

— Si je descends, je ne risque rien ? l'entends-je demander depuis le haut des

escaliers.

— Quoi ? lui renvoyé-je en m'approchant du son de sa voix.

— La fessée ? Tu ne vas plus me la donner ? Les dix secondes sont passées.

Elle arbore une moue enfantine qui contraste divinement avec le côté hyper sexy que lui donnent cette putain de robe bustier et le chignon qu'elle a gardé de la douche.

— La place est libre. Tu peux aller... te moucher !

— PÉ-TASSE. Ça y est, je l'ai trouvé mon mot préféré. PÉ-TASSE.

Elle ne perd pas son sérieux, bien que je la sache lutter en force. Et avec le même aplomb dont elle use si bien, elle termine cet échange, en remportant définitivement la victoire.

— Mouais, il te va bien ce mot. En insistant bien sur la fin comme ça : PÉ-TA-SSSSSE, tu prouveras que tu maîtrises parfaitement le « fourchelang », Tom Jedusor¹¹ !

J'abdique, et à défaut d'une fessée, que je compte bien finir par lui donner un jour, je lui dépose sur les lèvres un baiser en arrivant à sa hauteur ; un baiser qui veut dire : Je t'aime.

Lorsque je coupe l'eau de la douche, une musique, qui s'échappe du rez-de-chaussée, me tire avec poigne de la salle de bain. Je me couvre à la hâte d'une serviette que j'enroule autour de mes hanches, et le cœur tambourinant, je me dirige vers les notes de piano que je ne connais que trop bien, mais que je pensais avoir oubliées.

Cette musique... Ce n'est pas possible. Comment...

Lorsque j'arrive dans mon salon, j'aperçois Selena assise au piano blanc de ma mère, seule chose que j'ai conservée d'elle. Je ne vois que son dos, aussi droit que la pratique de l'instrument l'impose, et ses mains s'agitent au doux rythme de la mélodie.

Je ne sais pas s'il est plus réaliste de croire aux coïncidences qu'au destin, ni si certains signes se doivent d'être interprétés comme relevant de la synchronicité

ou uniquement du pur hasard. Mais quelle que soit l'attribution que l'on leur porte, ces moments ne peuvent que vous interpeller.

Des années que je ne l'avais pas entendue, et voilà comment pour la deuxième fois en si peu de temps, Selena parvenait à me tirer des larmes, et à remettre dans mon cœur toute la lumière que le souvenir de cette mélodie diffusait.

Alors que tant d'incertitudes et de doutes continuaient de planer dans ma tête, j'avais aujourd'hui une preuve que cette femme ne pouvait que faire partie de ma vie. Car sans en avoir, avec certitude, conscience ni connaissance, Selena pianotait le morceau que ma mère et ma sœur jouaient ensemble. *L'Histoire éternelle* de La Belle et la Bête.

Et en cet instant, la Bête que j'étais venait de trouver sa rédemption, et ma transformation venait sans conteste de s'opérer devant toute la magie et tout l'amour que m'offrait ma Belle

48 – Comme dans un rêve...

Selena

Mes examens théoriques maintenant passés, je m'accorde depuis quelques jours des moments de répit, avant d'affronter ceux pratiques. Je passe bien évidemment le plus clair de mon temps avec Terence, et aujourd'hui ne fait pas exception.

À l'ordre du jour, un match de rugby au Stade Chaban Delmas. Ordre qui met en joie mon « amoureux », mais j'ai dans l'idée que mon Imperator préféré est en colère après moi... *Oups !*

Bah... je ne crois pas qu'il m'en voudra indéfiniment. D'ailleurs je suis certaine qu'il fait semblant.

Il s'est fait avoir, et il n'y a pas grand-chose à rajouter. Peut-être croyait-il avoir le monopole de la diablerie ? Eh ben non. Moi aussi je peux être machiavélique...

— PÉ-TASSSSSE.

— CO-NNARD.

— Depuis combien de temps connais-tu les règles du rugby ? me demande-t-il sèchement, alors que je commente avec fougue la faute commise par le joueur.

— Hummm... Laisse-moi chercher... Depuis toujours ! Depuis que mon père y a joué et aussi entraîné mes cousins, mes sœurs et moi-même, et depuis que j'ai passé quasiment tous les week-end depuis mon enfance sur des terrains de rugby, jusqu'à ce que je parte pour faire mes études ! lui renvoyé-je le sourire très, très, forcé.

— PÉ-TASSE. Tu aimes le rugby.

Je suis, c'est vrai, une réelle pétasse. J'ai accepté de l'accompagner en cette fin d'après-midi pour voir un match, à la condition qu'il vienne avec moi, la semaine

dernière, voir un ballet de danse au Grand-Théâtre. C'était du « donnant - donnant ». Comme tous les hommes, il n'aime pas les ballets, et, selon les a priori masculins de Monsieur, comme la plupart des femmes, je n'étais pas censée aimer le rugby. Sauf que voilà, j'adore le rugby !

Et croyez-moi, il n'aime toujours pas les ballets. Je crois que je n'ai jamais autant ri que durant ses trois heures d'agonie ! Tandis que je me délectais du talent des ballerines et de la musique si puissante qui s'échappait de la fosse, je le voyais et l'entendais grogner ; réellement grogner ! Il ne cessait de s'agiter sur son fauteuil, de regarder sa montre, et d'envoyer bouler les bourgeois qui le regardaient d'un mauvais œil. Mais je m'en moquais, parce que je passais une excellente soirée, vraiment ! Et malgré ses mauvaises manières, il était beau comme un dieu dans son costume sombre, taillé sur mesure. J'avais été largement impressionnée par le Terence en blouse blanche, mais le Terence en costume noir, c'était... WOW !!!

Et puis au final, vu comment cette soirée s'était terminée dans les toilettes du théâtre, je suis certaine qu'il n'a pas eu que des regrets et des mauvais souvenirs...

Alors oui, c'est vrai, je suis une pétasse. Parce qu'à l'inverse de lui au Grand-Théâtre, mardi dernier, je passe un excellent moment, ce soir.

Le stade est en liesse, l'UBB s'impose largement, et la fanfare des Bandas accompagne de manière festive ce moment de rassemblement sportif. La musique aux notes joyeuses et la victoire de notre équipe annoncée ne peuvent qu'adoucir les cœurs les plus rigides, même celui d'un Docteur Grognon ! Et lorsque Terence m'attrape par la taille et me dépose un baiser sur la joue, tout en me crêpant la tignasse, je sais que c'est chose faite. Mon Docteur Glaçon a définitivement fondu !

Je vis ces derniers temps comme dans un rêve...

Je sais que ma relation avec Terence n'est pas née d'un conte de fées, loin de là, ni même qu'elle pourrait inspirer un jour un roman d'amour. Nous nous sommes plus battus, cachés, évités, non seulement l'un de l'autre, mais surtout

contre et de nous-mêmes, qu'aimés réciproquement. Mais il y a bien un début à tout, non ?

Et cette co-naissance de nous deux est magique. Beaucoup de choses ont été dites, pour ne pas dire toutes. Je l'ai entendu et il m'a écoutée. Nous avons mis à nu les parties sombres de notre histoire, pour offrir un chemin plus éclairé, sans aucune ombre, à notre avenir.

Je dois dire qu'à ce jour, nous jouissons d'instantanés de grâce et d'une quasi totale symbiose.

Pourtant, un je-ne-sais-quoi persiste et plane imperceptiblement au-dessus de nous ; comme un infime voile qui vient me frôler de temps à autre. Un léger souffle, comme une ténue caresse qui tente de m'interpeller. Mais je choisis toujours d'en faire abstraction, préférant savourer les moments de certitudes dans ce bonheur partagé. Enfin, partagé par nous deux ; car à ce jour, je ne crois pas que Terence ait plus parlé de nous deux à son entourage que je ne l'ai fait. J'ai envie de dire que nous nous suffisons à nous-mêmes. Oui, je crois que c'est ça...

Je l'aime. Il m'aime. Nous nous aimons.

Parfois les équations de la vie sont aussi simples que ça !

— Tu es fâché ?

— Tu peux le dire. Tu es consciente que je vais chercher à me venger ! arguet-il le regard sévère, en arrêtant la marche qui nous conduit hors du stade.

— Sauf si j'arrive à me faire pardonner d'ici-là, et j'ai une vague idée de comment faire... lui susurré-je à l'oreille, la main sur son entrejambe.

— Alors tu as plutôt intérêt à rendre ton idée concrète dès ce soir.

Bon sang ! S'il n'y avait pas tout ce monde autour de nous, je vous jure que je m'exécuterais dans l'immédiat, et je n'attendrais certainement pas d'arriver chez lui ou chez moi. Je ne sais pas si c'est dû aux Bandas, à la victoire, ou au physique ravageur de ce mec, mais là, oui, Terence a un putain de contrôle sur mes hormones ! Et je n'ai qu'une envie, c'est de leur dire : « Allez les filles, lâchez tout ! Courez dire bonjour à Papa !!! ». Malheureusement, on est juste entourés par 24998 personnes, et je sais qu'il ne serait pas raisonnable que nous

passions la nuit ensemble. Demain, je passe ma pratique de soins et j'ai encore beaucoup de boulot pour être prête.

Là, en fait, j'ai juste envie de mourir...

— Ben, prépare ta vengeance, alors, parce que je dois rentrer chez moi ce soir. Tu sais bien, demain, j'ai...

— Oui, je sais. Je t'accorde quarante-huit heures et pas une de plus pour te rattraper. Après ça, tu vas vraiment regretter de m'avoir traîné voir des mecs en collants gris pendant trois heures. Allez, viens, je te ramène.

Il accompagne sa pseudo-menace d'un tendre baiser, et vingt minutes plus tard, il renouvelle le geste en me déposant au pied de mon immeuble. Je ne peux m'empêcher de le regarder s'éloigner et de me transformer en flaque, lorsqu'au loin, je le vois piloter si virilement son imposante moto.

— Allez les filles... Au dodo. Je sais, je sais, Papa Hormones est parti. Ne pleurez pas, il reviendra. Et croyez-moi, il va vous faire exploser la... Oh ! Bonsoir, Monsieur Lapierre. Je... je vous en prie, après vous...

Je tiens la porte d'entrée à mon propriétaire et le laisse passer. Dieu soit loué, il loge au rez-de-chaussée, ce qui m'évite de monter mes trois étages en compagnie du vieil homme qui doit probablement s'interroger sur ma santé mentale et douter sérieusement de ma morale...

Je n'ai aucune envie de réviser maintenant, mais je n'ai pas le choix. Il est encore tôt, je pense, et si je m'en tiens à mon programme, je ne devrais pas me coucher trop tard.

Les pratiques de soins sont la pire des tortures qui existent ! Des « mises en situations professionnelles » durant lesquelles le jury vous observe et cherche la moindre erreur. Ensuite, il vous questionne comme si vous déteniez les secrets de l'univers. Et il vaut mieux les lui donner, parce qu'en quelques heures que dure cette épreuve, vous pouvez ficher en l'air toute une année de travail !

Je me saisis de mon téléphone pour voir l'heure qu'il est, et suis surprise par le nombre de messages qu'il contient. Avec le bruit du stade, je ne l'avais pas entendu sonner. L'espace d'une seconde, je me mets à fantasmer qu'ils sont tous

de Terence. Bon OK, il a fondu, mais il ne s'est pas non plus transformé en caramel liquide ! Faut pas trop rêver quand même...

Non, a priori, ils sont tous de Lena. Des appels et des textos. Mon dieu, j'espère qu'il n'y a rien de grave...

Je me hâte de les ouvrir et commence par lire les derniers reçus.

Lena : Putain, Selena !!! Tu fous quoi ? Merde !!!!

Lena : Selena ! Bon sang, rappelle-moi !

Lena : Je te jure que si tu ne m'appelles pas...

Lena : Mais enfin, qu'est-ce que tu fous ???? T'es où ???

Et il y en a comme ça un nombre incalculable. Jusqu'à ce que j'arrive sur le premier qu'elle m'a envoyé. Et là...

Lena : Selena, bordel, il faut que je te voie. C'est super urgent. Ton père m'a appelée, et... Putain, c'est quoi cette histoire avec Terence Cesare et mon frère ??????? Appelle-moi parce que là, je vais péter un plomb ! Et je crois que ton père l'a déjà pété !!!!!

Oh mon Dieu, non ! Mon père. Lena. Terence. William. MERDE !!!

J'ai envie de vomir, et l'épreuve pratique que je dois subir demain me paraît d'un coup bien plus tendre que ce que je m'apprête à vivre en rappelant Lena.

« C'est quoi cette histoire avec Terence Cesare et mon frère ??????? »

« Ton père l'a déjà pété !!!!! »

— Lena, c'est moi. Qu'est-ce qu...

— Putain, Selena, ça fait des heures que j'essaie de te joindre !

— Ne crie pas, Lena, tu me casses le tympan.

— Je te casse le tympan ? C'est tout ce que tu trouves à me dire ?

Un silence s'installe. J'entends Lena respirer bruyamment. Elle semble être

très en colère, et j'ai bien peur de savoir pourquoi... Oui, j'ai soudainement très peur, et j'en tremble aussitôt, sans aucun contrôle dessus.

— Tu comptais me le dire quand, hein ? Jamais ?

— Mais bon sang, de quoi tu parles, Lena ? C'est quoi cette histoire ? joué-je encore un peu l'innocente.

— Ben justement. C'est à toi que je le demande ! Figure-toi que ton père m'a appelée furieux, mais quand je dis furieux, c'est vraiment furieux. Il voulait connaître le nom et l'adresse du mec qui t'a fait ÇA et celle de mon frère aussi !

— Qu... quoi ?

— Alors tu imagines bien la surprise qu'a été la mienne, lorsque à mille lieux de savoir de quoi il me parlait, il m'a raconté comment mon propre frère et son meilleur ami ont abusé de ma meilleure amie ! Tu te rends compte, Selena, que je me suis sentie comme une grosse conne, parce je n'étais même pas au courant ! se met-elle à pleurer sous la colère et la peine mélangées.

— Oh mon dieu ! Mais comment l'a-t-il su ?

Je couvre ma bouche de ma main, et je ne parviens pas à retenir mes larmes. Mon père sait. Lena sait. Tout le monde sait.

— Ta sœur. Elle lui a tout raconté. Ben oui, parce que les gens qui aiment les autres gens, ils font ça. Ils se disent les choses importantes, et ils n'hésitent pas à se confier à qui il faut quand ils sentent que ceux qu'ils aiment souffrent ou partent en couille !

— Lena, je....

— Quoi ? Tu vas me dire que t'es encore désolée ? Selena, j'ai passé des semaines à te consoler pour un truc dont je ne savais même pas de quoi il s'agissait, parce que tu refusais de m'en parler. J'avais une vague idée sur le fait que ça concernait mon frère, mais putain, l'enculé ! Et crois-moi, au ton qu'a utilisé ton père, je crois qu'il est du même avis que moi. Pourquoi tu ne m'as rien raconté, Selena ? Merde, je croyais que j'étais ta meilleure amie !

— Lena, pardonne-moi. C'est justement pour ça que je ne t'ai rien dit. Tu es ma meilleure amie, et la sœur de William, et je ne voulais pas que tu te reproches

quoi que ce soit sous prétexte que tu avais insisté pour que nous sortions ensemble.

— Quoi ? Et c'est pour ça que tu ne m'as rien dit ? Pour me protéger moi ? Mais, Selena, ouais je m'en serais sûrement voulu, OK ! Mais j'aurais surtout été là pour toi ! Et j'aurais castré mon frère bien avant que ton père ne décide de le faire ! Et pareil pour l'autre connard !

— Oh Seigneur ! Tu ne lui as tout de même pas dit où les trouver ?

— Bien sûr que si. En tout cas, je lui ai dit où trouver cette merde de Cesare, et ton père sait très bien où j'habite. Mais t'inquiète, l'autre, je me le garde pour moi. Je l'attends là, maintenant. Il croit que je me suis pété le poignet. Il arrive.

— Oh Bon sang, Lena ! C'est pas vrai... Je... je sors avec Terence depuis quelques semaines.

— Quoi ? Tu te fous de moi là ! Tu sors avec Terence Cesare ? Quand tu dis sortir, tu veux dire coucher, ciné, etc.... ? Ou sortir, comme tu sortirais des poubelles ?

— Je l'aime, Lena, et il m'aime. Je sais ce que les apparences laissent entendre, et...

— Les apparences ? De quelles apparences tu me parles là ? De celles qui montrent un type qui a demandé à mon frère de te baiser pour te baiser après ? D'un type pervers-narcissique qui t'a foutue dans la dépression la plus grave de ta vie ? Des apparences qui montrent qu'il s'est servi de toi, qu'il a piétiné ton honneur et ton respect ? De celles qui me font croire que tu fais un putain de syndrome de Stockholm ? Tu vois, c'est ça les apparences, Selena. Je te laisse, William est là.

— NON ! ATTENDS...

Et elle raccroche.

Je vivais ces derniers temps comme dans un rêve....

49- L'éveil

Terence

La garce ! Quand j'y pense... Elle m'a traîné à ce ballet à la con, et moi, j'étais persuadé de lui infliger une torture ce soir en l'amenant voir un combat de gladiateurs post moderne. Mais bon, je dois dire que je ne l'ai pas volé, et je dois avouer qu'elle ne cesse de me surprendre.

Si j'avais été au départ indéniablement attiré par son physique et paradoxalement par sa maladresse, je dois reconnaître qu'à ce jour, je suis renversé par son humour et sa joie de vivre. Une gaieté contagieuse, et dont je ne peux m'empêcher de m'en attribuer le mérite.

Oui, je découvre une Selena si différente de ce qu'elle a pu être autrefois à mon contact, et je ne me reconnais plus moi-même. À la clinique, le personnel me regarde comme si je venais d'une autre planète. Faut dire que je me traîne, presque en permanence, un sourire idiot sur le visage, et que je ne gueule plus comme avant. Putain ! J'ai l'impression d'avoir quinze ans ! Et l'effet que me fait son absence ce soir n'arrange pas ma sensation d'avoir retrouvé les hormones de mon adolescence.

C'est donc ça être heureux... Avoir le sentiment que tout est surmontable, que chaque chose est indéniablement attendrissante, tout en étant ravagé à l'idée d'être séparé de celle à qui vous devez cet état de béatitude débile. Bon sang ! Hier, j'ai quand même dit à ma boulangère de soixante balais qu'elle était en beauté dans sa robe verte. Et franchement, ma boulangère est dégueulasse... Je ne sais pas ce qui m'a pris. La pauvre, je crois qu'elle a eu encore plus peur que quand je l'ai envoyée bouler il y a plusieurs semaines.

Malgré tout, je ne parviens pas à chasser ces idées obscures qui persistent et que je me traîne depuis le départ de notre histoire.

Elles s'accrochent à moi comme une âme en peine, échappées des limbes, à la recherche de l'énergie des vivants, aussi lugubres et pleines de souffrance. Elles sont comme un rappel à l'ordre de ce que j'ai fait subir à Selena ; et le tout déclenchant en moi une précognition, plus que douloureuse, que tout ce que je vis en ce moment ne va pas durer. J'ai le réel sentiment de voler ces instants de bonheur et que l'on ne va pas tarder à me les retirer.

Alors fatalement, je me surprends de temps à autre à vivre les moments passés avec Selena comme s'ils étaient les derniers, attendant que ma sentence tombe.

Tandis que je gare ma moto, la vision d'un homme, assis devant ma porte, renforce cette impression. Je ne le connais pas. Son physique n'a a priori rien de menaçant, et pourtant mon cœur s'emballa à peine une seconde, comme s'il percevait certaines choses bien avant ma conscience.

Je retire mon casque, et mon visage se crispe lorsque l'inconnu redresse la tête et dévoile un regard haineux. Un regard que j'ai déjà vu.

— Je peux vous aider ? Vous êtes devant ma porte, lui dis-je sur un ton aussi pesant que la situation l'impose.

L'homme ne bronche pas. Il se relève et finalement, une fois debout, il est plutôt impressionnant.

Il est presque aussi grand que moi, et sa carrure massive laisse entendre qu'il doit être bien plus vigoureux que son âge avancé pourrait le laisser supposer. Bon sang, son regard ne me dit rien qui vaille. Je ne suis pas du genre belliqueux, mais si on me cherche la merde, je n'hésite pas à riposter.

Je ne sais pas ce que me veut ce trou du cul, mais s'il ne déguerpit pas de suite, je vais me le faire.

Nous nous faisons face à face, peut-être quelques secondes, et ses yeux s'assombrissent à chacune d'elles. Il ne me dévisage même pas. Il reste là, statique, muet, le regard de plus en plus mauvais, prêt à attaquer.

— Putain ! Je suis de bonne humeur ce soir, alors je ne sais pas ce que tu me veux, ducon, mais dépêche-toi de me le dire et de dégager de devant ma porte, parce que je ne vais pas tarder à perdre mon sang-froid, là.

— Êtes-vous Terence Cesare ? lâche-t-il enfin les dents serrées.

J'acquiesce tout en me rapprochant de lui, la colère instinctive du combat me gagnant. Il n'ajoute rien, mais son corps le fait pour lui. Les traits de son visage se durcissent à mesure que je m'approche, et les poings qu'il serre le long de son corps me laissent entendre qu'il n'est pas venu me vendre un calendrier ni me proposer une assurance à la con.

Mais je n'ai pas le temps de m'interroger davantage sur ses intentions qu'il m'envoie massivement une droite en pleine gueule. Et la force avec laquelle il le fait est telle que je me retrouve sur le dos, un bon mètre plus loin.

— Putain ! C'est quoi ce bordel ? Qu'est-ce que...

Je ne finis pas ma phrase. L'inconnu se précipite au-dessus de moi et m'empoigne le col, avant d'abattre sur mon visage un second round. Je tente de me dégager avec rage, mais lorsqu'il accompagne son geste de ses paroles, je perds d'un coup tout énergie de défense, et je le laisse se déchaîner sur moi.

— Ça, c'est pour avoir détruit ma fille, espèce d'enfoiré. Et celui-ci, c'est pour avoir abusé d'elle avec ton fils de pute d'ami. Et celui-là, c'est pour te mettre bien au fond de ton crâne de merde de ne plus jamais l'approcher, ou je te jure que je te tuerai où que tu sois.

Il est à bout de souffle, son visage haineux au-dessus du mien douloureux. Il n'a même pas gueulé ses injures, mais il a mis tellement de rage dans la pluie de coups de poing qu'il a abattus sur moi et ce, jusqu'au dernier, que je sais que la colère ne l'a pas quitté.

Il me crache au visage avant de terminer cette entrevue et de me laisser à moitié mort sur mon trottoir.

— Au passage, tu remercieras ton ami de m'avoir dit où te trouver. Vous êtes bien deux belles merdes. Aucun d'entre vous n'a eu les couilles de se défendre. Et ta lopette de pote a fini par te balancer pour que je l'épargne.

Ma vision est brouillée par le flot de sang qui coule de mes arcades sourcilières, mais je n'en ai pas besoin pour voir que le père de Selena me dévisage avec haine et dégoût.

Je reste sur le bitume, endolori par la raclée que je viens de me prendre, mais davantage meurtri par ce qu'il vient de se passer. Je comprends douloureusement que le père de celle que j'aime ne m'acceptera jamais, et je vois, sous le rideau rouge-qui voile mes yeux, mes derniers stupides espoirs de bonheur s'envoler.

La sentence est tombée. Toute l'horreur de ce que j'ai commis m'a enfin rattrapé. Je suis maintenant bel et bien éveillé sur la réalité des choses. Je n'ai jamais eu plus droit au pardon qu'à l'amour de cette fille.

Mais aux confins de ce constat, je perçois soudainement une sombre lueur qui ravive ma colère évaporée. William. Alors qu'à ce jour Selena et moi réécrivions les pages de notre histoire, il avait recommencé. Il avait semble-t-il informé le père de Selena de nos agissements. Il avait balancé, pour une probable envie de vengeance, tout ce que nous lui avons fait. La seule chose qui m'échappait était : comment avait-il appris que nous étions de nouveau ensemble ?

Ravagé par la culpabilité ce fameux soir à l'hôtel, j'avais laissé William dévoiler à Selena toute la vérité sur ce que nous lui avons fait, conscient que je la perdrais, mais quelque part soulagé de la libérer de mon emprise. Mais ce soir, je ne lui permets pas. Non, ce soir mon courroux va s'abattre sur lui.

Je me relève, et sans prendre la peine de me laver de mes blessures, j'enfourche ma moto et me rends chez lui.

Le trajet est court, mais suffisamment long pour intensifier ma propre haine.

Arrivé devant son immeuble, je ne prends même pas la peine de descendre de moto. Les lumières de son appartement sont éteintes. Il n'est pas là.

Sans plus réfléchir aux conséquences que va entraîner ma visite pour ses occupants, je démarre en trombe, et décide de me rendre à la maison de ses parents, à quelques pâtés de là.

Cette fois, la maison est habitée et je m'empresse de cogner à la porte d'entrée.

— Qu'est-ce que tu viens foutre ici, toi ?

Lena ouvre la porte, un mouchoir à la main, et les yeux aussi rouges que les probables tâches sur mon visage.

— Barre-toi d'ici, Terence, pleure-t-elle tristement en fermant la porte.

Je m'empresse de refrapper plus fort encore. Elle ré-ouvre, et cette fois je peux lire en elle toute la rage qu'elle ne peut plus contenir.

— Qu'est-ce que tu veux bon sang ? Tu n'as pas assez foutu la merde ?

— Où est William ? Où est ton putain de frère ? tenté-je de me contrôler, sans succès.

— À ce que je vois, on a eu la visite du gentil papa aussi ? rit-elle sournoisement. Vous avez largement mérité ce que le père de Selena vous a fait, bande de salopards. Comment as-tu osé ? me demande-t-elle plus doucement en s'approchant de moi, mais le ton plus menaçant. Comment as-tu pu la manipuler au point qu'elle tombe amoureuse de toi, hein ? Ça te plaît de voir les gens souffrir ? Tu prends beaucoup de plaisir à les détruire comme ça ? À enfoncer ton venin le plus profondément possible, jusqu'à ce que ça les tue ?

Je l'entends sans l'écouter. Elle ne m'aime pas non plus, et je suis à la limite de m'en foutre royalement. La seule chose qui m'intéresse, c'est de casser la gueule à son frère pour avoir tout balancé au père de Selena.

— Tu as de la chance que Selena ne m'ait rien raconté, Terence, car je t'aurais refait le portrait bien avant que son père ne le fasse. Et encore plus violemment si j'avais su que vous vous étiez mis ensemble tous les deux. Mais j'ai dû tout apprendre de la bouche du père de ma meilleure amie. Elle avait tellement honte d'elle, de toi, qu'elle a préféré tout me cacher et souffrir en silence ! pleure-t-elle de nouveau.

Donc, Lena n'en savait rien non plus.

— Comment William l'a su pour nous deux ?

— Quoi ?

— Comment a-t-il su que Selena et moi...

— Parce que je viens de le lui dire, connard. Et je peux te dire que quand il l'a su, il était furieux. Mais il est tellement con qu'il a préféré laisser le père de Selena lui péter la gueule plutôt que de lui dire où tu étais. En revanche, ce que William ignorait, c'est que moi j'avais déjà donné ton adresse, bâtard, finit-elle en claquant définitivement la porte qu'elle ferme à clé.

Je ne comprends plus rien à rien. Tout le monde ment, et pour la première fois de ma vie, je suis la marionnette abusée. « Abusée » ... Je ne manque pas d'air quand même ! Tout ça n'est que le juste retour de toute la merde que j'ai semée derrière moi. Lena a raison, je ne cesse de faire souffrir tout le monde. J'ai planté mes crocs dans chacun d'eux, et maintenant mon venin s'insinue dans leurs veines jusqu'à leur âme. Lena, William, Selena, son père...

Selena

Une heure que je tourne en rond dans mon appartement comme un lion en cage. Je me suis rongé tous les ongles qui pouvaient l'être, et je serre si fort ma mâchoire que je ne vais pas tarder à me casser les dents. Les larmes, je n'en ai plus. Le contenu de mon estomac, je l'ai éjecté dans les toilettes. Et bon sang, ni Lena ni Terence ne répondent à mes appels. Mon père, je n'ai même pas tenté de le joindre. J'espère juste qu'il n'a pas l'intention de débarquer chez Terence comme il l'a laissé entendre à Lena. *Pitié !*

Et moi, qu'est-ce que je croyais ? Que tout ça ne referait jamais surface ? Que ma meilleure amie resterait indéfiniment à l'abri de ce que son frère m'avait fait ?

Combien de temps pensais-je tenir sans lui parler de Terence ? Quel sombre mensonge me serais-je mise à inventer pour raconter les circonstances de notre rencontre ?

Pourquoi il ne répond pas ? Cela fait peut-être dix fois que je l'appelle ; onze maintenant. Et si finalement, mon père était réellement venu chez Terence et qu'ils s'étaient entre-tués ?

N'importe quoi ! Personne n'a tué et ne va tuer personne !

Du bruit dans les escaliers ! Terence !

Je me précipite pour ouvrir la porte et...

William.

William se tient debout, dans l'embrasure de ma porte. Mon dieu ! Son visage...

Il est en sang, et à bout de souffle. Ses yeux expriment la même rage et la même colère que la dernière fois que je l'ai vu dans la chambre 15. Non, en fait, la haine que j'y lis est bien plus intense encore que ce jour-là.

Je vivais ces derniers temps comme dans un rêve, et voilà que mon monde est en train de s'effondrer de nouveau. Les terreurs et les monstres réapparaissent, l'obscurité remplace la lumière, et les plaisirs meurent pour rendre leur place aux souffrances.

L'irréalité reprend elle aussi sa place maîtresse. Ou peut-être que non. C'est la réalité des choses qui revient là où elle doit être. J'ai rêvé, et je viens de m'éveiller. Et tout ça ne s'arrêtera donc jamais...

— Qu'est-ce que tu fais là, William ? parviens-je finalement à m'extraire de ma pétrification.

Il reste muet devant ma question, mais son corps se raidit et je devine aisément que sa visite ne laisse rien présager de bon.

— Je ne sais pas ce que tu veux, mais je vais te demander de partir d'ici, William. Je n'ai rien à te dire et je n'attends rien de toi. Va-t-en, s'il te plaît.

Je suis lasse, et le ton que j'utilise dénote d'avantage l'abdication que la volonté d'aller au combat. Je tente de fermer la porte, dans un geste tout aussi placide, mais William la bloque de son pied et entre de force.

— Alors tu l'as choisi lui. Malgré tout ce qu'il t'a fait, tu l'as choisi lui, lance-t-il froidement.

— Parce que toi, tu ne m'as rien fait peut-être ?

Cette fois la colère me gagne. Je la sens monter en moi aussi vite que je sens mes forces revenir, et je lui hurle dessus tout ce que je n'ai pas été en mesure de lui cracher, il y a maintenant plusieurs mois.

— N'est-ce pas toi qui m'a jetée dans la gueule du loup ? N'est-ce pas toi qui a écouté mes confidences sur mon défunt petit-ami ? Toi, à qui j'ai confié mes pires craintes de renouer des relations. Toi, qui m'a conseillé de me laisser porter

par la vie et les rencontres fortuites. Toi, qui m'as emmenée dans ce putain de Manoir pour vendre mon âme au Diable. Et n'est-ce toujours pas toi qui m'avais juré que tu ne t'amusais pas de moi ?

— Mais je t'aimais, Selena. Et je t'aime toujours, chiale-t-il presque avec souffrance.

— Et c'est comme ça que tu as choisi de me le montrer ? À quel moment as-tu tenté de me protéger ? Parce que pardonne-moi, mais je n'ai pas le souvenir que tu aies tenté de me mettre en garde ou de m'épargner, William. Non, tu as pris ce que tu avais à prendre, sans jamais tenter d'arrêter votre putain de jeu de merde !

Seigneur ! Tout me revient en mémoire. Toutes ces choses que je croyais avoir définitivement effacées. Et avec elles revient l'horreur des sentiments éprouvés : l'humiliation, la souffrance, le dégoût !

— Je l'ai tenté. Je te le jure, Selena, mais tu ne m'as pas écouté. J'ai essayé, mais...

— Ah oui ! Et quand ? Quand tu m'as fait venir au café Drop ? Quand tu m'as écoutée pleurer sur mon ex ? Quand on a fait l'amour dans la voiture ou sur la table ou chez moi ? Quand tu m'as suppliée d'aller au Manoir ? Pardonne-moi, mais je n'ai aucun souvenir de ta soi-disant tentative.

Je suis hors de moi, et si personne n'a encore perdu sa vie ce soir, je pense que je ne vais pas pouvoir m'empêcher longtemps de commettre un meurtre. Il me débecte avec son regard plein de souffrance. Et le mien ? S'est-il seulement intéressé un jour à ce que mon regard a véhiculé pendant des semaines ?

— Alors une fois de plus, c'est lui qui gagne tout. Lui, on lui pardonne. Tu lui pardonnes pour la pire saloperie qu'une femme peut subir.

— Arrête maintenant. Je t'en conjure, arrête ! Arrête de jouer le mec bien que ça intéresse. Tu n'en as pas plus à foutre de la condition des femmes que du respect que tu leur voles, William. Va-t-en d'ici.

— Il m'a menacé. Il allait tout me prendre. Ce mec est une ordure, Selena. Il l'a toujours été et il le sera toujours. S'il te plaît, écoute-m...

— Putain ! Qu'est-ce que tu fous ici, William ? Dégage de là ! hurle

soudainement Terence derrière son dos.

C'était une si belle journée... Mon rêve était si beau. Les Bandas jouaient notre bonheur, et l'unique tourment de ma vie était de savoir quand nous pourrions de nouveau faire l'amour.

Mais la fête est terminée, et la scène qui se déroule devant mes yeux n'est que la répétition de ce que j'ai déjà eu à subir. La violence entre ces deux hommes est le fruit de tous les interdits auxquels j'ai succombé.

Je regarde comme anesthésiée Terence et William sur le point de se battre. Seules mes larmes réapparues donnent à mon corps une vague impression d'être en vie. Mais au fond de moi, je suis morte. Morte de toujours réentendre par quoi je suis passée. Morte d'avoir cru que nous parviendrions à en faire abstraction. Morte de constater que mon père a mis à exécution ses menaces, le visage tuméfié de Terence en témoignant. Morte de comprendre que mon père n'acceptera jamais l'homme dont je suis tombée amoureuse. Morte de vivre. Morte d'aimer.

— Terence ! Cette fille a tout foutu en l'air ! Tu étais mon frère et...

— Je n'ai jamais été ton frère, William. Et ne lui reporte pas dessus la faute de notre abomination.

— Espèce de fils de pute ! Tu me renies, et pire, tu te renies parce que tu crois qu'elle est tombée amoureuse de toi ? Mais elle ne sait pas qui tu es, Terence. Elle ne voit que la face éclairée de ce que tu veux montrer. Mais moi, je te connais. Tu es incapable de faire le bien. Tu es incapable de ne pas faire souffrir. Tu tues tous ceux qui s'approchent de toi. Et tu finiras par la tuer, elle aussi.

La colère a quitté William. Et il prononce ces derniers mots en sortant de chez moi, dans une profonde tristesse. Une tristesse qui emplit la pièce et tout mon être d'une douleur insupportable.

Pourquoi ne puis-je donc jamais goûter bien longtemps aux plaisirs de la vie ? Pourquoi faut-il que mon cœur ait à subir sans cesse les tourments de l'amour ? Pourquoi me sens-je soudainement si sale ? Pourquoi suis-je amoureuse du seul homme dont il ne faut pas l'être ?

Terence me regarde depuis la porte, et je perçois avec choc toute la souffrance que les paroles de William ont engendrée sur lui. Il a perdu ce sourire que j'étais parvenue à lui offrir et qui ne le quittait plus depuis que je l'avais rejoint aux Eaux Bonnes. Je retrouve dans son regard l'obscurité et la peine d'antan.

— Je t'en prie, Terence. Ne... ne crois pas ce qu'il t'a dit. Je t'en prie, écoute-moi.

Je me précipite sur lui et lui saisis le visage de mes mains. Les larmes embrouillent ma vue, mais mes idées n'ont jamais été aussi claires.

— Tu ne me feras jamais de mal. Je te l'ai dit, les blessures finissent toujours par guérir. J'ai guéri ! Et je t'aime. Oh Oui, je t'aime, Terence, et tu m'aimes aussi. N'est-ce pas là la seule chose importante ? Laissons parler les autres. On n'a pas besoin d'eux !

Il se dégage de mon étreinte, et je n'aime pas ça....

— Tu n'as pas besoin de ton père ? Ni de Lena ? Bon sang, Selena ! Quoique nous fassions, rien ne pourra jamais effacer ce que je t'ai fait. Et personne n'en fera jamais abstraction, à commencer par moi. Tu ne vois pas ce que je suis réellement ? Tu ne vois pas la pourriture couler dans mes veines et s'incruster dans mon âme ? Je ne suis pas quelqu'un à sauver. Tes putains de romans d'amour te sont montés au cerveau ! ricane-t-il à m'en glacer le sang.

— Ne fais pas ça.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu croyais ? Qu'on était *Roméo et Juliette* ? Qu'à la fin, on braverait la haine des autres pour vivre notre amour, même dans la mort ?

— Ne fais pas ça, je t'en prie, Terence, pleuré-je un peu plus fort, tremblante et horrifiée par ses paroles.

— Je suis incapable d'aimer, Selena. Et encore moins une gamine qui croit en des rêves tordus.

— Ne fais pas ça, répété-je inlassablement. Ne laisse pas William te convaincre de ce que tu n'es pas, et ne fais pas comme si tu ne m'aimais pas, comme si tu allais rompre avec moi.

— « Comme si je ne t'aimais pas ? » Mais je ne t'aime pas, Selena.

Oh Seigneur ! Il a dit ça sur un ton si condescendant que je sens chaque partie de ce que je suis voler en éclat. Je ne suis plus rien. Le silence règne désormais dans cet instant de mort.

Seul le poème que j'avais écrit resurgit au milieu de ce tableau sans vie. Et je prie en l'instant pour que mon âme se fende réellement en deux, et pour que mon cœur saigne abondamment à en faire quitter la vie de mon corps. Mais non, je suis toujours debout, bien en vie. Le seul flot qui s'échappe de mon être est celui des larmes que je ne cesse de déverser sur la mort de ce qui, au final, n'a peut-être jamais commencé.

— N'abandonne pas. Ne m'abandonne pas, Terence.

Je le regarde, effondrée, submergée par toute l'horreur de la tournure qu'est en train de prendre notre histoire. Il ne bouge pas, et l'expression qu'il renvoie reste la même.

Alors dans un subit regain d'espoir, je me livre avec hargne à un dernier combat.

— Bats-toi, Terence ! Bats-toi contre toi-même, comme je l'ai fait pour toi. Tu n'as pas le droit de laisser tomber. Je sais que tu m'aimes. Je t'ai tout donné et j'ai encore tellement de choses à t'offrir. Et tu m'as donné bien plus que tu ne crois, sans toi je ne suis rien, Terence. Et sans moi... Oh Seigneur, souviens-toi de « l'après moi » ! Tu ne peux pas l'oublier ! Tu as besoin de moi et j'ai besoin de toi ! Je sais que tu m'aimes. On s'est déjà battus, Terence, et on peut encore se battre...

Mais il n'a pas réagi. Pas plus à mes mots qu'aux coups de poing qui se sont abattus sur son torse. Et tandis que je me laissais tomber sur le sol, déchirée, perdue, à des années lumières de ce joli rêve qui n'était plus, Terence me quittait.

Il va revenir. Il ne peut en être autrement. Il finit toujours par revenir. Nous sommes comme tout ce qui est sur cette Terre, un cycle parmi les autres ; un infini et éternel recommencement. Oui, il va revenir.

Mais il a passé la porte laissée ouverte, sans me regarder, encore... Et moi j'ai vu la silhouette sombre que j'avais tant aimée quitter la pièce et ma vie.

J'ai vu le couloir de la clinique, j'ai vu l'homme dans sa blouse blanche et dans son costume noir, l'homme qui m'avait fait de la soupe, pansé mes genoux, l'homme qui m'avait volé des baisers et offert des larmes. J'ai vu les frissons de nos ébats et les mots inventés pour tenter de les qualifier. J'ai vu le combat, la victoire et la défaite. J'ai vu l'amour et la haine, le bonheur et la souffrance, la raison et les sentiments. J'ai vu ma joie et ma peine.

J'ai vu tout s'envoler...

Épilogue

J'aurais aimé écrire qu'il est revenu, qu'il a pleuré, m'a juré qu'il m'aimait, qu'il était désolé de m'avoir dit toutes ces affreuses choses, et que nous avons décidé de faire front ensemble.

Mais il n'en a rien été. Terence Cesare n'est jamais revenu. Pas plus ce soir-là qu'un autre soir.

Je suis restée sur le sol froid de mon appartement des heures entières à pleurer et à tenter de me convaincre que rien de tout ça n'était réel ; à espérer, à croire en un lendemain ou un surlendemain plus clément, plus apaisé.

J'ai même essayé d'arrêter le temps au match de rugby. J'ai accepté de laisser les minutes défiler encore un peu, jusqu'au moment où Terence m'avait déposée au pied de mon immeuble. Et puis, j'ai imaginé que je le poursuivais alors qu'il démarrait sa moto et que je lui criais :

« Attends ! Ne pars pas sans moi ! On s'en fout de mes révisions. Si je ne suis pas prête maintenant, je ne le serai jamais. »

J'ai continué d'imaginer que je montais sur sa moto et que nous rentrions chez lui.

J'aimais aller chez lui. C'était la maison que j'avais si souvent fantasmé investir. Je m'étais des milliers de fois imaginée y vivre avec lui. Il y avait bien à l'intérieur un passé avec une autre femme, mais il n'y rôdait pas plus son fantôme que ses affreuses photos accrochées sur les murs. Sam était partie depuis longtemps, embarquant loin de cette maison toute trace de leur union.

Et puis là-bas, il y avait le piano. Je m'étais mise à en rejouer, et Terence me suppliait toujours de ne pas arrêter. Il disait ne pas savoir en jouer, mais pourtant, il aimait plus que tout entendre les mélodies en sortir. Je n'ai pas eu le temps de lui demander pourquoi il aimait tant le piano ni pourquoi il me demandait si souvent de jouer le même morceau.

Oui, ce soir-là, j'aurais joué et nous aurions fait l'amour, peut-être même sur le

piano blanc.

Peut-être que nous serions ressortis boire un verre, après s'être douchés ensemble, il y tenait tant... Ou peut-être que nous nous serions endormis, vidés par nos incessants corps-à-corps.

Peut-être que nous n'aurions pas entendu mon père sonner, ou qu'à nous deux nous l'aurions affronté et chassé, unis comme une seule et même âme, prête à se battre pour sa survie.

Peut-être que nous aurions fui, loin de tout passé, loin des ignorants qui ne comprenaient pas ce que nous étions l'un pour l'autre.

Peut-être que nous nous serions pris pour *Roméo et Juliette*...

Mais je n'ai pas pu arrêter le temps, pas plus que je n'ai pu revenir en arrière ni changer le cours des choses.

Le monde entier s'était ligué contre Terence, contre nous. Et il avait choisi d'y faire face en me laissant tomber. Il avait tout abandonné : son combat, notre amour, moi.

L'histoire s'était terminée ainsi. Aussi violemment qu'elle avait débuté.

Et puis un jour, je me suis relevée. Et moi aussi j'ai fui. J'ai terminé mon année scolaire, passé mon diplôme et l'ai obtenu, sans grande prouesse. Mais après tout, une fois diplômée, personne ne vous demande jamais votre bulletin de notes pour obtenir un poste d'infirmière.

Je suis partie. J'ai laissé derrière moi mes souvenirs et mes amies, même Lena. Toute cette histoire avait indéniablement brisé quelque chose entre nous deux. Elle faisait face à la honte et à la peine que son frère avait infligées à notre amitié, et elle s'était mise à culpabiliser d'être responsable de notre rupture à Terence et moi, après que je lui aie raconté tout le chemin que nous avons parcouru lui et moi. Je lui avais promis des dizaines et des dizaines de fois qu'il n'en était rien et qu'elle n'avait pas plus de responsabilité dans cette histoire que mon père ou ma sœur, mais elle ne m'a jamais crue. Et au fond de moi, je n'y ai jamais totalement cru non plus.

Alors j'ai préféré partir.

Je suis retournée vivre auprès des miens et j'ai tenté d'oublier. Encore une fois. Une dernière fois.

Je n'ai jamais revu William non plus. Peu de temps après cette soirée, il a demandé sa mutation dans les DOM-TOM. Puis, j'ai su qu'il avait rejoint « Médecins Sans Frontière ».

Les semaines, les mois, puis les années sont passés...

Et puis un jour, le visage de Terence Cesare s'est progressivement effacé de ma mémoire.

De temps à autre, l'homme à la blouse blanche s'immisçait dans mes rêves, mais à mon réveil, je ne gardais jamais une image suffisamment nette de ses traits.

J'ai fini par me convaincre que tout ça n'avait été qu'une mauvaise expérience. Une de celles que des milliers d'autres ont un jour connue ; peut-être différemment, certes, toutes les filles ne se retrouvant pas dans des Manoirs de luxure, ou n'étant pas le jouet de deux pervers narcissiques, et ne finissant pas par tomber amoureuses de l'un d'entre eux.

Au final, des années plus tard, je ne voyais plus qu'un sordide, mais banal chagrin d'amour. Un de ceux que j'avais tant aimé lire, et que je continue de dévorer à travers les livres. Un de ceux que tant d'autres ont la douleur de vivre chaque jour.

Je portais sur cette histoire une analyse plus réfléchie, plus mature, libérée des émotions, et je la voulais délibérément légère, dénuée de toute dramaturgie. Je me disais que j'avais simplement laissé Terence Cesare me convaincre de ses regrets, mais je regrettais finalement que lui-même n'en ait pas été convaincu. Je ne me détestais plus d'avoir cru en tant de choses, car après tout, c'était lui qu'il fallait mépriser, pas moi. Je savais à présent que c'était de l'inaccessible que je m'étais éprise, et sûrement de l'interdit. Les failles de Terence avaient cessé de recouvrir les miennes. J'étais libérée, comme je l'avais tant espéré, il fut un temps.

Ainsi, au fil des années, j'étais parvenue à me reconstruire. Et j'avais même

fini par retrouver l'amour. Un vrai amour, simple et dénué de vices et de perversions. Oh ce fut long et éprouvant avant de m'y laisser aller, mais j'avais réussi à accorder à nouveau ma confiance à un homme. Il n'était pas médecin ni même du milieu médical. J'étais tombée amoureuse d'un instit, comme mon père. Mes théories d'antan étaient donc vraies...

Et puis un jour, tout est parti en éclat. Rien de trop violent ni même de grave. Cet homme et moi avons juste cessé de nous aimer. Notre histoire s'est terminée comme elle avait commencé. En douceur. Sans pleurs et sans coups de poing au visage. Sans coups bas et sans insultes. Non, juste en douceur. L'amour est juste parti. Lui aussi. Encore.

Je m'étais alors retrouvée seule, sans enfant et sans personne à aimer.

Livrée à moi-même, les doutes et les incertitudes sur qui j'étais, ce que je valais, étaient revenus. J'avais fini par comprendre que malgré mon âge, beaucoup de choses n'étaient toujours pas réglées. Cinq années étaient passées depuis ma rupture avec Terence, et je me pensais aguerrie, endurcie par tout ce que j'avais vécu. Et pourtant...

Prisonnière d'un présent affligeant d'ennui et de lassitude, je m'étais alors mise à me réfugier dans mon passé.

Les souvenirs revenaient un à un, et le visage de l'homme que j'avais autant aimé qu'haï devenait de plus en plus net à chacun de mes réveils.

Souffrant d'une probable envie d'autodestruction, je m'infligeais de revivre certaines scènes ; les unes m'arrachant des larmes, tandis que d'autres faisaient rebattre mon cœur comme autrefois.

Je m'étais mise à repenser à Terence Cesare de façon complètement insensée. Une sorte de fuite en arrière. Je le voyais partout, et pas seulement dans mes rêves. Je le voyais dans les magasins, en voiture, à la télé... Partout.

Tout ça n'avait vraiment aucun sens, et je tentais de me convaincre que c'était ridicule, que je faisais uniquement ce voyage dans le passé parce que je me retrouvais aujourd'hui seule, sans personne à aimer, et que j'avais un besoin irrépressible de me souvenir de la sensation la plus forte que je n'avais jamais

vécue en amour.

Cinq ans après, j'étais encore cette fille « qui aime, non ! Qui maîtrise les mélodrames ».

Je ne parvenais plus à trouver de sens à ma vie, à mon histoire.

De sens à mon histoire...

« Car je refuse de croire que tout ce qui m'est arrivé ne prenne pas sens un jour... »

Mon histoire...

Alors je l'ai écrite. J'ai donné vie à partir de ce qui était mort. J'ai voulu donner un sens à ma perte. J'ai griffonné des centaines de pages, mis des mots sur ce que j'avais éprouvé, ressenti.

J'ai couché sur le papier ce que Terence et moi avions vécu. J'ai partagé toute la tragédie de notre histoire.

Une histoire d'amour qui n'avait peut-être jamais eu lieu, si ce n'est dans mon cœur et dans ma tête. Une tête suffisamment imaginative pour recréer, et même inventer les choses, donner ou créer du sens à ce qui n'en avait pas eu.

Oui, après tout, Terence Cesare ne m'avait peut-être jamais aimée, comme il me l'avait si bien craché le dernier soir où je l'ai vu.

Oui, après tout, j'avais peut-être tout imaginé, et j'avais très certainement romancé les plus grandes parties de cette histoire.

Cette histoire...

Et cette histoire, je vous l'offre.

Bon sang, plus je relis cet épilogue plus il me paraît nul. Pourtant, c'est bien comme ça que ça s'est terminé et que j'ai vécu les choses ; et je n'ai écrit que la juste vérité, enfin presque...

De toute façon, tout est maintenant écrit, édité, et en cours de vente depuis plusieurs mois.

— Tu es prête, Selena ? On va être en retard.

— Oui, j'arrive. Attends, je fais un dernier truc et je te rejoins dans la voiture. Je me regarde dans le miroir et prends une grande inspiration. Je replace ma mèche, échappée de mon chignon, et souffle un bon coup.

— Allez, ma grande ! C'est que du bonheur tout ça. Tu vas y arriver, me dis-je à moi-même.

J'enfile mes talons, ferme ma porte à clé, et me dirige vers la voiture de mon « agent ».

La route va être longue et ça ne va pas m'aider à me détendre. J'ai la trouille des premiers jours de classe. Non seulement c'est ma première séance de dédicaces, mais en plus, elle a lieu dans cette ville qui m'a tout inspiré. Cette ville dans laquelle j'ai été si heureuse et si malheureuse. Cette ville où *il* vivait et vit peut-être encore...

Je ne suis que très rarement retournée à Bordeaux. Tout y avait été tellement douloureux.

— Hé, Miss rêveuse, tu accélères, oui ? On va vraiment finir par être à la bourre.

Je secoue la tête pour chasser ma mélancolie et regagne la voiture. Mais alors que j'ouvre la porte, côté passager, un linge plié sur le siège avant attire mon attention.

— Mais qu'est-ce que...

— Je me suis dit qu'elle te porterait chance. Tu ne peux pas aller à ta première séance de dédicace sans elle. C'est... « La Teucha porte-bonheur » !

Je souris malgré moi au souvenir de cette serviette de plage, et m'empresse de charrier mon « agent-amie ».

— Lena... Malgré toutes ces années, tu es restée une grande malade. Mais d'où sort-elle ?

— D'abord, je ne suis pas une grande malade. Je suis juste restée une Young Adult qui a su conserver sa connerie et sa gaieté. Et ensuite, j'ai retrouvé ta « Fouta » au Ferret, et je n'ai jamais pu m'en séparer. J'attendais juste le bon

moment pour te la rendre, ajoute-t-elle avec tendresse. Et ce jour est arrivé. Putain, Selena, t'as même consacré un chapitre à ta « Teucha », dit-elle cette fois le plus sérieusement du monde. Allez, grimpe et fais-lui un câlin. Tu vas voir, ta « Teucha » est toute douce et encore tout humide, parce que je viens juste de la laver.

Doux Jésus ! Lena... Elle rit aux éclats de sa blague salace, et je ne peux m'empêcher d'en faire autant.

Lena et moi avons fini par renouer lorsque j'ai commencé à écrire mon livre. Raconter ce qu'elle avait été pour moi, lorsque nous étions étudiantes, m'a rappelé que j'avais eu la meilleure amie qu'on puisse avoir. Tout au long de ma triste histoire, Lena m'avait offert une épaule solide et sincère. Elle m'avait longuement consolée et divertie de nombreuses fois, pour une chose dont elle ignorait tout fondement. Au final, j'avais cru la protéger en lui épargnant les plans sordides de ce que j'avais vécu avec William et Terence. Mais j'ai compris bien plus tard que je l'avais profondément blessée et que je n'avais pas été juste envers elle. Et son intervention au soir du drame, les paroles qu'elle m'a dites, n'étaient qu'une preuve supplémentaire que cette fille m'aimait profondément.

Des années plus tard, c'est comme si rien n'avait changé entre nous. Lena est toujours Lena. Pétiliante, rigolote, et toujours aussi mal élevée. Bon, j'espère juste qu'elle parvient mieux à dissimuler son excentricité à ses deux enfants.

Au fait, Lena a épousé un médecin... Dingue, ces histoires de castes socio-familiales, non ?

Lorsque j'ai signé pour mon manuscrit, Lena a pris à mes côtés le titre d'agent, parce qu'il fallait bien que je justifie aux yeux de ma maison d'édition sa présence, disons, légèrement envahissante... Son statut est complètement symbolique, et jusqu'à ce jour, son boulot a uniquement consisté à choisir ma tenue pour aujourd'hui, et à me véhiculer jusqu'à la librairie où nous nous rendons.

Mais Lena est mon agent. Point-barre.

— Tu sais quel passage tu vas lire ? me demande-t-elle alors que nous roulons

dans le plus grand silence.

— Oui, je crois.

— Ben, il vaudrait mieux en être sûre, ma poulette. Tu penses auquel ?

— Ça, tu le verras une fois là-bas, lui souris-je avec malice.

— OK. Ben, ne viens pas te plaindre si tu te prends un tollé parce que tu ne m'auras pas demandé mon avis. En tout cas, si tu veux quand même un conseil de ton agent, évite le passage où t'es bourrée avec l'histoire du Pokémon chargé et du poulet autour du cou. Parce que s'il y a quelqu'un dans la salle qui n'a pas encore lu ton livre, je ne suis pas certaine qu'il ait envie de l'acheter. Il va penser que c'est l'histoire d'une alcoolique qui est à chier en blagues.

— Je croyais que c'était ton passage préféré, Lena ?

— Ben, évidemment ! Il parle de moi. Mais...

— Soit. Je ne lirai pas celui-ci alors.

Lena est tellement drôle que je finis par me détendre sur les derniers kilomètres restants.

Elle chante à-tue-tête tout le long, et me raconte sa vie de mère au foyer, comme s'il s'agissait d'une pièce de théâtre burlesque.

Nous n'avons pas moins de quarante-cinq minutes de retard, à cause des soi-disant raccourcis de Lena qui n'en étaient pas, et pourtant je suis bien plus calme que je ne l'aurais imaginé.

Mais alors que nous pénétrons dans la ville, qui n'a jamais été aussi belle, mon cœur se serre douloureusement, et je parviens plus que difficilement à en extraire la raison. L'appréhension de rencontrer *mon* public ? La peur et la stupéfaction de me retrouver en tant qu'auteure dans cette immense librairie où j'ai acheté tant de livres autrefois ? Ou celle de devoir lire une partie de mon histoire devant les quelques paires d'yeux présents...

« Les quelques paires d'yeux »

Oh Seigneur !

Lorsque nous pénétrons dans la librairie, je suis saisie par le nombre de personnes qui se sont déplacées. Je n'en crois pas « mes yeux » !

— Il y a d'autres auteurs aujourd'hui, Monsieur Mollat ? demandé-je avec empressement au responsable qui nous accueille.

— Du tout, Mademoiselle Paris, me répond-il, le sourire chaleureux et fier.

— Bordel, Selena ! Toutes ces filles sont là pour toi !

— Lena... Je crois que je vais vomir.

— OK, vas-y, mais fais attention à ta robe et attache tes cheveux, parce que ça ne va pas le faire le côté dégueulis. C'est pas hyper « Chirurgicalement vôtre » si tu vois ce que je veux dire. Ou alors, du coup, tu peux lire le passage du poulet autour du cou, et là, c'est jackpot. Amélie Nothomb n'a qu'à bien se tenir avec ses chapeaux et ses fruits pourris.

— Lena ?

— Ouais ?

— C'était juste une expression qui voulait dire : « Je suis morte de trouille ».

— Mouais. Oublie définitivement le passage du poulet autour du cou et évite les métaphores. T'es hyper pas crédible.

— On peut y aller, Mademoiselle Paris ? Elles vous attendent toutes.

J'acquiesce fébrilement, et tandis que je suis le responsable de la librairie, front perlant et mains tremblantes, jusqu'à l'estrade montée en « mon honneur », mes lectrices du jour m'accueillent sous un tonnerre d'applaudissements.

Sincèrement, je ne sais plus où me mettre. Je suis en l'instant aussi à l'aise que sur une paire de skis ou sur une planche de surf au milieu des vagues d'Hawaï.

J'adresse à Lena, qui s'est mise en retrait sur le côté de la salle, un regard affolé. Et en guise de réconfort, elle me fait signe de sa main qui balaie son cou de gauche à droite, en articulant doucement : « Pas le poulet autour du cou ».

Oh bon sang, Lena...

Après une sympathique, mais intimidante présentation de ma personne, le libraire m'invite à débiter ma lecture du passage que j'ai choisi de lire, sous l'œil attentif de mon auditoire.

Le silence est, je crois, encore plus terrifiant que les applaudissements que j'ai reçus à mon arrivée. Mes lectrices ont beau sourire et m'offrir des regards pleins

de gentillesse et d'excitation, je me sens en cet instant plus seule que jamais, et plus aussi certaine d'avoir bien fait de choisir le passage que je m'apprête à lire, ou pire encore, d'avoir publié mon histoire.

L'écrire était une chose ; une sorte de thérapie, un besoin de me détacher de tout ce que j'avais vécu. Mais se rendre compte, là, maintenant, qu'elle a été lue par toutes ces personnes... Cela me donne le sentiment de m'être mise à nu. Je comprends uniquement maintenant que je me suis entièrement dévoilée devant toutes ces inconnues, et en cet instant, le sentiment qui m'envahit est de la gêne. Mais trop tard pour la pudeur !

Seigneur ! Mais qu'est-ce qui m'a pris ?

— Mademoiselle Paris ? me rappelle doucement à l'ordre le libraire, en me touchant délicatement l'avant-bras.

— Oui, pardon ! Je... J'y vais.

Je prends une grande bouffée d'air, et après avoir salué et remercié mes lectrices de leur présence, je me lance dans la lecture.

« Selena,

Je n'ai ni l'arrogance ni la stupidité de te dire que je t'écris cette lettre pour que tu me reviennes. M'as-tu d'ailleurs jamais appartenu ?

Sa lettre....

Je l'ai écrite dans mon livre telle que lui-même me l'avait adressée. Je n'ai pas changé un seul mot, pas une seule virgule.

Avais-je le droit de la partager ainsi ? Et encore à ce jour, est-il respectueux de la lire comme je suis en train de le faire ? Je ne sais pas. Peut-être pas. Mais pour moi Terence Cesare était mort. Et je crois qu'en dehors de la visée thérapeutique que j'attribuais à ce partage, je donnais à ce geste comme un symbole de sa mémoire, une sorte d'hommage. Les mots imprimés et lus étaient comme un tatouage dessiné sur la peau ; indélébiles et éternels. Une manière de ne jamais oublier. De ne jamais l'oublier.

Et au fond de moi, toutes ces années après, je crois surtout que j'avais besoin de dire aux gens que Terence Cesare n'avait pas été que cet affreux salopard comme j'avais pu le décrire ; ce CO-NNARD sans cœur et à l'âme torturée, létal à tous ceux qui osaient l'approcher ou faisaient partie de sa vie. Oui, toutes ces années après, je ne pouvais m'empêcher encore et toujours de voir en lui « les parties éclairées » de ce qu'il était, et que lui-même avait choisi de ne pas voir.

Ne sois pas en colère et ne me hais pas non plus. Ça je le fais pour nous deux.

Je n'ai jamais cessé d'être en colère et je le suis toujours.

Je n'ai jamais cessé de me haïr et je le ferai toujours.

Je veux qu'à cet instant tu te délestes de tout sentiment à mon égard, surtout des pires, et que tu redeviennes celle que tu étais avant ; cette magnifique jeune femme insouciant qui percute ceux qui sont sur son chemin.

Terence. »

Mais en vérité, je ne me suis jamais délestée de quoi que ce soit. Ou plutôt si. Je me suis bien débarrassée des pires sentiments à son égard, comme il me l'avait demandé. Et aujourd'hui, j'avais la conviction que ne restaient que les bons.

J'avais une nouvelle fois pardonné cet homme. Je lui avais pardonné de ne pas avoir cru en lui. Je lui avais pardonné de nous avoir abandonnés.

J'espérais juste qu'à ce jour, il avait fini par accepter que « la pourriture » n'était pas la seule chose qui coulait dans ses veines et nourrissait son cœur, et que depuis, il avait réussi à connaître l'amour *tel qu'il est écrit, conté, chanté ou peint...*

Je savais que de nombreuses années pourraient encore passer, pourtant, je continuerai d'indéfiniment l'aimer.

Les regrets, les erreurs n'étaient plus que des souvenirs. Mais les sentiments envers lui, aussi platoniques pouvaient-ils être, resteraient pour toujours mon présent...

Les acclamations et les applaudissements de la salle me ramènent à la réalité,

et je ne peux en rester indifférente. Je suis émue et ne peux retenir les larmes qui se pressent derrière mes paupières. L'amour peut revêtir parfois des formes bien différentes... Et en cet instant, je me laisse submerger par celui que m'offre le public venu pour moi.

Je regarde Lena au loin, et je crois qu'elle pleure encore plus fort que moi. Elle serre ses mains sur son cœur et me murmure des « Je t'aime ».

Je reste sur mon estrade encore deux bonnes heures à répondre aux questions et à signer les exemplaires de mon livre que l'on me tend.

Quand la salle se vide, je remercie comme il se doit le responsable de la librairie et lui promets qu'après cette expérience, qui reste la plus merveilleuse de ma vie, je reviendrai quand il le souhaitera.

— Ouah ! Mon dieu, Lena, c'était hyper intense ! Je n'ai jamais vécu quelque chose de semblable. Si tu veux mon avis, ça vaut tous les orgasmes du monde, ris-je tandis que je rassemble mes affaires.

Mon « ami-agent » s'empresse de réfuter mon avis, en se sentant obligée d'argumenter – à mon grand désarroi – qu'une bonne levrette ne sera jamais détrônée par toutes les séances de dédicaces de l'univers.

— Ouais, autant essayer de convaincre une fille au régime de ne pas succomber à un buffet de chocolat à volonté.

— Bordel de merde, Selena !

— Quoi ! Tu ne succomberais pas, toi, à un buffet de pâtisseries au chocolat ? continué-je de rire en relevant la tête de ma table que je vide des cadeaux offerts par mes lectrices.

— Tu jures que tu ne paniques pas, chuchote Lena presque mécaniquement, les yeux ronds et le corps raide comme un piquet.

— Quoi ? Que je panique à qu...

— Je me suis battu.

Je me retourne aussitôt, malgré le vertige qui m'assaille au son de cette voix.

— Et que tu te retournes pas si je te dis de pas te retourner... Et évidemment, tu t'es retournée... continue Lena que je n'entends pourtant plus.

Le temps s'est arrêté...

OH - MON - DIEU

Il est là.

Debout.

Devant moi.

Les mains dans les poches de son jean, comme intimidé par ce tête-à-tête, pour moi impromptu, Terence Cesare est là, debout, devant moi... Terence Cesare.

Terence Cesare que toutes ces années ont rendu plus beau encore. Sept années...

— Ce soir-là, lorsque tu écris que je t'ai abandonnée, je me suis battu.

Je suis pétrifiée, tétanisée, submergée par le néant, catatonique face à l'irréalité de sa présence ici.

— Je me suis battu contre moi-même, reprend-il face à mon mutisme. Je me suis battu pour ne pas les envoyer tous chier et jouer au Roméo. Je me suis battu pour ne pas t'emmener de force et vivre ce qui aurait dû être notre vie loin d'eux, Selena. Je me suis battu pour te sauver définitivement de moi.

Je ne parviens toujours pas à bouger ni à sortir quoi que ce soit de ma bouche. Mais les larmes qui commencent à perler et à rouler jusqu'à mes lèvres finissent par redonner vie à mon corps.

— Tu m'as lue ? Tu... tu as lu notre histoire ?

Terence acquiesce d'un mouvement de tête à peine visible, et je me perds plus que je ne le suis déjà dans son regard qui exprime à toute vitesse tant de choses que je peine à interpréter.

— Je me suis battu pour ne plus jamais être égoïste et me prouver combien je t'aimais. D'un amour vrai. Le seul capable de te protéger de moi. Le seul que tu méritais. Je me suis battu pour arriver à me faire oublier. Et je me bats encore pour essayer de t'oublier. Mais je suis toujours aussi faible et je n'y arrive plus. Et ce livre...

Oh Seigneur !

Comme dans une si lointaine habitude, cet homme réussit d'un coup à tout effacer autour de moi.

Je ne vois plus Lena, je ne sens plus les odeurs des livres, n'entends plus les klaxons des voitures au loin. Seul le film de notre histoire reprend instinctivement vie autour de nos deux corps, dans cette librairie. En quelques secondes, le couloir, la blouse blanche, le kiosque des Eaux Bonnes, le piano, les bandas, tout... Tout ce que nous avons partagé ensemble, tous les endroits où nous avons vécu notre courte histoire resurgissent. Mais plus étrange encore, je vois l'amour aussitôt recouvrir ce qui avait autrefois appartenu à la passion destructrice et à la souffrance. Aucun des épisodes les plus horribles ne revient. Non, à présent, et pour la première fois, je vois clairement s'envoler, et à jamais, les pires moments de cette idylle. Je vois d'un coup se briser et disparaître : l'hôtel, le Manoir, William, les manigances, les paroles violentes, les incertitudes, les convictions, cette dernière nuit... Plus aucun voile ni aucun souffle ne plane au-dessus de moi, de nous.

Nous avons tellement accordé de pensées, de douloureux raisonnements à notre histoire...

Mais à présent, la seule chose qui s'impose comme étant sensée est celle d'écouter mon cœur et uniquement lui. Et la seule chose qu'il m'intime de faire est de me précipiter dans ses bras.

Alors je l'ai fait. Je me suis jetée avec force sur Terence Cesare, et aussitôt nos lèvres ont retrouvé le même chemin qu'autrefois. Mais plus encore que de faire revivre les souvenirs enfouis, notre étreinte a libéré comme une délivrance les promesses de ceux à venir.

Et comme une évidence de ce que nous nous sommes volé, notre amour a resurgi instantanément de ce qui au final, avait toujours existé.

Les gens tombent parfois amoureux, de façon bien étrange. Mais peut-être que

tout ça n'est qu'un plan, une destinée à laquelle vous ne pouvez échapper. Une fatalité qui, malgré les vaines tentatives de s'en protéger, finit par vous rattraper... Car aussi certain qu'en donnant la vie on donne la mort, la seule chose contre laquelle on ne peut jamais lutter est bien l'amour.

Lorsqu'on est adolescente et que l'on imagine notre vie de future adulte, on n'y voit que le meilleur : un boulot de rêve, peut-être un ou deux gosses, mais alors dans un avenir très lointain ; une vie sans encombre, pleine de rebondissements et dans laquelle on conserve du temps pour soi, pour les copines et les sorties. Et bien sûr « Le Grand Amour ». Celui qui vous retourne, vous fait passer de un à deux, puis de nouveau à un, tant vous ne formez qu'une seule et même âme... Bref, l'opposé de nos parents. Plutôt mourir que de leur ressembler !

Et moi, j'étais bien sûr persuadée que j'aurais la vie parfaite, celle où se réaliseraient toutes ces rêveries que j'avais mis tant de nuits à élaborer depuis mon enfance.

Comme toutes les petites filles, mon Ken avait succombé aux courbes parfaites et aux fringues de malade de cette pétasse de Barbie.

Sissi avait continué de se marier à Frantz à chaque Noël.

Scarlett O'Hara à obtenir ce qu'elle voulait avec son « Taratata ».

Jane Austen, Emily Brontë, William Shakespeare, m'avaient convaincue à coups de milliers de pages que l'amour, même dans la mort, est triomphant !

~~[Et pourtant, je suis là, à me demander si la vraie fin de toute histoire n'est pas celle d'Emma Bovary...]~~

~~Jane, Emily, William, ils n'ont pas rencontré Terence Cesare.~~

~~Peut-être que s'ils l'avaient connu, s'ils avaient raconté qui il était dans leurs bouquins, ce qu'il allait me faire vivre...~~

~~Peut-être que j'aurais alors arraché la tête de Ken, éteint ma télé à Noël, et lu... je ne sais pas tiens, des bouquins sur la guerre ou l'effet de serre...~~

~~Sûrement que j'aurais envisagé d'autres études, loin des hôpitaux, loin des blouses blanches, loin de lui...]~~

Et pourtant, je suis là, à me demander si la vraie fin de toute histoire n'est pas réellement la leur...

Jane, Emily, William, ils ont peut-être rencontré Terence Cesare.

En tout cas, moi, je l'ai rencontré....

Et s'il y a une chose dont je suis certaine,

C'est que si j'avais su que j'allais le rencontrer,

J'aurais encore et encore choisi de faire les mêmes études, dans les hôpitaux, près des blouses blanches, près de lui....

FIN

Remerciements :

Je ne sais pas s'il ne m'est pas plus douloureux d'écrire ces remerciements que d'avoir tapé le mot FIN sur mon histoire, car je prends alors conscience que s'achève une des plus grandes et enrichissantes expériences de ma vie.

Écrire cette histoire m'a demandé un travail acharné et beaucoup de sacrifices.

Alors plus que merci, je me dois de dire pardon à mes enfants, à ma famille, à mes amis.

Je tiens à remercier en premier lieu mon tendre époux, mon plus grand soutien, qui a lu jusqu'au dernier mot de ce que j'ai écrit, et qui a su m'apporter toute l'aide dont j'avais besoin. MERCI Darl'.

Je me dois également de remercier celles qui m'ont en partie inspiré « Chirurgicalement Vôtre », celles qui ont nourri mes chapitres de leurs mésaventures, de leur difficile combat qu'est l'Amour, celles avec lesquelles je vis de grands moments d'amitié, mes Amies, mes Lena à moi, mes acolytes des weekends « 100% Girly ou presque » : Nini, Gaëlle, Delphine, Elise, Betty, Chantal, et ma sœur d'amour Bénédicte. MERCI.

NB : Attention quand vous me confiez quelque chose, il y a de grandes chances que ça finisse dans un roman... Et RIP à ma « Teucha » qui m'a été volée...

Et puis, bien sûr, il y a mes premières lectrices, celles de Wattpad, qui savent au combien elles ont contribué à construire cette histoire. Des milliers d'amoureuses qui m'ont prouvé que l'amour peut parfois revêtir des formes bien différentes...

Et à ce titre, je voudrais spécialement remercier mes plus belles rencontres dans l'écriture : Elodie Durand pour avoir détesté Terence Cesare jusqu'au bout, m'obligeant ainsi à travailler à la sueur de ma plume mon bel Imperator. MERCI Elodie pour cette torture salvatrice.

Morgane Moncomble, ma petite protégée, mon héroïne en chair et en os, qui m'a servi de psy, de mentor, de booster, mais surtout d'amie. MERCI, tu sais combien je t'aime...

Farah Anah, la fan numéro 1 de Docteur Dictator, sans laquelle

« Chirurgicalement Vôtre » n'aurait peut-être jamais connu le chemin de l'édition. MERCI, mais tu sais que j'attends toujours mon dessin...

Je voudrais également remercier Anna Todd sans laquelle je n'aurais jamais osé poser les premiers mots de cette histoire. MERCI pour ça et pour tout ce que nous avons déjà partagé.

Et pour finir, je ne peux vous quitter sans remercier comme elles le méritent : Elisia Blade pour m'avoir créé THE couverture made in USA, qui m'a fait verser bien des larmes, Maya Aasri pour son trailer de dingue, et bien sûr, Sarah Berziou, la merveilleuse Tata - éditrice des Blackinkettes, ainsi que Marie, ma PÉ-TASSE certifiée, le médecin légal de la langue française. MERCI du fond du cœur pour cette collaboramitié.

Puisse l'Amour vous accompagner à jamais.

Je vous adresse à tous mes fameux et meilleurs bisous chirurgicaux,

Éternellement Chirurgicalement vôtre,

Emma.

Pour vous tenir au courant de la parution de ses prochains livres, retrouvez tout l'actualité de Emma Landas sur sa page facebook :

www.facebook.com/Emma.Landas

Twitter : @EmmaLandas

Instagram : emmalandas

Emma reste disponible et prend toujours le temps de répondre à vos messages.

Playlist - Chirurgicalement Vôtre :

Parce que la musique est une de mes principales sources d'inspiration, mais aussi parce que ces morceaux ont merveilleusement bien accompagné mes écrits, je partage avec vous cette liste.

J'espère que son écoute vous reliera, comme elle le fait pour moi, à Selena et Terence.

- **My Immortal** – Evanescence
- **It's You** – Zayn Malik
- **For Once In My Life** – Stevie Wonder
- **Can't Help Falling In Love** – Elvis Presley
- **For Once In My Life** - Vonda Shepard
- **Showbiz** – Muse
- **Still Loving You** – The Scorpions
- **Creep** – Radiohead
- **Innocence** – Avril Lavigne
- **Reufs** – Nekfeu
- **Fool's Gold** – One Direction
- **Je Te Promets** - Zaho
- **The Hills** – The weekend
- **La Plaine** – Gerald de Palmas
- **Move** – Little Mix
- **If I knew** – Bruno Mars

- **Poker Face** – The Glee
- **The Reason** – Hoobastank
- **Natural Woman** – Aretha Franklin
- **Histoire d'un Amour** - Dalida
- **Fool For You** – Zayn Malik
- **At Last** – Etta James
- **Gorilla** – Bruno Mars
- **L'Encre De Tes Yeux** – Francis Cabrel
- **Sweat Dream** – Marilyn Manson
- **Someone Like You** – Charlie Puth
- **El Tango de Roxanne** – VO Moulin Rouge
- **Thinking Out Loud** – Ed Sheeran
- **When I Was Your Man** – Bruno Mars + Cover Madilyn Bailey
- **Somewhere Over The Rainbow** – Israel Kamakawino'Ole
- **To know Him Is To Love Him** – Amy Winehouse
- **I Hate You I Love You** – Gnash & Olivia O'Brien
- **Histoire Eternelle/Piano** – La Belle et la Bête

Notes

[← 1]

Hangover * : gueule de bois

[← 2]

PAL : Pile (de livres) à lire

[← 3]

Pierre de Rosette : Fragment de stèle gravée de l'Égypte antique qui a permis le déchiffrement des hiéroglyphes au XIXème siècle.

[← 4]

Paroles Hymne à l'amour – Edith Piaf

[← 5]

Faluchard : Confrérie d'étudiants en médecine nécessitant une intégration sous forme de bizutage très cérémoniel et répondant à des codes drastiques.

[← 6]

Paroles de El tango de Roxanne, reprise dans le film Moulin Rouge.

[← 7]

Veni Vidi Vici : Célèbre expression employée par Jules Cesar, pouvant être traduite par : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu »

[← 8]

Minerva McGonagall : Personnage de la saga Harry Potter – J.K Rowling

[← 9]

When I Was Your Man – Bruno Mars

[← 10]

You'd better stop : « Tu ferais mieux d'arrêter ». Stop – Chanson de Sam Brown

[← 11]

Tom Jedusor : Personnage maléfique de la saga Harry Potter, connu aussi sous le nom de Voldemort.

Il parle le Fourchelang : capacité de communiquer avec les serpents sous forme de sifflements aigus